Lettres de Jersey

1923

N° 2 — Noël



A. M. D. G.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER & FILS
WETTEREN (Belgique)

SOMMAIRE.

BEATIFICATION du B^x BELLARMIN

DISCOURS PRONONCÉS

A L'OCCASION DU

DECRET « DE MIRACULIS »

le 15 avril 1923

Discours du T. R. P. Général

Très Saint Père.

Si la joie fut grande parmi nous tous qui appartenons à la Compagnie de Jésus quand, le 22 décembre 1920, le vénéré prédécesseur de Votre Sainteté, proclama dans ce même lieu, l'héroïcité des vertus du Vén. Cardinal Robert Bellarmin, beaucoup plus grande est celle qui remplit actuellement notre cœur, puisque désormais nous pouvons plus sûrement espérer et saluer comme tout proche le jour si désiré de sa glorification, dont le présent décret peut être dit l'aurore. Les miracles, qu'un acte solennel du Siège Apostolique a reconnus comme opérés par Dieu grâce à l'intercession du Vén. Bellarmin, sont la confirmation authentique apposée par Dieu lui-même à la sainteté de son serviteur ; ils sont encore une preuve assurée de la puissance dont il jouit dans le Ciel auprès du trône du Très-Haut et un gage très certain des grâces plus abondantes qu'il obtiendra à ses dévots, quand ils pourront l'honorer par des hommages plus libres.

Après Dieu, nous sommes redevables de la joie pure de ce jour à Votre Sainteté, dont la bienveillance envers l'humble famille de S. Ignace voulut ajouter ce témoignage aux preuves si nombreuses que son paternel amour nous avait déjà donnée, nous proposant comme modèle et protecteur un

des plus illustres de nos frères, qui, dans les circonstances si variées et si nombreuses de sa vie, sut toujours unir à merveille la foi et la science. C'est là cette apologie qui comme Vous-même, Très Saint Père, avez daigné le déclarer en parlant aux élèves de l'Université Grégorienne, « est la plus efficace de toutes, par le spectacle d'une vie consacrée à l'amour de la science sacrée et à l'amour de Dieu ». Cette apologie, soutenus par l'intercession du Vén. Robert et à son exemple, nous tâcherons de l'écrire « non sur le papier et en lettres passagères, mais par notre vie » que nous désirons dépenser entièrement pour la plus grande gloire de Dieu, pour la défense et l'exaltation de ce Saint-Siège, centre de vérité et forteresse inexpugnable de la foi catholique.

Mais notre bonheur est, pour ainsi dire, doublé par cette fraternelle complaisance qui nous porte à nous attribuer à nous-mêmes la légitime et sainte joie dont exulte aujourd'hui l'illustre famille du Vén. Michel Garicoïts, qui voit déjà assurés à son saint Fondateur et Père les honneurs des autels. Il semble que le Seigneur, dont la Providence unit dans une même glorification ces deux héros, si différents par les conditions et les circonstances de leur vie, mais si semblables par la fidélité généreuse qu'ils mirent à accomplir constamment et intégralement leur devoir, il semble, dis-je, que le Seigneur ait voulu confirmer le lien de réciproque amitié qui lie la Compagnie de Jésus à la Compagnie des Prêtres du Sacré-Cœur. Cette sainte amitié, qui remonte aux premières origines de l'Institut de Bétharram, puisque le Saint Fondateur dans son humilité se servit du conseil de notre Père Leblanc, est toujours renouvelée par l'esprit commun qui informe les règles des deux familles et plus encore par le centre commun auquel toutes deux puisent le feu de leur zèle et de leur sainteté, c'est-à-dire le Cœur de Jésus.

Discours de S. S. Pie XI

C'est avec une satisfaction toute particulière et avec un tout particulier sentiment de reconnaissance que Nous Nous voyons, aujourd'hui, entouré d'une portion si choisie de Notre troupeau : assis, en effet, tout indigne que Nous en sommes, à la place du divin Pasteur, Nous rappelons et Nous

fêtons justement aujourd'hui la mission pastorale du divin Maître ; Nous le faisons parmi les splendeurs de deux âmes et de deux cœurs qui, dans le ministère sacerdotal et dans le pastorat épiscopal surent si bien répondre aux désirs du Cœur pastoral de Jésus, et en faire revivre les exemples en eux-mêmes : deux cœurs et deux âmes, avons-nous dit, et, de fait, comme les astronomes voient dans le ciel des étoiles géminées et leurs splendeurs fondues en une seule, — pareillement, Nous aussi, par une grâce de Dieu, Nous voyons, géminées, les splendeurs d'une suprême, d'une infinie beauté.

La fois précédente, c'étaient les splendeurs des vertus héroïques et des miracles du vénérable serviteur de Dieu, Michel Garicoïts, qui se combinaient avec celles de la vénérable Thérèse de Jésus déjà proches de leur zénith ; aujourd'hui, aux splendeurs, désormais toutes rayonnantes du vénérable Michel Garicoïts, se mêlent, après les vertus pratiquées au degré héroïque, les miracles dus au grand serviteur de Dieu, le vénérable cardinal Robert Bellarmin.

En vérité, comme le décret le rappelle opportunément, on pourrait dire que, pour ce grand homme, le décret même de béatification a été préparé par la divine parole : *beatus vir qui inventus est sine macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris.*

Ces grands traits principaux résument, en effet, la vie de Bellarmin : une vie tout immaculée, une vie d'exquise pureté non seulement dans le sens le plus strict et propre du mot, mais dans toute l'extension du terme, c'est-à-dire l'absence de toute tache, l'innocence totale qui plaît au regard de Dieu, — si complète que le regard le plus scrutateur ne saurait découvrir dans cette vie ce qu'on pourrait appeler une légère faute délibérée. Et, en même temps qu'une telle pureté, un magnifique détachement de tous les biens, de toutes les richesses terrestres, jusqu'au dépouillement complet, jusqu'au renoncement parfait, jusqu'à la prodigalité pour distribuer tout ce qui lui venait au cœur et à la main : quand il mourut, il ne possédait plus, en tout pour et tout, qu'une pauvre petite croix, et la charité du Souverain Pontife dut pourvoir à ses funérailles. En outre, un sublime mépris de tout ce à quoi les biens de la terre ont coutume d'acheminer et dont ils sont le moyen, un sublime oubli non seulement de sa propre grandeur, mais de soi-même : tant il avait toujours présente

à l'esprit la considération des suprêmes responsabilités, du néant du présent, de la réalité de l'avenir éternel ! Ces impérieuses leçons de la mort entretenaient en Bellarmin, toujours vivant et efficace, le souvenir de ce qu'il y a de plus grand et de plus solennel, — pendant que d'autres, obéissant aux suggestions de la chair et du sang, se montraient préoccupés de son avancement et de ses promotions.

Tout cela dans la profession diligente, parfaite, d'une règle religieuse, d'une vie religieuse qui, déjà par elle-même, est école et exercice de vertus héroïques, exigées à tout moment, imposées à chaque instant...

Ajoutez-y, dans l'enseignement, une intention vraiment apostolique, comme plus tard, dans l'épiscopat, le soin, le zèle enflammé du ministère pastoral, une sollicitude paternelle et tendre pour les pauvres. Ces derniers il les distinguait avec cette discrétion que connaît seul un cœur de père et pour eux il avait une affection si spéciale qu'il allait jusqu'à s'imposer des travaux particuliers afin d'avoir quelque chose de plus à dépenser pour eux.

Il y a plus. Que sont les miracles qui,par leur grandeur et leur puissance sont venus mettre le sceau du témoignage divin sur un tel trésor de richesses spirituelles ? Ce sont les miracles qui ont germé sur le sépulcre même du Vénérable ; ce sont les miracles par lesquels ses ossements tressaillaient de joie et prophétisaient : ils prophétisaient, ô bien aimés fils, soumis qu'ils étaient dès lors au plus minutieux examen et à la plus consciencieuse vérification, et maintenant assujettis de nouveau à la lumière plus vive encore, aux investigations plus rigoureuses encore de la science actuelle, de la science que Nous avons accoutumé d'appeler la science moderne. C'est la voix puissante des miracles qui vient mettre le sceau divin aux vertus héroïques du Vénérable, — bien que toutes les indications de la vie aient répondu et répondent à toutes les exigences discrètes et légitimes, et Nous pouvons bien dire aussi, à toutes celles qui sont peu discrètes et peu légitimes. Tant il a plu au Seigneur de glorifier son fidèle serviteur !

Et là-dessus se répandent le magnifique rayonnement, la splendeur d'une intelligence géniale, d'une science aussi vaste qu'elle est haute et sublime, et le mérite non seulement du culte de la vérité, mais d'une défense intrépide de la vérité,

sans lacunes ni défaillances, qui a fait de Bellarmin, au ciel de l'Église,un astre de première grandeur,un des plus vigoureux controversistes de la vérité catholique.

Il ne nous reste qu'à nous arrêter un instant dans cette lumière, dans cette splendeur que la main de Dieu a voulu faire briller devant nos yeux : car l'intention divine est toujours que nous en venions à imiter dans notre vie ce que nous sommes si heureux de célébrer.

Que de choses admirables, utiles à tous, et, au moins dans une certaine mesure, imitables par tous, nous dit le vénérable Bellarmin ! Il nous dit une fois de plus que la foi et la science peuvent vivre en bonne harmonie, que leur accord est même éclatant : apologie éloquente et persuasive entre toutes, qui nous montre, s'inclinant dans une humble docilité à la foi, une puissante intelligence portée aux méthodes les plus rigoureuses de la recherche scientifique. Bellarmin ne se contente pas de nous montrer que la foi et la science peuvent vivre en bonne harmonie, il nous apprend quel profit la science tire de la foi, le besoin même que le science a de la foi, ne fût-ce qu'à raison de la piété et de la pureté que la foi seule peut restaurer et sauvegarder. Car une science sans piété et sans pureté ne peut aboutir à rien d'autre qu'à la vanité ; la science est mal à l'aise dans un cœur malveillant, et dans un esprit impur : *in malevolam animam non intrabit, non habitabitin corpore subdito peccatis.*

Bellarmin nous enseigne encore comment les plus grands honneurs peuvent et doivent s'accorder avec l'humilité de l'esprit, comment l'élévation et la position sociale et hiérarchique peuvent et doivent s'accorder avec le détachement de tout ce qui est splendeur et gloire terrestre.

Telles sont les leçons — et bien d'autres encore — que nous suggère cette admirable figure, dessinée et si richement ornée par la main même de Dieu.

Pour Nous, comme la fois précédente, Nous félicitions la religieuse famille du vénérable Michel Garicoïts, que son zèle apostolique a répandue dans le monde entier, il ne Nous reste maintenant qu'à féliciter la Compagnie de Jésus partout où elle a des fils — et ils sont si nombreux à se dévouer, dans toutes les parties du monde, à la gloire de Dieu et au bien des âmes !

Bellarmin vient s'ajouter, étoile étincelante, à celles qui

l'ont précédée au firmament de la Compagnie. La pensée va d'elle-même à ces grandes âmes : Ignace de Loyola, François Xavier, François de Borgia, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, et tant d'autres ; la sainteté avec la sagesse du gouvernement ; la sainteté avec la force héroïque de l'apostolat ; la sainteté avec la pratique de la plus héroïque charité envers Dieu et le prochain, poussée jusqu'à l'immolation ; la sainteté dans l'éblouissante candeur d'une pureté qui est devenue, pour quiconque aime la pureté, un modèle et un attrait ! Et voici maintenant cette sainteté revêtue de l'épiscopat pastoral, de la splendeur de la pourpre cardinalice, de la lumière de la science.

Nous vous félicitons donc du fond du cœur, et toute la famille de saint Ignace de Loyola avec vous. Mais vous n'êtes pas les seuls à devoir vous réjouir aujourd'hui ; votre joie est bien légitime, mais d'autres la partagent à bon droit, à commencer par les plus humbles dans le peuple chrétien auxquels Bellarmin a laissé un monument si clair de sa science et de son humilité, le petit catéchisme, humble emploi de sa géniale intelligence, humble, oui, mais non pas inférieur à la dignité ni à la difficulté de l'œuvre.

Qu'elles se réjouissent, toutes les âmes — et elles sont légion — engagées dans une règle et une profession religieuse particulières, qui peuvent considérer en lui un nouveau modèle de perfection. Qu'ils se réjouissent tous ceux qui consacrent les meilleures énergies de leur esprit et de leur cœur à l'apostolat de l'enseignement. Qu'ils se réjouissent tous aussi, les pasteurs des âmes qui se trouvent aujourd'hui dans les anxiétés du difficile ministère épiscopal, et qui ressentent aujourd'hui une nouvelle reconnaissance envers Dieu qui leur présente un nouvel exemple et leur assure un patron nouveau. Que le Sacré Collége se réjouisse envoyant une fois de plus la pourpre environnée de la gloire qui vient directement de Dieu. Avec toute l'effusion de Notre cœur, Nous participons à une pareille allégresse, et Nous vous félicitons, Eminentissimes, qui avez été des instruments si zélés et si habiles de l'œuvre de Dieu, et Nous félicitons en même temps tous ceux qui ont coopéré avec vous pour conduire cette œuvre à bon terme, avec tant de profit pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes.

Il me reste encore, très chers fils, à vous donner la Bénédiction Apostolique, que vous êtes venus chercher avec tant de piété filiale ».

Décret de Béatification

Le Vén. Serviteur de Dieu, Robert Bellarmin, Cardinal de la Sainte Eglise Romaine, de la Compagnie de Jésus, est proclamé Bienheureux.

PIE XI

Ad perpetuam rei memoriam. — C'est une place d'honneur, certes, parmi les saints et savants remarquables dont s'honore la célèbre famille des Clercs Réguliers de la Compagnie de Jésus, qu'occupe le Vénérable Serviteur de Dieu, Robert Bellarmin, cardinal de la Sainte Église Romaine, lui qui apparaît à juste titre comme une gloire éclatante et de cette Compagnie et du Sacré Collège. Car il n'a pas moins illustré l'Église de Dieu, mère des Saints, par sa doctrine que par l'exemple de son labeur fécond : intègre, pur, fort, prudent, sage, humble dans l'état religieux, dans l'épiscopat et les plus hautes dignités, il ne chercha rien que la gloire de Dieu qui embrasait son cœur. Ses contemporains ont vu en lui tour à tour l'égal du divin Borromée, le marteau des hérétiques, le restaurateur de la discipline ecclésiastique, le rempart suprême de la foi chrétienne, le tenant et le puissant vengeur de la vérité catholique, tandis que les Pontifes Romains, nos prédécesseurs, n'ont pas craint de proclamer sa vie très sainte et héroïque en l'exercice de toutes les vertus.

C'est en Étrurie, à Montepulciano, que naquit le serviteur de Dieu, le 4 octobre 1542, de parents qui se distinguaient par leur noblesse et leur vertu : Vincent Bellarmin chevalier, qui fut chargé de missions importantes et tenu en grande estime par ses concitoyens et Cynthia Cervinia, noble matrone, propre sœur de l'illustre Cardinal de Sainte-Croix qui, sous le nom de Marcel II, fut élevé à cette chaire de S. Pierre. Il reçut avec les eaux salutaires du baptême les noms de Robert, François, Romulus et dès ses premières années fit montre d'une étonnante piété. Étranger déjà aux enfantil-

lages, il s'adonnait souvent à l'oraison et se faisait un plaisir de s'adjoindre d'autres enfants pour célébrer les louanges de Dieu : on le vit même, à peine âgé de cinq ans, monter sur un escabeau et s'essayer à parler comme les prédicateurs. Doué d'une vive intelligence, il apprit rapidement la grammaire, et, reçu comme élève de rhétorique au collège de la Compagnie de Jésus dans sa ville natale, il s'adonna non sans succès à la poésie. Brillant élève en grec et en latin, il s'attira justement les louanges de ses maîtres et l'amour de ses condisciples. Sur le visage du Serviteur de Dieu resplendissait l'innocence et, dans les disputes scolastiques solennelles, les assistants le prenaient pour un ange. Pendant sa dix-huitième année, comme son père désirait beaucoup l'envoyer à Padoue pour faire des études supérieures, le Serviteur de Dieu, renonçant aux honneurs du monde, résolut de se cacher dans la Compagnie de Jésus, et surmontant vaillamment tous les obstacles, vint à Rome. Là, son noviciat terminé, il étudia au Collège Romain la philosophie. Délicat de santé, durant les débuts de sa vie religieuse, il fit néanmoins de tels progrès dans la science, qu'à la fin de sa troisième année, après une soutenance publique, on le jugea unanimement digne du titre de Maître. Envoyé comme professeur de littérature à Florence, il y tomba gravement malade et les médecins crurent qu'il allait mourir ; mais Robert pria Dieu avec ferveur de lui rendre la vie dans le seul but de l'employer à sa plus grande gloire et guérit inopinément ; il se donna dès lors avec plus de zèle encore à son emploi de professeur et au perfectionnement de sa vie spirituelle. En 1564, au cœur de l'hiver et par des chemins très difficiles, il se rendit à Montreale en Piémont, sur l'ordre de ses Supérieurs, pour enseigner le grec et s'acquitta très parfaitement de cet emploi. Le temps qui lui restait en dehors de ses travaux, le Serviteur de Dieu l'employait aux exercices de piété et, prédicateur remarquable, il prenait souvent la parole en public dans les églises. Envoyé à Padoue pour apprendre la théologie, il recueillit là encore par ses prédications une abondante moisson spirituelle ; désigné ensuite par le Général de la Compagnie de Jésus, il se rendit à Louvain et donna dans ce célèbre Collège de remarquables exemples de science et de sainteté. Il y apprit l'hébreu et, nommé professeur de théologie, composa le livre si plein d'érudition *de Scriptoribus ecclesiasticis*, qu'il publia

beaucoup plus tard. Après avoir passé sept ans dans cette ville, émis ses vœux solennels de profès et reçu à Gand les saints Ordres, le Vén. Serviteur de Dieu débordant de joie, célébra sa Messe de Prémices. Promu au sacerdoce, il convertit beaucoup d'hérétiques par l'éloquence de ses sermons et la sagesse de sa direction au confessionnal. Comme la guerre régnait alors aux Pays-Bas entre catholiques et hérétiques, le Serviteur de Dieu encourut souvent le danger de mort, mais y échappa grâce à une particulière protection de Dieu. Enfin, rappelé dans son pays, on lui confia par l'ordre de Notre prédécesseur Grégoire XIII la chaire de théologie scolastique du Collège Romain, traitant des controverses de la foi. Dans cette chaire la foi et la sagesse du Serviteur de Dieu brillèrent avec éclat ainsi que le zèle dont il était embrasé pour protéger la vraie doctrine du Christ. Obeissant à la voix du Souverain Pontife, qui avait fondé cette même université scolastique, en vue de défendre les dogmes de la Foi contre les machinations des Luthériens, des Calvinistes et des autres hérétiques, qui se répandaient à cette époque en beaucoup de pays d'Europe, le Serviteur de Dieu réfuta pendant onze ans dans ses leçons très documentées les fausses doctrines des hérétiques et fit paraître ses cours sous le nom de « Controverses avec les hérétiques ». Cet ouvrage, répandu dans l'Europe entière triompha de l'opiniâtreté des hérétiques et obtint d'éclatantes conversions à la foi romaine. Aussi notre prédécesseur Sixte-Quint, en 1589, envoya le Serviteur de Dieu en France comme théologien avec le Cardinal Cajétan, Légat du Saint-Siège, dont il fut le vaillant soutien et le conseiller.

De retour en sa patrie, treize mois plus tard, il fut chargé par Grégoire XIV d'améliorer le texte de la Sainte Écriture avec d'autres savants : travail immense auquel il se donna de grand cœur et qui, pour être mené à bien, lui demanda une grande somme de temps. Bientôt nommé Recteur du Collège Romain, et Père Spirituel, il enflamma l'ardeur de ses disciples à la perfection de la vie religieuse et de l'humilité par son exemple et sa direction ; enfin, Provincial de Naples, il s'acquitta de cette charge avec une merveilleuse prudence. Mais tant et de si éclatants mérites désignaient le Serviteur de Dieu pour des fonctions plus hautes. Le Pape Clément VIII, d'illustre mémoire, le manda à Rome et voulut en faire son

théologien et le nommer Consulteur du Saint-Office ; de plus dans le Consistoire solennel du mercredi des Quatre-Temps de Carême, le 3 mars 1599, il lui conféra la pourpre cardinalice en prononçant de lui ce magnifique éloge : « Nous le choisissons parce qu'il n'a pas son pareil dans l'Église de Dieu pour la doctrine ».

Mais le Serviteur de Dieu qui avait choisi la Compagnie de Jésus afin de pouvoir, à l'abri des dignités de ce monde, se consacrer au service de Dieu seul, éprouva presque de l'épouvante à l'annonce d'une si haute charge. Il vint en les implorant demander conseil à ses frères, et ne reçut les insignes de sa dignité que contraint par l'obéissance qu'il devait au Pontife Romain, et non sans avoir versé d'abondantes larmes. Pour être devenu membre de la première assemblée de l'Église, le Serviteur de Dieu ne crut pas devoir quitter en quoi que ce fût son règlement de vie religieuse. Il refusa les riches pensions qui lui étaient proposées de la part du roi d'Espagne et reçut seulement du Souverain Pontife une modeste somme d'argent, nécessaire à soutenir le rang de sa nouvelle dignité. Dès qu'il le put aussi, il choisit une résidence proche du collège Romain, afin d'entendre la cloche de sa chère communauté et de pouvoir obéir à son signal. Mais une charge redoutable même aux esprits angéliques était encore réservée au Serviteur de Dieu. En 1602, le siège archiépiscopal de Capoue devenait vacant et Clément VIII jugea à propos de le confier à Bellarmin, qu'il consacra le 21 avril de la même année, de sa propre main. Reçu à Capoue, à cause de la haute réputation de sainteté dont il jouissait, avec une pompe qui ressemblait à un triomphe, aux acclamations du clergé, des notables et des citoyens de toute condition, le nouvel archevêque s'appliqua tout de suite avec le plus grand soin au ministère pastoral. Il fit la visite attentive de tout son diocèse, remit en honneur la discipline cléricale, supprima les anciens abus, rétablit la vie commune dans les maisons religieuses, veilla à ce que le culte divin fût célébré avec décence, et obtint enfin, notamment par ses pieuses exhortations, un admirable changement dans les mœurs de ses ouailles. Ce pasteur très vigilant pourvut aussi à la prospérité temporelle de son archevêché. Il fit restaurer la vieille demeure archiépiscopale qui tombait en ruines. Peu soucieux de ses intérêts personnels, il consacra les revenus de la

mense épiscopale à l'ornement de son église cathédrale et à la splendeur du culte divin. Il gouverna pendant trois ans l'archevêché de Capoue. En 1605, après la mort de Clément VIII et de Léon XI, Paul V qui leur succéda, afin de pouvoir profiter des conseils de Bellarmin, le retint à la Curie. Ayant donc renoncé au siège de Capoue, le Serviteur de Dieu demeura à Rome et là dépensa un grand zèle dans les Congrégations apostoliques ; par sa parole et par ses écrits il soutint les droits de l'Église et dans de graves affaires donna des preuves remarquables de savoir et de prudence. Et pourtant, à cette même date, il consacrait une partie de son temps à apprendre aux enfants et aux ignorants la doctrine chrétienne dont il avait composé un merveilleux résumé proportionné à leurs forces, longtemps auparavant, sur l'ordre du Pape Clément VIII. Enfin, brisé de travaux, il obtint du Souverain Pontife la permission de se retirer dans la maison du noviciat de son Ordre, à Saint-André du Quirinal, afin de se préparer, libre de toute occupation, à la mort qu'il sentait proche. Et en effet, pris de fièvre, il se coucha et comme la maladie s'aggravait en peu de jours, il reçut les derniers sacrements de l'Église. « Désireux de partir et d'être avec le Christ » il supporta les souffrances de la maladie avec grande soumission, ne cessant de répéter les doux noms de Jésus et de Marie. L'annonce de la mort prochaine d'un si grand homme jeta Rome entière dans une grande tristesse et de nombreux habitants de la noblesse ou du peuple se pressaient à Saint-André pour voir le saint une dernière fois. Le pape Grégoire XV se rendit auprès du serviteur de Dieu souffrant et lui donna la dernière bénédiction apostolique avant sa mort. Enfin, le jour qu'il avait annoncé comme devant être le dernier de sa vie, le 17 septembre 1622, où l'Église célèbre les stigmates de saint François d'Assise, le Serviteur de Dieu passa en grande paix de cette vie mortelle à la vie éternelle. Il était âgé de 79 ans. On transporta le corps du Vén. Serviteur de Dieu de la maison du noviciat à l'église du Gesù et là, malgré les dispositions de son testament par lesquelles il demandait des funérailles sans aucune pompe solennelle, le Souverain Pontife voulut le faire ensevelir à ses frais avec cet appareil qui convient à un cardinal. A peine avait-on ouvert les portes de l'église qu'une foule immense se bouscula pour voir le saint cadavre et que la troupe mandée ne put suffire

à la retenir autour du tombeau. Après la messe sollennelle, on arracha la mitre de la tête du mort pour la mettre en morceaux et, de même les petites mèches du bonnet de cardinal et les franges des vêtements sacrés, dont le cadavre était revêtu, furent arrachées et partagées comme des reliques par les fidèles jusqu'à ce qu'enfin la troupe eût dispersé tout ce monde acclamant à haute voix le saint. Le corps du Serviteur de Dieu fut alors enterré dans l'église du Gesù d'abord dans le sépulcre commun des prêtres de sa Compagnie, puis, l'année suivante, dans la crypte où reposaient les restes mortels d'Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus.

La grande réputation de sainteté du Serviteur de Dieu qui déjà de son vivant s'était établie dans l'opinion des hommes, s'accrut de plus en plus lorsqu'il eut quitté cette vie mortelle ; elle s'agrandit surtout par les faveurs célestes et les miracles obtenus par son intercession. Aussi commença-t-on de suite, dans notre chère Ville, et dans les Curies ecclésiastiques de Naples, de Capoue et de Montepulciano, sous la direction de l'Ordinaire, les enquêtes sur la sainte vie, sur les vertus et les miracles du serviteur de Dieu. Le 12 septembre 1621, le Souverain Pontife Urbain VIII Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, signa de sa propre main le décret qui ordonnait l'introduction de la cause. Mais ce procès, si heureusement inauguré, se prolongea durant trois siècles, et, pour des raisons d'ordre extérieur, il fut ajourné jusqu'au 16 novembre 1920, jour où la Sacrée Congrégation des Rites reprit de nouveau la discussion sur l'état de la cause et sur les vertus du Vén. Serviteur de Dieu. Toutes les épreuves judiciaires étant terminées, le Pape Benoît XV, Notre prédécesseur de récente mémoire,confirma, par un décret du 22 décembre 1920, l'héroïcité des vertus du Vén. Serviteur de Dieu le Cardinal Robert Bellarmin. Les vertus héroïques du Vénérable Serviteur de Dieu étant confirmées par un jugement souverain du Siège Apostolique, on ouvrit le procès sur les deux miracles qu'on assurait avoir obtenus de Dieu par l'intercession du Vénérable Bellarmin, et, après un procès très rigoureux, après avoir consulté les jurés, et considéré avec soin toutes choses, Nous avons Nous-mêmes, par un décret du 2e dimanche après Pâques de cette année 1923, déclaré l'authenticité de ces deux miracles. Après ces deux décisions sur le degré héroïque des vertus et sur

l'authenticité des miracles, il ne restait plus qu'à se décider à demander aux Cardinaux de la Sacrée Congrégation des Rites, si l'on pouvait en toute sûreté procéder à la béatification solennelle du Vénérable Serviteur de Dieu. C'est ce que fit Notre cher fils Aidan Gasquet, Cardinal diacre de la Sainte Église Romaine, Ponent de la Cause, dans les Comices tenus devant Nous au Vatican le 24 avril dernier ; et tous les Cardinaux ainsi que les Pères Consulteurs présents répondirent unaniment par l'affirmative. Pour Nous, dans une affaire si grave, Nous avons différé de donner Notre avis avant d'avoir imploré de l'Esprit-Saint la Sagesse d'en-haut. Enfin, ces prières faites, le 3 mai, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix à Jérusalem, après le Sacrifice Eucharistique, en présence de Notre vénérable frère Antoine Vico, Cardinal de la Sainte Église Romaine Évêque de Porto et de Sainte Rufine, Préfet de la Congrégation des Rites et de notre cher fils Aidan Gasquet, Cardinal diacre, ponent de la Cause, ainsi que de nos chers fils Angelo Mariani, Promoteur de la Foi et Alexandre Verde, secrétaire de la Congrégation des Rites, tous mandés par Nous, Nous avons solennellement déclaré que l'on pouvait en toute sûreté procéder à la Béatification solennelle du Vénérable Serviteur de Dieu Robert Bellarmin, Cardinal de la Sainte Église Romaine. Dès lors, cédant aux instances de toute la famille religieuse des Clercs de la Compagnie de Jésus, en vertu de Notre autorité apostolique, Nous permettons par ce décret que le Vénérable Serviteur de Dieu Robert Bellarmin,Cardinal de la Sainte Église Romaine soit appelé Bienheureux, que son corps et ses reliques, sans être portés dans les supplications solennelles, soient offerts à la vénération publique des fidèles et que ses images soient décorées de rayons. De plus, de par Notre autorité, Nous accordons la récitation de l'Office et la célébration de la Messe du Commun des Confesseurs Pontifes en son honneur selon les rubriques du Missel et du Bréviaire Romain. Toutefois nous ne concédons la récitation de cet Office et la célébration de cette messe que dans Rome et son district, dans l'archidiocèse de Capoue, dans le diocèse de Montepulciano, et dans toutes les églises et maisons des Clercs Réguliers de la Compagnie de Jésus situées par toute la terre, à tous ceux, séculiers et réguliers, qui doivent réciter les Heures canoni-

ales et, pour ce qui est de la Messe, aux prêtres venus dans les églises où se fait la fête du Bienheureux. Enfin nous accordons que la solennité de la Béatification du Serviteur de Dieu soit célébrée avec le rite double majeur pour l'Office et la Messe, et cela à Rome et dans les diocèses, églises et chapelles susdits, au jour désigné par les Ordinaires, dans l'année qui suivra les solennités de la Basilique patriarcale du Vatican.

Nonobstant les Constitutions et Ordonnances Apostoliques, les décrets rendus de non-culte et tout ce qui serait contraire.

Nous voulons qu'aux reproductions même imprimées de de cette lettre, pourvu qu'elles soient signées de la main du secrétaire de la Congrégation des Rites et munies du sceau du Cardinal Préfet, soit accordée, dans les litiges même judiciaires, la même créance qu'on accorderait à la signification de Notre volonté par l'ostension de cette lettre.

Donné à Rome, à St Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 13 mai 1923, en la seconde année de notre Pontificat.

P. Card. Gasparri, *secrétaire*.

Fêtes de la Béatification

Extraits d'une lettre du P. Le Bachelet.

Le 13 mai, dimanche dans l'octave de l'Ascension eut lieu au Vatican la solennité de la Béatification. Il se fit vers la basilique de S. Pierre un grand concours qui surprit tout le monde. Car c'était la troisième fois en peu de jours que pareille cérémonie s'accomplissait et l'on craignait que l'empressement des fidèles n'en fût diminué. Mais les cartes d'entrée furent si avidement demandées, que beaucoup ne purent satisfaire leur désir et, le jour même, on estima qu'il y avait eu à peu près autant de monde que pour la béatification de la Petite Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. D'ordinaire, les Cardinaux n'assistent pas aux béatifications ; seuls sont présents le Préfet des Rites et le Ponent de la Cause. Cette fois, 18 cardinaux se trouvaient là, rehaussant singulièrement l'éclat de la cérémonie. Des tribunes étaient réservées au T. R. P. Général, entouré de la Curie de la Compa-

gnie et de nombreux Pères des maisons de Rome, aux descendants de la famille du Bienheureux, les Comte Antoine, Robert et Laurent Bellarmino, au corps diplomatique etc. De nombreux archevêques, évêques, prélats et religieux garnissaient les abords du chœur.

A neuf heures et demie, commença la lecture du Décret de Béatification,où il est rappelé entre autres que le décret *de tuto* a été rendu conformément à l'avis unanime des membres et des consulteurs de la Congrégations des Rites. La lecture terminée, la foule se leva. Ce fut le moment le plus impressionnant. Le célébrant entonna le *Te Deum* ; alors la basilique s'illumina ; un voile qui recouvrait l'image du Bienheureux fut tiré et le Bienheureux apparut dans une nuée, revêtu de son habit de cardinal et s'élevant, les deux mains tendues vers le ciel.

Le cardinal Merry del Val, archiprêtre de Saint-Pierre, avait voulu pontifier. Après le *Te Deum*, il chanta d'une voix sonore l'oraison du saint : « *Deus, qui ad catholicam fidem tuendam, et apostolicae Sedis jura propugnanda, Beatum Robertum, Confessorem tuum atque Pontificem, mirabili sapientia et virtute decorasti : ejus meritis et intercessione concede, ut nos in veritatis cognitione crescamus, et errantium corda ad Ecclesiae tuae redeant unitatem* ».

Puis, il célébra la messe pontificale avec une dignité et une piété admirables.

L'après-midi, dans l'immense basilique toute comble eut lieu la vénération des reliques du Bienheureux. Précédé de toute sa cour en grand gala, Pie XI avance sur la « *sedia gestatoria* », bénissant la foule. Pendant un bon quart d'heure que dure le parcours du portail au chœur, ce sont des rafales d'applaudissements et même des cris qui se succèdent sans interruption. Le pape vénère et encense les reliques, puis assiste au salut solennel qui suit. Après le chant de l'hymne des confesseurs et de l'oraison propre du Bienheureux, Monseigneur Cosenza, archevêque de Capoue, donna la bénédiction du Saint Sacrement.

Après la cérémonie, le Souverain Pontife reçut les présents d'usage. Le T. R. P. Général offrit un grand reliquaire d'argent richement orné et comme il expliquait au Saint Père qu'il contenait un article du doigt de la main qui avait tant écrit pour défendre le Saint Siège, Pie XI, très ému, se prit

à embrasser et à embrasser encore avec beaucoup de dévotion la relique. D'autres Pères offrirent divers dons, des exemplaires de la vie du Bx Bellarmin, un magnifique bouquet de fleurs et des reliques. Alors le Saint Père retourna au Vatican au milieu des applaudissements.

Le soir, au Gesù, on vénéra le corps du Bienheureux exposé avec divers autres objets qui lui avaient appartenu près du monument élevé à sa mémoire au coin de l'Évangile du maître-autel. A l'ouverture du tombeau faite avant la béatification on avait trouvé le squelette intact ainsi que la pourpre cardinalice. Après un sermon du P. Galilée Venturini, l'archevêque de Capoue donna une seconde fois la Bénédiction du Saint-Sacrement.

Le lundi, 14, l'Université Grégorienne chanta le *Te Deum* à l'église Saint Ignace et le Cardinal Gasquet O. S. B.,ponent de la cause, donna la Bénédiction.

Pour bien apprécier ces grandes démonstrations en faveur du Bienheureux Bellarmin, il faut considérer que ses ennemis avaient continué leur campagne jusqu'au dernier moment. Leur but était de faire au moins retarder la béatification, pour ne pas perdre complètement la face. L'un d'eux avait déclaré que cette béatification était impossible et que le Pape mourrait avant de l'avoir célébrée. La veille même, dans les hôtels on répandit le bruit que la cérémonie n'aurait pas lieu. Le résultat fut contraire à celui qu'ils escomptaient : ils ont fait de notables conversions en faveur du Bienheureux et la cause du bon cardinal, discutée et bien défendue en particulier par le P. Tacchi-Venturi a paru plus forte. A ce propos, le saint Père m'a dit plaisamment dans une audience accordée deux jours plus tard, qu'il a fait un confesseur et un martyr : un confesseur du Vénérable Cardinal et un martyr du P. Tacchi, à cause du travail qu'il lui avait imposé. Mais, en voyant avec quelle supériorité le Père avait répondu aux attaques, il n'avait pas regretté de l'avoir fait martyr d'une si belle cause. En ce moment le Pape et les Cardinaux sont si bien disposés que si le nouveau Bienheureux fait les miracles requis, il sera canonisé en 1925. Il serait uni dans une même glorification au Bx Canisius dont la cause est assurée.

La fête du Bx Bellarmin est fixée au 13 mai, jour de sa béatification. Provisoirement, on dira la messe *Statuit* de

« Communi Confessoris Pontificis » avec l'Oraison citée plus haut et la Secrète et la Postcommunion qui suivent :

Secrète : *Quas offerimus hostias, Domine, in odorem suavitatis admittere digneris : et fac nos beati Roberti exemplis inhaerentes, jugiter in tuo servitio fidelitatis holocaustum immolare.*

Postcommunion : *Sacramenta quae sumpsimus, Domine, illum in nobis foveant tuae caritatis ardorem, quo mirabiliter incensus beatus Robertus confessor et Pontifex tuus, in simplicitate cordis semper ambulavit.*

Transfert des reliques

du Gesu a S. Ignace.

1. — *Extraits d'une lettre du P. de Champs de Saint-Léger au P. Le Bachelet. — Rome, 27 juin 1923.* « C'est dommage que vous n'ayez pas vu le couronnement des fêtes bellarminiennes, c'est-à-dire la translation des reliques du Gesù à S. Ignace, le 21 juin, fête de S. Louis de Gonzague. Ce fut un vrai triomphe improvisé en cinq jours sur un simple désir du Pape, puisqu'on ne devait faire cette translation qu'en novembre.

La cérémonie exigeait de la bonne volonté de la part des autorités civiles, car on empruntait une partie du Corso Vittorio Emmanuele et il fallait interrompre le service des tramways pendant deux heures à l'endroit le plus passager de Rome. On a fait le tour par la Minerva, la place du Collège Romain, qu'on a contournée sur trois côtés pour aboutir à la place S. Ignace. Aucune invitation ; mais sur les simples annonces des journaux, il y a eu un concours immense. Toutes les paroisses de Rome avec leurs groupements étaient là, 38 Séminaires avec leurs *alumni*, des membres de 11 ordres religieux, les curés de Rome en surplis et en étole, plusieurs évêques et de nombreux Monsignori. La châsse était portée par seize prêtres en dalmatique, surtout pris parmi les professeurs de la Grégorienne ; quatre évêques en mitre se tenaient aux quatre coins de la châsse, puis venaient le car-

dinal Vico, Préfet des Rites, entouré des cardinaux Billot et Ehrle, et enfin Mgr Palica vice-gérant de Rome.

Le défilé, vous le comprenez, fut immense, bien ordonné, encadré de forces de police imposantes ; autour de la châsse un peloton de carabinieri en grande tenue. La foule était énorme, compacte malgré le jour non férié (c'était le 21, jour de S. Louis de Gonzague). Le plus magnifique fut l'arrivée à S. Ignace. Seize cardinaux en pourpre étaient rangés sur les degrés de l'Église pour attendre la sainte dépouille de leur confrère. Alors on est entré dans l'église qui fut bien trop petite. Après un bref discours de dix minutes du P. Massaruti, on a placé la châsse provisoirement sur un trône à gauche de l'autel de S. Louis, en attendant qu'on prépare un autel pour le Bienheureux. Puis, *Te Deum*, salut par le Card. Vico. La cérémonie commencée à cinq heures trois quarts a fini à huit heures un quart. Voilà la meilleure réponse à Mgr Baumgarten ».

2. — *Un article de l'*OSSERVATORE ROMANO. — Le lendemain, 22 juin, l'*Osservatore Romano* publiait l'article suivant extrêmement louangeur pour la Compagnie :

« Quel spectacle ! quel spectacle ! tels étaient les mots qui se trouvaient hier sur des centaines de lèvres.

« Les traits caractéristiques de cette solennité furent :- le merveilleux concours du peuple romain - l'affirmation de de la solidarité de tout le clergé séculier et régulier - la présence de 18 cardinaux dans tout l'éclat de la pourpre. Mais ce qui a eu lieu hier à Rome mérite spécialement d'être remarqué, même en comparaison d'autres manifestations religieuses récentes ou plus anciennes, du congrès eucharistique international, et du centenaire de S. Philippe de Néri célébré l'an dernier. Ces événements ont été préparés pendant des mois et des mois : la procession d'hier a été improvisée en 5 jours, et c'est là sa principale signification morale qui est la résultante de trois faits : - 1° l'expression d'un désir du Pape ; - 2° la profonde impression qu'ont laissée à Rome à travers les siècles la figure et l'œuvre de Robert Bellarmin ; - 3° la merveilleuse organisation de la Congrégation religieuse dont le Bx Bellarmin fut une des gloires les plus éclatantes, et à qui — comme à Charles Respighi — nous devons surtout la manifestation d'hier soir.

« La translation des restes du Bienheureux avait été fixée au mois de novembre prochain. — Mais non, mais non, dit PIE XI, faites la translation le jour de S. Louis. Il n'en fallut pas davantage pour entreprendre ce qui autrement aurait paru folle audace. Songez qu'on n'avait pas encore la grande châsse dans laquelle furent triomphalement portés les restes du Bienheureux !

« Si les *Controverses* du professeur de l'Université Grégorienne sont la nourriture spirituelle du clergé, le Catéchisme est celle du peuple, et l'on peut dire qu'avec S. François de Sales et S. Alphonse de Liguori, Bellarmin fut le maître en catholicisme des temps modernes.

« Mais un travail de préparation aussi achevé ne pouvait être mené à bien en 5 jours que grâce à une organisation parfaite dans laquelle la volonté d'un seul devient tout de suite la volonté de tous. Et cette volonté a une efficacité d'autant plus imposante qu'elle n'est pas le résultat de la violence ou de la coaction, mais celui d'un concours admirable, fait de cette vibrante spontanéité que l'on admire dans la Compagnie de Jésus, et qui la fait proposer comme modèle à tous sur tous les terrains.

« Il est superflu de dire que ce concours de volontés n'est pas le fruit d'éléments humains, mais d'un élément surnaturel qui fait voir en celui qui commande une volonté supérieure, à qui il est ineffablement doux d'obéir avec un don complet de soi-même, qui a son expression dans les paroles célèbres *perinde ac cadaver.*

« C'est un exemple de ce que devraient être, en un sens encore plus élevé, tous les vrais catholiques au regard de la suprême autorité religieuse, le Vicaire de Jésus-Christ. A la lumière de ces réflexions, il semble que le récit de l'événement, déjà si riche, emprunte une couleur et une importance qui saute aux yeux de tous.

« Il n'est pas déplacé de noter une fois de plus que le clergé romain s'est montré intimement uni de corps et d'âme avec les Pères de la Compagnie de Jésus. Exemple splendide pour le peuple qui voit dans le prêtre le maître, l'ami, le frère. Non moins remarquable fut le geste des Ém. Cardinaux. Quand le cortège déboucha sur la place de S[t] Ignace et se trouva devant les Cardinaux qui, formés en demi-cercle sur les degrés, attendaient la châsse contenant les restes mortels d'un homme

qui fut une étoile de première grandeur au ciel du Sacré Collège, ce fut un coup d'œil magnifique, une scène grandiose qui émouvait jusqu'aux larmes.

« L'heure que nous avons vécue hier est de celles qui impriment au cœur un souvenir ineffaçable ».

Un inédit du Bienheureux Bellarmin

Panégyrique de Saint Ignace de Loyola

prononcé le 31 juillet 1599.

Tous les historiens du cardinal Bellarmin ont parlé du discours qu'il prononça dans l'églsie du Gesù de Rome en l'honneur du fondateur de la Compagnie de Jésus, le 31 juillet 1599, jour anniversaire de sa glorieuse mort. Discours mémorable, dont Bellarmin lui-même parle très modestement dans son autobiographie, assez cependant pour nous faire comprendre la vive impression qu'en ressentit le cardinal Baronius et les graves conséquences qui en résultèrent : « L'exhortation finie, le cardinal Baronius demanda le tableau de saint Ignace, et, montant sur une petite échelle, il le fixa au-dessus du tombeau. Et c'est à partir de ce moment que ce tombeau commença à être honoré et visité ».

Ce panégyrique n'était connu jusqu'ici que par de courts extraits (1) *et par un résumé latin, contenu dans les* Exhortations spirituelles (2) *publiées par le P. Van Ortroy. Il est possible aujourd'hui d'emprunter le texte complet du discours à un témoin auriculaire, le P. Alphonse Agazzari, qui était alors ministre de la maison professe du Gesù. Le 1er août, il écrivit au P. Jacques Dominichi une longue lettre* (3), *où il lui racontait en détail ce qui s'était passé la veille. Après avoir parlé du dis-*

(1) *Acta Sanctorum*, Julii, t. VI, p. 604 sqq., Anvers, 1729.

(2) *Exhortationes domesticae Ven. Servi Dei Cardinalis Roberti Bellarmini*, Bruxelles, 1899, p. 309.

(3) *Monumenta historica Societatis Jesu. Monumenta Ignatiana*, Series quarta, t. II, p. 452-461.

cours de Bellarmin, il ajoutait : « *Peut-être vous l'enverrai-je une autre fois ; car le cardinal m'en a promis une copie ; il m'a dit qu'il l'avait composé la nuit d'avant pendant une veille de deux heures ; mais en fait, il semble, comme vous le verrez, que ce soit une œuvre longuement étudiée et travaillée. Aussi, de ce que ce discours a été dans une certaine mesure improvisé, nous pouvons raisonnablement juger que beaucoup de choses ont été suggérées au cardinal par sa grande dévotion envers le Père Ignace* ».

Le P. Agazzari tint parole, et très vite. Dès le lendemain, 2 août, il envoyait à son correspondant le texte du panégyrique (1) *en l'accompagnant d'une lettre inédite qui donnait de nouveaux détails et qui pourra servir d'introduction à notre traduction du texte italien.*

« *En envoyant à votre Révérence l'exhortation du Cardinal Bellarmin, il m'a paru bon d'y ajouter quelques détails, certain qu'elle en sera fort consolée ; ces faits sont d'ailleurs d'autant plus dignes de considération que Dieu montre par des signes de plus en plus nombreux qu'Il prend plaisir à la dévotion dont ils témoignent. A la fin de l'exhortation, qui avait arraché à la plus grande partie des auditeurs des larmes de dévotion, et avait éveillé chez tous un attachement à la fois tendre et ardent pour notre Bienheureux Père, dont elle chantait les louanges, pendant que le Cardinal Bellarmin, sorti de l'église, s'essuyait la sueur, tous les Nôtres restaient à genoux devant le très saint Sacrement ; ils priaient la divine Majesté qu'elle voulût bien de quelque façon permettre de révérer en public et d'honorer au grand jour un Père qui leur était si cher et un serviteur si agréable à cette même divine Majesté. Soudain le Cardinal Baronius, qui avait assisté à l'exhortation et qui se tenait lui aussi à genoux, se lève... il court au tombeau de notre Père où il n'y avait personne ; prosterné à terre (pendant que nous restions tous étonnés de la nouveauté du fait) il vénère ces saints ossements. Puis, sa courte oraison finie, il se lève et s'adressant aux PP. Provincial et Vice-préposé, leur demande pourquoi ils n'ont pas placé là-haut au-dessus du tombeau le portrait d'un aussi grand saint. Les Nôtres lui répondent humblement que notre Père n'ayant pas jusqu'alors été mis par l'Eglise au rang des saints, ils n'avaient pas encore reçu l'ordre*

(1) Fonds Bellarmin, 2. *Epp. autogr.* 1573-1621 (et alia).

de lui rendre cet honneur public. « Vous êtes trop respectueux et trop timides, vous », reprit le Cardinal ; « il en manque peut-être d'autres qui, sans avoir été canonisés, sont publiquement honorés et respectés ! Faites, je vous prie, venir un portrait de lui ; qu'on apporte une échelle, et les ex-votos qui lui ont été offerts secrètement ; ce que vous n'osez pas faire, vous ses fils, je l'oserai moi, son dévot, m'estimant heureux de pouvoir montrer par cet acte l'estime que j'ai toujours eue de votre Père ». On apporte l'échelle ; le portrait arrive avec les ex-votos, pendant que tout le monde met une tendre attention à suivre ce spectacle. Et tout de suite le Cardinal fait dévote révérence au portrait, le prend entre les mains avec beaucoup de dévotion et commence à gravir les degrés de l'échelle pour le placer au-dessus du tombeau ; ce qu'il fit en effet. Oh ! quel agréable et cher spectacle pour nous tous que de voir portée par un cardinal de si grande autorité et s'élever en l'air l'image de notre Père ! que de douces larmes de souveraine allégresse l'on vit alors tomber de nos yeux ! Le cardinal, après avoir placé l'image, lui baisa dévotement la main et ne pouvant se satisfaire, à peine descendu à terre, retourne encore vénérer le tombeau, baisant avec beaucoup de respect la terre que les saints ossements recouvraient. Je m'efforcerais en vain ici de décrire à votre Révérence l'allégresse, la jubilation qui, se déversant dans les poitrines de tous, remplissaient les cœurs d'une liesse, d'un contentement sans mesure ; votre Révérence pourra d'ailleurs s'en faire par elle-même une idée supérieure à tout ce que ma plume lui en pourrait décrire ; je dirai seulement que le Cardinal se fut à peine relevé et éloigné du tombeau que tous, sans presque attendre d'autre signal ni d'autre ordre, coururent, comme hors d'eux-mêmes à force de contentement, se prosterner, devant ces saints ossements, personne ne pouvant ni se rassasier de baiser cette terre ni s'éloigner de ce lieu : il semblait que les pierres elles-mêmes, pour ainsi parler, distillassent alors contentement et douceur. Et personne ne cessa un hommage si pieux et si dévot qu'au moment où les diverses occupations de la vie religieuse les forcèrent à s'éloigner..., il resta les sacristains qui, avec d'autres religieux que leurs emplois n'appelaient pas ailleurs, se mirent à entourer le tombeau et le portrait de vieux ornements.

« Le cardinal Baronius, ne se pouvant rassasier de multiplier les démonstrations de sa piété envers notre bienheureux Père,

fit en son église de la Navicella un sermon où il exhorta publiquement tous les fidèles à venir vénérer les ossements d'un si grand saint : de plus, le matin du jour suivant qui était un dimanche, il voulut venir dire la Messe dans notre église, et communier de sa main, outre les nôtres, une multitude infinie accourue à la nouvelle d'un spectacle si nouveau ; et ce matin-là aussi l'ambassadrice d'Espagne, en signe de sa dévotion envers notre bienheureux Père, envoya trois très grands cierges à brûler au tombeau où, depuis ce temps, ne cessent d'affluer toutes sortes de gens désireux de révérer les ossements ; Dieu les glorifie de plus en plus par des miracles comme votre Révérence le pourra voir par la lettre sur les miracles ; il en résulte que de tous côtés nous arrivent, en même temps que d'autres ornement et dons, des ex-votos en témoignage de grâces et faveurs reçues. Tout ceci, j'ai voulu en faire un bref rapport à votre Révérence, jugeant que cela lui causerait de la joie ; fasse Dieu maintenant que le plus tôt possible l'autorité de l'Eglise intervienne et qu'elle veuille proclamer saint notre bienheureux et très cher Père, comme Dieu tous les jours le proclame déjà saint à coups de miracles, montrant ainsi que ce Bienheureux Père lui est très cher, comme le continuel concours du peuple lui confirme ce titre ; ce concours fut au début si grand et si ardent que les Nôtres furent forcés d'offrir à la vénération et à l'adoration publique des fidèles, au milieu de lumières, les vêtements sacerdotaux et autres reliques et vêtements qui avaient servi à ce Père de sainte mémoire ; il fallait cela pour satisfaire l'ardente dévotion de tout ce peuple, de beaucoup de seigneurs et grands personnages qui accouraient pour les voir ».

* * *

« *Amavit eum Dominus et ornavit eum, stolam gloriae induit eum, et ad portas Paradisi coronavit eum* ».

« Le Seigneur l'a aimé, il l'a orné, il l'a revêtu d'un vêtement de gloire et l'a couronné à la porte du Paradis ».

(*Office des confesseurs non pontifes, répons de la Ve leçon*).

C'est avec une grande consolation, mes très chers Pères et Frères, que je viens à discourir des gloires et des vertus de N. B. Père Ignace en ce jour où nous célébrons son heureux départ de cette vallée de misères pour l'éternelle et bienheureuse patrie du ciel. Mon double but est de lui rendre quelque hommage pour les obligations si nombreuses que j'ai envers ce père, qui est le nôtre à tous, et de réveiller, d'allumer dans nos âmes, en rappelant ses vertus, de pieux désirs de l'imiter et de suivre sérieusement ses traces. Je veux aussi que, vous par vos prières et lui par son intercession au ciel, vous obteniez de Dieu la grâce de vaincre et de surmonter les dangers et obstacles qu'entraîne avec lui cet état du cardinalat. Je veux enfin que, lorsqu'il plaira à la divine Majesté de nous rappeler, nous puissions tous ensemble un jour au ciel, dans une joie éternelle, exulter et triompher avec notre Père à tous, comme nous nous félicitons maintenant sur terre de son bonheur dans la mesure de notre pouvoir.

Et afin d'ordonner mon discours, je me suis fixé pour thème le texte que l'Eglise chante en l'honneur des saints confesseurs : « *Amavit eum Dominus et ornavit eum* ; *stolam gloriae induit eum et ad portas Paradisi coronavit eum* ». Car, en ces paroles, l'Eglise fait mention de trois grâces précieuses concédées par Dieu à ses saints confesseurs, grâces d'où naquit et s'accrut tout leur bien jusqu'à parvenir au comble de la perfection. Elle dit : « *Amavit eum Dominus* » : c'est la prédestination qu'elle nous indique ; elle ajoute « *et ornavit eum* » : c'est la justification qu'elle nous découvre ; et les paroles qui suivent nous dépeignent

la gloire qui leur est échue au ciel. A son exemple, en ce discours, nous parlerons brièvement de ces trois grâces accordées à notre B. Père Ignace et, sur certains points que nous aurons traités, chacun pourra ensuite à son gré méditer et et s'étendre à loisir.

I

« *Amavit eum Dominus* ». Dieu donc aima tout particulièrement Ignace, puisque, dans l'infini et profond abîme de sa Providence, il l'avait déjà marqué de toute éternité et prédestiné à être chef sur terre de cette Compagnie ainsi qu'à jouir de la gloire proportionnée qu'il a maintenant au ciel. Car la semence et la racine de la prédestination, c'est l'amour ; et Dieu n'aime pas quelqu'un parce qu'il est prédestiné, mais parce que Dieu l'a aimé, il est du nombre des prédestinés. Aussi, Dieu nous voulant découvrir le mystère de la prédestination de Jacob et de la réprobation d'Esaü, se sert-il des mots d'« amour » et de « haine » et dit : « *Jacob dilexi, Esaü autem odio habui* ». De même en saint Luc, au ch. 12, faisant allusion à la prédestination des des Apôtres et des disciples, Il use du mot de « complaisance » : « *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* ». Et dans la Nativité de N. S., quand les Anges annoncent le bienfait de la Rédemption et de la paix, ils parlent d'abord de la gloire de Dieu, car tout dépendait de son bon vouloir et de son amour. D'autres textes encore démontrent la même proposition.

Aussi à l'égard de ce bienfait de la prédestination, nul doute que Dieu n'ait voulu être très libéral avec Ignace, puisqu'il l'a élu chef et capitaine d'une religion dont le seul but est la gloire de Dieu, le salut des âmes, la conversion des pécheurs, le retour des hérétiques, la conversion des infidèles et par laquelle Dieu, dans sa seule bonté et miséricorde, a daigné se révéler et se faire connaître à tant de nations barbares, féroces et lointaines, en particulier des Indes et du Japon. Aussi bien, considérant parfois attentivement tout cela, je m'émerveillais, désireux de surprendre, ne fût-ce qu'en partie, le motif d'une aussi rare et si haute prédestination. Mais ce sont là jugements inscrutables de Dieu et abîme trop profond : « *Consilia Dei*

imperscrutabilia sunt, et abissus multa ». C'est pourquoi saint Augustin *in Enchirid.* dit : « *nos in cœlesti gloria cognituros, cur hic infans vel baptizatus gloriam pertingat, ille vero ad eam non perveniat morte praeventus* » ; c'est ce qui nous empêche aussi dans notre cas d'invoquer un motif certain. Car ils se trompent ceux qui affirment que certains sont élus par Dieu à de telles œuvres parce qu'ils les sait aptes à les accomplir. Dieu ne les élit pas, parce qu'il connaît leurs aptitudes, mais il leur confère ces aptitudes parce qu'il les élit. C'est ce que nous pouvons conclure du premier chapitre du prophète Jérémie.

Si toutefois il est permis à notre langue d'émettre des conjectures à propos des œuvres merveilleuses de Dieu, je crois pour ma part que Dieu a élu Ignace parce qu'il paraissait moins apte et moins capable d'une entreprise aussi grande. Car Dieu a coutume de se servir, en vue d'effets merveilleux, d'instruments peu appropriés afin de confondre et la sagesse et la prudence humaine. C'est avec de la boue plus faite pour aveugler que pour éclairer que le Christ a voulu restituer la vue à l'aveugle-né de l'Evangile et, au terme de sa vie, il s'est plu, par l'ignominie de la Croix, à vaincre l'honneur du monde et à en triompher par cette même croix glorifiée par-dessus toutes choses. Ainsi d'aventure a-t-il élu Ignace : il l'a tiré des luttes et querelles militaires, des élégances recherchées et des vanités de la cour, des ténèbres de l'ignorance (puisque c'est à trente-trois ans seulement qu'il commença d'apprendre les éléments des lettres humaines) et cela pour en faire le chef d'un ordre qui aurait pour mission d'arranger les dissensions, de pacifier les colères, de greffer sur les âmes tendres des jeunes gens des désirs purs et honnêtes en émondant toute racine contraire de vanité, enfin d'enseigner toutes les sciences et les arts libéraux ; montrant ainsi au monde et à nous surtout que toute conversion, toute science et tout ce qui s'y rapporte sont de ses dons et comme tels doivent être rapportés uniquement à sa divine Majesté.

II

Passons, si vous le voulez, à la seconde partie de ce discours : « *et ornavit eum* ». Oh ! comme ce mot *ornavit* nous fait saisir au naturel le soin plein d'amour, le soin paternel avec lequel Dieu se complaît à embellir et à doter de tous les ornements les âmes qu'il a élues pour de grandes entreprises. Je me souviens qu'une fois le Christ dit : « *Pater meus agricola est* », et puis « *omnem palmitem in me ferentem fructum purgabit eum, ut fructum plus afferat* », exprimant par ce mot « *purgare* » ce que l'Eglise entend par « *ornare* ». Comme l'artisan habile, après avoir choisi et trouvé un arbre en vue d'un grand édifice, met tout son art à l'équarrir, à l'adapter au but qu'il s'est proposé, de même Dieu, ayant fait choix d'Ignace dans la forêt touffue du siècle et l'ayant émondé de l'amour des créatures, se prit à l'embellir et à l'orner des vertus qui étaient nécessaires pour ce qu'il attendait de lui.

Et il fallait que les vertus d'Ignace fussent nombreuses et et riches, car il devait nous servir de modèle à tous dans la Compagnie, qui avions besoin d'un exemple pour nous employer au service de Dieu et aussi, parce que Dieu a coutume de départir à ces chefs je ne sais quelle abondance d'esprit qu'ils devront communiquer et faire partager à l'ensemble de leurs disciples. Ainsi saint Augustin affirmant que saint Cyprien est grand, assure néanmoins qu'il n'a pas hésité pour la susdite raison à le mettre après saint Pierre. C'est aussi pourquoi saint Antoine est tenu pour le plus grand par les anachorètes, et saint François par les siens ; et il en va de même pour les autres chefs des autres ordres et congrégations.

Mais ce serait une entreprise trop longue et supérieure aux maigres forces de mon génie, ce serait peut-être même faire tort à N. B. Père que de nous efforcer de faire tenir toutes ses vertus en un petit cercle de mots. Je parlerai donc seulement de celles que le Christ a déclarées nécessaires au chef et au capitaine d'une religion. Ecoutez ces mots : « *Quis putas, est fidelis servus et prudens quem constituit dominus super familiam suam* » ? Voilà indiquées la fidélité et la prudence, car celle-là mène à Dieu, celle-ci nous

assujettit, celle-là gîte dans la volonté, celle-ci dans l'intelligence, si bien que dans l'Evangile la première est comparée à la lumière et la seconde au sel de la terre. Le Christ n'a-t-il pas dit aux Apôtres : ? « *Vos estis lux mundi, vos estis sal terrae* »? Et il est facile à celui qui examine attentivement ses actions de savoir combien notre B. Père a été fidèle à Dieu. Car la fidélité à Dieu consiste en ceci que, de même que tout ce que nous avons, nous le devons à sa divine Majesté, de même nous sachions le lui rapporter et le lui donner vraiment sans réserve. C'est ce qu'a fait Ignace. Il ne lui parut pas suffisant de se dépouiller de ses propres vêtements à Manresa et avec un renoncement héroïque de refuser ce que le monde aime et estime, se disposant à suivre nu le Christ nu. Quand il s'aperçut que l'âme, la raison, l'intelligence même lui étaient communiquées par Dieu, et qu'armées et enrichies par l'étude et l'ornement des lettres, fortifiées aussi par la piété et l'union à Dieu, il les pouvait employer pour sa gloire et l'utilité du prochain, tout de suite, en très fidèle serviteur qui ne veut pas laisser oisifs les talents que le maître lui a donnés, il se met malgré son âge avancé à apprendre les premiers principes des lettres humaines ; il se rend à Paris, se donne à l'étude de la philosophie et de la théologie ; il ne s'effraye ni des incommodités de la pauvreté qui le force à mendier sa subsistance, ni des tempêtes, ni des persécutions soulevées contre lui ; il veut, armé de piété et de science, pouvoir un jour avec un magnanime courage livrer une guerre générale au monde entier, et orienter pensées et labeurs là où les réclameraient la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. C'est du reste ce que, longtemps après, il devait donner pour directive à ses disciples dans la seconde et la troisième règle du Sommaire. Il en agit ainsi dans tout le reste de sa vie et mit si bien son œuvre, son esprit et ses forces au service de Dieu qu'on ne le vit jamais fatigué ni rassasié de s'employer à tout ce qui pouvait en quelque façon aider au salut des âmes pour la gloire de Dieu. C'est pourquoi, tout en portant le poids de la Compagnie naissante, poids alourdi par les différentes entreprises qu'elle avait commencées et par les combats que lui livrait notre ennemi commun, il veillait assidûment et avec un soin paternel à tous les besoins de sa chère et aimée fille. Mais de plus, emporté par le zèle pour le salut des âmes qui brû-

lait continuellement dans sa poitrine, on le voyait tout enflammé courir Rome entière, prêchant, convertissant des femmes de mauvaise vie, poussant divers gentilhommes à construire des maisons où l'on pourvoirait aux besoins et au salut des malheureuses âmes chancelantes (toutes choses que vous savez du reste mieux que moi), ayant toujours en vue dans toutes ses actions la gloire de Dieu. Aussi, la langue parlant de *l'abondance du cœur*, comme il est écrit dans les constitutions et les règles, il avait coutume de dire et de redire en toute circonstance : *ad majorem Dei gloriam, ad majorem Dei gloriam.*

Quant à la grandeur de sa prudence, elle est manifeste puisque, sans faire beaucoup de miracles, il a attiré à lui les regards et les esprits du monde entier. Dieu se sert habituellement de peu de miracles chez les personnes fort prudentes, ainsi qu'il en arriva, lisons-nous pour saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Athanase et d'autres ; les miracles sont réservés surtout à ceux qui, peu doués des qualités naturelles, attirent les âmes au salut par l'éclat de ces merveilles et font ainsi connaître la grandeur du Dieu qu'ils servent fidèlement. Et certes, ce fut un signe de merveilleuse prudence en notre Père bienheureux et béni à jamais que d'avoir pu mettre un frein si sévère à sa langue. Nous lisons en effet dans sa vie, que pendant de longues années il ne lui sortit pas une fois de la bouche une parole qu'il se fût repenti d'avoir prononcée. Or l'Écriture fait un tel cas de cette modération qu'elle dit : « *qui non offendit verbo hic perfectus est vir* », et ailleurs : « *os prudentis in corde ejus* ; *cor autem stulti in ore ipsius* ». Il mit une telle mesure dans ses paroles durant trente années qu'en reprenant les autres, il n'a jamais manqué à la sévérité voulue, ni blessé par des expressions mordantes ; dans la louange il a été sobre ; jamais il n'a donné dans la médisance, ni voulu employer de superlatif.

N'est-ce pas encore une marque de sa prudence, qu'il se soit si bien adapté à toutes les nations ? Comme saint Paul « *omnia omnibus factus* », il se faisait espagnol avec les Espagnols, italien avec les Italiens, français avec les Français, et ainsi des autres nations, aimant tout le monde et agissant avec tous de telle façon que tous unanimement le considéraient, l'aimaient et le louaient comme un tendre père plein d'amour.

Cette affection générale était si profondément gravée dans son âme qu'il ordonna même depuis, vous le savez, à tous les siens dans les règles et les Constitutions, de l'avoir et de la montrer.

Et maintenant, si nous examinons plus en détail ce que requiert notre Institut particulier ou ces points, communs aux autres religions, mais qui ont place très spéciale dans la nôtre, nous pouvons dire que notre B. Père a toujours été à la fois très prudent et très fidèle à Dieu, qu'il a réalisé pour lui chacun de ces deux points comme il apprenait aux siens à le faire pour eux.

Pour commencer par les traits distinctifs de notre Institut, N. B. Père remarqua que certains ordres attirés par la douce conversation avec Dieu s'étaient adonnés à la contemplation et paraissaient en avoir oublié d'aider et de pousser les âmes au salut autrement que par leurs prières. D'autres lui semblaient attirés par l'avantage du prochain, et consacrés à la vie active, comme les hospitaliers et similaires, au point de ne plus pouvoir vaquer commodément à la contemplation. D'autres enfin menaient les deux vies, mais embrassaient l'une particulièrement et ne se prêtaient à l'autre que comme à une chose un peu étrangère à leur Institut, et donc avec tempérament, mesure et restrictions, par exemple ceux qui vaquent à la prière et à la contemplation, y joignent la prédication et la confession, mais renferment dans ces limites l'aide qu'ils prêtent au prochain. N. B. Père examina tout cela mûrement et considéra aussi soigneusement la vie du Christ Notre-Seigneur et Sauveur ; il vit par une lumière particulière de la grâce divine qu'elle avait réalisé en un modèle achevé de perfection les deux vies active et contemplative et que pourtant le Sauveur les avait unies, en sorte que l'active suivît la contemplative : la contemplation n'empêchait pas l'action, au contraire elle l'aidait ; l'action ne nuisait pas à la contemplation, mais elle la supposait comme son principe et sa force.

Ne lit-on pas dans l'Évangile que le Christ Notre-Seigneur passait les nuits dans la contemplation et les jours dans l'action ? Lorsqu'il méditait quelque acte d'importance comme l'élection des Apôtres ou d'autres semblables, il passait d'abord beaucoup d'heures en oraison et y ajoutait les nuits tout entières afin de nous montrer que l'action, pour être ordonnée en tout suivant la volonté de Dieu, doit recevoir force et vi-

gueur de la contemplation. N.B.P. Ignace sut par une faveur particulière de l'Esprit-Saint que les autres religions avaient évidemment puisé dans la vie de Notre Sauveur et en avaient recueilli leurs règles, mais qu'aucune d'entre elles ne s'était mise à la suivre et à l'imiter elle-même en unissant ces vies à première vue si diverses entre elles et pourtant, à le bien considérer subordonnées, et nécessaires l'une à l'autre.

Car la vie contemplative est nécessaire à l'active comme guide et directrice, et l'active s'impose pour exécuter les ordres et les choses connues dans la contemplation. Il se produit de cette façon des *habitus* de vertus dans nos cœurs et les mêmes âmes en exécutant dans l'action suivant le modèle du Christ ce qu'elles ont connu dans la contemplation se rendent plus aptes à recevoir de nouvelles lumières et grâces de Dieu. Elles sont comme ces âmes qui faisaient fidèlement rapporter et fructifier les talents au fur et à mesure qu'il leur étaient communiqués de main à main, si nous en croyons la parabole des talents. Aussi mu et dirigé par l'Esprit Saint lui-même, Ignace, vous le savez, ordonna si bien notre Institut à l'utilité du prochain qu'il n'y a pas un moyen auquel il ne s'attache, pas de nation dont il ne prenne soin, pas d'âge, de condition, de sexe au service et au salut desquels il ne s'emploie. Et néanmoins il suppose la vie contemplative à un tel degré que, comme il le rappelle plusieurs fois dans les Constitutions et en particulier dans la Règle 16e du Sommaire, toute la force de l'action doit avoir sa source dans la contemplation. Lui-même a toujours fidèlement exécuté ce qu'il a prudemment commandé dans les Constitutions. Sachant, comme on l'a dit, que le nerf de l'action vient de la contemplation, il s'y adonna et, par son union à la volonté divine, il a été élevé à un si haut degré d'oraison que « *passive animus ejus se haberet in divinis* ». De là cette intimité avec Dieu, cette facilité à se porter vers sa divine Majesté, qui, sur les places publiques, dans le tumulte des foules, parmi les mille et mille occupations qui l'écrasaient, lui permettait d'élever à son gré son âme à Dieu et de converser avec lui aussi paisiblement que s'il avait été sans occupation, seul, enfermé dans sa chambre et loin de tout bruit. Et il en résulta pour son âme une paix sûre et immuable. Non seulement il ne se troublait jamais, mais il ne pouvait même se figurer chose qui eût pu le troubler. Un jour que le médecin lui avait prescrit d'écarter de sa pensée

tout objet susceptible de lui causer de la tristesse, il se demanda de propos délibéré d'où pourrait lui venir quelque mélancolie. Il pensa longuement à tous les accidents imprévus qui lui pouvaient survenir et trouva qu'aucun n'était capable de l'attrister hormis la ruine de la Compagnie ; mais même dans cette terrible hypothèse, il espérait pouvoir, en un quart d'heure de prière, délivrer son âme de toute l'amertume qui l'eût alors pénétrée.

Après avoir établi un si solide fondement, N.B.P. Ignace s'adonna aussi à l'action comme nous y avons fait allusion plus haut et, vous le savez d'ailleurs fort bien, lors même qu'il était Général et écrasé sous le poids de tant de persécutions et de fardeaux, il ne manquait pas d'enseigner les enfants, de promouvoir toujours à de nouvelles œuvres de toute sorte destinées au secours du prochain, ainsi que de confesser et de prêcher. Il ne connaissait pas bien la langue, mais sa prédication était animée d'un tel esprit que ceux qui l'entendaient, enflammés d'une juste colère contre eux-mêmes et attristés d'une grande douleur de leurs péchés, versaient des pleurs amers et couraient se jeter en larmes aux pieds des confesseurs.

Que dire maintenant de ces trois vœux essentiels à toutes les religions, qui s'étendent à tout, quoique de façon diverse et inégale suivant les Instituts et qui brillent aux yeux des séculiers : la Pauvreté, la Chasteté et l'Obéissance ? Certes N. B. Père les a si remarquablement observés que c'est avec raison qu'il nous a été donné par Dieu comme modèle, et que nous devrions suivre ses traces avec tout le soin possible.

Si nous jetons un regard sur sa pauvreté, qui, plus que N. B. Père, a été vraiment pauvre d'esprit ? Dès le commencement, il se mit à mendier sa nourriture de porte en porte, habillé de pauvres habits. Bien plus, sans parler des mille exemples de ce genre que vous connaissez, on lit dans sa vie qu'ayant, au cours de son pélerinage au Saint-Sépulcre, à voyager par mer et à pénétrer chez une nation barbare et infidèle, seul l'ordre de son confesseur put le décider à emporter quelque chose avec lui sur le navire. C'est qu'il avait peur de manquer à la pureté de cette vertu. Aussi, à le bien considérer, il a introduit dans son ordre la plus parfaite pauvreté qui s'y pût réaliser. Deux choses en effet sont nécessaires au religieux qui veut être vraiment pauvre d'esprit : l'une qu'il

se dépouille de toute sollicitude des biens temporels ; c'est pourquoi Notre Seigneur a dit : « *Nolite solliciti esse, etc.* », l'autre qu'il supprime en lui-même toute affection à ces mêmes biens. N. B. Père a pourvu à ces deux points non seulement dans ses exhortations orales, mais dans la règle même : plus de sollicitude des biens de ce monde ; car la règle impose aux Supérieurs de pourvoir des moindres nécessités les sujets de la Compagnie, sans que ceux-ci gardent même le souci d'y penser ; plus d'affection à ces mêmes choses : car elle prescrit que personne en quittant un lieu pour un autre n'emporte avec lui quoi que ce soit sans la permission du Supérieur, ni habits, ni livres, ni canifs, ni autres objets de ce genre ; et qui plus est, que personne n'ose se servir, comme d'un bien lui appartenant en propre, des objets dont il lui eût été permis de faire usage par concession des Supérieurs ; mais il doit être prêt à les quitter ou à les reprendre selon que le Supérieur le jugera bon et l'ordonnera.

Et chacun voit de quelle importance est tout ceci pour conserver pure la pauvreté. C'est en effet pour avoir manqué à la première de ces règles de conduite qu'en beaucoup de religions s'est introduite la propriété de l'argent lui-même ; et c'est pour n'avoir pas fait attention à la seconde, que même les religions les plus sévères et qui sont d'un grand exemple dans la sainte Eglise n'ont pas cette pureté de la pauvreté, parce qu'il y est permis au religieux d'utiliser, de transporter là où il va, comme un bien lui appartenant en propre, vêtements, livres et semblables objets.

Disons maintenant quelques mots de la chasteté. N. B. Père en a été si épris, que, non content de l'avoir consacrée à la bienheureuse Vierge dès le commencement de sa conversion, il en devint ardemment jaloux et prit tous les moyens de la garder très pure. Par exemple, et comment ne pas l'admirer, il entreprit de telles macérations qu'on se demande comment il a pu rester en vie ; trois fois le jour, il se flagellait cruellement ; continuellement il jeûnait sauf le dimanche ; il restait sept heures du jour à genoux, ne se nourrissait que de pain et d'eau et, comprenant qu'en cette vertu, comme et plus encore que dans les autres, on doit tout attendre de Dieu, il passait sept heures du jour en prières, purifiant son âme toujours davantage par cette conversation assidue avec le ciel. Enfin il écrit dans les Constitutions que les membres de la

Compagnie doivent s'efforcer d'aller si loin sur ce point qu'ils aspirent à imiter la pureté angélique.

Pour l'obéissance, dont il nous reste à parler, N. B. Père a voulu qu'elle fût, plus que toute autre vertu, chère à la Compagnie ; elle lui tint grandement au cœur et si le bienheureux saint François, épris de la pauvreté, avait coutume de l'appeler sa mère, notre Père eût pu dire de l'Obéissance qu'elle était sa mère, sa sœur, et son épouse, tant il l'aimait et tant il désirait qu'elle se montrât et brillât dans ses disciples et ses enfants.

L'obéissance ainsi comprise est vraiment cette croix des religieux dont parle le Christ Notre Sauveur en ces termes : « *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem et sequatur me* ». Aussi je crois qu'il ne sera pas hors de propos de considérer les quatre dimensions que comprend cette croix de l'obéissance, c'est-à-dire sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur. Nous connaîtrons ainsi l'excellence de cette vertu et la perfection avec laquelle N. B. Père l'a réalisée.

Et d'abord la largeur de l'obéissance. Elle n'est autre que le plus ou moins d'étendue de son objet. Certains ont dit qu'elle ne s'étendait qu'aux prescriptions de l'Institut ; d'autres, l'élargissant davantage, à ce qu'il paraîtrait bon au Supérieur d'imposer. N. B. Père, avec plus de perspicacité, l'étend encore au sentiment du Supérieur. Et c'est pourquoi il demanda que chacun dans la Compagnie eût à accomplir avec une volonté qui ne tend qu'à obéir tout ce ce qu'il saurait conforme à la volonté du Supérieur sans attendre un commandement exprès, à l'exemple du Christ Notre Seigneur, qui disait : « *Quae tibi* (scilicet Patri) *placita sunt facio semper* ». La longueur de l'obéissance se rapporte au temps où on doit la pratiquer et à l'objet du commandement. Or N. B. Père l'a voulue si longue qu'elle durât toute la vie, et principalement pour les choses qui répugneraient et seraient plus contraires aux inclinations de la nature et des sens, selon le modèle de Notre Sauveur « *qui factus est oboediens usque ad mortem* », et « *mortem crucis* ». Et en vérité ils se trompent et se trompent grandement ceux qui restreignent cette vertu à un temps déterminé, s'imaginant qu'ensuite ils ne sont plus tenus d'obéir. Pour moi, je n'ai jamais lu qu'un saint ait fui ou évité l'obéissance ; je sais plutôt que beaucoup ont fui de tout leur pou-

voir le commandement et la dignité de Supérieur. C'est par exemple dans Cassien, au chapitre 3e de la 1ère conférence, le célèbre abbé Jean, qui après cinquante années de vie très sainte, dont vingt passées dans la solitude, revint lui-même, malgré son âge, à son ancien monastère, poussé par la seule pensée d'obéir et de faire non pas sa volonté, mais celle d'autrui, et qui alléguait pour motif de son retour le désir de pouvoir dire avec vérité les paroles du Christ : « *non veni facere voluntatem meam, sed ejus qui misit me Patris* ». Saint Paphnuce encore s'enfuit par deux fois du monastère où il était abbé, lui aussi uniquement par goût d'obéissance et le glorieux saint François ne sortait jamais sans en avoir humblement demandé au gardien la permission en même temps que sa bénédiction. N. B. Père, sur le point d'être élu Général, fit toutes les résistances possibles ; puis, quand il eut porté avec beaucoup de prudence et à la satisfaction de tous ce fardeau pendant quelques années, il convoqua un jour les principaux Pères de toutes les régions où ils se trouvaient et avec les instances et prières les plus vives, leur demanda de l'alléger de la charge de Supérieur trop lourde pour ses forces. Pour lui, il désirait redescendre à un rang inférieur où, simple sujet, il pût consacrer à obéir ses dernières années qui lui restaient à vivre.

La hauteur de l'obéissance nous est marquée par son extension aux plus nobles et aux plus sublimes puissances de notre âme. Et c'est ainsi que N. B. Père a voulu qu'elle atteignît chez ses fils la plus grande hauteur possible. Il a prescrit non seulement d'éxécuter extérieurement l'ordre et la volonté du Supérieur, mais de vouloir sincèrement ce que le Supérieur veut et de juger bon tout ce que le Supérieur juge bon, en assujettissant la volonté même et le jugement propre à la volonté et au jugement du Supérieur. Et parce que la parfaite obéissance vient de la parfaite indifférence, il voulait voir cette dernière vertu s'étendre jusqu'aux objets spirituels. Il vint à Rome, vous le savez, avec ses neuf compagnons pour offrir par un vœu nouveau et jusqu'alors sans exemple, sa personne et les leurs au Souverain Pontife. Il désirait que celui-ci se servît d'eux à son gré, les envoyant où il croirait devoir résulter plus de gloire pour Dieu. Ses prédécesseurs, selon leur ferveur et le zèle dont ils brûlaient pour les âmes, nommaient

tel ou tel endroit comme celui où ils désiraient prêcher l'Evangile par ordre du Souverain Pontife. Ignace, lui, conservant jusque dans ces matières spirituelles et ces pieux désirs l'indifférence habituelle de son âme, assura qu'il ne désirait pas plus tel champ d'apostolat que tel autre, mais seulement celui où il plairait à Sa Sainteté de l'envoyer.

La profondeur de l'obéissance se mesure à la qualité des personnes auxquelles elle assujettit. Aussi N. B. Père, désirant que cette vertu fût très profonde chez les siens, prescrivit à chacun de s'assujettir avec promptitude non seulement à ses Supérieurs et à ses égaux, mais à ses inférieurs même et à ses subordonnés, selon l'exemple du Christ Notre Seigneur, qui a obéi et s'est soumis, — lui qui était supérieur à tous, — à la loi, à ses parents, aux seigneurs et aux princes des Prêtres, à ses disciples et même à ceux qui le crucifiaient. Le glorieux saint François n'avait-il pas coutume de dire et avec raison qu'il était prêt à obéir à un novice si on le choisissait pour gardien, tout comme au plus ancien profès de son ordre.

III

C'est de cette vertu et d'autres que je passe que Dieu orna son serviteur Ignace en vue de la haute dignité de fondateur d'ordre à laquelle il l'avait prédestiné de toute éternité. Et laissant de côté tout ce qu'on pourrait dire encore, j'en arrive à la troisième partie de ce petit discours : « *Stolam gloriae induit eum et ad portas paradisi coronavit eum* » ; paroles où se trouve indiquée la gloire dont il jouit sûrement près de Dieu. Je m'y arrête, retranchant, abrégeant ce que je voulais dire, car je vois que le temps assigné d'habitude aux exhortations est déjà passé.

Elle est si grande la gloire des Bienheureux, si difficile pour nous à imaginer et à comprendre que saint Paul en dit : « *nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quae et quanta praeparaverit Deus diligentibus se* ». L'Eglise, elle aussi, pour en montrer la grandeur par quelque comparaison avec les gloires terrestres, nous parle des plus considérables d'ici-bas, la Papauté et la Royauté. Elle nous indique la première par ces mots : « *stolam gloriae induit*

eum », car *stola* rappelle la dignité sacerdotale et *gloriae* le souverain pontificat ; elle nous montre la seconde dans l'autre proposition « *et ad portas paradisi coronavit eum* ». *Coronavit* y désigne la grandeur royale, et l'Eglise ajoute avec raison *ad portas* parce qu'au ciel la splendeur de la dignité royale est pour tous et qu'il est nécessaire par suite de recevoir la couronne à la porte si l'on veut entrer avec la bienséance et la majesté voulue pour traiter et parler avec les autres bienheureux Rois. On pourrait dire encore que l'Eglise nous indique par ces paroles « *et stolam gloriae induit eum* », l'office des Bienheureux qui est d'offrir continuellement à sa divine Majesté le sacrifice et l'holocauste de la louange éternelle et par ces autres « *et ad portas paradisi coronavit eum* » l'autorité que les Saints auront au jour du jugement « *sedebitis et vos judicantes, etc* ».

Que N. B. Père au jour de sa mort ait obtenu cette gloire, il n'est personne parmi nous qui puisse en douter, car les fatigues endurées, la pénitence continuelle, les rares vertus, l'enfantement de notre ordre, les faveurs et les dons signalés reçus de Dieu, sans compter le témoignage de tous ceux qui l'ont connu de près, en sont une preuve par trop claire. Dieu même par les miracles qu'il a faits et fait encore par son intermédiaire nous en donne une absolue certitude. Il ne nous reste maintenant qu'à nous mettre sérieusement à suivre les traces et les pas d'un si illustre Chef qui est notre Père, afin qu'imitant ses vertus dans cette vie, nous puissions espérer de participer à sa gloire dans l'autre. Plaise à Dieu de nous l'accorder par l'intercession de la Bienheureuse Vierge et de N.B.P. Ignace.

Le panégyrique de 1599 ne fut pas le seul discours que le bienheureux Robert Bellarmin ait consacré à la louange de S. Ignace ; il en fit d'autres, notamment en 1605 et en 1606 (1), *mais aucun n'eut l'éclat ni l'importance du premier ; aucun ne fut, comme celui-là, un événement. Un demi-siècle plus tard, un jésuite qui l'avait entendu comme étudiant de philosophie au Collège Romain, le Père Jean-Baptiste Rossi, rappelait encore*

(1) *Exhortationes domesticae*, p. 296, 300.

en termes émus l'impression produite sur les auditeurs, impression si vive qu'ils se disaient les uns aux autres : « Ce n'est pas un homme que nous avons entendu, c'est un ange, et un ange parlant d'un Séraphin (1) ».

Les actes du bienheureux Robert Bellarmin répondirent à ses sentiments. La cause du fondateur de la Compagnie de Jésus n'eut jamais d'apôtre plus fidèle ni plus dévoué. La plus légère attaque amenait une protestation : on en voit un exemple dans la Responsio Bellarmini ad calumnias cujusdam scripti anonymi (2), *composée vers 1602-1603. Avec énergie le grand polémiste relève une attaque sournoise contre la réputation de sainteté et le culte de S. Ignace, que s'était permise un adversaire notoire des Jésuites, François Pegna, doyen de la Rote sous Clément VIII.*

En 1606, on écrivit à Rome de Modène que l'inquisition de cette ville troublait les Pères de la résidence au sujet d'une image de S. Ignace exposée à la vénération publique. Le cardinal lui écrivit, le 15 juillet : « Mon révérend Père, j'ai entendu dire que Votre Révérence avait menacé d'aller, accompagné de sbires, à l'église des Pères de la Compagnie de Jésus pour en enlever l'image du bienheureux Père Ignace avec les ex-votos qui l'entourent. Si votre Paternité a reçu quelque ordre de Notre Seigneur le Pape ou du Saint-Office de Rome, elle fera très bien d'obéir. Mais je ne crois pas qu'elle ait reçu pareil mandat ; car, s'il en était ainsi, je le saurais, comme Cardinal de la Congrégation du Saint-Office. En outre, à supposer qu'il y eût eu quelque irrégularité, ce n'est pas au Saint-Office, mais à l'Ordinaire qu'il appartiendrait d'y remédier, d'après la doctrine du concile de Trente. Il m'a donc paru bon d'avertir votre Paternité de ne pas aller trop vite en cette affaire, car ici à Rome dans l'église de la Compagnie de Jésus on voit la même image avec beaucoup d'ex-votos et des cierges toujours allumés. Cette image, les souverains Pontifes et les cardinaux de l'Inquisition l'ont vue souvent, le Pape actuel en a même une copie dans sa chambre et, sur son ordre, le procès de canonisation s'instruit en ce moment. Ce n'est du reste pas une nouveauté que, si des serviteurs de Dieu font des miracles après leur mort, on mette

(1) J-Bapt. RUBEUS, *Clypeus castitatis ex armamentario virginitatis promptus*, Romae, 1653, p. 104.

(2) *Auctarium Bellarminianum*, Paris, 1913, p. 475-476.

dans les églises leurs images et des ex-votos pour les faveurs reçues ; les exemples ne manquent ni à Rome ni ailleurs. Si dans le cas présent, il y a quelque chose qui déplaise à votre Paternité et qu'elle veuille le faire savoir à moi ou au Père Général de la Compagnie, elle agira en religieux bon et bienveillant à l'égard de gens qui ne veulent que le bien ».

Commencé en 1606, le procès de béatification se termina trois ans plus tard. Bellarmin a raconté la part qu'il eut à cet heureux résultat : « quand le temps lui parut favorable pour demander la béatification, il avertit le Père Général. Celui-ci n'épargna rien pour que le Père Procureur expédiât le plus promptement possible tous les documents nécessaires, de sorte que l'affaire ne tarda pas à se conclure. Si l'on n'avait pas fait toutes ces diligences, si N. lui-même n'avait pas insisté auprès des divers cardinaux membres de la sacrée Congrégation, Dieu sait quand on aurait obtenu la béatification désirée ».

Comme en 1599, les cardinaux Baronius et Bellarmin se retrouvèrent côte à côte au moment décisif ; ils unirent leurs efforts et parlèrent avec la même conviction et la même force en faveur de la béatification, comme le remarque Jouvency(1) : « Cardinalium Baronii et Bellarmini vota de Societatis fundatore in coelitum numerum referendo, auditae sunt anno 1609, quo Beati appellationem P. Ignatius... adeptus est ». *Le décret fut publié le 27 juillet.*

Ce n'était là qu'une première étape, ; les voeux de Bellarmin, comme ceux de ses frères en religion, allaient à la canonisation. Mais le procès traîna en longueur. Le 4 avril 1617, le cardinal écrivait à son grand ami, le P. Carminata : « L'affaire de la canonisation de notre bienheureux Père Ignace est à moitié chemin. Ces causes se traitent d'abord à la Rote, qui examine si les procès sont en forme probante, puis à la Congrégation des Rites, qui juge si les vertus et les miracles sont tels qu'on puisse procéder à la canonisation. La Rote a fini son travail et présenté son rapport au souverain Pontife, mais celui-ci ne l'a pas encore transmis à la Congrégation ; tant qu'il ne l'aura pas fait, celle-ci ne peut pas commencer son examen. Si le Pape voulait agir vite et qu'il ordonnât à la Congrégation de tenir une séance par semaine, l'affaire pourrait se terminer assez rapidement

(1) *Historia Societatis Jesu*, P. V, b, l. XV, n° 43, p. 336.

pour que la canonisation eût lieu le 31 juillet, en la fête du bienheureux Ignace. Mais c'est là une chose qu'on ne peut pas espérer, puisque sa Sainteté n'a pas encore transmis le rapport à la Congrégation et qu'on ne sait pas quand il le transmettra. En outre, si la Congrégation procède avec sa lenteur ordinaire, elle ne fera pas en moins d'un an ce qu'elle doit faire. Ainsi le plus tôt qu'on puisse espérer voir la fin de cette affaire, ce sera l'année prochaine ».

Il fallut attendre davantage, et Paul V mourut le 16 janvier 1621, sans avoir terminé la cause. L'avènement au trône pontifical, le 9 février, du cardinal Alexandre Ludovisi, sous le nom de Grégoire XV, raviva les espérances de Bellarmin, car il connaissait les bonnes dispositions du nouveau pape. Or, voilà que, quinze jours plus tard, le roi de France, Louis XIII, écrivit au saint Père pour solliciter vivement la canonisation du fondateur de la Compagnie de Jésus (1). *Cette démarche toucha extrêmement le cardinal, il ne résista pas au mouvement du coeur qui le portait à exprimer sa profonde reconnaissance. Il écrivit le 5 août : « Très chrétien et sérénissime Seigneur. A tant d'obligations dont notre Compagnie de Jésus est redevable envers la couronne de France et particulièrement envers Votre Majesté, s'ajoute la faveur qu'elle lui fait de poursuivre avec instance la canonisation du bienheureux Ignace, son fondateur. En union à cette Compagnie, je remercie infiniment Votre Majesté pour tant de faveurs. Si nous devons, toute la Compagnie et votre serviteur, prier sans cesse Dieu Notre Seigneur pour le bonheur et la prospérité de Votre Majesté, j'espère que le bienheureux Ignace fera de même au ciel, en retour de l'honneur que Votre Majesté lui procure ici-bas. La cause de ce bienheureux Ignace est en très bonne voie, et peut-être ce mois ne s'achèvera-t-il pas sans qu'elle soit achevée ; espoir d'autant plus sérieux que la Congrégation des Rites devra faire un plus grand cas des instances faites par Votre Majesté, devant laquelle je m'incline très profondément, en lui souhaitant de nouveau tout le bonheur qu'elle peut désirer ».*

Bellarmin avait terminé sa lettre de 1617 au Père Carminata par cette réflexion : « Notre bon Père Bernardino Realino avait, lui aussi, le désir de voir cette canonisation avant de mourir, mais Dieu Notre Seigneur a voulu, pour son plus grand

(1) Voir *Etudes*, 20 mai 1923, t. CLXXV, p. 397.

bien, qu'il allât attendre cette grande joie au paradis, où il sait maintenant quand cette fête aura lieu, et il s'en réjouit comme si déjà elle avait eu lieu, tandis que nous autres, nous ne savons pas encore si elle se fera, ou du moins à quelle époque ».

Le sort du bienheureux Bernardin devait être celui du bienheureux Robert. Le mois d'août 1621 passa ; puis ce fut le cardinal octogénaire, la dernière maladie et la mort, 21 septembre. Du haut du ciel, unis dans la joie éternelle, les deux amis virent s'accomplir l'année suivante ce qui avait été l'objet de leurs ardents désirs.

Et nous, réjouissons-nous de ce que, par un concours de circonstances que nous avons le droit d'estimer providentiel, la glorification définitive du bienheureux Robert Bellarmin ait coincidé moralement avec les fêtes du troisième centenaire de la canonisation de celui dont il avait si bien chanté les vertus et si vaillamment soutenu la cause.

Xavier-M. Le Bachelet, S. J.



FRANCE

Le cinquantenaire de l'Ecole Saint François de Sales

A EVREUX

EXTRAIT DU
COMPTE-RENDU DE LA « SEMAINE RELIGIEUSE »

En dépit des signes atmosphériques enregistrés la veille, la journée du 17 s'annonce, dès le matin, très belle.

Dès 9 h. 1/2, le collège s'anime : ce sont les anciens élèves qui reprennent contact avec leurs camarades.

Puis c'est Monseigneur ; on se presse dans la chapelle lumineuse, fleurie, harmonieuse, comme aux plus beaux jours. L'Evêque entre en cappa, accompagné de Mgr Saudeur et du clergé. Le R. P. Havret, ancien Recteur de l'Ecole, figure dans le cortège. M. le chanoine Lorho, directeur, attend au chœur, en chasuble d'or, le moment de monter à l'autel.

***

L'Introït, *Dominus illuminatio mea et salus mea,* fait penser aux lumières et aux grâces de salut depuis cinquante ans répandues en cette maison. La maîtrise du collège entonne le *Kyrie* de la messe en mi bémol de Dubois.

Après l'Evangile, le R. P. de la Brière, ancien élève, rédacteur aux *Etudes,* commente le récit de la Pêche miraculeuse tiré de l'office du jour : La barque de Pierre, c'est notre collège, véritable nef de l'église d'Evreux, puisqu'elle a été construite et lancée par Mgr François Grolleau, et nef aussi de l'église Romaine, puisque de Léon XIII, cédant aux instances de l'Evêque, elle a obtenu pour équipage les religieux que les bulles Pontificales appellent les rameurs de Pierre. Après avoir rendu hommage à l'intelligence et au dévouement des premiers pilotes, pris dans les clergé doi-

césain, des Recteurs envoyés par la Compagnie de Jésus, des fondateurs et des administrateurs de la Société Civile, l'orateur fit une allusion émouvante aux orages qui mirent plusieurs fois l'esquif en péril : ce furent d'abord les lois sectaires de 1901, et de 1905, puis la guerre de 1914. Mais les nouveaux rameurs formés à l'école des premiers, et dont les noms sont sur toutes les lèvres, ont sauvé l'embarcation. A force de dévouement, d'ingéniosité, de confiance en Dieu, ils ont mérité et hâté l'heure présente de la pêche miraculeuse. La leçon à tirer, c'est qu'il faut ramer encore et ramer toujours. Les motifs d'espérance ne manquent pas ; mais de nouveaux dangers sont à l'horizon. La victoire de la France n'ayant pas porté tous ses fruits, il est à craindre que les ennemis de la religion, exaspérés par les progrès de l'idée religieuse, ne soulèvent de nouvelles tempêtes en exploitant les aigreurs, les amertumes, les convoitises, qui suivent l'universelle déception. En outre l'étranger se lève contre la France, dont il suspecte les intentions pourtant si droites. Nous avons tort, même aux yeux de certains catholiques, et non des moindres... La nature des attaques, ainsi que leur provenance, a rendu nécessaire l'intervention des évêques et le chef de ce diocèse à dû élever la voix pour défendre la cause de notre patrie.

Il faudra donc lutter encore ; mais depuis quand la vie chrétienne a-t-elle cessé d'être un combat? Que les enfants se fassent des convictions et une volonté ; que les hommes sachent vouloir et vouloir en chrétiens ; la peine et l'effort contre les vents et les marées est la condition normale de la barque engagée sur les flots. Les étoiles guideront la marche, car on n'a pas réussi à les éteindre. Ramons donc en toute confiance, jetons nos filets dans les eaux profondes, et la pêche continuera d'être miraculeusement belle.

***

Le banquet, à midi 1/2, réunit autour de Monseigneur, environ 500 convives, anciens élèves, anciens maîtres, administrateurs de la Société Civile, pensionnaires et externes du collège.

Ce fut une belle réunion, pleine de joie, qui se termina

par les toasts du P. de Raucourt, de M. Billaud, de M. le chanoine Lorho et de M. Durand, président de l'Association Amicale des Anciens Elèves.

Monseigneur, en quelques mots pleins de délicatesse, remercia le P. de la Brière, prit à son compte les sentiments exprimés dans les toasts, et demanda son incription dans l'Association : « Mon titre, dit gracieusement Sa Grandeur, est d'avoir, comme M. Lorho, consacré toute ma vie, jusqu'à l'épiscopat, au labeur de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse ». Puis Monseigneur, après avoir dit toute sa confiance en la Compagnie de Jésus, si fidèle à la charge d'élever les jeunes gens, selon les principes catholiques, dans l'amour de l'Eglise, leva son verre en l'honneur des vigoureux rameurs, qui ont conduit ou conduisent la barque sous les étoiles du ciel.

A 3 h. 1/2 la salle des fêtes est comble ; et pourtant hélas ! il n'a pas été possible d'offrir des cartes à tous les nombreux amis du collège. Seules les familles des élèves ou des anciens élèves ont pu être admises.

Monsieur L'Hopital dans une causerie étincelante qui nous fit repasser les cinquante années écoulées, parla en témoin qui sait éclairer l'histoire à la lumière des petites histoires et des menus souvenirs, rendre aux événements la vie et animer tout le passé grâce aux ressources variées d'un esprit fin et délicat, d'un cœur noble et bon, d'une piété solide et tendre.

Nous n'essaierons pas de résumer un pareil morceau ; d'ailleurs la satisfaction de le lire et de le relire sera donnée à ceux qui l'ont entendu et à bien d'autres.

Après un quart d'heure laissé aux auditeurs, voici la Revue, « *Le Diable aura beau faire...* » C'est la conférence de M. L'Hopital mise en tableaux, en vers et en musique, par M. Jacques Hérissay. En un prologue et deux actes le passé du collège nous est représenté au vif, avec son mouvement intime, ses alternatives de joies et d'épreuves, de comédie et d'héroïsme. Le dialogue du Diable et du Roi Mage prépare et amène les scènes avec un naturel plein d'imprévu. Rien de plus vivant, de plus varié que ces chassés-croisés, ces rondes d'élèves et d'anciens élèves, qui évoluent en chantant l'histoire de leur collège dans le cadre même où elle s'est

déroulée, devant les toiles de fond qui reproduisent au début de l'acte, le petit Saint François de la rue de l'Horloge, puis le grand Saint François dans la verdure, les fleurs et l'éclat du ciel.

Jugez de l'harmonie que fait avec ces décors, exécutés sur la maquette de M. Henri Jacquelin, le concert des fraîches voix d'enfants mêlées aux voix graves des hommes et soutenues par l'orchestre du maître toujours heureux et goûté qu'est M. Pierre Billaud.

Cinq grandes heures d'horloge ont sonné sans que personne ait trouvé le temps long. A 8 h.35 du soir la salle est encore pleine, quand Monseigneur se lève pour remercier les auteurs et les acteurs, et exprimer les sentiments de tous en cette conclusion aimable : « C'est une Revue qu'on voudrait revoir. »

DISCOURS DE M. JOSEPH L'HOPITAL

MONSEIGNEUR,
MESDAMES, MESSIEURS,

La présente réunion se divise en deux parties : la première et la deuxième, comme disait feu Poquelin de Molière ; et, malheureusement pour vous, pour jouir de celle-là il faut d'abord avoir supporté celle-ci. Avant de toucher au port de la joyeuse Revue, vous avez à doubler le cap de la conférence.

Je vous en plains sincèrement ; mais je vous demande la permission de m'en plaindre aussi. Comment ! voilà un bonhomme (le bonhomme, c'est moi) qui ne pensait à rien de semblable et dans les jambes duquel le nommé Maurice Durand jette tout d'un coup un demi-siècle en le chargeant de le remettre sur pied et de le faire défiler devant vous. Et sous quel prétexte, je vous prie ? Parce que je suis, paraît-il, un témoin de ces cinquante ans. Comme c'est agréable ! En vérité, notre président, vous m'avez joué là un de ces tours... Si je fais bailler mon auditoire, qu'il s'en prenne à vous !

***

Oui, c'est vrai, j'étais là il y a cinquante ans, et d'âge à voir, à comprendre, à aimer la beauté des fleurs qui, entr'ouvertes dans la vallée, se sont épanouies sur cette colline : fleurs d'intelligence, fleurs de dévouement, fleurs de charité et d'amitié aussi, fleurs splendides, admirables, qui aujourd'hui, en cette fête du souvenir, exhalent ici, pour ceux qui se souviennent, un parfum suave et ravissant.

J'étais là il y a cinquante ans ! Qu'est-ce que cela, cinquante ans ? Dans la durée du monde c'est à peine un instant ; dans la vie d'un homme c'est un long chemin au long duquel il a semé sa vie. Et cependant il semble à cet homme-là que ses souvenirs sont d'hier.

N'était-ce pas hier que Monseigneur Grolleau, décidé à ouvrir dans son diocèse une école secondaire catholique, s'arrêtait dans la rue de l'Horloge devant l'ancienne pension Corbeau et jetait son dévolu sur elle ? La pension Corbeau ! Dire que je me la rappelle !... Son jardin était mitoyen de celui de mon grand' père et lorsque, aux vacances du jour de l'an et de Pâques, mes parents m'amenaient à Évreux, le gamin que j'étais alors prenait plaisir à écouter les petits corbeaux, comme on les appelait, crier en voletant dans leur cage à l'heure de la récréation, ou bien étudier sur leurs tambours des rrras et des flas qui portaient ma joie à son comble. Les enfants sont des êtres légers. Ni eux ni moi nous ne songions, en des jours de despotisme, à nous étonner que les pensionnats les plus laïques se fissent un devoir de parader, musique en tête, dans le cortège des grandes processions, interdites plus tard en des jours de liberté dont, tout dernièrement encore, une haute autorité s'ingéniait à nous faire savourer la douceur.

***

Après que la bonne ville d'Évreux qui, d'elle-même, ne casse jamais rien, eut subi plusieurs accidents qu'elle n'avait pas provoqués : la guerre, la défaite, la révolution, enfin l'abandon de la rue de l'Horloge par l'institution Corbeau, ma grand' mère qui, n'ayant pas pour les éclats bruyants la même

passion que moi, avait pris aisément son parti de cette dernière catastrophe, fut quelque peu saisie lorsqu'elle apprit qu'une nouvelle fourmilière d'enfants allait être déposée contre son mur ; mais comme elle était bonne chrétienne elle se résigna ; et la grande voix des récréations s'en revint, à intervalles réguliers, troubler le silence dont les vieilles maisons canoniales, moins modernisées qu'à présent, profitaient pour causer tout bas du passé, qu'elles se rappelaient encore, avec le ruisseau négligent qui promène des pots cassés et des radeaux d'épluchures tout au long des tilleuls pensifs de l'allée des Soupirs.

Je dois ajouter pour être exact que la grande voix dont je viens de parler fut d'abord un composé de toutes petites voix ; car notre bon évêque, qui cherchait toujours à imiter son divin Maître, avait laissé venir à lui de tout petits enfants : C'est à eux qu'il avait ouvert cette première école. Il savait que les belles œuvres, comme les beaux arbres, naissent le plus souvent d'une semence menue ; et il tenait de son patron Saint François de Sales la chaleur et la tendresse de cœur qui les font germer et grandir.

Ce fut un printemps de dix années, pendant lesquelles de beaux dévouements se dépensèrent. Les noms de MM. les chanoines Olivier, Renis, Sebire, Pellerin demeureront inscrits au livre d'or du diocèse. Avec M. Duvaltier dont l'âme vaillante et le cœur généreux, alors même qu'il se vit appelé à d'autres travaux, ne devaient jamais quitter tout à fait Saint François ; avec M. Levasseur, le pieux et doux curé de Navarre qui, l'année dernière encore, aimait à venir ici sourire à la belle moisson qu'il avait vu sortir de terre ; avec d'autres encore que j'oublie mais dont le bon Dieu se souvient, ils ont soigné les petites plantes humaines que Mgr Grolleau leur confiait chaque année, chaque mois plus nombreuses, et que bientôt l'ancienne pension Corbeau ne fut plus de taille à contenir.

Alors l'ambition de l'évêque grandit avec le succès ; des projets grandioses s'emparèrent de ses veilles, hantèrent ses rêves ; et tandis qu'il donnait de l'air à son école en la faisant déborder dans un nouvel immeuble de la rue de l'Horloge et même refluer jusque dans la rue Saint Nicolas, il éleva, com-

me le psalmiste, ses yeux vers les hauteurs, d'où il lui semblait que le secours allait lui venir.

***

En ce temps-là le chemin montant, caillouteux, malaisé du Haut Collet conduisait à un sommet chauve dominant la gare et appartenant à trois propriétaires qui s'en partageaient la culture, trop accidentée pour n'être pas ingrate. L'histoire, ou plutôt la légende, raconte qu'un jour un laboureur y a déterré, du soc de sa charrue, un éperon rouillé. Relique d'un homme d'armes ? Attribut équestre perdu par un gendarme ?... Toutes les hypothèses étant permises, en voici une : Un chevalier... que dis-je ? un roi... un roi de France... Philippe Auguste, parbleu ! est debout, en avant de sa noblesse, sur ce sommet battu par les vents, dominant la ville d'Évreux qui lui a fermé ses portes. Sous ses sourcils froncés rageusement, ses regards suivent les gens de pied qui, formés en colonnes d'assaut, approchent leurs échelles des murs de l'évêché ; il frappe du talon la terre pierreuse et, de colère, il casse un de ses éperons. Voilà, n'est-il pas vrai, un beau sujet de composition française ; je le recommande à mon ami Billaud pour ses rhétoriciens.

A ce tableau moyen-âgeux mes souvenirs me permettent d'opposer celui, plus pacifique de Monseigneur Grolleau contemplant, lui aussi, la ville d'Évreux du haut de cette colline. C'est un homme grand et fort, haut en couleur, et à qui d'épais sourcils donneraient l'aspect un peu rude s'ils n'ombrageaient pas des yeux tout rayonnants de bonté. Il sourit à la vallée d'où surgissent les tours et le clocher d'argent de sa cathédrale ; il s'entretient familièrement avec ses fidèles qui, sans haubert, sans targe au col, sans grande épée, revêtus de la soutane, de la redingote ou du simple veston, taquinent tout en causant quelque chardon à petits coups de canne, ou font rouler des cailloux sous la poussée bourgeoise d'un parapluie. — « Quel beau point de vue ! Quelle lumière ! Quel air vif et pur ! Comme un grand collège ferait bien là ! N'est-il pas vrai, l'abbé ? » — Et M. Fillion, son compatriote angevin, incline en signe d'assentiment respectueux un visage austère où un peu d'incrédulité, peut-être, erre dans l'iro-

nie discrète du sourire. Mais lui, l'Évêque, a confiance ; le secours lui est venu ; il l'a trouvé sur la colline ; les paroles inspirées chantent délicieusement en son âme : « Levavi oculos meos in montes ».

***

Il fallait se hâter : en bas,le petit Saint François débordait comme un vase trop plein. C'était, plusieurs fois par jour, sur un pavé habitué à n'être frôlé que de loin en loin par des semelles de citadins discrets ou de pieuses dames, le martèlement rapide de souliers d'enfants allant d'une maison à l'autre pour manger, travailler, prier ou dormir. Le R. P. de Gabriac avait établi une stricte discipline : on devait marcher en rang et en silence ; mais lorsque l'une des divisions rencontrait le vieux marchand de guimauve bizarrement costumé que tout Évreux appelait le père Laguigui, poussant sa petite voiture pleine de bonbons, il y avait souvent du flottement dans la colonne ; sous et friandises décrivaient de coupables trajectoires ; les surveillants avaient peine à empêcher les plaisanteries et les rires ; et, pour que le calme se rétablît, il fallait que M. l'abbé Duvaltier, préfet des études, apparût, le front chargé d'orages.

Les quotidiennes déambulations contraires aux traditions de « nos maisons » ; l'insuffisance de la chapelle,modeste salle décorée en 1874 par M. l'abbé Renis, aujourd'hui entrepôt de marchandises où les grands anciens de ce collège ne pourraient plus retrouver que par la pensée les doux souvenirs de leur première communion ; la vogue chaque jour grandissante que le magistère des religieux de la Compagnie de Jésus valait à l'établissement ; les critiques enfin et les prophéties pessimistes dont on est toujours, lorsqu'on entreprend quelque chose, certain de récolter une abondante moisson, tout engageait notre évêque à presser la construction du grand édifice dont M.Darcy,élève et successeur de Viollet le Duc,avait conçu le plan, et qui devait faire à Dieu la place qui lui est due dans un collège chrétien, donner aux élèves l'hygiène et l'espace, assurer à la direction l'exercice possible de ses graves responsabilités et faire taire, au moins pour un temps, les propos des incrédules, des timorés et des malveillants.

C'est pourquoi, toutes les fois qu'il le pouvait, ne fût-ce qu'une heure, Mgr Grolleau quittait son évêché pour aller inspecter les travaux de son cher Saint François. Il me semble que je le vois encore, au sortir de la voûte sur laquelle passait alors le chemin de fer, s'engager à grands pas sur la sente du Haut Collet. Comme il monte joyeusement à l'assaut de son rêve réalisé ! Un de ses fidèles l'a rejoint : c'est le comte Charles de Maistre,qui s'est donné à l'entreprise avec l'enthousiasme d'un apôtre et l'imperturbable confiance d'un saint ; c'est M. de Jancigny, redevable à la révolution du 4 septembre des loisirs qu'il met au service de toutes les œuvres sociales et chrétiennes ; c'est mon père, leur ami et leur conseil.

Mais souvent aussi l'évêque n'est accompagné que d'un jeune prêtre, frêle et mince, dont le visage, pur comme celui d'un enfant, éclairé par des yeux tout pétillants d'intelligence et de douce malice, reflète les impressions qui s'y succèdent avec une extrême vivacité. C'est son secrétaire intime, celui qu'il appelle « Mon petit abbé » ; c'est le cadet que l'abbé Gabriel Amette, sur son lit d'agonie, lui a confié et dont il a soigné, sauvé la jeunesse menacée avec toute la tendresse et toute l'autorité du meilleur des pères. Regardez : au rampant de la colline, qui est pour Mgr Grolleau le désir et le tourment chéri de ses jours, montent, à l'ombre l'un de l'autre, l'évêque d'Évreux et le futur cardinal archevêque de Paris. Colline de Saint François, qui me rappelles tant de souvenirs, comment n'aurais-tu pas une grande place dans mon cœur ?

***

Là-haut, dans ces champs où, hier encore, deux poiriers s'échevelaient sous la bise, c'était tout l'affairement d'un grand chantier. Le sol fouillé, défoncé, livrait des trésors : sable, silex, terre à briques. De grands fours étaient allumés là où s'étend aujourd'hui la pelouse ; et la direction des travaux, confiée à M. Duparc, s'abritait dans une petite maison où l'on venait causer, consulter les plans, et où Monseigneur donnait volontiers rendez-vous aux amis de son œuvre. En est-il beaucoup parmi vous à savoir que cette maison existe encore, transportée et reconstruite aux Fayaux d'Angerville sur le bord de la route de Nonancourt ? Chaque fois que, al-

lant à Évreux ou en revenant, je passe devant elle, je la salue comme un témoin du passé que j'essaie en ce moment de faire revivre.

Cependant des équipes d'ouvriers creusaient les fondations ; bientôt les murs s'élevaient. Des attelages ahanaient, tirant sur la rude montée les fardiers chargés de charpentes, les charrettes, les tombereaux où s'entassaient les ardoises, les pierres taillées, la chaux, le ciment,le fer, le plomb, les menuiseries ; et dans ce cher pays où l'on ne pèche pas, d'ordinaire, par un excès de rapidité dans les mouvements, on s'émerveillait de voir par enchantement se dresser, s'élancer au dessus de la gare une sorte de palais des mille et une nuits.

En 1882, mon ami Charles Lecœur, alors élève de seconde au Petit Saint François, arpentait avec ses camarades un grand champ dénudé ; en 1883, il assistait comme rhétoricien à l'inauguration de la grande école.

***

Elle n'eut pas lieu dès la rentrée parce que, la chapelle n'étant pas terminée, le cœur de cette maison ne battait pas encore ; mais, le 29 janvier, jour de la bénédiction, quelle inoubliable cérémonie ! L'évêque, le vénérable chapitre, de nombreux prêtres venus de tous les coins du diocèse, les administrateurs de la Société de pères de famille, qui avait rendu possible la grande entreprise, les bienfaiteurs de l'école, les maîtres, les élèves, toute une foule, que le nouveau sanctuaire suffisait à peine à contenir, entonaient, après l'effusion du *Magnificat* et la supplication du *Miserere,* le psaume de la confiance : « Je me suis réjoui de la parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur.» Oui, nous irons dans la maison du Seigneur, et aussi nos enfants, et aussi la France notre glorieuse mère ; car c'est pour leur bien et c'est à sa gloire qu'une citadelle d'enseignement chrétien a été construite autour de cette resplendissante chapelle que notre évêque bénit.

Et puis ce fut, au banquet, le toast éloquent où le R. P. de Gabriac qualifia Saint François de palais littéraire, château fort de la liberté, et la réponse de Mgr Grolleau saluant le patron de l'école, président et premier objet de cette fête, un très-doux associé, un très-habile ouvrier dont la bénédic-

tion et le concours nous ont puissamment aidés ; et après les Vêpres le sermon de l'abbé Adolphe Amette, le premier peut-être qu'il ait prononcé devant un grand auditoire, et dont il aima à se souvenir lorsque, bien des années plus tard, hôte de son ancien condisciple Mgr Déchelette, il fut reçu solennellement ici, revêtu de la pourpre romaine. Ce sermon, dont on peut dire que toutes les pensées rayonnent autour du même centre, la chapelle, devenue par cette bénédiction le tabernacle de Dieu, s'élève sans effort dans le calme des sommets ; il définit et met en lumière le but que doivent poursuivre avant tout autre des éducateurs chrétiens. « En voyant ce collège catholique, s'écria l'orateur, s'élever comme un diadème d'honneur au front de notre cité, plusieurs l'ont appelé un palais, d'autres l'ont nommé une forteresse. C'est plus qu'un palais et mieux qu'une forteresse : c'est un temple ! car c'est une demeure où Dieu veut habiter avec les enfants des hommes pour les faire grandir sous ses yeux et par ses soins, pour faire d'eux son peuple et devenir vraiment leur Dieu. » Ces paroles préparaient la voie à Mgr d'Hulst qui deux ans plus tard, à la distribution des prix de 1885, devait exposer avec une éloquence admirable l'excellence de l'éducation chrétienne et montrer quels sont les devoirs de ceux qui ont eu le bonheur de la recevoir. Le secrétaire particulier de l'évêque d'Evreux et l'illustre Recteur de l'Institut catholique de Paris avaient les yeux fixés sur le même idéal ; au-dessus de toutes les sciences humaines ils plaçaient la connaissance et le service de Dieu ; ils pensaient qu'avant tout il faut apprendre à devenir et à demeurer chrétien.

***

La maison où l'on apprend cette science supérieure semble bien,comme vient de le dire l'abbé Amette, défier les tempêtes, car rien autour d'elle ne s'oppose à l'assaut des vents. De nombreux terrassiers exécutent le beau plan de M. Bühler, destiné à mettre en valeur et à environner de verdure les architectures de M. Darcy ; ils égalisent le sol des cours, vallonnent les pelouses, tracent les allées, creusent le grand bassin où, n'en déplaise aux sceptiques d'aujourd'hui, j'af-

firme qu'il y a eu de l'eau, et font des plantations. Mais pour que les petits balais qu'ils répartissent çà et là avec un art soucieux de l'avenir donnent les beaux ombrages qui nous protègent à présent, il faudra les années que nous avons vécues ; et l'école Saint François de Sales subira d'autres tempêtes avant d'être défendue par la futaie de son parc contre celles de l'atmosphère.

Aussi bien, cet air pur et vif, ce grand soleil, en assurant la santé physique des enfants, s'accordaient avec la vigoureuse direction qui garantissait leur santé morale. Cette direction, Mgr Grolleau ne l'avait pas obtenue sans peine.

Il est généralement admis que les Jésuites veulent entrer partout, s'insinuer partout... Il n'en est pas moins vrai qu'ils ne voulaient pas venir à Saint François. L'évêque d'Évreux, pendant des années, avait sollicité en vain le Père Provincial, puis le Père Général, qui ne s'inclina que sur l'ordre exprès du Pape Léon XIII. Il n'envoya d'abord que deux religieux, le R. P. de Gabriac et le R. P. Kervennic. — Mais, dira-t-on, il en vint d'autres, par la suite ; et puis, qu'importait leur nombre ? la redoutable Compagnie avait la main sur la maison. — Qu'on se rassure ! Les oiseaux vigilants qui gardaient notre Capitole veillaient, nous l'allons voir tout à l'heure, au maintien de la tyrannie de l'État en matière d'enseignement.

***

Le R. P. de Gabriac, notre premier recteur, devait à sa naissance une grande distinction naturelle que l'étude et la vie religieuse avaient encore développée. Plié dès longtemps à la sainte obéissance, il eut, dès que ses supérieurs lui eurent ordonné de commander, l'autorité ferme et souple qui s'impose en se faisant aimer. Il n'eut garde de changer les bergers du petit troupeau qu'il avait trouvé rue de l'Horloge ; mais, comme le troupeau s'accroissait, il en augmenta le nombre.

L'abbé Duvaltier demeure préfet des études ; l'économe est l'excellent abbé Bruno ; l'abbé Renis et l'abbé Franchin se tiennent, en sixième et en rhétorique, au départ et à l'arrivée de la piste scolaire (cursus studiorum) ; et du haut de la chaire de seconde, l'abbé Cresté parle en souriant à ses élèves

que fascinent son charme et son talent. Bientôt le P. Recteur va lui dire : « Mon ami, montez plus haut ; j'ai là un nouvel abbé qui attend. » — Le nouvel abbé s'installe à Saint François, d'où rien ni personne ne le fera plus sortir. Il ne le quittera un instant, en 1884, que pour y rentrer au galop, à cheval sur un diplôme de licencié, *redimitus tempora lauro*, a dit ici même M. le Chanoine Lecigne. *Quo non ascendet*? Nous le retrouverons.

Presque en même temps que lui je vois, promenant pour la première fois dans le cloître sa soutane remplacée aujourd'hui par une redingote moins inquiétante pour la République, le génie familier de ce collège, *genium loci*, (je vous demande pardon pour ce déluge de latin). Où êtes-vous donc, mon Frère Clémentin? Où vous cachez-vous, M. Bachelot? Venez un peu, que nous fêtions en votre présence un dévouement que votre humilité fait si beau. Vous avez eu nos enfants tout petits ; vous les avez vus grandir ; vous avez passé dans leur vie et dans la nôtre sans presque vous laisser voir... et voilà quarante ans que vous êtes à la peine : vous méritez bien d'être aujourd'hui un peu à l'honneur.

Au seuil du grand Saint François sont écrits d'autres noms que je devrais vous rappeler si le temps ne me pressait point. Depuis cinquante ans c'est un grand fleuve qui roule ici, calme et silencieux ; par les détours du sacrifice et du dévouement il a conduit, il conduit encore vers l'éternelle récompense de grandes âmes modestes, éprises d'un idéal trop sublime pour ne pas ignorer le vulgaire qui les ignore. Je le regarde passer dans l'éveil ému de ma mémoire et, à mesure qu'il passe, je sors quelques noms de ses eaux pures, je les présente à vos regrets, à vos respects, à votre amitié.

Comment, par exemple, laisserais-je disparaître sans leur adresser un salut les Sœurs de Sainte Philomène? Je revois leurs cornettes dans les couloirs de la lingerie, au chevet des élèves malades et, à la cuisine, battant des ailes au-dessus des fourneaux ; dans la classe des tout petits je les retrouve encore, apprenant le b, a, ba et le 2 et 2 font 4 à des bambins qui sont aujourd'hui des hommes mûrs, sachant bien lire et bien compter.

Voilà donc la grande école libre solidement assise sur sa hauteur. Le présent lui sourit et la jeune verdure qui l'entoure

au printemps de 1884 apparaît comme un symbole de sa volonté de vivre. — Très vite elle s'apercevra qu'elle a un passé et voudra s'en souvenir, et s'en servir en vue de son avenir. Dès 1887, l'Association des Anciens Élèves est fondée ; elle coïncide avec l'inauguration de la grotte de N. D. de Lourdes à laquelle revient assister le R. P. de Gabriac invité par son successeur le R. P. Chabin. Ainsi s'établit la tradition ; ainsi se noue et se consolide la chaîne des fidélités bienfaisantes et des durables amitiés.

Aussi bien, jusqu'en 1901, cette Maison va vivre et s'accroître sans connaître d'autres inquiétudes que celles provenant de difficultés financières qui s'atténuent, d'autres incidents que ces malentendus passagers, ces heurts involontaires entre autorités également ardentes pour le bien qui s'apaisent et qui s'oublient toujours. Ce sont, somme toute, de belles années, où les espoirs se réalisent, où l'on fait ici de belles moissons d'âmes, et où la paix n'est que progressivement troublée par les grondements de l'orage qui s'amasse et monte à l'horizon. Pour la ville d'Évreux, Saint François est une cause permanente de prospérité que les propriétaires et les commerçants intelligents savent reconnaître ; et pour les catholiques du département un centre de défense et d'action religieuses où leurs cœurs viennent se dilater. Lorsque les processions du Saint Sacrement sont interdites, notre divin Maître, qui est aussi celui des sectaires, trouve ici refuge et liberté. Au chant des cantiques, au bruit des fanfares, dans l'envol des drapeaux et des bannières Jésus-Hostie parcourt les allées du parc, bénit la ville du haut du grand perron ; et l'évêque qui le porte, songeant à l'asile qu'il lui a préparé, se réjouit en son cœur.

***

Il est parti, le saint Évêque, au printemps de 1890, recevoir là-haut sa récompense ; il est mort confiant dans son œuvre, sans se rendre bien compte peut-être que sa bonté accessible à toutes les prières et son naturel penchant à mettre au dernier plan les préoccupations pécuniaires ne s'accordaient pas toujours avec les intérêts de la Société propriétaire, et la discipline du collège.

Le rectorat du R. P. Chabin successeur en 1886 du R. P. de Gabriac peut être comparé à la période de malaise que ne peuvent éviter les végétaux nouvellement plantés. Avant d'être tout à fait enracinés ils faiblissent ; on les arrose ; ils reprennent vie ; mais ils ont tendance à croître dans tous les sens ; pour les faire pousser droit il faut les butter, les soutenir, les émonder. Il en fut un peu ainsi de notre collège : nous l'avions beaucoup arrosé ; il était plein de vie ; mais il se développait avec un trop libre nonchaloir que la tendresse paternelle de Mgr Grolleau répugnait à réprimer en faisant donner le coup de talon nécessaire pour appuyer les racines au sol, enfoncer un tuteur solide pour attacher la tige redressée, enfin supprimer au sécateur les rameaux indésirables.

Tels furent la première mission, le premier devoir et le premier bienfait de notre troisième recteur, le R. P. Alfred Havret qui apparut dans l'aurore de l'épiscopat si fécond mais si court de Mgr Hautin, traversa celui de Mgr Sueur, vit paraître et disparaître la douce figure de Mgr Colomb, et ne nous quitta qu'après que Mgr Meunier, de pieuse mémoire, fût venu à Évreux pour y supporter avec vaillance jusqu'à sa mort en 1913, les années de persécution et de ruines qui éprouvèrent si cruellement les catholiques français.

Est-ce que j'exagère en disant que le rectorat du P. Havret fut pour Saint François une période d'ascension triomphale précédant celle que, restant au même diapason, j'appellerai la période héroïque ? La discipline affermie, les études fortifiées, la réputation du collège étendue au loin, toute cette grande maison bourdonnant comme une ruche en travail, et généreuse, hospitalière, ouvrant ses portes, conviant les foules à des fêtes magnifiques.... Il me revient de ce temps-là comme un écho de trompettes, comme un ronflement de tambours battant la charge... En avant, toujours en avant !... On trouvait peut-être quelquefois, mon Père, que vous alliez un peu vite, mais on vous suivait quand même ; avec vous on buvait l'obstacle. Vous aviez une main de velours, mais qui savait au besoin se ganter d'acier ; vous étiez un chef ! Aussi comme tout le monde, maîtres et élèves, vous obéissaient et vous aimaient ! Et quel bel état-major vous aviez su vous attacher !

C'était le P. Bernier, dont l'esprit demeurait toujours in-

génieux et clair en dépit de la fumée dont quelquefois sa procure était remplie ; c'étaient vos préfets successifs, le P. Amoury, le P. Belloir, le P. Lionnet, et ce bon P. Roussel à qui je me souviens que fut donnée ici même un représentation chinoise, alors que pour mériter une meilleure place dans le royaume céleste il se préparait à évangéliser le céleste empire ; c'étaient vos professeurs séculiers et laïques, l'abbé Lecroq qu'on aime ici depuis quarante ans et qu'on n'aimera jamais assez, l'abbé Blin aujourd'hui vénérable chanoine, alors jeune maître attentif, en ses rares moments de loisirs, à râcler d'un archer vigoureux Madame Blin sa contrebasse ; c'était l'abbé Cresté, une des plus belles âmes d'éducateur et d'artiste chrétien que j'aie jamais connues, enthousiaste et pure, ardente et modeste, communiquant autour d'elle l'amour du beau et la soif du bien qui la dévoraient, l'abbé Cresté,organisateur et animateur des cérémonies et des fêtes, tour à tour ou plutôt en même temps directeur de la maîtrise, chef de fanfare, entraîneur de cette clique dont les rataplans et la casquette arrachaient à M.Harmel ce cri d'admiration joyeuse : Bravo, les petits tapins ! l'abbé Cresté auteur de vers charmants et de suave musique, compositeur inspiré de Bethléem ». Ah ! rappelez-vous, vous qui veniez déjà à Saint François en 1894, quelle surprise, quel triomphe fut Bethléem dans cette grande salle à peine terminée ; rappelez-vous les jeunes voix qui s'y firent entendre, et combien d'entre elles, vingt ans plus tard, se sont tues ici-bas pour toujours après s'être mêlées à la grande clameur des assauts ; et joignez- vous à moi pour demander, si cela est possible, qu'en une fête de Noël nous ayons l'émotion d'entendre encore à Saint François l'oratorio du cher abbé Cresté. Ce collège doit ce témoignage à son passé, à la mémoire d'un de ses maîtres les plus regrettés, à celle de ses plus glorieux élèves. J'en appelle à Pierre Billaud ! L'auteur du Noël du Soldat peut nous rendre Bethléem ; car il est l'âme sœur de celui que le collège d'Ecouis d'abord et, trop tôt après, la mort nous prit. Artiste et lettré comme lui, comme lui écrivain, poète, musicien, et ayant plus de talents que tant d'*arrivés* que je pourrais citer, il serait heureux, j'en suis certain, de faire revivre dans ce collège, où elle est demeurée trop cachée pour

obtenir l'attention du grand public, la plus touchante des œuvres d'un maître disparu.

***

L'école libre Saint François de Sales avait atteint un haut degré de renommée lorsque le R. P. Compaing devint recteur en 1898. Les études étaient devenues fortes ; le pourcentage des succès d'examens ne cessait de s'élever. La fermeture du collège de Sainte Marie de Cantorbéry, dont le souvenir demeure inséparable de celui de l'admirable Père du Lac, avait ramené en France beaucoup d'élèves dont nous avions profité ; et la confiance des familles chrétiennes se tournait de plus en plus vers notre maison où l'on savait que les enfants, sous une main habile, travaillaient bien et étaient heureux.

Le nouveau recteur n'était pas homme à changer les méthodes ni à rompre les traditions ;il continua les unes et maintint les autres avec l'autorité douce et tendre qu'il tenait de son charme et de sa bonté. Je suis un peu embarrassé pour parler du R. P. Compaing, parce que je le connais trop et que, ne voulant point blesser à l'excès sa modestie, j'ai peur d'en trop dire. Aussi je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de livrer son nom au souvenir de vous tous qui l'avez connu alors qu'il gravissait ici un douloureux calvaire avec une patience, une grandeur d'âme et une charité dont vous avez été les témoins. Pour moi je me contenterai de lui adresser du fond de mon cœur le salut d'un ami qui l'a vu souffrir, qui a souffert avec lui, et à qui il a fait l'inoubliable honneur d'accepter dans sa maison un asile lorsque, avec ses frères en religion, il lui a fallu quitter ce collège.

Dieu me garde de prononcer des paroles de passion et de discorde ! Je n'oublie pas que le grand souffle de la guerre a passé sur ces misères ; mais il m'est à tout le moins permis d'évoquer la tristesse grandissante qui de 1898 à 1901 nous a progressivement et implacablement serré le cœur, alors que nous nous demandions si l'œuvre de salut qui s'accomplit ici n'allait pas périr.

N'étions-nous pas fondés à le craindre, lorsque nous voyions un à un partir et s'éloigner les maîtres qui avaient conduit

le collège à un point de perfection religieuse, morale et même matérielle que d'autres lui enviaient ?

Avec quelle dignité ils nous quittèrent ! Avec quelle simplicité, avec quel oubli d'eux-mêmes ? Avec quelle grandeur dans la résignation trouvée et comme respirée sur les hauteurs sereines de la foi ? Il y avait, je me souviens (et vous aussi, Messieurs, vous vous souvenez) il y avait un très vieux Père qui était venu se reposer ici d'une longue vie d'apostolat. Missionnaire, le R. P. Plet avait subi les horreurs des prisons chinoises ; la cangue, qui avait serré son cou et écrasé ses épaules, semblait encore peser sur son corps épuisé et comme tassé par la souffrance. Lui aussi dut partir. Chassé du refuge où, peut-être, il avait espéré mourir, ce vénérable confesseur de la foi m'apparaît comme la personnification de la sainte Compagnie dans laquelle il avait engagé sa vie. Quels exils n'a-t-elle pas endurés, quelles cangues n'a-t-elle pas portées, cette compagnie qu'un chevalier, il y a quatre siècles, a rassemblée et tout de suite déployée sur la ligne de feu dans l'immense bataille que toutes les inventions, toutes les ruses de l'Esprit du Mal livrent aux âmes rachetées par Jésus-Christ ? Jamais elle n'a connu de repos : de la part de l'ennemi elle n'a pas cessé un instant d'être l'objet d'une haine de choix ; et beaucoup de chrétiens ne lui ont pas toujours rendu la justice méritée par l'immense, sublime et continuel effort de ses savants, de ses docteurs, de ses éducateurs, de ses apôtres, de ses martyrs. Regardez le donc s'en aller, ce vieillard dont les yeux cherchent le ciel et sur les lèvres duquel sourit le pardon ! Si sa tête peu à peu s'incline, si ses genoux plient, si ses pas sont inégaux et chancelants, c'est parce que son divin Maître a mis sur ses épaules, fardeau symbolique prodigieux, la gloire de ses frères persécutés.

***

Le P. Compaing partit le dernier ; ainsi le commandant quitte le dernier son navire. La nef de Saint François va-t-elle donc sombrer ? Déjà on l'espère, on le croit, on le dit. Eh ! bien, non ! Les Pères ont été expulsés, mais les fils sont restés ; les fils, c'est-à-dire les maîtres qu'ils ont formés.

Ah ! qui célèbrera dignement les maîtres de l'enseignement

libre catholique ? Qui dira la beauté de ces âmes qui, loin de la faveur du monde, et de l'orgueil souvent imbécile qu'elle inspire, consumés du noble désir de former des hommes et des chrétiens, s'épanouissent obscurément et magnifiquement devant Dieu ? Ces âmes là, avec le secours qui leur allait venir du dehors, ont assuré le salut de ce collège.

Un prêtre vivait alors à Évreux, ardent, vibrant, embrasé d'une charité intrépide, ayant dans les veines un sang militaire qu'en 1871 sa vaillance avait révélé, un prêtre semeur de bonnes œuvres, à la bonté active duquel personne ne faisait appel en vain, un prêtre enfin aimant la jeunesse et aimé d'elle. Si, parce qu'il avait obéi à son évêque en prenant la direction d'une imprimerie catholique, il y eut des personnes qui le traitèrent d'abbé commerçant, elles purent se rendre compte de leur erreur lorsqu'elles le virent tout quitter pour venir ici. En 1901, M. le chanoine Odieuvre marcha d'un pas vigoureux au secours de Saint François ; en 1911, il en descendit épuisé par des fatigues et des soucis accablants auxquels il ne survécut pas deux ans. Saluons sa mémoire, Messieurs, elle est celle d'un bon serviteur de la religion et du pays.

En attendant que les titres de M. l'abbé Lorho aux fonctions de directeur fussent régularisés, un de nos anciens professeurs, M. l'abbé Fortin, du diocèse de Séez, s'offrit à les remplir. Nous pûmes ne pas mettre son dévouement à une trop longue épreuve, et M. Lorho devint en janvier 1902 directeur définitif. Je dis bien définitif, car, grâces à Dieu, il l'est encore. Il partagea avec M. Odieuvre, qui prit le titre de recteur, l'autorité qui, sous le régime de la Compagnie de Jésus, reposait sur une seule tête : les difficultés de toutes sortes auxquelles il fallait faire face exigeaient cette division des responsabilités. Le poste de préfet des études fut confié à M. l'abbé de Maistre qui le conserva jusqu'en 1919 ; celles d'économe demeurèrent entre les mains d'un de nos amis laïques, M. Malnöe, successeur en 1901 du R. P. Granday, jusqu'en 1906 où elles passèrent entre les mains de M. l'abbé Lecroq, qui les exerce toujours.

***

J'ai parlé de difficultés de toutes sortes ; vous m'en croirez sans peine si vous voulez bien penser au vide affreux qu'avait creusé dans toute l'organisation intérieure de la maison le départ des Pères, et aux luttes qu'il fallut soutenir pour rester les maîtres chez nous.

Les griffes des liquidateurs des congrégations étaient longues et pointues. Le sieur Ménage ne manqua pas de prétendre que Saint François était la propriété des Jésuites, et de la revendiquer avec toute l'ardeur qu'il mettait à prendre malgré eux les prétendus intérêts de ses clients forcés ; à tel point que lorsque nous fûmes reconnus propriétaires de la maison il fallut nous débattre à nouveau pour que le mobilier ne nous fût pas enlevé. Consultations, procédures, transactions douloureuses, je glisse sur tout cela parce que je veux élaguer de certains de mes souvenirs les épines dont, même après tant de jours, je les trouve encore armés lorsque j'appuie un peu sur eux. Mais, si légèrement que je les touche, j'en dis assez, je crois, pour que les amis de Saint-François, qui étaient avec moi au Conseil d'Administration, se rappellent des années qui ne furent pas faciles et deux hommes, Odieuvre et Lorho, qui furent admirables.

Le collège survécut ainsi au coup terrible qui l'avait frappé. Il déclina sans doute tout d'abord, il n'en pouvait être autrement, et il fallut dire adieu à de belles espérances en voie de réalisation. Mais les traditions, les modes d'enseignement, la discipline furent si exactement continués sous des maîtres formés par les Pères ou élevés par eux, le nouveau recteur eut le bon sens et la vertu de s'y adapter lui-même si parfaitement que, malgré le souci des jours et les menaces des lendemains, beaucoup de familles chrétiennes firent de nouveau confiance à notre école. Peu à peu le nombre des élèves, qui avait baissé, augmenta et, aux épreuves des examens, le collège convalescent soutint la comparaison avec les lycées les plus florissants.

***

Et puis, si le départ des Pères avait laissé des vides, les persécutions d'alors se chargèrent de les combler, et l'on put bientôt se féliciter que la maison fût devenue trop grande. Un

jour vint où Monseigneur Meunier, chassé de son évêché, dut chercher un refuge pour sa personne et pour les bureaux de l'administration diocésaine. Où en trouver tout de suite à Évreux?... et cependant il fallait partir sans délai. Dans sa détresse, il fit comme son prédécesseur Monseigneur Grolleau ; il leva les yeux vers la colline secourable... Et nous avons vu le Pontife, le Père, pénétrer dans notre chapelle le cœur gros, les yeux pleins de larmes, suivi de la foule indignée qui lui faisait cortège.

L'évêque d'Évreux demeura ici durant quatre années ; et comme, au lendemain de son arrivée, il avait vu qu'il y avait encore de la place, comme d'ailleurs il jugea qu'entre frères on pouvait bien, en des jours de misère, se serrer un peu, il fit monter la côte à son petit séminaire dépossédé de la maison de Saint-Aquilin. Celle de Saint François le recueillit et elle garda les petits séminaristes, les associa à ses destinées jusqu'en 1921, jusqu'à hier, où votre paternelle sollicitude, Monseigneur, secondée par l'initiative d'une âme généreuse, leur a trouvé, préparé, et rendu enfin une demeure digne du diocèse.

En résumé, la grande œuvre fondée par Monseigneur Grolleau a survécu à l'expulsion des Congrégations ; elle s'est relevée et réorganisée ; elle a donné asile à l'évêque et au petit séminaire. Que serait devenu le diocèse si elle n'avait pas existé? Sans doute la Providence y aurait pourvu. Mais tout de même les services qu'il a rendus à la religion ont été de nature à mériter la reconnaissance des catholiques, à consoler de leurs sacrifices les fondateurs de ce collège, et à récompenser de leurs labeurs tous ceux qui ont travaillé pour lui.

*
* *

Nous recommencions à espérer, que dis-je? à goûter de meilleurs jours, lorsque le coup de foudre de la guerre éclata.

Depuis un an le siège d'Évreux était occupé par Monseigneur Déchelette qui ne demeura parmi nous que pour partager nos angoisses, nos tristesses, nos deuils, et disparut après la victoire, trop tôt pour avoir pu donner, dans les travaux de la paix, toute la mesure de son cœur magnanime et de son très haut esprit. Au moins eut-il le temps de bien connaître

ce collège, de l'aimer, et d'admirer ce que l'on fit pour le sauver encore une fois.

Tout de suite la maison avait été réquisitionnée, d'abord pour caserner des soldats, ensuite pour hospitaliser des blessés. Qu'allait devenir le collège ? La rentrée serait-elle possible ? Et où ? Et comment ? Elle paraissait tout à fait compromise, et à mesure que le fléau s'étendait, se rapprochait, l'espoir diminuait de trouver une combinaison quelconque.

Mais aussitôt que la victoire de la Marne eut arrêté l'invasion, l'abbé Lorho, seul au gouvernail, dans la grande tempête, résolut de rouvrir à tout prix. Ce prêtre souriant et doux qui depuis quarante ans fait aimer ici son indulgente bonté et goûter le charme exquis de son commerce, se révéla homme de décision ferme et d'énergie vigoureuse. Il ne fallait pas songer à disputer aux services de santé une part quelconque de la maison ; hélas ! tout entière elle ne fut pas trop grande pour les douleurs et pour les agonies qu'elle abrita pendant la guerre. Le directeur dut chercher ailleurs des locaux pour l'école qu'il ne voulait pas fermer. Il ne trouva rien à Évreux pour loger les internes ; mais un refuge pour les externes lui fut offert rue du Parvis Notre Dame, dans la maison où était mort un des plus regrettés bienfaiteurs du collège, M. de Jancigny. Il accepta et, pour installer ses internes, regarda hors d'Évreux.

A Beaumesnil, près de la tombe de son père vénéré, le P. Joseph de Maistre, héritier des œuvres du P. du Lac, avait ouvert une colonie de repos où, pendant les vacances, venaient respirer des ouvrières parisiennes. La guerre, cruelle aux midinettes comme à tout le monde, avait fermé leur asile... L'abbé Lorho en rouvrit les portes et y transporta ses internes. C'est ainsi que l'école libre Saint-François de Sales se trouva partagée en deux sections, placées providentiellement l'une et l'autre à l'ombre de la mémoire de ses deux grands amis. Le directeur demeura à Évreux où il prit la charge directe de l'externat ; l'abbé Raphaël de Maistre devint supérieur de l'internat de Beaumesnil ; et l'abbé Lecroq, économe, dut s'arranger pour gérer à la fois les deux maisons. Quelles difficultés ! Quelles responsabilités !

Le directeur, qui les avait affrontées, les supporta sans faiblir. Le préfet des études, devenu recteur de l'internat et en

même temps curé doyen intérimaire de Beaumesnil, laissa croître et s'épandre sur sa soutane le fleuve majestueux d'une longue barbe qu'il garda jusqu'au jour où, descendu du faîte de sa puissance, il remonta en chantant le Magnificat dans une chaire de professeur. Je ne parlerai pas de lui davantage car je sais qu'il n'aime pas plus les éloges qu'il ne recherche les honneurs ; qu'il permette seulement à un ami qui l'a connu encore presque enfant et qui a assisté à sa première messe, de dire qu'à Beaumesnil. pendant ces quatre terribles années, il incarna tous les dévouements et tous les courages, que résume son nom si illustre et si chrétien.

Je ne mettrai pas non plus longtemps au supplice l'humilité du cher abbé Lecroq ; mais il faut bien que, malgré lui, je rende hommage au travail formidable qu'il a assumé, aux fatigues morales et physiques qu'il a endurées, alors que, sans trêve ni repos, par tous les temps, dans toutes les saisons, il était sur la route entre Évreux et Beaumesnil, assurant à la fois les besoins matériels de deux maisons à une époque où la guerre la plus effroyable que le monde ait connue depuis bien des siècles accumulait tous les obstacles jusqu'à les rendre souvent insurmontables.

Tenir ! disait Albert de Mun. L'abbé Lorho, l'abbé de Maistre, l'abbé Lecroq ont tenu. Sans doute on n'a pas parlé et on ne parlera pas d'eux dans les journaux et dans les cercles qui fabriquent les bruyantes renommées ; mais ici, dans cette famille de Saint François pour laquelle ils ont tant travaillé et qu'ils ont sauvée, nous serions des ingrats si nous ne proclamions pas notre reconnaissance envers ces admirables ouvriers du bon Dieu. Honneur à eux !

***

Il est temps, plus que temps que je termine ce trop long et cependant si incomplet, si insuffisant discours ; je n'irai pas plus avant dans l'histoire de Saint François. Tous vous avez vu, après la victoire, le collège remonter sur sa colline ; tous vous l'avez vu refleurir ; tous vous le voyez prospérer sous ses anciens maîtres,et aussi sous des maîtres nouveaux dont l'éloge est ici sur les lèvres et dans les cœurs de chacun d'entre nous.

J'ai refait à grands pas, en brûlant beaucoup d'étapes, un voyage dont j'ai personnellement conservé des souvenirs quelquefois amers, le plus souvent très-consolants et très doux, de ces souvenirs qui font dire au voyageur : « Je suis content d'avoir passé par là ».

Je me suis arrêté, un peu au hasard de ma mémoire, devant des amis que j'ai vus tomber sur le chemin, devant d'autres encore debout grâces au Ciel, que j'ai dû laisser poursuivre seuls la route, ne pouvant plus les suivre. Ne m'en veuillez pas, chers amis, si j'ai passé sous silence quelques uns d'entre vous, et si le temps me manque pour inscrire ici, publiquement, au livre d'or des mémoires de ceux qui m'écoutent, les noms de tous ceux qui l'ont tant mérité.

***

Reconnaissance et espérance ! Ces deux mots seront ma conclusion.

Nous devons de grandes actions de grâces à Dieu qui a permis que cette maison survécût à tout un passé de continuelles épreuves ; et nous devons avoir confiance que, l'ayant ainsi protégé dans le passé, Il ne l'abandonnera pas non plus dans l'avenir.

Aussi bien, de cet avenir c'est le passé qui est garant.

Votre présence à cette fête, Monseigneur, est la preuve que l'œuvre d'éducation et d'enseignement chrétiens, fondée par un saint évêque et recommandée par lui à ses successeurs peut se réclamer de l'entière affection de votre cœur paternel ; souffrez qu'au nom de tous les amis de Saint François de Sales d'Évreux, je vous exprime notre vénération et notre gratitude.

Après l'évêque d'Évreux, les anciens élèves représentent ici le passé, garant de l'avenir ; car ils sont fidèles ; ils aiment toujours leur collège ; ils savent ce qu'ils lui doivent ; ils forment autour de lui une garde d'honneur qui ne rompra point les rangs. Qu'ils soient propriétaires terriens, industriels, commerçants, agriculteurs, médecins, artistes, savants ; qu'ils revêtent la toge, qu'ils portent l'épée, ou que, dans leurs mains consacrées, ils élèvent Jésus, salut du monde ; qu'ils aient la science lumineuse du P. de la Brière, le talent déli-

cieux d'Henri Jacquelin ou le rayon de gloire de Georges Bellenger, tous sont ici pour se rappeler le temps où ils étaient camarades et pour le redevenir en faisant de leur réunion d'un jour, au cours de la vie qui demain, de nouveau va les séparer, une halte qui les repose et qui les rajeunit.

Le passé garant de l'avenir ! Mais il répond de partout à l'appel de mes souvenirs ! Voici les bienfaiteurs de l'école, ceux dont les sacrifices ont permis qu'elle fût fondée et qu'elle vécût ; et ceux qui, dans les soucis d'une administration difficile, lui ont donné leur temps et leur peine ; Voici les maîtres qui ont usé ici leur vie, et ceux à qui l'apostolat de l'enseignement n'a pas suffi, les missionnaires sortis de cette maison : les PP. Roussel, Allain, Mauger, de la Vaissière, Payen, l'abbé Boher, couchés dans leurs tombes lointaines ou achevant leurs carrières sublimes dans les chrétientés qui ont surgi de leurs travaux. Voici les prélats et les grands catholiques dont l'éloquence, aux jours des distributions de prix, a fait battre les jeunes et aussi les vieux cœurs : un d'Hulst un de Lapparent, un Paul Lerolle, un Joseph Ménard, un Maxime Legendre, un de Lamarzelle, un Favier, un Rodolphe de Maistre. Voici enfin les morts, les morts de la grande guerre, triomphale couronne d'où tombe sur cette colline, comme une rosée fécondante, le sang de nos jeunes héros.

Quelle foule ne viens-je pas d'évoquer ! Je la sens bruire autour de moi ; je vois des visages joyeux, des fronts graves ; j'entends des bravos et des sanglots ; des lèvres sourient, des yeux sont noyés de pleurs. Cependant, dominant tous ces murmures, s'élève une grande voix, la voix de la divine espérance, qui s'écrie dans la lumière et dans l'azur :

« C'est pour Dieu, c'est pour la France, que ce collège a été fondé ».

« C'est pour Dieu, c'est pour la France qu'il a tenu bon contre toutes les tempêtes !

« C'est pour Dieu, c'est pour la France que tant de ses enfants sont morts ! »

La voix de l'espérance ne saurait mentir. Un demi-siècle nouveau commence pour Saint François.

Puissent tous ceux d'entre nous qui dans cinquante ans ne seront plus sur la terre, assister de là-haut, pardonnés et bienheureux, aux fêtes du centenaire !

(*Juin 1923*).

L'aumônerie des prisonniers de guerre

dans le diocèse de Tours

Rapport adressé par le P. André Tenneson
à S. G. Monseigneur Nègre, Archevêque de Tours,
en novembre 1917.

Monseigneur,

Votre Grandeur m'a demandé (1) un court rapport sur l'exercice du culte catholique dans les camps de Prisonniers du diocèse. Voici, à ce sujet quelques détails :

Vers Noël 1914, Votre Grandeur, d'accord avec M. le Général Commandant la IXème Région, chargea de l'aumônerie catholique auprès des Prisonniers de Guerre, M. l'abbé de Bussy, seul disponible à cet effet. Il y avait à cette époque à Tours quatre-vingt-cinq prisonniers, dont une trentaine de catholiques. La première Messe fut dite au camp principal du Petit Beaumont le jour de Noël 1914. M. de Bussy y continua régulièrement son service tous les dimanches, Le camp sortait de terre : tout était à créer ; les premiers jours, certains interprètes n'avaient dans leur bureau ni table, ni chaise ; l'installation de l'aumônier fut, dans ces débuts, encore plus précaire et l'hiver surtout, par le froid, le vent, la pluie, il eut souvent à en souffrir.

En juillet 1915, il visita un nouveau détachement établi à La Feuillarde, au-delà du Canal, le long de la levée de Rochepinard et, à partir de cette époque, il crut devoir alternativement, de deux dimanches l'un, desservir le Grand Camp et La Feuillarde.

Peu à peu des détachements nouveaux se formèrent aux environs de la ville ou dans le département et il projetait de les visiter successivement lorsqu'il fut emporté en trois jours à la fin du Carême de 1916. Il fut regretté des prisonniers qui m'exprimèrent leur affection à son égard : « c'est dommage, me dirent-ils, car il était bon ». De fait, il avait mis à ce ministère tout son cœur sacerdotal, et l'on assure que les fatigues qui en résultèrent purent bien un peu aggraver son mal.

Le premier jour de sa maladie il m'encouragea à le remplacer et m'indiqua les démarches à faire pour cela auprès de Votre Grandeur et de l'autorité militaire.

(1) Pour fournir à M. le baron d'Anthouard, ministre plénipotentiaire, accrédité par le ministre de la guerre comme représentant de la Croix Rouge française auprès des dépôts des Prisonniers de Guerre, les éléments d'un rapport sur les efforts faits par les divers cultes en faveur des P. Gr. présentement internés en France.

Je pénétrai dans le camp pour la première fois pour la Messe des Rameaux 1916. Je trouvai de la part des autorités, notamment du Commandant, du Capitaine, des interprètes, puis des divers chefs de détachement, l'accueil le plus bienveillant. Souvent, depuis, ils s'ingénièrent à me faciliter ma tâche. Dès lors, nous avions à notre disposition, pour la durée de la Messe et des confessions, la baraque, qui sert aux prisonniers de Salle de lecture, de correspondance et de concert. Ce n'était pas une chapelle, mais c'était convenable. Si mon prédécesseur avait semé dans les larmes, je récoltais beaucoup mieux.

Je m'efforçai d'abord de suivre son programme, et de desservir alternativement — lorsque je ne binais pas — les deux groupements. Dans la soirée du dimanche, j'allai successivement visiter les détachements plus récemment fondés établis aux environs de la ville, à Ste Radegonde, pour les terrassements du camp d'aviation, au P. O. dans la rue de Paris et au P. O. à St Pierre des Corps. Dans ces visites du soir, après une causerie avec les catholiques rassemblés, je lisais généralement un sermon et nous récitions ensemble une ou deux dizaines de chapelet. Les prisonniers se montraient reconnaissants et se plaignaient de ne pouvoir assister à la Messe. Je crus donc utile, au moins pour leur faciliter l'accomplissement du devoir pascal, de transporter ma messe du dimanche à tour de rôle dans les différents détachements, en laissant cependant toujours une part privilégiée au camp principal à cause du nombre plus important de prisonniers.

C'est ce que je continuai de faire jusqu'à l'automne. Entre temps, j'allai deux ou trois fois aux plus importants des détachements ruraux établis dans la forêt de Chinon au château abandonné de Beugny et à la vieille abbaye de Turpenay. Mais l'accès en était très difficile ; il nécessitait ou bien un voyage de tout un dimanche, ou bien des frais d'auto considérables, et m'obligeait de délaisser l'aumônerie de Tours ce jour-là.

Ces difficultés d'accès, l'impossibilité de réunir les prisonniers un autre jour que le dimanche, et par conséquent la nécessité d'abandonner le centre plus important de Tours pour un ministère auprès de quelques unités dispersées, m'a fait négliger délibérément la visite des autres détachements ruraux. Ils ne comportent guère que vingt prisonniers, dont dix ou douze catholiques au maximum, et, sur ce nombre, on ne peut espérer que tous pratiquent. Je n'eusse pu tenter vraiment quelque chose pour ces minorités que le dimanche soir, si j'avais eu une auto à ma disposition, mais l'Etat-Major, de qui le service en dépend, me l'a refusée, très courtoisement d'ailleurs.

Quelques groupes ruraux eurent, je le sais, des relations avec MM. les Curés des paroisses, mais j'ai sur ce point peu de détails.

J'ai visité les prisonniers soignés à Tours à l'Hôpital mixte, et j'en ai confessé quelques-uns. Il ne leur est pas facile d'assister à la Messe. L'aumônier M. l'abbé Renard, leur apporte la sainte Communion.

A Tours depuis quelque temps, les choses se sont un peu simplifiées grâce aux facilités que l'on a bien voulu m'accorder. J'assure tous les dimanches une messe au Camp principal, et lorsque ma santé ou mes autres occupations me permettent de biner, la voiture aux provisions du camp me conduit avec ma chapelle portative au plus central des détachements de St Pierre des Corps, où l'on m'amène les catholiques qui le désirent. Je dois avouer que de certains détachements, pourtant peu éloignés, et où cependant les facilités ont été données, aucun ne vient. Est-ce nonchalance, respect humain ou fatigue? Fatigue réelle parfois. La vaccination, le froid, les départs, les changements de place dans les dortoirs, la lessive, le travail de nuit, le découragement ont amené bien du flottement dans mes assistances et je suis loin d'avoir à ma messe non seulement la totalité, mais même la majorité des catholiques.

Ils sont actuellement environ :
1) au Camp principal. 600
2) dans les divers détachements de StPierre des Corps : 400
3) dans les autres corvées rurales, leur nombre s'élève à peu près à 300
Or il est rare que le nombre des présences dépasse sensiblement 50. Il y a cependant du bien réel à faire et plusieurs sont très assidus.

Depuis quelques mois, j'ai pu m'assurer le concours assez régulier de M. l'abbé Berthélemy, professeur d'allemand au Collège de Marmoutier, qui a bien voulu se charger du détachement de l'Aviation, plus rapproché de lui. J'espère qu'aux beaux jours sa santé lui permettra de m'aider en ville, de manière que tous les groupements urbains aient leur Messe tous les dimanches, et d'assez bonne heure pour que les plus pieux puissent se confesser et communier. Car lorsque j'arrive pour ma seconde messe à 10 h. ou même 11 h. comme le jour de Noël, je suis navré d'avoir à rebuter des bons vouloirs, qui s'étant confessés me demandent s'ils peuvent communier comme au front sans être à jeun. A plus forte raison, lorsque je ne puis visiter un détachement que le soir, et que j'y trouve un novice, ou un religieux, ou un séminariste, suis-je désolé de ne pouvoir lui apporter la visite de Celui qui a dit : « Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos ».

A défaut de tous les biens spirituels désirables, les prison-

niers ont reçu, grâce aux libéralités de la «Mission Catholique Suisse de Fribourg en faveur des P. Gr. » plusieurs milliers de francs, pour être distribués aux nécessiteux de tous les cultes. La Mission Catholique Suisse a aussi envoyé un grand nombre de livres et d'ouvrages religieux pour les catholiques. Elle envoie toutes les semaines à l'Aumônier un sermon imprimé qui facilite grandement sa tâche, et toutes les semaines aussi fait distribuer aux hommes de nombreux exemplaires d'un journal religieux de quatre pages —les Cloches de l'Église — « die Kirchen-Glocken » rédigé exprès pour eux.

La mission défraie les aumôniers des dépenses extraordinaires occasionnées par leur service. Ceux-ci, depuis le 28 Mai 1915, reçoivent de l'autorité militaire une indemnité de trois francs par visite avec supplément d'un franc par Messe, et une légère rémunération trimestrielle pour les frais de déplacement.

Au mois d'août 1916, les Prisonniers ont reçu la visite du R. P. Dom Sigismond de Courten, O. S. B., délégué du Gouvernement Suisse pour la visite des Camps de Prisonniers. Il s'est entretenu librement avec eux, a goûté leur cuisine, exposé leurs desiderata au Commandant. Il en a confessé un grand nombre, leur a donné de la part du Pape la faculté de faire leurs Pâques n'importe quel jour de l'année, selon les occasions qu'ils en auraient, et dans une exhortation vibrante il les a exhortés à la prière et à la patience.

C'est aussi ce que nous tâchons de faire de notre moins mal, soutenant et consolant, évitant avec soin les discussions politiques, de manière que, malgré les fautes que nous commettons en leur langage, ils voient et entendent en nous, non pas l'Ennemi, mais le prêtre de l'Église universelle, le ministre du Dieu qui fait luire son soleil sur les bons et les méchants et qui a donné la vie de son Fils pour le salut de tous les hommes.

Il conviendrait d'être plus nombreux. Mais le nombre des prêtres sachant l'allemand est limité et, pour ceux que la guerre a laissés à leur troupeau de France, le fardeau est trop accablant déjà pour qu'ils puissent songer à plus. C'est ce que Votre Grandeur m'a exprimé souvent, avec son regret paternel d'un pareil état de choses.

Daigne Votre Grandeur agréer l'expression du profond respect avec lequel je suis, etc.

P. S. Novembre 1917.

Depuis cet été, grâce au dévouement d'un ou deux auxiliaires, nous avons pu assurer à peu près tous les dimanches la Messe aux deux principaux centres de la ville, à une heure qui facilitait confession et communion. Grâce à cette régularité,

la piété a été grandement facilitée à presque tous les P. G. de Tours qui le désiraient.

Au moment du passage des commissions Suisses, on avait concentré ici un grand nombre de malades, vers mai-août, et ce voyage, qu'il eût mieux valu, à notre humble avis, leur éviter, en faisant voyager un peu plus la Commission Suisse elle-même, fut assez fatigant pour plusieurs. Quelques tuberculeux reçurent nos soins et, malgré leurs désirs ardents furent à même de voir l'Éternité avant de revoir la Suisse. Nous assistâmes les quelques catholiques ainsi décédés, et ils moururent dans des sentiments fort édifiants.

A. TENNESON, S. J.

Une « Mission » en pays infidèle

Relation d'un missionnaire de Laval.

Ne cherchez pas dans votre atlas la carte qui vous permettra de situer les efforts apostoliques que je veux résumer. C'est inutile. Vous connaissez la France ; c'est en France, Vous avez souvenance de la province du Maine ; c'est dans le département qui en fut formé : dans la Sarthe.

Le pays est pauvre. La terre sabloneuse ne produit guère. On la plante en grande partie de sapins ; et ces bois sombres donnent un aspect sévère à la région.

Les habitants regardent pousser leurs sapins ; ils font un peu de culture ; ils coupent les basses branches l'hiver, ou abattent les arbres à maturité ; dans chaque maison une deux, trois, quatre chèvres. Peu de labeur en somme, et très petite fortune. On gagne sa vie en allant vendre au Mans les fromages de chèvre, les pommes de sapin, le gui et le lierre à la Noël, les légumes ou les fruits quand on en a.

Longtemps à l'avance l'excellent curé doyen de la paroisse nous avait donné les renseignements utiles. Sur 2.047 habitants il y en a peut-être 300 qui viennent par intermittence à l'église ; il n'y en a pas 50 qui s'approchent des sacrements. C'est bien un pays infidèle.

Comment alors y organiser la mission ? Normalement, le genre, le programme, le développement de nos Exercices habituels supposent l'extrême bonne volonté. Nous prê-

chons dans des pays de foi ; tout le monde accourt à notre appel avec un empressement extraordinaire. Le simple mot de « mission » ébranle les paroisses et ne laisse guère d'indifférents. Mais ici les cloches de l'église auront beau sonner, on ne viendra pas.

De fait, à la grand'messe, le jour de l'ouverture, à part les 80 ou 90 enfants, qui sont là d'obligation parce qu'ils fréquentent les catéchismes, il n'y avait qu'une trentaine de personnes.

Pour grouper ces gens-là, ce n'est pas l'église qui convient ; ils sont persuadés qu'elle n'est pas pour eux. On les réunirait plus facilement dans l'une des trois immenses salles de bal, qui distinguent et illustrent ce bourg, où viennent s'ébrouer presque chaque jour les noces joyeuses de la grande ville.

Ce projet répugnait un peu. Nous avions annoncé pour le soir même de ce premier dimanche, sur lettre d'invitation envoyée par la poste, une conférence avec projections dans un hangar transformé en théâtre, terrain neutre situé dans le jardin du presbytère : Il y eut 80 personnes. C'était un résultat.

Nous avons alors donné rendez-vous pour le mardi suivant, dans une grande salle de l'école libre. C'était audacieux, il y eut 120 auditeurs.

Le lendemain, les projections attirant toujours, il y avait 150 personnes.

Mais une fois au moins par semaine il fallait bien essayer d'aller à l'église. Nous avons donc convoqué tout le monde pour le vendredi à une cérémonie de Consécration au Sacré-Cœur, avec illumination. Ce fut un triomphe. Église comble : 334 feuilles de propagande distribuées à la sortie nous ont donné le chiffre exact.

Dès lors l'auditoire possible était constitué. A la messe du dimanche exactement 48 grandes personnes ; aux projections de 130 à 150, chaque vendredi à l'église de 300 à 330 pour une cérémonie en faveur des morts, et pour la triple amende honorable au Très Saint Sacrement.

Notre consolation doit donc être d'avoir amené un groupement convenable à entrer plusieurs fois à l'église, à y entendre quelques bonnes vérités.

Mais que peuvent comprendre ces pauvres gens des choses religieuses qu'ils ignorent totalement. Ils sont allés au catéchisme pendant deux ans deux fois par semaine ; jamais depuis ils ne sont venus entendre un mot de religion. Les petites filles (il y en a 15 cette année) qui fréquentent l'école libre, ne viendront probablement plus à la messe l'an prochain, leur école terminée !

Aussi, quand M. le Curé a annoncé la mission, ils ne comprenaient rien. Ils venaient lui demander : « Combien qu'on paye pour aller voir ça ? » Et comme une bonne femme qui avait assisté déjà à nos réunions invitait une voisine à l'accompagner : « C'est ce soir la mission ; venez-vous avec nous », l'autre de répondre : « Qu'est-ce qu'y vendent ? »

Cependant, auprès des enfants, nous avons eu un succès d'attachement qui est consolant. Ils suivirent la retraite fidèlement : une quarantaine de garçons et autant de filles étaient exacts après les classes. Le dimanche nous obtenions 19 communions de garçons et 11 de filles. Tout heureux, à la fête de l'après-midi, ils vinrent 163 pour recevoir chacun une couronne et une petite croix. Mais plusieurs parmi eux ne sont pas baptisés. Et comme nous faisions chanter aux tout petits le cantique naïf

« O Jésus, mon doux Sauveur,
Je viens vous donner mon cœur »,

en faisant quelques gestes, une maman, qui demandait à son gamin : « qu'est-ce qu'ils ont dit les missionnaires ? » eut cette réponse à la hauteur des capacités intellectuelles et religieuses du pays : « y font faire d' la gymnastique ».

Quoique les réunions d'enfants n'aient été annoncées que pour la première semaine, filles et garçons voulurent d'eux-mêmes continuer à fréquenter l'église en sortant de l'école, pendant toute la mission. Et si nous n'étions pas là pour les recevoir, à 11 h. 1/2 et à 4 h., ils venaient sonner au presbytère et nous chercher.

Notre ministère consistait surtout à aller dans toutes les maisons faire une visite de sympathique charité. Ce peuple a besoin de sentir qu'on l'aime avant qu'il soit possible de l'enseigner. Et de fait, absolument partout, nous avons été reçus très convenablement. Mais si la conversation devenait trop religieuse, les bouches se fermaient,et le silence indiquait qu'il était temps de partir.

Mettons-nous en face des résultats définitifs.

Sur 148 jeunes filles que compte la paroisse, 20 seulement se rendirent aux réunions spéciales, 11 firent leur communion. Sur 710 femmes, une trentaine suivirent la retraite, 29 communièrent. Des 592 électeurs, 3 seulement s'approchèrent des sacrements. Enfin, c'est de tradition que les 134 jeunes gens ne font jamais leurs Pâques.On en signale juste une vingtaine qui se rendent à la messe aux quatre fêtes de l'année. Un seul a fait sa mission.

Et ce qui a déterminé la bonne volonté de ce grand garçon. c'est que cinq de ses camarades, ayant de 17 à 21 ans, se sont

laissés persuader de profiter de notre présence pour faire leur première communion. Pauvres jeunes gens! quatre d'entre eux ne savent même pas lire! Ils sont venus le soir, courageusement et fidèlement, restant jusqu'à 10 h. 1/2 dormant à moitié, subissant nos catéchismes élémentaires avec un intérêt médiocre. Deux d'entre eux n'ont rien pu comprendre que par les images du grand Catéchisme illustré.

Ils se sont confiés à nous en bons enfants. Nous les avons confiés à Notre Seigneur pour ce qu'ils peuvent, pour ce qu'ils valent. *Pauperes evangelizantur. — Pax hominibus bonae voluntatis.*

Ces cinq ont été notre consolation. Après la messe de Communion, le déjeûner au presbytère, ils étaient à la grand' messe, aux vêpres, à la procession, ils portaient le dais et les flambeaux auprès du S[t] Sacrement, sans respect humain.

S'ils voulaient rester groupés! s'ils étaient la petite graine, la bonne semence! Il est convenu qu'ils reviendront tous les jeudis soirs chez M. le Curé. Puissent-ils tenir leur promesse.

Sans doute, dans les paroisses infidèles comme celle-ci, une méthode d'apostolat, une entreprise d'évangélisation toute spéciale devrait s'inaugurer. Nos missions de quinze jours, trois semaines, semblent assez inefficaces, puisque les gens ne viennent pas à nos réunions. L'éclat des fêtes, la distribution des souvenirs ne les attire pas.

Il faudrait un saint, un Père Maunoir.

Il faut la prière qui obtient les grâces de lumière et de conversion.

Omnipotens sempiterne Deus, qui salvas omnes, et neminem vis perire, respice ad animas diabolica fraude deceptas!

***

Le grain de sénevé commence à germer.

Quelques jours après la mission, le curé écrivait :

« J'ai le devoir de vous dire toute ma reconnaissance pour ce que vous avez fait, et aussi pour le réconfort apporté au pasteur. Certes, avec vous, et j'en suis péniblement attristé, je regrette que le récolte n'ait pas été plus abondante. Vous avez semé, arrosé ; à d'autres de moissonner. Que le divin Cœur du bon Maître ne fasse pas trop attendre cette moisson des âmes. Votre passage aura été un jalon posé ; votre parole a pénétré dans les intelligences peu habituées à réfléchir ; votre visite a réveillé les autres. Merci encore ».

Mais deux mois plus tard, voici déjà le grain qui lève : le curé écrit de nouveau :

« Nos fêtes de Pâques se terminent, peu brillantes sans doute, consolantes pourtant. J'ai pu enregistrer quelques retours, surtout parmi les jeunes filles. Nous avons eu 80 communions pascales, ce qui est un progrès sur les années précédentes. Nos jeunes gens persévèrent. Ils viennent chaque jeudi, et chaque dimanche. J'ai fait faire la 1re Communion à un grand ; et j'en ai conduit huit à la confirmation. Les jeunes filles commencent à se grouper auprès de la directrice de l'Ecole libre ; quinze d'entre elles ont fait leur communion pascale le jeudi saint. L'assistance à la messe le jour de Pâques, était fort belle : je n'avais pas vu encore mon église aussi remplie. Le souvenir de la mission demeure, et l'on en parle volontiers au cours de mes visites pour le denier du culte ; elle a laissé une impression excellente. Mais que de besogne encore ! Je vous demande de prier toujours, et beaucoup, pour nous, et de faire prier autour de vous ».

Et le missionnaire, quand il reçoit de pareilles lettres, ne les lit pas sans émotion. C'est la récompense de son labeur. Tout en chassant de ses yeux le brouillard furtif qui vient d'y monter, il répète avec reconnaissance et joie les paroles du grand Paul (I Cor. III, 6-8) aux Corinthiens : «Moi j'ai planté, mais Dieu a fait croître. Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose ; Dieu qui fait croître est tout ».

Echos de la mission de Rennes

Lettre du R. P. Marcel Bith au R. P. Barthélemy.

Pontchâteau, 26 mai 1923.

J'arrive de Rennes où je retournais pour la première fois depuis la Mission de 1922. Je n'y suis resté que quatre jours et comme je donnais la retraite des Enfants de Marie du Sacré-Cœur chez les Religieuses de la Retraite, je ne suis guère sorti. J'ai tenu néanmoins à aller au presbytère de Notre-Dame où j'ai déjeûné jeudi et reçu l'accueil le plus charmant de ces Messieurs. Monseigneur Martin (le curé) m'a dit que l'on constatait depuis la Mission, une pratique plus grande des Sacrements qui se maintenait. Nous avons certainement bonne

presse parmi le clergé. Mais ce que je veux vous conter,c'est la conversation que j'ai eue en chemin de fer de Rennes à Redon. J'ai donc terminé la retraite hier soir et suis parti de Rennes pour venir prêcher ici à Pontchâteau la Retraite des Philosophes du Collège S[t] Sauveur de Redon. Le compartiment (un de ces compartiments de 3[me] classe ouvert par le haut et communiquant par le couloir avec les compartiments voisins) était à peu près rempli. Au bout de 3/4 d'heure, un homme correctement mis et à la figure sympathique, profitant de la sortie de celui qui nous séparait, se rapproche de moi : « Vous venez de prêcher une retraite à Rennes ». — « Oui, Monsieur ». — Est-ce que vous n'étiez pas parmi les Missionnaires de l'an dernier ? » — « Oui, Monsieur » — « Est-ce que vous n'avez paz parlé le jour de l'ouverture ? » — « Oui ». — « Je me rappelle bien, j'étais au pied de la chaire. Oh ! vous devriez revenir souvent. Vous ne sauriez croire le bien, que vous,missionnaires, avez fait. Il y avait une foule dans les églises ! Des gens qu'on n'y avait jamais vus ... et ils continuent à rester fidèles. Dans notre paroisse il y avait un ancien aviateur (P. de Castillon), le P. Robert, qui dirigeait, et un autre....» — « Le P. Le Bourhis ». — « C'est cela ». — « Oui voyez-vous, on est venu. Quelquefois on voit trop dans le prêtre celui qui fait mariages et enterrements, celui que l'on paie. Vous, ce n'était pas cela, vous veniez uniquement pour les âmes. Je vous disais qu'il y a vraiment quelque chose de nouveau depuis la Mission. Je puis vous parler en connaissance de cause ». — « Que faites-vous ? » — « Je suis chef d'atelier à l'arsenal. C'est un fait : depuis un an, ce n'est plus la même chose. Les ouvriers ne sont plus les mêmes. Tout le monde peut le constater. Il y a quelques jours Monsieur le Curé de Toussaint est venu voir un des chefs de l'Arsenal qu'il connait. Je l'ai vu passer parmi les ouvriers. Il n'y a pas eu un mot contre lui, je vous assure qu'il y a deux ans c'eût été autre chose. Je connais bien le milieu, il est changé, c'est à peine si l'on compte une cinquantaine d'anarchistes et encore ceux-là sont bien radoucis. Ces jours-ci, l'un d'eux est venu me demander de lui avoir une permission pour aller à une réunion de la C. G. T., il l'a fait fort poliment ». — J'insistais alors : « Mais n'y à-t-il pas eu de renvois, de mesures énergiques ? » — « Non. C'est que voyez-vous, beaucoup ont réfléchi pendant la Mission ». Et notre homme de me conter l'histoire suivante, que sans doute la plupart des Missionaires ont, comme moi, ignorée jusqu'à ce jour :« Il y avait à la tête des rouges un meneur qui ne parlait pas comme un prêtre, mais je vous assure qu'il n'était pas gêné pour s'exprimer. Il est tourneur. Jamais il n'avait accepté de passer contre-maître pour diriger les camarades en restant des leurs. Bon ouvrier, entreprenant, il

s'imposait. Tout le monde comptait avec lui et, pour l'avancement, mieux valait sa recommandation que celle de beaucoup d'autres mieux placés. Parmi les ouvriers, c'était la vraie tête, le chef des jours d'agitation. — Le matin de Pâques pendant la mission, j'allais pour communier avec ma femme à la cathédrale. En chemin je rencontre mon meneur. Il n'avait pas osé mettre un chapeau, c'eût été trop bourgeois ; il avait sa casquette enfoncée sur la tête comme les camarades. Il me semblait bien aller vers la métropole. Je vais à la Communion et quel n'est pas mon étonnement d'apercevoir tout près de moi notre meneur. Je le vois encore : sa casquette dans la poche, allant lui aussi communier. Je pousse du coude ma femme. Comment c'est X ! ! ! Pas de doute possible. Je vous garantis que c'était lui. J'allais communier. Après j'essayais bien de le retrouver. Inutile. Il s'était glissé sans doute derrière un pilier. (Combien n'y en a-t-il pas qui se glissent ainsi dans un coin). Mais je puis vous certifier que c'était lui et qu'il n'y était pas venu entraîné par sa femme, il était seul. D'ailleurs depuis ce jour c'est un autre homme, qui ne se cache pas pour dire qu'il ne soutient plus les idées d'autrefois. — Les anarchistes n'ont presque plus de force. Ils ne sont qu'une cinquantaine et leur chef actuel est loin d'avoir la valeur de l'ancien. Ce dernier reste un excellent ouvrier et il garde son influence sur les camarades qui vont facilement lui demander conseil. Mais il ne se cache pas pour dire qu'autrefois il s'était trompé. — J'ai été dernièrement à Paris et j'y ai vu l'ancien colonel de l'Arsenal, il m'a demandé des nouvelles de X... la forte tête qui s'était révolté souvent contre lui : il a peine à croire à pareille transformation.

Voyez-vous il y a bien des choses qu'on ne sait pas comment vous faire dire. Mais cela fait du bien les Missions. Il en faudrait plus souvent ».

L'homme qui me tint cette conversation que je veux écrire le soir même du jour où je l'ai eue, était certainement de bonne foi et ne me paraît nullement un exalté. Je pense que ce récit pourra peut-être en intéresser quelques uns et qu'il fera sûrement plaisir aux Missionnaires qui ne savent pas toujours combien Dieu se sert d'eux pour le bien. Puisse-t-il susciter quelque vocation à ce grand apostolat populaire.

Marcel Bith, S. J.

Apostolat dans la Somme dévastée.

Ayant exercé, depuis 1920, son ministère dans les régions de la Somme dévastée, l'auteur de ces lignes en écrivant cet article, n'a fait que céder à des instances multipliées. — C'est de son dernier séjour qu'il sera parlé dans ces pages.

De Florennes, j'arrivais à Braye sur Somme. Je retrouvai Monsieur le Curé, son presbytère, dont la toiture était refaite mais dont l'intérieur reste encore assez délabré pour que l'on voie les effets de la guerre. Je revis aussi, suspendu à un mur et servant de carillon, trois douilles d'obus de calibres différents. Mais il y avait du nouveau aussi : les missionnaires étaient désormais « deux » pour desservir 18 paroisses.

La maison qui devait m'abriter, se trouvait sur la Place de la Liberté ; quatre routes y aboutissaient, se dirigeant vers les quatre points cardinaux. Pendant mon séjour, je les prendrai toutes successivement pour atteindre les nombreuses communes et remplir mon ministère. De ces paroisses, les plus proches sont situées à six ou sept kilomètres, (Dompierre, Eclusier, Maricourt, Carnoy), les plus éloignées à treize (Hern, Monacu, Soyécourt), d'autres a dix (Herbécourt, Frise, Curlu, Morcourt), les autres à des distances intermédiaires.Souvent il faut traverser un ou deux villages avant d'arriver à l'un de ceux qui dépendent de la mission de Braye, mission plus étendue que le doyenné, puisque de ses paroisses il en est qui se trouvent sur les territoires d'Albert,de Combles et de Chaulnes. Le nombre des habitants est évalué à 3.000 ou 3.500. En réalité, il est sensiblement plus grand puisque, outre les Picards, des ouvriers de treize nations différentes, Polonais, Italiens, Espagnols, Portugais, Chinois, Sénégalais etc., passent continuellement, séjournent plus ou moins et partent souvent avec les entreprises au service desquelles ils se trouvent.

Il faudrait ici dire un mot de la reconstruction qui avance il est vrai, mais bien lentement. Le voyageur rapide pourrait, en voyant d'immenses toits rouges apparaître çà et là au milieu du désert de la Somme, croire que déjà de nombreuses maisons abritent la plupart des habitants ; en fait ce sont surtout d'immenses granges qui ont été ainsi reconstruites, en général assez éloignées les unes des autres ; mais, à part de rares exceptions, les habitants logent toujours dans des baraquements provisoires et des « tonneaux » construits ne 1919 ; c'est donc encore de bien près, l'aspect de 1920 ou

1921, villages où l'on ne reconnaît plus ni les rues,ni les places d'avant guerre, d'où les arbres et maisons ayant disparu, chacun a devant sa maison l'immensité que rien ne lui cache plus. Plus de clocher pour indiquer la maison de Dieu. Sur son emplacement ou non loin est construite une Église provisoire ; la plupart de ces églises sont ce qu'on appelle des « métros » : tôles demi-circulaires posées sur des petits murs de brique de faible hauteur. Parfois, mais beaucoup plus rarement, ce sont des baraques en bois plus ou moins longues ; actuellement de vrais autels ont remplacé les planches posées sur des tréteaux ou les tables sur lesquelles je disais encore la messe en 1921 ; pierre, ornements et linges d'autel se trouvant partout, parfois même dans de solides meubles de sacristie, il suffit au prêtre d'emporter le vin et les hosties. Les routes, sauf quelques unes refaites récemment, sont défoncées constamment par les camions chargés de briques, de ciment, de pierres ; en outre il n'est à peu près aucun trajet où le cycliste ne doive gravir de longues côtes dont la pente est très forte.

Certains villages sont tellement éloignés des routes proprement dites que, pour peu qu'il ait plu, ces chemins sont presque inaccessibles. Je ne parlerai pas du vent dont rien ne diminue la force dans ces plaines et vallées ravagées. Celles-ci, malgré leur tristesse présente, ne manquent pas de pittoresque, puisque sur les bords de la Somme et autour de ses marais parfois très grands s'élèvent des falaises ou des collines dont le charme n'est plus qu'un souvenir amer, car elles sont en grande partie dénudées et ne laissent apparaître souvent que des troncs d'arbres déchiquetés et desséchés. Parmi tant de traces que la guerre a laissées, celle qui attire le plus l'attention est peut être la vue des trois gigantesques entonnoirs de Fay, les plus grands du front,dit-on, restés intacts, creusés par des mines allemandes, où des compagnies entières de nos soldats se trouvent ensevelies. Les champs, dans le Santerre spécialement, sont en grande partie recultivées grâce à la tenacité du paysan picard ; les bois, eux, ont conservé leur aspect lamentable de la guerre ; de ceux de Hem, de Soyécourt et de tant d'autres, il ne reste plus que des amas de terre, de ciments armés mis en morceaux, de troncs déchiquetés, de fils de fer barbelé, de ferraille et de tranchées bouleversées. Souvent aussi, le long de certaines collines, des centaines de cagnas ou de souterrains à moitié éboulés restent tels qu'ils étaient après l'offensive de 1916. Il n'est pas très rare que des accidents arrivent ; qu'une personne soit blessée par l'éclatement d'une grenade, que des chevaux attelés à une charrue soient subitement à moitié enterrés sous l'affaissement du sol produit par des souterrains mal rebouchés dont les poutrelles pourries ont

cédé. Les obus ont été enlevés pour la plupart, il est vrai, et souvent non sans catastrophe. A peine la moitié des habitants est rentrée ; les endroits où reposent les morts se sont agrandis et multipliés au delà de toute comparaison ; ce qu'il y a de plus triste et de plus navrant, c'est en effet de voir fréquemment (il y a 60 cimetières dans la mission), alignées dans le même ordre, parfois sur un grand espace, ces milliers de croix semblables sous lesquelles reposent les héros à qui cette terre doit d'être restée française. Triste sujet aussi, s'il en est, que celui des exhumations avec ces scènes parfois bien pénibles où une erreur, très rare il est vrai, est découverte.

***

Parlons maintenant du ministère proprement dit. Ce qui, malgré tout, rend joyeuses les courses apostoliques, c'est cette pensée qu'au bout des fatigues, se trouve le salut d'une âme, ou la consolation d'une autre, ou au moins le recul de l'oubli de Dieu et de la religion en tous. Combien souvent le chétif missionnaire en gravissant les pentes de la Somme (parfois 4 kilomètres continus de côte) s'est senti soutenu dans son épuisement et se disait en voyant les cimetières échelonnés le long du chemin : ces hommes, ces héros ont bien monté à l'assaut sur ces mêmes routes pour le salut de la Patrie ; pourquoi n'irais-tu pas joyeux et sans découragement, l'âme allègre dans un corps peu robuste, à l'assaut des âmes dans des conditions infiniment meilleures et moins dangereuses !

A l'assaut des âmes, mais par quels moyens ? Il ne suffit pas d'arriver près d'elles ; il faut faire des essais de pénétration pour qu'elles profitent des consolations de la religion. Le dimanche, quand, en entrant dans le village, alors que j'avais rencontré des travailleurs aux champs, je ne voyais personne sortir en tenue de fête, je me disais avec inquiétude : Quel sera mon succès ? Viendront-ils assister à la Ste Messe ? Tant d'excuses, non valables souvent, se présentent à eux : la pluie abondante, la boue des routes, l'éloignement relatif. Ont-ils tous été prévenus ? Les enfants ont-ils bien accompli leurs promesses d'avertir chaque habitation ? La foi de chacun sera-t-elle assez forte pour vaincre ces difficultés qui en réalité ne seraient que des prétextes ? Vers 9 heures, j'étais dans le premier village, parfois à 10 kilomètres de Braye ; très fréquemment pas de cloches pour annoncer mon arrivée ; je prenais une douille d'obus, un morceau de fer, montais sur un tronc d'arbre ou me promenais autour du « mètro Église », essayant ainsi de signaler ma présence ; si une cloche d'occasion se trouvait posée sur le plancher, je m'en servais ou

simplement je recourais à la sonnette d'enfant de chœur ; quelques enfants arrivaient les premiers, et l'un d'entre eux allait heureux devant les baraquements donner le signal de la Messe ; je me rappelle cette réponse d'un petit débrouillard de huit ans accourant dès qu'il m'eut aperçu : « M. le Curé, je m'en charge ». Le nombre de personnes répondant à mon appel était variable suivant les villages, mais jamais d'échec complet pour ces messes dominicales ; parfois un cinquième, un quart, quelquefois même la moitié, (30 sur 130, 16 sur 35, 22 sur 40 par exemple) de la population était présente ; c'est dire la joie du missionnaire en de telles occasions et quelles chaudes félicitations il tenait à adresser à des personnes si fidèles. Ordinairement le nombre des femmes était plus grand que celui des hommes, sauf aux jours de fête où ces deux nombres s'équilibraient presque, comme aux dimanches des Rameaux et de Pâques.

La messe était chantée sans harmonium, avec l'aide du chantre quand il s'en trouvait, ou de personnes de bonne volonté et de talent suffisant : parfois je devais la chanter seul ; force m'était alors de simplifier ; ordinairement il n'y avait pas d'enfant de chœur sachant les répons de la Messe, mais toujours deux enfants pris dans l'assistance se tenaient à mes côtés. Je me rappelle ici un incident qui arrivait fréquemment en été : au beau milieu de la messe des cierges allumés se repliant sur eux-mêmes et prenant la forme de cors de chasse s'ils n'étaient rapidement soufflés et posés à terre. La cérémonie terminée, aspersion, quête, sermon, parfois offrande ayant été faite, je remontais sur ma bicyclette pour aller trois, quatre, cinq, six kilomètres plus loin, recommencer le même travail. Vers midi et demie, je déjeunais chez l'habitant. Il faut dire ici, à sa louange et par reconnaissance, que jamais le missionnaire n'a d'inquiétude pour ses repas, que jamais la faim ne le tenaillera, car toujours il recevra un accueil cordial, hospitalier et se verra plutôt obligé de refuser une partie de ce qui lui est offert.

L'après-midi je faisais le catéchisme dans un ou deux villages ; les enfants étaient ordinairement présents à l'heure indiquée ; leurs parents tiennent en effet à ce que, comme eux, ils fassent un jour leur 1ère communion et ce jour est attendu par parents et enfants comme le plus beau de la vie ; eux-mêmes souvent le disent. Instinctivement aussi, ils veulent témoigner leur sympathie au prêtre, qui trouve une vraie consolation à les grouper en demi-cercle autour de lui, sous la tôle ondulée, sur des bancs d'occasion ou sur des chaises, et à livrer les éléments de la doctrine chrétienne à ces petites âmes qui n'ont pas souvent l'occasion de recevoir du représentant officiel de l'Église le pain de la visite. Je dis « repré-

sentant officiel », car heureusement pour la plupart de ces paroisses, ces enfants ne sont pas abandonnés ; une dame bien connue dans la région, d'un dévouement au-dessus de tout éloge, parcourt à pied, hiver comme été, six ou sept localités, et parvient à leur assurer à peu près tous les quinze jours le catéchisme ; dans deux autres endroits aussi se trouvent des personnes dévouées à cette œuvre. Le zèlé supérieur des missionnaires, depuis qu'un vicaire lui est associé, peut davantage satisfaire parents et enfants.

Parfois je chantais les vêpres, plus rarement je donnais la bénédiction du St Sacrement, car il est très peu d'endroits où réside habituellement N-S.

*
* *

Voilà le travail du dimanche ; le lecteur verra par la suite que les jours de la semaine ont aussi leurs occupations. Je dirai d'abord ce que je fis avant le commencement du Temps Pascal, puis ce qui se passa pendant.

Parfois, je me suis mis en avance pour le travail pascal en confessant les enfants de plusieurs localités (ceux qui n'avaient pas encore fait leur 1ere communion) ordinairement après deux ou trois séances de préparation. Partout ils se sont présentés avec régularité. D'autres fois, comme un premier lundi de Carême, c'était un enterrement qui m'amenait à Dompierre (1). Détail touchant : on enterrait un enfant ; la mère, un instant avant la descente du cercueil au fond de la fosse, le baisa en pleurant au milieu des sanglots de la famille et des enfants des écoles tous présents. Ce fut doublement lugubre, un jour de pluie, que cette levée du corps dans un baraquement situé à l'une des extrémités du pays, avec la conduite à l'Église à travers un chemin détourné, horriblement boueux. Cette cérémonie, qui se déroule, bien souvent dans ces Églises provisoires où le vent et la pluie viennent s'abattre avec fracas sur la tôle,semblant parfois l'ébranler, où le corps du prêtre et des assistants est glacé de froid et où l'âme angoissée ressent le contre-coup de circonstances extérieures, est vraiment émouvant.

Souvent une occasion de ministère en fait naître une autre, Un jour pendant que je déjeunais dans une ferme chez la famille d'un défunt, voici qu'une Italienne arrive pour chercher du lait ; c'est pour son enfant de 8 ans, malade de la poitrine. Je me rends avec la mère à son baraquement, où je vois

(1) Pour les enterrements, j'étais parfois obligé de mettre sur moi les cierges en bandoulière et même le drap des morts sur mon guidon.

couché, un petit garçon au visage amaigri mais plein de candeur ; il a fait déjà sa 1ère communion trois semaines auparavant en Italie, avant de venir avec sa mère et sa sœur rejoindre son mari : on me montre le cachet ; je promets de venir apporter la Ste Communion, le premier vendredi du mois, à la grande satisfaction de l'enfant et de la mère, avec qui je m'explique plus par signes que par paroles. Malheureusement quand, l'avant-veille du jour indiqué, je revins pour un autre malade, j'appris avec tristesse que l'enfant, le lendemain de ma visite, avait été transporté à Chaulnes, qu'on venait de le ramener et qu'il était mort dans le courant de la nuit précédente. J'étais désolé de n'avoir pu être prévenu à temps ; j'allai immédiatement essayer de consoler les parents et, le premier vendredi de mars, après avoir béni le corps de l'enfant à découvert dans le cercueil, je fis les cérémonies de l'enterrement, au milieu de nombreux ouvriers italiens, recueillis et consternés, montrant ainsi leur sympathie pour le deuil si dur (c'était le quatrième enfant qui mourait) d'une famille dans l'exil.

Le service des malades me prenait aussi du temps ; c'est ainsi que M. le Supérieur m'envoya un jour près d'un vieillard, qu'après plusieurs visites, je consolai de mon mieux ; il communia et put s'en aller devant Dieu après avoir reçu tous les secours de la religion.

L'un de ces infirmes, voulut, après sa communion, me faire déjeuner avec lui : désormais il n'était plus seul : le missionnaire (plus content encore que le malade) pourrait, grâce à sa bicyclette, le visiter, mais Dieu, par sa présence eucharistique, l'avait bien autrement encore consolé et rassuré. Quels beaux tableaux parfois dignes d'un grand peintre que telle ou telle communion de vieillard faisant effort pour s'agenouiller, prier, de façon à recevoir le plus dignement possible, dans son pauvre baraquement, le Dieu consolateur des humbles et des souffrants.

J'eus aussi des baptêmes à faire, sept en tout. En voici dont l'histoire rappelle par certains côtés extérieurs une scène évangélique. Un jour, après la Messe, une personne me dit : « Si vous repassez dans la semaine, vous aurez l'occasion de décider une famille à faire baptiser ses enfants ». Quelques jours plus tard, repassant dans le même pays, pendant que je parlais à cette dame et à son mari : « Tenez, dit-elle, voici la mère des petits enfants dont je vous ai parlé, qui vient à la fontaine puiser de l'eau dans notre cour. Doucement je sors, m'approche et, après les politesses et saluts d'usage, j'interroge. Mes offres de ministère sont acceptées, et après quelques renseignements et explications, je lui fais espérer que ses désirs seront rapidement réalisés. Cette femme ne pensait certainement pas qu'en venant puiser cette eau au puits, elle

emporterait la promesse qu'une autre eau, celle de la grâce baptismale, coulerait sur le front de ses enfants pour en faire des chrétiens. Après avis de M. le Supérieur, il est convenu que les baptêmes se feraient — et cette fois, le Père étant présent, — le lundi de Pâques ; les trois enfants, deux petites filles, l'une de cinq ans et demi, l'autre toute jeune et un petit garçon de quatre ans, les deux aînés non sans un peu de résistance au moment de l'imposition du sel et des onctions, eurent en effet le bonheur de devenir les héritiers du ciel au milieu de la joie commune.

Deux autres baptêmes (un enfant d'un an, un autre plus jeune) eurent encore lieu, mais à domicile, ce qui est permis là où il n'y a pas de fonts baptismaux.

***

Il est une occupation qui, à cause du temps qu'elle prend et des résultats psychologiques et autres que j'ai pu en tirer, ne doit pas être passée sous silence : je veux parler des quêtes du « denier des cultes » et des vocations. Ces quêtes m'ont donné l'occasion d'aller frapper aux portes des habitants de sept ou huit villages ; j'entrais dans tous les baraquements et « tonneaux », qu'ils fussent du centre de l'agglomération ou à l'écart, ou parfois sur une île de la Somme. Étaient-ils habités par des étrangers ? Quel accueil allait-on me réserver ? Je fus très vite rassuré, si toutefois j'avais eu besoin de l'être ; partout on me reçut avec amabilité et, sauf de très rares exceptions, on me remit l'obole demandée ; l'accueil fut moins sympathique de la part de certains gros chiens de ferme dont l'un en particulier m'aurait fait un mauvais parti, parce que je n'avais pas passé par la porte ordinaire, sans l'intervention du propriétaire. Au cours de mes multiples conversations, j'avais la part la plus petite, car je comprenais — et tout le monde comprend facilement — que le mieux était d'écouter le récit des misères de mes interlocuteurs. Et elles étaient plus grandes que le lot commun à tout homme. Combien ont eu la santé ébranlée par les émotions et les événements des années terribles ! combien de deuils aussi : soldats dont on me montrait le portrait et les décorations, civils tués à la porte de leurs maisons par les obus...

J'ai rarement rencontré l'incrédulité complète : Je ne me rappelle que cette parole d'un homme à qui je disais en recevant son offrande : « Merci, je ne vous oublierai pas ».— « C'est inutile, puisqu'à la mort, tout est mort ». —Une douce et courtoise discussion s'ensuivit, que je tâchai de rendre convaincante et qui laissa mon objectant apparemment moins affirmatif qu'au début. Parfois aussi, j'entendais des réfle-

xions pleines de bon sens comme celles-ci : « M. le Curé, quand des personnes me disent que, Dieu, s'il existait et s'il était bon, n'aurait pas permis la guerre, ni l'évacuation, ni les deuils, ni les misères de toutes sortes, je leur réponds que, s'ils n'avaient pas oublié Dieu, Dieu ne les aurait peut-être pas oubliés, et qu'en tous cas, il a son éternité pour tout remettre en équilibre ». Ou bien cette autre : « Quand je souffre, je me dis : « le Christ sur sa croix a plus souffert, et je sens que ça va mieux, que je suis moins triste et plus courageux ».

Une fois, j'entrais dans une baraque au milieu des marais ; au lieu des habitants que j'y avais vus en septembre, je découvre une foule de petits enfants et trois ou quatre femmes, légèrement étonnées pour ne pas dire un peu effarées ; impossible de se bien comprendre, car ce sont des femmes et enfants d'ouvriers espagnols ; je les rassure en leur distribuant des médailles miraculeuses qu'elles acceptent avec joie. D'ordinaire, je laissais un souvenir à chacun, le plus souvent l'image du Sacré-Cœur avec l'invocation : « Cœur-Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous », qu'on me promettait de réciter et à laquelle je recourais souvent moi-même.

Il faut noter aussi qu'à peu près partout, à l'entrée du prêtre, le même cri semble jaillir spontanément : « Quand aurons-nous un curé, une Église définitive, des cloches ? Nous ne voulons pas que nos enfants meurent sans baptême, qu'ils soient élevés sans religion, nous ne voulons pas vivre, excusez l'expression, comme des bêtes ». « C'est si triste, le dimanche, on ne s'habille plus en costume de fête, on n'entend plus le son des cloches, il n'y a plus de cérémonies ; que faire, alors, sinon travailler comme les autres jours ? » Évidemment il ne faudrait pas exagérer la valeur de ces affirmations et en conclure que, si le nombre des prêtres était grand, tous viendraient chaque dimanche à l'église et feraient leurs Pâques, qu'on baptiserait toujours très tôt les enfants. La réalité empêche un optimisme outré. Quand, par exemple, le missionnaire, qu'il demeure ou qu'il soit de passage, se présente pour engager au baptême, il reçoit parfois cette réponse : « Nous le désirons, comme vous, M. le Curé, mais plus tard, quand le parrain (qui est soldat dans la Ruhr) ou la marraine (qui est employée à Amiens) auront une permission ». Il peut donc arriver, et cela s'est produit pendant mon séjour, qu'un enfant meure subitement sans baptême. Toutefois il reste certain que ces désirs de posséder un curé et de recourir à son ministère dans une certaine mesure, restent très sincères. « Un curé et du pain » — ce mot entendu dans un village dévasté par Henry Bordeaux, il y a plus d'un an, résume bien les idées de ces pauvres gens. Ils ont du pain ; souhaitons — leur des prêtres.

*
* *

Le temps pascal arrivé, il fallait faciliter aux âmes l'accomplissement du devoir de tout chrétien. Comment faire? Des Missions? M. le Curé y avait bien songé, mais c'était sacrifier plusieurs villages pour en favoriser un ou deux. Puis, cette mission qui consisterait surtout en prédications du soir réussirait-elle? Le manque de lumière, le froid, les mauvais chemins, la distance, la présence d'étrangers, tant de difficultés en retiendraient sans doute beaucoup chez eux. Il fut donc décidé comme plus sage que j'irais de pays en pays me mettre à la disposition des personnes désireuses de faire leurs Pâques. Au lieu de dire, comme souvent auparavant, ma messe à Braye, au baraquement ou dans la petite chapelle du presbytère, je partirais, soit la veille au soir, devant alors recevoir l'hospitalité dans quelque maison, soit le matin vers 5 heures et demie, pour confesser et célébrer, la messe de communion.

Viendront-ils? Si cette question angoissante s'était posée pour les messes du dimanche, on pense avec quelle poignante actualité, elle se posait de nouveau. Vu la pratique des années précédentes, il était à prévoir qu'à la différence de missionnaires prêchant en d'autres parties de la France, qui conduiraient de la chaire au confessionnal les foules subjuguées par leur éloquence, je n'aurais pas encombrement au tribunal de la Pénitence (1).

Le mercredi après le dimanche de la Passion, sur 92 habitants je n'eus que six Pâques. C'était peu. Cependant, à la tristesse se joignait un vif sentiment de joie quand je distribuai la communion à ces six fidèles. Le Vendredi suivant, dans une direction toute différente, sur 40 habitants,12 personnes se présentèrent à la grande consolation du missionnaire qui souhaitait voir une proportion semblable de chrétiens convaincus dans les autres paroisses. Le samedi j'allai dans cinq villages différents annoncer pour le lendemain la bénédiction des Rameaux. Ce fut une grande joie pour la population, car le Picard tient beaucoup à avoir du buis bénit qu'il placera dans sa maison, sur les tombes des siens, dans les étables et au milieu des champs pour attirer la protection du Très-Haut. Et, de fait, le dimanche des Rameaux, au moins pour les deux

(1) Si je parle de confessionnal, c'est par euphémisme, car en réalité dans la plupart des endroits, j'ai dû en improviser, comme dans cette église-métro, sans sacristie et très petite, où, pendant les confessions les fidèles auraient dû attendre à la porte sous la pluie. Parfois il me suffisait d'utiliser l'embrasure de la porte de ce qui servait de sacristie.

cérémonies du matin, tout le village était rassemblé dans le métro-Église. Je dus, car c'était le désir des habitants, circuler parmi les rangs serrés des fidèles, jetant de l'eau bénite, puis encensant, chaque bouquet de buis bénit. A l'Évangile, aux voix de femmes et de jeunes filles se joignirent, venant du fond de l'Église, des voix d'hommes chantant à plein cœur le cantique : « Au sang qu'un Dieu va répandre ». Je profitai de cette belle assistance pour parler des Pâques. Mon appel fut entendu de quelques personnes, puisque je distribuais sept communions, ce qui marquait un progrès sur les années précédentes. Le jour des Rameaux, même cérémonie à 11 heures dans un autre village, même assistance, et au sermon même insistance de ma part pour que l'on vienne aux Pâques le Jeudi Saint ; là encore un petit nombre répondit à mon appel. Mais à quoi bon céder au dégoût et au découragement ; j'allai dans chaque maison dire ma tristesse d'avoir vu si peu de monde le matin ; en même temps j'invitai au sermon du soir ; on me promit d'y venir. Je croyais bien peu à ces personnes et cependant elles vinrent nombreuses comme aux Rameaux. Au milieu des illuminations (il y avait même un lustre en cristal) se déroula une des cérémonies les plus impressionnantes de mes séjours en ces régions : cantiques et chants vibrants sermon écouté avec attention et respect profond, adoration de la Croix que je pris du Tabernacle pour la présenter aux fidèles, qui tous s'inclinèrent profondément. A voir une telle manifestation de foi, qui eût pensé que, le matin même. si peu avaient consenti à recevoir dans leur cœur le Christ dont la Passion réveillait en eux tant de souvenirs passés. L'après-midi les trois bénédictions de buis promises furent faites sans perte de temps ni accident et je pus rentrer à Braye avant la nuit. Tous les jours de la Semaine Sainte, je fis les mêmes cérémonies pascales : sept paroisses purent profiter de mon ministère. Comme le Jeudi-Saint, le Vendredi soir, je donnai encore un salut et un sermon de la Passion avec nombreuse assistance, et je ne rentrai que tard dans la nuit ce jour là et le suivant à cause des confessions de la veille de Pâques. Je revins dès le matin de Pâques distribuer la communion à trente-deux fidèles puis devant plus de cent personnes je chantai ma première messe de Pâques, avec sermon un peu plus long qu'à l'ordinaire ; Je fis ensuite deux baptêmes. J'enfourchai alors rapidement ma bicyclette pour me rendre à Soyécourt à onze heures un quart. Là affluence encore plus grande : plus de 200 assistants bien que la localité n'en compte que 154 ; mais il en est venu de Vermandovillers et de Fouconcourt. Je n'avais rien à envier aux foules qui pouvaient se presser dans les Églises

de villes, car les fidèles étaient si serrés que l'offrande ne se fit pas sans difficultés.

***

Quel est le résultat de ces démarches. Dans les huit paroisses où j'ai fait faire les Pâques, il y a en environ 100 confessions et communions, sur 8 à 900 habitants ; pour qui juge d'une façon absolue, c'est peu, mais il y a progrès si l'on compare avec les années précédentes, au moins dans la plupart de ces localités. Dans le reste de la mission, la proportion a été ou sera certainement plus grande, car je ne suis pas allé là où le rendement était le plus sûr.

Bien des raisons expliquent l'indifférence du grand nombre, raisons ou plutôt prétextes généraux : situation irrégulière, habitude perdue depuis longtemps, parfois restitution à faire. Dans cette région un prétexte a plus de force : « M. le Curé, on a trop souffert par ici », ou « La guerre en a endurci et blasé beaucoup », ou encore « Notre Dieu à nous hommes, c'est le travail ; nous avons tant de soucis pour les champs et la reconstruction ; j'enverrai ma femme et mes enfants, j'ai tout à penser et à faire ».. Un motif plus plausible pour quelques-uns, quoique insuffisant pour la plupart c'est que je suis venu en semaine où les hommes travaillent très tôt.

Par ces pages on peut se rendre un peu compte du travail que peut faire le prêtre et de celui qui reste à faire : implanter dans ces âmes des convictions plus profondes. Même si le succès ne répond pas aux désirs, le missionnaire peut se dire que sa seule présence est déjà utile, car elle dit à tous : « L'Église s'occupe encore de vous, elle ne vous abandonne pas dans votre misère ». Cette présence console et fortifie. Le prêtre fait mieux encore : il fait descendre sur des territoires où les messes sont si rares, le Christ bien aimé qui ne mit son bonheur et sa gloire sur cette terre qu'à s'entourer d'un cortège de malheureux, de malades, à sécher leurs larmes, leur rendre la santé, et leur donner le réconfort le plus certain et le plus grand de tous, l'espoir d'une vie meilleure. Pour le missionnaire qui reste des années à travailler sur ces âmes, la tâche est plus lourde, mais, insensible au découragement, il reste fidèle à son poste,avec la pensée que son influence n'est pas inutile et qu'un jour germera plus abondante a semence qu'il a jetée...

La journée des Missions à Lille

I. — Préparation laborieuse

Des « Journées de Missions » avaient déjà eu lieu en Amérique, en Hollande et en Belgique. Il parut au P. Desmarquest qu'il serait intéressant d'en organiser une à Lille. Il s'en ouvrit à Mgr. Descamps, vicaire général et Directeur en France de l'Œuvre pontificale de S. Pierre. Celui-ci accepta d'emblée le plan proposé et le soumit à Mgr. Quilliet, évêque de Lille, qui l'approuva et l'encouragea.

Ce plan consistait à *imposer*, pour ainsi dire, *la pensée des Missions*, à toute la ville de Lille, durant toute une journée, et cela par quatre moyens, à employer simultanément dans toutes les paroisses de la ville :

1° *La prière* : une communion pour les missions serait demandée à toutes les personnes pieuses.

2° *La parole* : des prédications sur les Missions et par des Missionnaires, seraient faites le même jour, à tous les offices, dans toutes les paroisses ; des conférences avec projections seraient données sur les Missions, dans différentes salles.

3° *La vue* : la journée des Missions serait précédée par une exposition d'environ 8 jours, qui montrerait au public tout ce qui peut lui faire connaître et apprécier les œuvres, la vie, les besoins, les résultats des Missions et des Missionnaires.

4° *L'aumône* : toutes les quêtes seraient faites ce jour-là pour les Missions.

Il fut décidé :

1° Que toutes les Congrégations missionnaires seraient invitées à prendre part à cette manifestation. 2° Que les Prédicateurs et les Conférenciers recevraient un large honoraire, mais égal pour tous.3°. Que les frais de voyage, le transport des objets à exposer, l'installation de l'Exposition, en un mot toutes les dépenses nécessaires, seraient payées par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à laquelle iraient aussi toutes les quêtes faites dans les paroisses.

Il fut assez difficile de constituer le comité d'organisation ,car tout le monde se dérobait. Finalement il ne resta que le P. Desmarquest, qui prit le titre de « Secrétaire du Comité d'Organisation », comité, il faut bien le dire, complètement inexistant.

Mgr. Descamps avait obtenu de tous les curés de la ville, que le dimanche 3 décembre 1922, troisième centenaire de la canonisation de S. François-Xavier, ils réserveraient

leur église pour les prédications et les quêtes de la « Journée des Missions ». Par délicatesse on avait omis de s'adresser aux paroisses les plus pauvres (S. Vincent de Paul, S. Joseph, S. Benoît Labre). L'événement prouva qu'on avait eu tort, car les curés de ces paroisses furent froissés d'être « laissés de côté ».

Une circulaire fut envoyée à toutes les maisons-mères des Congrégations susceptibles, soit de fournir des prédicateurs ou des conférenciers, soit de prendre part à l'Exposition. Comme la liste de ces maisons-mères n'existe pas en France, on se documenta comme on put.

On trouva Prédicateurs et Conférenciers, même des Conférencières qui devaient spécialement s'adresser aux dames : la Mère générale des Dames de Saint Maur, qui revenait du Japon, et une sœur blanche de N. D. d'Afrique, qui accepta de parler aux ouvrières de Fives.

Beaucoup plus difficile fut l'organisation de l'Exposition, Sur l'indication de Mgr. Descamps, elle fut confiée à la Mère Monique, provinciale de Paris des Franciscaines missionnaires, qui s'y donna tout entière. Mais combien de congrégations se récusèrent !

Difficultés aussi pour obtenir un local. Sans doute Mgr. Quilliet céda la grande salle de l'Evêché (24 mètres sur 8), ancienne salle de bal de la préfecture. Mais pour en jouir, il fallait s'entendre avec l'Université catholique, qui y a institué des conférences à des jours déterminés. Après de longs pourparlers, on obtint que la salle fut laissée libre entre le mercredi 22 novembre et le mercredi 6 décembre, en tout 13 jours. De ces 13 jours, 5 furent pris pour l'installation et un et demi pour l'emballage final ; il n'en restait donc que 6 pour l'Exposition elle-même. On aurait voulu en avoir 8, dont deux dimanches, mais ce fut impossible. Evidemment les frais d'installation : transport des marchandises (aller et retour), électricité, menuisier, tapissier, fleuriste, etc. étaient, comme nous l'avons dit, à la charge de la Propagation de la Foi.

Pour tout ce travail, un petit groupe de Dames montra un dévouement admirable. L'âme en était Mme Verley-Bollaert chez qui l'on se réunissait environ deux fois par semaine, pour régler les détails et se partager la besogne.

Il fallut aussi préparer l'opinion publique. Ce fut le but des notes successives, de plus en plus précises et dévelloppées, qui parurent dans la Semaine Religieuse, la Croix du Nord», la « Dépêche», le « Télégramme». Des pancartes, provenant de la paroisse S. François-Xavier de Paris, et contenant des textes relatifs au zèle des âmes, encadrés de gravures et images de Missions, furent affichées aux portes des églises. Des circulaires, indiquant les différentes manifes-

tations de la « Journée des Missions »., furent distribuées par paquets dans les collèges, pensions, institutions et groupements divers, afin que les enfants les remissent à leurs familles.

Une grande affiche, donnant le programme complet de la « Journée des Missions », avec les noms des 16 prédicateurs, des 4 conférenciers et des 2 conférencières, signée de Mgr. Descamps, vice-président du conseil central de la Propagation de la Foi, fut placée dans toutes les églises de la ville. Enfin Mgr. Quilliet fit insérer dans la Semaine religieuse et lire dans toutes les chaires, une lettre, également reproduite par la « Croix du Nord », et adressée au clergé et aux fidèles de Lille, pour leur recommander la « Journée des Missions ».

II. — L'Exposition

Les caisses pour l'Exposition, après s'être fait attendre bien longtemps, arrivèrent coup sur coup les derniers jours. La Mère Monique, venue avec deux sœurs franciscaines, traça les grandes lignes de l'installation. Des étagères en planches furent placées le long des murs, et même devant les baies des fenêtres. Une pancarte sur calicot portant : « Exposition des Missions — Entrée libre », se balança dans la rue, au-dessus de la porte de l'Evêché. Les représentants des Missions exposantes arrivèrent et ouvrirent leurs caisses. Le Comité regretta d'avoir accepté les envois de Congrégations qui ne furent pas représentées, comme les Missions africaines de Lyon, les PP. d'Issoudun. Il avait assumé là une responsabilité trop grande.

Chaque congrégation reçut son emplacement. Au milieu de la salle se trouvait une grande table où chaque Congrégation pouvait étaler, pour les vendre à son profit, les objets qu'elle voulait. Sous la tribune du fond, on avait installé un salon de thé.

L'exposition fut ouverte le mercredi 29 novembre au matin, sous la présidence de Mgr. Quilliet. A la place du trône épiscopal, les Lazaristes avaient dressé un autel, avec croix, chandeliers, vases sacrés, etc., en émaux cloisonnés de Chine, de toute beauté. A leur gauche les PP. Jésuites de la Province de Champagne exposèrent des objets provenant de leurs trois missions : C. C. M. Puis vinrent les Religieuses Auxiliatrices du Purgatoire, avec beaucoup de vues, de photographies, de travaux féminins, de costumes. On voyait ensuite les Catéchistes missionnaires de Marie-Immaculée établies aux Indes ; puis les Sœurs de Cluny, et à leur suite les Missions africaines de Lyon. Le stand de ceux-ci

était surchargé d'idoles, de fétiches et d'objets grossiers de l'art primitif des indigènes.

Les sœurs franciscaines missionnaires de Marie avaient envoyé des objets de valeur, en particulier des tapis du Maroc, donnés par le maréchal Lyautey et destinés à être vendus (l'un d'eux fut vendu, en effet, 1.700 fr.), des pierres précieuses de Madagascar, de l'argenterie ciselée des Indes, etc, etc. Les Sœurs blanches de N. D. d'Afrique, et à leur côté les PP. Blancs, avaient de belles et grandes photographies en couleur, parlant aux yeux. Puis venaient les Petits FF. de Marie, les Marianistes du Japon, les PP. du Sacré-Cœur d'Issoudun, les Oblats de Marie.

L'entrée de l'Exposition était gratuite. Pour couvrir les frais et soulager d'autant la Propagation de la Foi, on eut l'idée de faire une tombola. Madame Verley se procura des lots en quêtant tous les exposants qui donnèrent généreusement des objets pittoresques et attrayants. Il y eut environ 120 lots, qu'on mit bien en évidence. Des jeunes filles circulaient dans la salle pour placer les billets. Le prix de ces billets était de 1 franc, et on en plaça plus de 3,000. Ce qui fit dire à un visiteur, que l'entrée de la salle était bien gratuite, mais non la sortie. Le tirage se fit le dernier jour, 4 décembre, et la liste des numéros gagnants fut publiée par plusieurs journaux. Les lots portant collés ou épinglés les noms de leurs propriétaires, attendirent, et un bon nombre ne furent pas réclamés.

L'Exposition était ouverte de 9 heures à midi, et de 14 heures à 17 heures. Avant l'ouverture, beaucoup de personnes attendaient déjà dans la rue. Il fallut, le dimanche, autoriser le collège Saint-Joseph à venir en dehors des heures réglementaires. Souvent l'affluence des visiteurs était telle, qu'on était obligé de maintenir les arrivants dans la cour, afin de permettre à ceux qui occupaient la salle, de s'écouler peu à peu. Les écoles, les patronages, les pensionnats venaient par groupes, et alors on s'écrasait littéralement dans la salle trop petite. Des automobiles de maîtres stationnaient sans cesse devant la porte de la rue, surtout le soir. Il est impossible d'évaluer exactement le nombre des visiteurs. Cependant d'après des calculs assez plausibles, il ne serait pas inférieur à 20.000.

Le second jour il y eût un petit incident. On avait dès le début fait placer l'électricité pour augmenter l'éclairage insuffisant de la salle. Or soudain les lampes électriques s'éteignirent. On n'avait pas prévu ce coup, et les becs de gaz, non munis d'ailleurs de manchons, ne purent être allumés. Des bougies adoptées furent reconnues dangereuses, comme pouvant provoquer un incendie. On y renonça donc, malgré la présence dans la salle de quelques extincteurs, de sorte

qu'on fut près d'une heure dans des ténèbres presque complètes. Par bonheur le public ne s'affola point et beaucoup de personnes restèrent à causer sans se voir. C'est alors qu'une main indélicate enleva un billet de 50 francs. Mais le remords amena le repentir, et le billet fut restitué par l'intermédiaire de Mgr. Quilliet.

L'Exposition dura encore le lundi 4 décembre. Comme la salle devait être libre le mercredi soir, on eut juste un jour et demi pour tout enlever. Ce fut un grand branle-bas. Plus de 20 emballeurs, soit salariés, soit de bonne volonté, travaillèrent à la fois. On avait conservé à l'Evêché les caisses et leurs inventaires, et tout alla rondement. Par bonheur il n'y eut ni objets cassés, ni objets perdus.

Des reporters visitèrent l'exposition, en quête d'un article. La *Dépêche* fut un peu parcimonieuse, mais le *Télégramme* et la *Croix du Nord* insistèrent sur le spectacle unique présenté par l'Exposition, et sur les nombreux représentants que le Nord avait dans les missions. Par dessus tous, la « Semaine religieuse » présenta à ses lecteurs une synthèse complète, documentée, chaleureuse de l'Exposition.

On profita aussi de cette Exposition pour recueillir des inscriptions dans les œuvres de la Propagation de la Foi, de la Sainte Enfance et de Saint Pierre Apôtre, pour le clergé indigène des Missions. Beaucoup de bons chrétiens ont oublié de donner leur nom à ces œuvres. Aussi des tables avaient été installées aux deux extrémités de la salle, chargées d'imprimés de propagande, et des secrétaires dévoués recueillaient à la fois les noms et les souscriptions.

Disons tout de suite que pour, obtenir un résultat plus étendu, on s'adressa aussi au Président général des Conférences de S. Vincent de Paul pour toute la ville de Lille, M. Eugène Rigot-Dubar. Celui-ci chargea des confrères de s'installer, le 3 décembre, au bas de chaque église, près de la porte, avec une table, des listes, une plume, et d'y recueillir non de l'argent, mais des noms et adresses pour les 3 œuvres en question. Les prédicateurs devaient annoncer en chaire l'installation et le but de ce « bureau ». De fait on recueillit ainsi un grand nombre d'adhésions nouvelles. Noms et adresses furent livrés aux vicaires chargés de l'œuvre dans les paroisses.

III. — La journée même des Missions.

On préluda à la grande Journée des Missions par la 1ère conférence annoncée, celle de la R. Mère Marguerite-Marie, Supérieure générale des Dames de Saint-Maur, qui eut lieu le vendredi 1er décembre, à 5 heures du soir, dans la salle

paroissiale de Sainte-Catherine. Cette conférence était réservée aux dames et jeunes filles, et l'entrée en était libre. La Révérende Mère parla du rôle bienfaisant de la femme et de la religieuse aux Missions, dans les œuvres d'assistance, dans les œuvres d'enseignement et dans l'apostolat. Ce fut parfait comme fond et comme forme.

Les 22 orateurs qui se firent entendre le 3 décembre, se partagent ainsi : 5 Jésuites, dont un scolastique chinois, 3 PP. des Missions Etrangères, 2 Franciscains, 2 PP. Blancs, 2 Lazaristes, un P. du Saint-Esprit, un P. des Missions Africaines, un Marianiste, un Dominicain, un P. de Picpus, un Oblat de Marie Immaculée, deux Religieuses. Le « Comité » avait désigné à chacun la paroisse et la salle où il aurait à parler, et s'était occupé de leur logement.

Les sujets des prédications avaient été indiqués sur l'affiche, et cela plut beaucoup au public. On avait demandé aux orateurs de ne pas dépasser 20 minutes. Dans l'ensemble on fut satisfait.

Pour faire les quêtes, il fallut mobiliser près de 60 dames, ce qui ne fut pas facile. Dans certaines paroisses, aux quêtes faites dans l'église, on en ajouta d'autres à la porte, car dans l'église même on n'atteint jamais tout le monde. Pour ces dernières, on fit appel à des élèves de l'Icam, qui acceptèrent volontiers. Le résultat de l'ensemble de ces quêtes fut magnifique. Dans une paroisse la quête atteignit 2100 fr. ce qui de mémoire de M. le Curé (qui est dans la paroisse depuis 40 ans) n'était jamais arrivé ! Le chiffre le plus élevé fut de 2.800 francs.

Quoique la « Journée » eût été limitée à la ville de Lille, quelques communes des environs : Comines, Wambrechies, etc., à l'insu des organisateurs, firent également ce jour-là prêcher et quêter pour les Missions, et ajoutèrent le montant de leurs quêtes à celles de Lille.

Suivant un usage consacré, les curés étaient autorisés à prélever sur chaque quête, pour leur propre paroisse, un « quantum » et des gratifications pour les employés de l'église. Le montant de toutes les quêtes fut centralisé à l'Evêché.

Le « clou » de la journée fut la grande cérémonie à Saint-Maurice, qui eut lieu à 15 heures et dura 2 heures. L'église, ouverte à 14 heures 1/2, fut bientôt bondée. Un service d'ordre fait par les jeunes gens et les hommes des œuvres paroissiales, munis de brassards, eut surtout pour but de maintenir libre la « piste » du parcours de la procession. Le séminaire académique vint renforcer le clergé séculier. Mgr. Quilliet présidait, entouré de prélats et de chanoines.

On chante d'abord les petites vêpres. Puis Mgr. de Guébriant, des Missions Etrangères, monte en chaire, ayant

à ses côtés deux chanoines. Il parle pendant près de 3/4 d'heure de sa visite apostolique en Sibérie, sujet neuf et intéressant, religieusement écouté.

Un vicaire monte ensuite en chaire pour expliquer le plan et l'ordonnance de la procession costumée. Pendant que que la chorale, massée au pied du petit orgue, commence ses chants, cette procession s'ébranle. Les premiers groupes représentent le vie de N-S. : Rois Mages, Apôtres, et n'offrent rien de bien neuf. Il n'en fut pas de même des groupes suivants, qui figurèrent l'apostolat parmi les nations. D'abord la Sainte-Enfance. Un Enfant Jésus est entouré de petits enfants : 3 indiennes, 3 chinoises, 3 japonaises, 3 esquimaudes. Puis la Ste Eucharistie, symbolisée par un calice porté sur un brancard, d'où partent de longs rubans, images des fleuves de grâces qui aboutissent à l'Europe, à l'Asie, à l'Afrique, à l'Amérique et à l'Océanie, représentées par 5 couples de fillettes, aux costumes de 5 couleurs différentes. Ensuite s'avance la statue de S. François-Xavier, portée par 5 scolastiques de la Compagnie de Jésus, un Chinois et d'anciens ou futurs missionnaires.

En dernier lieu vient le grand char de 6 mètres de haut, qui représente le vaiseau de l'Eglise voguant sur la mer du monde. Au sommet, l'Eglise, une femme, debout, coiffée de la tiare et portant la croix triple du Saint-Siège. De ses pieds part un grand filet de pêche, qui retombe sur la barque et les flots, enserrant toutes les nations. Celles-ci sont représentées par un petit arabe, un petit nègre, un petit chinois, etc., en tout 5 ou 6 enfants. Par derrière, les Anges sont prêts à tirer le filet. Ce sont d'autres anges qui, par terre, appuyés à des traverses invisibles, font avancer et manœuvrer sans bruit cette grande barque, qui semble glisser sur ses roues caoutchoutées.

Des groupes de circonstance précédaient le char : celui des religieuses missionnaires, de toute robe et de toute cornette, et celui des religieux où les surplis à larges manches s'unissaient aux bures brunes et blanches, et les longues barbes aux figures rasées. Il était suivi du séminaire, du clergé, des chanoines, des prélats et des deux évêques.

La foule regardait, attentive, recueillie, satisfaite. Un court salut clôtura la cérémonie. Dans la soirée, des conférences terminèrent cette belle journée. En particulier à Fives-Saint-Louis, une Sœur blanche d'Afrique eut un grand succès auprès des ouvrières, par ses récits et ses belles projections.

Le soir, Mgr. Descamps réunissait à sa table, Rue de Turenne, Mgr. de Guébriant, les prédicateurs, les conférenciers et l'organisateur, en tout 20 convives. C'est là que s'affirma de nouveau cette belle union de toutes les missions dans la

charité de Notre-Seigneur, et qu'on s'essaya à esquisser un organisme central des Missions, qui manque totalement.

Espérons que cette journée se renouvellera ailleurs qu'à Lille, pour le plus grand bien de la Propagation de la Foi et des Missions.



MISSION DE CHINE

L'influence chrétienne en Chine

Quelques statistiques

Je voudrais bien qu'un linguiste distingué, connaissant bien toutes les finesses de la langue anglaise, nous donne la traduction ou le résumé de quelques chapitres du « *Christian occupation of China* » publié en 1922. C'est un bien gros livre, et bien rébarbatif, avec ses pages de chiffres, ses tableaux, ses statistiques, ses cartes !.. Mais pas du tout, il y a des choses fort instructives.. il y en a même de très amusantes, Voulez-vous me permettre d'en résumer quelques pages, en deux chapitres, et un N-B.

CHAPITRE I

Les séminaires de théologie

(Dédié à ceux qui se figurent que tout marche très bien chez les protestants).

Le ton du chapitre entier est infiniment triste et pessimiste (p. 417). Pour la Chine entière, le nombre des écoles de théologie, assez variable selon les années (30 en 1917, 20 en 1920), se réduit en somme à 13. Ceci vient de ce que, à part 3 ou 4 sociétés qui ont leurs séminaires à elles, beaucoup d'autres « *some of which are widely diverse* », réunissent leurs élèves : 7 séminaires ont des membres de 3 à 8 communions séparées. Il paraît que ça va bien quand même. Donc, 13 institutions, représentant 26 sociétés (sur 130) et 376 théologiens. D'ou viennent ces élèves :

26 sortent des Senior Colleges, où ils ont dû passer au moins 2 ans.
65 sont gradués des Junior Colleges.
275 ,, ,, des Middle Schools.

Donc : 1° Grande inégalité d'instruction des recrues :
2° D'où l'enseignement théologique se donne aux uns en anglais, aux autres en chinois !

Ecoutons les doléances du rédacteur : Ce tableau du

recrutement ne peut que plonger dans de pénibles réflexions ceux qui poursuivent le progrès du mouvement chrétien en Chine. Il montre que 96 élèves seulement, sortis des collèges, se préparent au ministère, donc une moyenne de 32 par an. C'est peu, en regard des 400.000.000 d'âmes à évangéliser et des 350.000 nourries dans la vie chrétienne. A un autre point de vue, quel contraste avec les efforts faits pour la haute Éducation chrétienne ! Tous les collèges (Senior et Junior), entretenus à si grands frais, leurs personnels si importants, administratifs et enseignants, le temps et les forces dépensés outre-mer et en Chine, tout cela, qui a pour premier but de fournir à l'église des **leaders** chinois qualifiés, n'a réussi, après tant d'années, à envoyer dans les Séminaires que 32 hommes par an... (peut-être aussi quelques sujets à l'étranger). Et le corps professoral ? Les séminaires « *seem pitifully understaffed* ! ! » Le corps professoral est tout à fait insuffisant.

Conclusions du rapporteur : « L'avance du mouvement chrétien est arrêtée, par manque de recrutement chinois à la hauteur. L'idéal que les missionnaires ont eu de la qualité des ouvriers de l'église chinoise, qu'ils déssiraient avoir comme collègues et successeurs, pour le bien de l'église de Chine et de la nation a été « *amazingly low* », étonnamment bas ! »

N. B. — Notons une différence sensible des élèves théologiens ; en 1917 : 659 — en 1920 : 376.

Question annexe. — Une enquête sur les *vocations* parmi les fils de *pasteurs* : (cf. p. 382). Sur 346 réponses de jeunes gens capables de se décider d'eux-mêmes, 38 seulement choisissent le métier paternel. Pourquoi pas plus ? Les uns donnent des raisons spirituelles (manque de vocation ? ?) d'autres y vont plus crûment : nous sommes à même de savoir, par expérience, que le Ministère est tout à fait une position « *unattractive* », et sans compensations adéquates, ni spirituelles, ni sociales, ni financières.

Ce qui est prouvé par le

Chapitre II.

1. *Enquête faite auprès des pasteurs indigènes*

(Dédié aux mêmes)

Sur 7000 environ (ordonnés ou non), 1400 ont été interrogés : 750 environ ont répondu : une glane ! — Des réponses inutilisables, d'autres contradictoires. Donc impossible de

généraliser (p. 382). Voici quelques-unes des questions, et des réponses.

D.—Quelle éducation avez-vous reçue ?—RR. : 7 % gradués de collèges ou ayant passé au moins un an dans un collège ; 25 % élèves de Middle schools ; le reste, les 2/3, « une bonne éducation chinoise !» — 450 (sur 750) ont eu une éducation spéciale ; 20 % rien d'autre que le « Bible training school » ! — Donc, formation intellectuelle médiocre.

D.— Combien dépensez-vous chaque année pour vos « papers » et livres ? — RR. 4 groupes : 1) 4 pasteurs dépensent de 50 à 250 doll. Ils sont bien payés, et ont de beaux postes dans l'enseignement. — 2) 16 pasteurs, environ 30 doll. — 3) 270 de 7 à 8 doll., livres et journaux. — 4) 450 et plus dépensent en moyenne 2 doll., quelques uns plus, d'autres, pas une sapèque. Un « se contente d'une revue de mission qu'un ami lui passe ». Tel « achète un hymn-book ». Un autre : « Du papier, des plumes, de l'encre pour mon gosse qui est à l'école ; rien de plus ». — La plupart s'excusent : « Pas le sou, quand j'ai acheté de quoi manger ». — « J'ai des dettes ». — « La Bible qui règle la famille, gouverne l'Etat et pacifie le monde, ça me suffit ! »...

D. — Au prix où vous estimez la vie, êtes-vous assez payés ? (*base* : une famille de 5 personnes) — RR. : On a fait la moyenne de l'estimation du prix de la vie, il diffère suivant les provinces : v. g., au Kiang-sou, 22 doll. 80 ; 26 pasteurs reçoivent moins, 27 plus ! Pour toute la Chine 458 reçoivent moins que la moyenne du prix de la vie dans leurs provinces, 222 plus. Ceci ne nous dit pas combien se plaignent, sur les 750. Mais beaucoup de plaintes : « Salaire insuffisant ». — « 13 doll. par mois, ça ne suffit pas, pas pour nourrir 3 personnes ! » — « Si on ne m'augmente pas, je ne resterai pas longtemps ! » — « Si ce n'est de pauvres *boys*, élevés par l'église, qui donc, ayant un peu d'instruction et d'éducation, se soucierait d'un métier si misérable ! ».

D. — Votre église est-elle prospère ? si oui, pourquoi ? si non, pourquoi ? — RR. : Dépouillement des 750 bulletins : 250 oui ; 287 non ; 300 couci-couça ! Impression : « Marking times ». — Et les raisons ? — Pour les *oui*, beaucoup répondent : « Nous avons bien travaillé ! » — « Il y a longtemps qu'on travaille ! on y met du sien... ». En somme rien de saillant, et surtout de surnaturel. Mais voilà moins banal : « Si ça va ?. Je crois bien ! parce que quatre aveugles ont recouvré la vue et deux paralytiques leurs jambes » ! — « Moi, je le dois aux écoles du gouvernement, qui ont jeté par terre les superstitions ! »...

Pour les *non* : « Nous sommes trop peu !... Les ouvriers sont de qualité inférieure ! recrutés dans les basses classes !...

Les prédicants sont personnellement indifférents et manquent de foi !... Ils n'ont pas de cœur à l'ouvrage !. ils ne s'entendent pas toujours !... — Les chrétiens, de nom seulement, nous nuisent beaucoup !... Avec un si petit salaire, quand la vie est si chère, on ne peut vivre ou remplir ses obligations sociales comme il le faudrait... On ne peut entretenir de rapports sociaux (des relations) et on passe pour un mal élevé... Cela éloigne les amis et, quand les amis sont partis, c'est dificile de les faire revenir ! — Le ministre doit s'occuper de ses intérêts et des affaires de la famille : il n'a pas de domestiques : il n'a point le moyen d'acheter « papers and books » ; alors l'église n' est pas prospère »..... Et le rapporteur ajoute : « Le changement dans les conditions économiques, l'opposition de la « gentry », l'inquiétude politique, sont des obstacles sur le sentier du progrès, très réels ; Les pasteurs chinois en tiennent trop compte. Pour les découragés, les faibles de foi, les indolents et les tièdes, ils apparaissent comme des montagnes inamovibles ». — Voilà : je laisse tirer les conclusions !

2. *Les Protestants et les écoles. — Année 1920*.

Leurs efforts pour établir et rendre florissantes leurs écoles de tous genres sont un fait indéniable : ils y sacrifient beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent. Leur succès est-il en rapport ?

Voici des statistiques, a peu près complètes, semble-t-il, assez à jour, et évidemment sincères : gros chiffres comme nombre d'écoles (A), gros chiffres comme nombre d'élèves (B) : cependant il manque une colonne qui indiquerait assez bien — je le crois du moins — comment ces établisements sont fréquentés, i.e. la moyenne d'élèves par école (C) ; la voici :

	A.	B.	C.
Lower Primary Schools.	6012	169.146	28,13
Higher Primary Schools.	800	29.778	37,22
Middle Primary Schools.	231	13.196	57,12
Colleges of University Standing	16	846	52,86
Normal training schools.	28	486	17,32
Bible training schools.	123	2847	23,13
Theological schools.	20	376	18,80
Industrial training schools	30	1429	47,63
Orphanages	25	1733	69,32
Other Philanthropic Institutions	44	1577	35,79
Kindergartens	134	4147	30,94

La moyenne, en somme, n'est pas très élevée. Il y a bien des établissements qui semblent assez mal peuplés d'élèves. Prenons seulement le *Kiang-sou* :

Lower Primary Schools : 7 écoles ont moins de 20 élèves.

Higher Primary Schools : 3 ont moins de 10 élèves ; 4 ont moins de 20.

Les statistiques sont peut-être incomplètes : v. g. Tsongming aurait 5 professeurs et 0 élèves : Joukao et Tong-hai, 14 et 13 élèves,sans professeurs !— ? ? ? — 18 sous-préfectures n'indiquent rien. Le corps professoral, pour toute la Chine, est de 14.493 étrangers ou chinois pour un total de 239.400 élèves. En comparant les statistiques de 1915 et celles de 1920, nous remarquerons que l'instruction supérieure subit une crise : diminution des élèves et des écoles.

	Écoles		Élèves	
	1915	1920	1915	1920
College of University stand.	24	16	1144	846
Normal training Schools.	120	28	3219	485
Theological Schools.	29	20	659	376
Les Middle sch. se soutiennent.	216	231	13.369	13.196
Les Primaires progressent :				
Lower Primary Schools	4748	6012	120.796	169146
Higher Primary Schools	464	800	173.25	29.778

Remarques : 1º) Chacun pourra tirer ses conclusions suivant la nuance de son esprit : il semble bien pourtant qu'il n'y ait pas lieu d'être béatement ébloui.

2º) Laissons parler les statistiques, sans vouloir faire des comparaisons. Allez-vous en comparer le nombre des élèves des Protestants (239.400) avec celui des élèves des Séminaires et Collèges des Missions Catholiques d'après la brochure de Tou-sè-wei, (21 Nov. 1922) : en additionnant, ça fait un total d'un peu plus de 40.000 ; mais des Vicariats n'ont rien indiqué ; beaucoup d'autres sont évidemment incomplets ; enfin on laisse de côté les « écoles de prières » dans beaucoup desquelles on fait autant de *tze* que dans les *Lower* des Protestants, leurs Kindergartens, etc... Allez-y voir ! mais ne comparez pas !

Cela ferait une comparaison dans le genre de celle que j'admirais dernièrement : Comparaison des Missions Catholiques et des Missions Protestantes : 2380 *prêtres* catholiques contre 31.160 *prédicants* ; seulement, dans ce gros nombre de prédicants, (dont 24.590 indigènes) il y a de tout : des colporteurs, des maîtres d'école, des messieurs, des dames, des nurses et des apprentis-nurses (*i.e*, hommes et femmes). Les « Ordained men » protestants sont seulement 2.306.

3. *Les Protestants au Kiang-sou*

Ne nous imaginons pas que le Kiang-sou soit la province où les Protestants ont le mieux réussi : Elle ne vient pour le nombre des communicants (29.783) que la quatrième, après le Koang-tong, le Chantong, le Fou-kien ; pour la proportion de communicants par 10.000 habitants, que la sixième avec une moyenne de 8,9. Et pourtant c'est la province où il y a le plus de Sociétés de Missionnaires. « La présence de grandes villes et de ports ouverts, de bonnes positions stratégiques, ont attiré au Kiang-sou ces sociétés. Une quarantaine en tout sont représentées : 23 travaillent réellement à l'évangélisation : 17 sont vouées à l'éducation, à « l'administration » ou sont des « Bible and Tracts Society. » Ces sociétés diverses travaillent souvent sur le même terrain : Shang-hai, Nan-king, Sou-cheou, Tchen-kiang, Yang-tcheou sont franchement des « champs » communs. La moitié des sous-préfectures sont occupées par plus d'une société.

Le rédacteur déclare mélancoliquement : « Je laisse à d'autres le soin de dire si cet amalgame est un bien ! ! ! » Il ne semble pas, puisque justement le « China Continuation Commitee » a essayé d'engager ces sociétés différentes à délimiter leurs champs d'action respectifs et à ne plus empiéter les unes sur les autres. — Avec quel succès ? Mince, semble-t-il, car les réponses sont plutôt évasives ou équivoques, et ne démontrent pas une forte envie de s'entendre. Et l'on se plaint du manque *d'union*. L'occupation du Kiang-sou est largement Américaine : les 3/4 de la Province sont occupés par les sociétés d'Amérique : il n'y a que 3 grandes sociétés anglaises : Church Missionary Society, China Inland Mission, London Missionary Society : les Américains Presbyterians (Sud) sont les plus répandus, mais les Méthodistes ont le plus de communicants : viennent ensuite les Baptistes, les Indépendants, et les Anglicans. Il y a au Kiang-sou 24 résidences, (ou groupes de résidences) centrales de missionnaires, dont 18 Américaines, 1 Anglaise, 5 Internationales. En 1920, le Kiang-sou comptait 938 missionnaires étrangers : plus de la moitié réside à Shang-hai ; 70 % à Shang-hai et Nan-king. Les grosses villes, une douzaine au dessus de 100.000 habitants, absorbent en tout 881 de ces étrangers : il n'en reste plus que 57 pour toutes les petites villes et la campagne. Or 83 % de la population est campagnarde. Notre gros bouquin, qui aime assez les *pourcentages*, nous donne :

21 Miss. étr. pour 1.000.000 d'hab., i.e. : 1 pour 47.018.
32 „ „ „ 1.000 communicants, i.e. : 1 pour 31.

Le staff chinois compte 2.860 employés : 3,1 pour 1 étranger. Ils sont ainsi divisés :

18 % dans les centres de missionnaires
53 % à Shang-hai, Nan-king et Sou-tcheou.
29 % (i.e. 561) dans les postes évangéliques.

ou autrement :

48 % sont employés à l'éducation.
12 % sont employés aux hôpitaux.
40 % sont employés aux œuvres évangél.

Enfin 73 % d'hommes parmi lesquels 21 % *ordonnés*.

Les Protestants prétendent que tout le Kiang-sou est « ouvert ». Bien ! admettons, mais constatons que c'est avec un succès très modéré, et très peu effectivement dans bien des districts : car, voici leurs statistiques :

Nombre de communicants par 10.000 habitants :

A.	Moins de 1 :	16 sous-préfectures.	
B.	De 1 à 5 :	21 » »	
C.	De 6 à 10 :	7 » »	
D.	De 11 à 20 :	12 » »	
E.	De 21 à 30 :	1 » »	Kiang-ning (Nan-king)
F.	De 31 à 40 :	1 » »	Ou-hien (Sou-tcheou).
G.	De 41 à 50 :	0 » »	
H.	De 51 à 75 :	2 » »	(Shang-hai, Hing-hoa).

Shang hai est le bouquet.

Vient ensuite Hing-hoa, sous-préf. au N. E. de Yang-tcheou, où des Indépendants ont créé un véritable ilot de protestants, qui mériterait d'être étudié.. et contrôlé.. car notre rédacteur semble insinuer que ces Indépendants méritent bien leur nom et ne tiennent pas à ce que l'on regarde de près leurs affaires. Eux accusent 3.455 communicants, avec une quarantaine de centres évangéliques.

Sou-tcheou et Nan-king suivent à une certaine distance.

Les campagnes et régions les mieux évangélisées sont situées entre le Yang-tse, le Canal Impérial, et Tchang-tcheou : le Nord du Yang-tse (sauf Hing-hoa) n'a presque rien (y compris Tsong-ming et Haimen).

6 sous-préfectures n'ont pas *un seul* communicant.
26 ,, ont moins de 100 communicants.
18 ,, n'ont point d'écoles de mission.

On compte 460 Centres Evangéliques : (définition d'un Centre Evangélique : un endroit où existe une communauté chrétienne d'au moins 10 communicants ou adultes baptisés, et se fait un service religieux hebdomadaire, ou bien où se trouve un *worker* chinois (au service de la mission ou non) qui fait (ou est censé faire, et même si personne n'y assiste ! ! !) un service religieux hebdomadaire).

Le rapporteur fait d'ailleurs toute réserve sur ce nombre de 460 et constate que ce n'est pas brillant : « Le Kiang-sou

ne montre pas comme le Chantong, le Fou-kien, le Tche-kiang,.. etc. une intensité de travail évangélique : à part la région du Sud-Est, on peut le comparer à certaines provinces de l'intérieur de la Chine, Ho-nan ou Se-tchoan». Pourquoi ?

a) Manque de monde,
b) Arrivée trop récente sur le champ d'action.
c) Manque de fonds (à cause du change !)
d) Difficultés d'acquérir des propriétés.

Ceci laisse rêveur : *a*) Pourquoi parmi les missionnaires, 70 % se terrent-ils dans les grosses agglomérations ? *b*) En bien des endroits les Protestants sont venus quasi en même temps que nous, v. g. Siu-tcheou-fou : Ils y ont seulement 2500 chrétiens, et nous 45.000 ! *c*) ce n'est pas cela qui paraît leur manquer !

Ne pourrait-on pas appliquer à leur apostolat en général, ce qu'ils remarquent *eux-mêmes* pour Shang-hai, différentes *faiblesses* : les voici (page 193) :

1) The failure on the part of members to realize in any great measure the importance of the church.

2) The failure of the church to realize that it must be a working church and that every member must become a working member.

3) Little appreciation by the pastors of the part which the foreign missionary can play in the organisation and work of the church.

4) Leaders too few in number ! ! ! !.

5) No united plan, calling all forces into play.

Voilà tout ce qu'ils trouvent à dire.

Sont-ils au moins satisfaits de leurs ouailles ? Ils ne le disent pas : sauf les méthodistes qui constatent que chez eux : 1°) à peine *une* famille sur 4 a tous ses membres baptisés (ce que l'on peut croire exact aussi pour les autres sociétés, car sur 29.783 communicants, 18.281 sont des hommes 11.502 des femmes). 2°) *une* famille sur 10 « has family prayers. »

4. *Les Ecoles protestantes au Kiang-sou* (*Année 1920*)

A. Etudes Supérieures. Les écoles Supérieures sont plus nombreuses au Kiang-sou que dans toute autre province de Chine.

a) Universités équivalentes à senior et junior colleges : 5 (sur 16 dans toute la Chine) réparties comme suit :

2 à Shang-hai (Shang-hai College et St John University).

1 à Sou-tcheou (University).
2 à Nan-king : University pour *garçons* ; Kin-ling College, pour filles.

En tout elles ont environ 700 élèves, soit une moyenne de 140 par Université.

b) Ecoles Normales : dans plusieurs de ces Universités : Nan-king, Sou-tcheou. St John. Pour les Middle et Primary schools, à Nan-king et au Baptist College de Shang-hai.

Ecoles Normales de filles pour Ecoles Primaires et Kindergarten, à Nan-king et Sou-tchou. On ne nous dit pas combien d'élèves.

c) Quelques-unes de ces Universités ont des Cours Professionnels :

Agriculture	Nan-king
Commerce	Nan-king et Shang-hai
Forêts	Nan-king
Chimie Industrielle,	Shang-hai, Sou-tcheou
Droit	Sou-tcheou
Médecine	St John
Sciences Politiques	id.
Sociologie	Shang-hai
Journalisme	Un essai a dû être tenté je ne [sais où.

On ne nous dit pas combien d'élèves.

d) Middle Schools : (Tchong-hio) : 51, (sur 230 en Chine), avec une moyenne de 65 étudiants, soit un total de 3.323 auquel il faut ajouter 618 étudiantes dans 20 écoles. Elles sont très groupées dans les grandes villes : Shang-hai en a 22, Nanking 8, Sou-tcheou 7, Yang-tcheou 3, Sou-tsien, Tchenkiang, Kiang-yn chacune 2 ; Hai-tcheou, Siu-tcheou, Li-yang, Lou-ho, Tsing-kiang-pou et Ou-si 1. — 12 centres de Mission n'en ont pas.

Les élèves ont en général de 14 à 22 ans (limites extrêmes 12 et 29 ans). Ce sont surtout des enfants de Marchands ; très peu sont de la classe des Fermiers.

B. Etudes Primaires.

a) Primaires inférieures. Le Kiang-sou ne vient qu'au 4e rang, avec 354 écoles et 11. 550 élèves.

b) Primaires supérieures. Le Kiang-sou revient au 1er rang avec 120 écoles et 5.015 élèves : (âge moyen de 11 à 20 ans : limites extrêmes 10 et 25 ans). Total : 16.565 élèves.

« En regardant nos cartes, dit le rapporteur, on est impressionné par la concentration des écoles dans les grandes villes ; puis sutout par la disproportion entre le nombre des écoles primaires inférieures et supérieures dans plusieurs de ces villes : Yangtcheou, 6 et 6 ; Ou-si 3 et 4 : Shang-hai 34 et 43.— On doit en conclure que les parents chrétiens envoient leurs enfants à des écoles primaires inférieures privées ou gouvernementales ou bien qu'on a négligé de nous rapporter exactement le nombre d'écoles de mission.

Plus d'un tiers des centres évangéliques n'ont pas d'écoles primaires. 14 sous-préfectures n'en signalent aucune.

C. Corps Professoral. — Pour les Middle Schools, en général *un* professeur étranger pour *deux* (au moins) professeurs chinois : mais il y a des M. S. qui n'ont pas un seul étranger y donnant tout son temps.

Dans le staff chinois, le moitié des professeurs sont des païens.

Toutes les écoles se plaignent :

a) Du manque de fonds pour payer des salaires adéquats

Salaires mensuels (pour les Ecoles Supérieures) au Kiang-sou (moyenne) :

Prof. de sciences et Math.	35 doll.
Prof. d'anglais	48 doll.
Prof. de chinois	27 doll.
Prof. divers	21 doll.

b) On manque d'hommes et de femmes aptes à enseigner, et bien préparés.

LOUIS HERMAND., S. J..



HORS DE FRANCE

Voyage d'études en Proche-Orient

Extraits de lettres du P. Huby.

Beyrouth, Université S. Joseph, 28-30 septembre 1922.

Me voici enfin débarqué à Beyrouth, après quinze jours de croisière dans la Méditerranée. Comme je sais que quelques détails sur mon voyage vous intéresseront, je me fais un plaisir de vous narrer ce périple.

Le départ de Marseille se fit le mercredi 13 septembre, sans autre incident qu'un retard d'une heure et demie, par une soirée plutôt grise. Au large, j'appris que nous avions été sur le point de rester à quai, un certain nombre de marins voulant devancer la grève de 24 heures qui devait avoir lieu quelques jours plus tard pour protester contre le nouveau règlement du travail à bord. A 4 heures du soir, le syndicat discutait encore ; enfin les plus sages l'emportèrent et à 5 h. 1/2 nous commencions à nous éloigner de la côte de France, avec ce frémissement intime qu'on éprouve à quitter, même avec espoir de retour, les choses qu'on aime. Le « Pierre-Loti » emportait, à destination de Beyrouth, une commission de parlementaires, industriels, professeurs, journalistes, représentants de chambres de commerce, etc., invités par le Gal Gouraud à aller prendre une vision directe de la Syrie. La présence de cette commission n'a pas été sans influer sur la durée des escales. La Direction des Messageries a voulu offrir à ces gros personnages l'occasion de visiter à loisir les villes où nous touchions,et les modestes pélerins comme moi en ont tiré profit.

J'arrivai à Naples le vendredi matin, vers 7 heures. Je pus trouver la résidence des Pères. J'y fus très aimablement reçu par un jeune Père, nouvellement sorti du 3e an de Tronchiennes. Il me procura la joie de célébrer une messe, ardemment désirée, à l'autel de St François de Hiéronymo. De Naples, je fis l'excursion classique de Pompéi ; partis à 10 h., nous arrivions à Valle di Pompei vers 11 h. 1/2. Le trajet est très intéressant. Toute la campagne est d'une fécondité extraordinaire : on voit sur un même champ, une plantation d'arbres frui-

tiers, des vignes magnifiques grimpant à ces arbres et les reliant par des arceaux, sous ces arceaux une récolte de tomates ou autres légumes. Dans l'après-midi, visite de la ville antique, sous la conduite d'un excellent guide qui nous arrête aux seuls endroits vraiment intéressants : forum, thermes très bien conservés, quelques boutiques, maisons patriciennes avec leurs peintures à fresques. Tout professeur de juvénat devrait faire cette excursion. Tel détail concret, brusquement aperçu, révèle dans un éclair la différence entre la civilisation païenne et le christianisme. Devant ces ruines, aucun regret du passé disparu, tellement il était imprégné de sensualité. La destruction a été décisive, et on est presque tenté de s'en réjouir. Après deux heures de promenade à travers les mêmes rues étroites, sur les mêmes dalles qui existaient il y a deux mille ans, nous sortons de l'ancienne Pompéi pour chercher un peu d'ombre, en attendant l'heure du train. A 5 h. j'étais de retour à Naples. A 6 heures du soir, départ pour Malte. Au matin nous traversions le détroit de Messine et contemplions un magnifique lever de soleil sur une mer lisse comme un miroir. Après avoir côtoyé la Sicile pendant une grande partie du jour, nous atteignions Malte vers 6 heures du soir. Le lendemain, dimanche, pleine mer sans aucun rivage à l'horizon. A la demande de l'abbé Wetterlé, l'un des membres de la fameuse commission, je célébrai la messe sur le pont des premières. Les autres jours, j'ai pu dire la messe dans le fumoir des secondes ou dans une cabine, grâce à l'autel portatif que m'avait donné le F. Cartier. Le lundi matin, nous doublons le cap Matapan, passons entre Cythère et la côte. La Grèce est là, tout près, déchiquetée, aride, dénudée. Vers deux heures de l'après-midi nous débarquions au Pirée. On nous avait annoncé des formalités minutieuses pour la descente à terre, des risques d'insultes de la part des Grecs. En fait, tout s'est passé sans le moindre incident. Aucun contrôle au débarquement. L'administration grecque était débordée par l'afflux des réfugiés d'Asie-Mineure et des soldats démobilisés : sur les quais du Pirée, des milliers de personnes étaient campées et l'attitude générale était l'abattement. Les soldats, en uniforme mais sans armes, semblaient se démobiliser eux-mêmes, aller et venir, rentrer chez eux au gré de leur fantaisie. A Athènes, sous un soleil implacable, je n'ai d'abord vu qu'un amas de poussière blanche, aveuglante. Mais le soir, sur l'Acropole,au soleil couchant, la vue était très belle : la pureté des lignes, la douceur des teintes, au loin les collines violettes ou le bleu léger, transparent, de la mer, composaient la parfaite harmonie des lignes et des couleurs.

Ici se place un incident marquant du voyage. A Naples était montée à bord la caravane de l'Institut Biblique, à

destination de Beyrouth et de la Palestine : elle comprenait deux Jésuites espagnols, l'un directeur du Messager du Sacré-Cœur, cinquante ans passés, l'autre, prédicateur, dans nos âges, donc jeune encore ; puis cinq prêtres américains, dont un Jésuite et quatre prêtres séculiers. Un de ces derniers avait 71 ans : à Naples, il s'était joint à la caravane par amour des voyages. A Athènes, ils m'invitèrent à me joindre à eux, ce que je fis. Après avoir visité l'Acropole, comme nous avions 24 h. d'escale, les Américains décidèrent de pousser jusqu'à Corinthe. A 9 heures du soir, nous voilà partis en deux automobiles pour Corinthe (100 kilomètres) par une nuit délicieusement fraîche et des routes plutôt difficiles : mais nos chauffeurs connaissaient très bien leur chemin et leurs voitures étaient excellentes. A minuit et demi, nous arrivions à la Nouvelle Corinthe (4 à 5000 habitants), nous trouvions gîte dans un hôtel de première classe ! Vous pouvez croire que c'était fort primitif : une sorte de natte pour lit, une fenêtre ouvrant sur je ne sais quel lieu d'infection, la musique d'une basse-cour, et les charges des moustiques. Avant six heures, j'étais au bord de la mer pour voir se lever le soleil sur le golfe de Corinthe. Puis l'auto nous emportait vers l'ancienne Corinthe, la Corinthe de S. Paul, sur une hauteur dominant la mer : le pays est complètement dénudé et, sur l'emplacement de l'ancienne ville, il ne subsiste qu'un misérable village de 300 habitants. Les fouilles ont mis à jour quelques ruines de temples, mais somme toute, peu de chose ; rien de comparable au Parthénon, à peine trois ou quatre colonnes entières, et quelques tronçons de la voie principale qui menait au port, aujourd'hui ensablé.

Le retour de Corinthe à Athènes, entre 9 heures et midi, fut une des plus belles promenades que j'aie jamais faites : pendant plus de vingt kilomètres, la route suit une corniche, qui domine la mer, à des hauteurs variables de 100 à 300 mètres. Entre la route et la mer, lumineusement bleue, des bois de petits pins dévalent au flanc de la montagne, verts comme aux premiers jours du printemps ; au-dessus de la route, la montagne, à 800 mètres et plus. Devant nous, la mer, encerclée entre les montagnes et les îles : un enchantement pour les yeux.

Après le Pirée nous gagnons Smyrne, encore fumante de l'incendie qui avait eu lieu huit jours auparavant. Le « Pierre-Loti » est resté en rade : défense aux passagers de descendre à terre. De loin nous apercevons les nuages de fumée qui montent des décombres ; en bordure du quai, près de deux kilomètres de maisons brûlées, dont il ne reste que les quatre murs : la plus grande partie du quartier européen et tout le quartier arménien ne sont plus que des ruines. A distance, nous ne pouvons juger de la profondeur de l'incendie, les

murs des maisons qui bordent le quai masquent l'horizon. On entend des chiffres, difficiles à vérifier : 250 hectares, 30.000 maisons incendiées. Quelques membres de la commission, qui étaient descendus à terre, n'ont pu pénétrer bien avant dans la partie incendiée : les murs écroulés barrent les rues et des cadavres, à moitié dévorés par les chiens, répandent une odeur épouvantable. Sur les quais, nous apercevons une foule grouillante de gens sans abri qui attendent qu'on les embarque. Depuis huit jours, des bateaux grecs, français, italiens, américains, en évacuent sur la Grèce, les îles, Constantinople, et il en reste encore des milliers à transporter. Nous prenons à bord deux à trois cents réfugiés : une vingtaine de Frères de la Doctrine chrétienne, dont l'établissement est complètement détruit ; puis des Sœurs de Saint Vincent de Paul, avec une centaine d'orphelins et d'orphelines ; des Petites Sœurs des Pauvres, avec leurs vieux et vieilles, et aussi des bébés minuscules, de quelques jours, recueillis dans les rues par les Sœurs. Les marins de « l'Edgar Quinet » nous amènent tout ce monde et j'admire avec quelle patience, quelle sollicitude ils transportent ces bébés qui crient et ces pauvres vieilles qui ont peur. On tâche de soulager ces misères de son mieux, on écoute de terrifiants récits. Quant à l'origine de l'incendie, les versions les plus diverses circulent : les uns accusent les Arméniens d'avoir commencé et les Turcs d'avoir continué, les autres rejettent toute la faute sur les Turcs, les autres sur la populace indistinctement. Il est difficile de prendre parti.

Nous partons de Smyrne dans la soirée, traversons les Dardanelles au lever du soleil ; aux passages les plus étroits, des navires de guerre, surtout anglais, veillent. Vers 5h., au soleil déclinant, nous sommes en vue de Constantinople. Au débarcadère, tout un groupe d'amis m'accueillent : les PP. Riondel et Mecerian, — puis le P. Sautier et les six scolastiques qui, arrivés à Constantinople à bord d'un bateau de la Cie Paquet, attendent le «Pierre Loti» pour gagner Beyrouth. Deux jours de repos : le matin, je visite la basilique de Ste Sophie. Dans l'après-midi, nous faisons en bateau l'excursion du Bosphore, aussi riant et verdoyant que les Dardannelles sont austères et dénudées. Au retour, la chaîne du gouvernail se brise, nous manquons échouer, puis restons en panne. Un autre bateau nous prend et nous ramène à Constantinople à la nuit tombée, mais une nuit d'Orient, où palpitent des milliers d'étoiles.

Le « Pierre-Loti » repart de Constantinople, absolument bondé ; parmi les nouveaux passagers, le P. Sautier et ses six compagnons. Nous faisons une seconde fois escale à Smyrne, où nous prenons 350 réfugiés à destination de Beyrouth ; ils s'installent sur le pont. Par bonheur, il fait beau et la

mer est calme. Nous nous arrêtons à Rhodes : nous allons à terre et visitons l'ancienne ville des chevaliers, enserrée entre les remparts. Dans l'hôtel-Dieu sont conservées quelques belles salles gothiques, dignes du Mont-Saint-Michel. Nous commençons à faire le tour des remparts, puis l'heure de rembarquer approchant, nous cherchons un escalier pour descendre dans la rue du port. Impossible d'en trouver ; nous sautons sur une terrasse, en contre-bas du rempart ; de braves chrétiens nous ouvrent une trappe et par l'intérieur de la maison nous gagnons la rue. Cette descente était vraiment pittoresque et sur le « Pierre-Loti » on s'en est bien amusé. La joyeuse bande comprenait avec votre serviteur le P. Sautier et ses compagnons. Dernière escale à Larnaka, sur la côte méridionale de l'île de Chypre. Toutes ces îles grecques se ressemblent : même aspect aride, dénudé ; s'il n'y avait la lumière du soleil, ce serait affreusement triste.

Enfin Beyrouth apparaît mercredi matin, 27, juste quinze jours après le départ de Marseille. A 9 heures, nous arrivons dans le port ; le R. P. Chanteur monte à bord et nous souhaite la bienvenue. A 10 heures nous étions à l'Université.

I. SYRIE.

Damas, le 8 octobre 1922.

Me voici à Damas depuis vendredi soir. Je suis resté huit jours à l'Université St Joseph pour m'acclimater un peu et préparer la présente excursion. J'ai échappé jusqu'ici aux petits malaises qui guettent les Européens nouvellement débarqués, en particulier à « la dingue ». Beyrouth était bien chaud, jour et nuit, exceptionnellement chaud pour la saison, disaient les Pères. La rentrée du collège s'est faite le 4 octobre : professeurs, surveillants, élèves, tout le monde était en nage. Damas est sensiblement plus frais : le soleil y est supportable et on y dort la nuit.

Je suis venu de Beyrouth à Damas en auto, et cependant un peu à la manière orientale, sans me presser. Dans ce pays, le temps ne compte pas. Jugez un peu. Il n'y a pas de service régulier d'autos entre Damas et Beyrouth, ni inversement ; une Compagnie qui avait voulu inaugurer des départs à heures fixes, a fait faillite. On va le matin sur la place où stationnent les voitures et là on débat avec les chauffeurs le prix du voyage : un tarif fixe, ce n'est pas oriental. J'avais pour compagnon le P. Méjasson, qui se rendait à Damas pour affaires. Donc vendredi matin, le Frère acheteur de l'Université nous conduit à la place des voitures et retient pour nous deux places. Il était 7 heures. Mais il faut attendre pour partir

que le nombre des voyageurs soit au complet : la voiture est à six places. Les gens vont et viennent, examinent l'auto, tâtent les pneus, s'informent du prix du voyage, discutent, s'en vont, tournent autour d'autres voitures, comparent, reviennent, discutent à nouveau, quelquefois s'installent, puis comme pris de remords, s'éloignent. Ce petit manège dure deux heures. Nous attendons, disons du bréviaire, repoussons les assauts multipliés de mendiants de tout âge. Enfin à 9 heures, nous partons. L'auto n'est pas de première jeunesse : pendant la guerre elle a été réquisitionnée pour le service personnel de Djemal Pacha. Pourtant on n'y est pas mal assis. Le voyage s'est fait sans accident, mais non sans quelques incidents. Devant une auberge, nous rencontrons une file de charrettes et de mulets,naturellement sans personne pour les garder : les conducteurs sont occupés à boire. Nous longeons lentement le convoi, mais un mulet, attaché á l'arrière d'une charrette, se met en travers de la route, juste au moment où l'auto arrive à sa hauteur. La bête reçoit le capot de la voiture dans les jambes de derrière, plutôt douloureusement. Le muletier arrive ; bordée d'injures de part et d'autre. Mais le mulet n'a rien de cassé, et un mulet n'est pas comme un âne et un chameau : il peut quelquefois avoir tort. Sur une dernière injure, nous repartons. Bientôt après, une panne : un pneu crevé. Trois quarts d'heure d'arrêt, nous contemplons le Liban. Le chauffeur, un Français, conduit prudemment et nous avons la journée devant nous. Vers 11 h. 1/2, seconde panne. Nous sommes à 1/4 d'heure dé Tanaïl. Pendant que le chauffeur répare, le P. Méjasson m'emmène à la résidence de Tanaïl ,où nous avons le temps de déjeûner. A midi et 1/2, la voiture nous reprend et, à 3 heures, nous étions à Damas.

J'ai visité hier la ville, restée beaucoup plus orientale que Beyrouth. Malgré la présence de quelques tramways et autos, c'est toujours la même passivité des habitants, la familiarité touchante qui unit bêtes et gens, leur commune saleté, la variété des types,le bariolage des couleurs,dans une confusion indescriptible, où chacun pourtant, homme, âne ou chameau se fraie son chemin, sans accident ni trop de heurt. Certaines rues ressemblent à des écuries, d'autres à des cuisines, d'autres à des garde-manger. Pour abattre la poussière, où voltigent des milliers de mouches, il y a l'arroseur municipal : un homme à peu près nu, portant sur le dos, une outre qu'il déverse sans crier gare aux passants. C'est simple comme système, consacré par l'expérience des générations, et durera sans doute longtemps encore.

Beyrouth, 17-18 octobre 1922.

Me voici donc rentré à Beyrouth après une première excursion : onze jours d'absence. Pour un début, c'est honora-

ble. J'ai supporté bravement les variations de température... et de cuisine ; et je n'attends plus que l'occasion de recommencer. Il paraît que je suis tanné, bronzé comme un Bédouin, une tête d'émir pour le moins ! De fait, je dois avoir un aspect plutôt nouveau avec mon casque colonial et mon grand manteau blanc, jeté sur ma soutane, pour me préserver du soleil et de la poussière.

Je suis resté à Damas trois jours et demi, du vendredi après-midi 6 au mardi matin 10 : temps largement suffisant pour revoir les rares souvenirs du passé chrétien : le rempart par où S. Paul fut descendu dans une corbeille, l'emplacement traditionnel de la maison d'Ananie et la « Voie droite ». Du temps de S. Paul, la *Via recta* était une magnifique voie romaine : 13 à 14 m. pour la chaussée du milieu, 6 à 7 m. pour chacune des allées latérales. Entre chacune des allées latérales et la chaussée du milieu, régnait une colonnade corinthienne sur toute la longueur de la Voie, soit plus de 1500 mètres. La « Via Recta » traversait la ville de l'ouest à l'est ; la porte orientale, à trois baies, subsiste encore et permet de mesurer la largeur de l'ancienne Voie. Aujourd'hui, la grande baie du milieu et la baie de l'allée latérale sud sont murées ; la baie de l'allée latérale nord sert de porte à la ville. La rue actuelle appelée encore Voie droite sur une partie de son parcours, suit à peu près la direction de l'Ancienne « Via Recta » ; de ci de là, on aperçoit des colonnes corinthiennes, encastrées dans les murs des boutiques. Mais plus de trottoirs, plus d'allées latérales : une chaussée de sept ou huit mètres de large et même moins à certains endroits, cahoteuse, mal pavée. Nous sommes loin de la grandeur romaine !

J'ai pu visiter quelques maisons damasquines, dont une très belle, jadis possédée par un pacha et récemment acquise par un Français. Le plan est uniforme : seules varient l'ampleur des proportions et la richesse de l'ornementation. Une porte de peu d'apparence conduit de la rue, à travers un étroit corridor, à une cour intérieure, ornée d'un jet d'eau et de quelques arbres, orangers, figuiers, citronniers ; au rez-de-chaussée, un divan d'hiver fermé, un divan d'été ouvert sur la cour, et les autres appartements de jour ; au premier étage, les chambres de nuit. Pas de jardin. Les fameux jardins de Damas sont à l'extérieur de la ville : ils n'ont d'ailleurs rien des jardins à la française avec allées dessinées, arbres taillés, parterres de fleurs. Ils tiennent à la fois du verger et du potager : des légumes sous des arbres fruitiers, au milieu des eaux courantes. L'eau vive est tout ; dès qu'elle cesse d'arriver, c'est le désert, brutalement, sans transition : pas un arbre, pas un arbuste, à peine quelques chardons rabougris. Devant ces paysages, le « fons aquae salientis » n'est pas une banale métaphore.

En quittant Damas, vers 8 heures du matin, par le train, j'ai remonté toute la vallée du Barada, le fleuve qui arrose la plaine de Damas : on dit « fleuve », mais c'est plutôt une rivière de trois ou quatre mètres de large et de moins d'un mètre de profondeur, qui roule avec une impétuosité de torrent les flots d'une eau cristalline. Cette fraîcheur est bien reposante. A 11 h. 1/4, j'arrive à Reyak, dans la plaine de la Bekâa, qui sépare les deux chaînes du Liban et de l'Anti-Liban. Deux heures d'arrêt, avant le départ du train pour Baalbek : c'est la plaine nue, plate comme un damier, sous un soleil écrasant. Je réalise un peu mieux le « Quaerens me sedisti lassus ». Je marche pendant vingt minutes avant de trouver l'ombre parcimonieuse d'un noyer : encore, tout en avalant mes œufs durs et mon bout de fromage, me faut-il tourner avec le soleil pour garder la tête à l'ombre. A 1 h. 1/4, départ pour Baalbek, par le train. J'arrive à Baalbek une heure après et suis reçu à la maison des Sœurs Mariamettes. Elles ont été averties de mon passage : je suis accueilli comme le Messie on me baise les mains, littéralement ! La sœur cuisinière met à mon service toutes les ressources, les parfums et les épices d'une cuisine spécifiquement arabe.

Je visite les ruines du temple du Soleil ; pendant trois heures, seul, je vague à loisir à travers les blocs gigantesques. Les fouilles allemandes ont très bien dégagé les différentes parties de l'édifice : propylées, parvis, formant une sorte d'avant-cour, la cour proprement dite avec l'autel au milieu, et, sur le pourtour, des exèdres, dont quelques-uns sont bien conservés, au fond le grand temple de Jupiter-Héliopolitanus, dont il ne reste debout que six colonnes de 19 m. de haut. Non loin, se trouve un temple de Bacchus, beaucoup mieux conservé, de proportions moins colossales, mais très finement travaillé dans les détails et très harmonieux dans son ensemble. Ajoutez la lumière du soleil couchant, dorant les colonnes, et au fond du tableau, le Liban rose avec les échancrures des gorges en ombres violettes. Seul, dans la paix du soir, au milieu de ces ruines, je me retrouve une âme bretonne pour méditer et contempler.

Le lendemain matin, je dis la messe dans la petite chapelle. Avant de partir, il faut aller voir la source qui donne l'eau à Baalbek. Pour les indigènes, les ruines, ce doit être bien, puisque les étrangers le disent, mais ce qui compte plus que tout le reste, c'est l'eau jaillissante. Dans ces pays on discute des mérites des eaux vives, légères, « qui vous donnent de l'appétit et qu'on ne sent pas passer », pour employer les expressions d'un bon frère coadjuteur, comme en Europe on débat les qualités des différents crus de vin. Ces sources du Liban sont souvent très belles ; il en sort de beaux ruisseaux, limpides, légers, bondissants.

J'arrive en auto à Zahlé pour dîner et suis reçu cordialement dans une jolie résidence. Le P. Abela fait très bien les choses : il me garde un jour et demi. Le vendredi matin, départ pour l'observatoire de Ksara : une petite heure de marche. Je visite les caves et aussi l'observatoire. On me garde à dîner. A mon intention, le P. Horan tire une caille : c'est le plat du voyageur ! Le P. Combier me fait apprécier quelques produits du crû, pas tous : car le soir je dois aller à Tanaïl. Au soleil déclinant, je pars pour Tanaïl : une heure à pied. En route, je croise les femmes qui reviennent de la fontaine, la cruche sur l'épaule, puis une caravane de gens du Hauran, qui, après avoir fait halte près d'un ruisseau, s'ébranle à nouveau. Il y aurait eu une jolie photographie à prendre : un homme d'âge mûr aide une jeune femme, enveloppée d'un long voile blanc, à monter sur un âne ; puis délicatement, il lui dépose entre les bras un bébé ; et prenant l'âne par le licou, il se met en route. Je passe deux jours à Tanaïl, le samedi et le dimanche : je visite la propriété, immense (plus de 250 hectares) et me promène dans les villages environnants. J'entre dans une maison de pauvres gens, pour voir un peu la disposition de l'intérieur : des nattes sur la terre battue, un berceau suspendu par des cordes à la charpente de la terrasse, une sorte de placard où sont entassés pendant le jour les matelas ; ni chaises, ni buffet, ni table, ni armoire ; une cruche, des gargoulettes et des bassines : c'est tout le mobilier. J'observe la manière de faire le pain dans le four en *tannour*, sorte de grande urne en poterie placée dans la cour ; j'inspecte une charrue et aussi l'instrument à battre le blé, tout cela très primitif, et pour moi très intéressant.

Enfin, le lundi 16, je reprenais le train pour Beyrouth.

Je me prépare à faire l'excursion des Cèdres la semaine prochaine, via Tripoli. De ce côté pas de chemin de fer ; il faudra prendre l'auto et, pour les derniers kilomètres, probablement monter à mule.

Beyrouth, 12 novembre 1922.

Dans ma dernière carte, je vous annonçais mon départ pour les « Cèdres du Liban », avec retour par Ghazir. J'escomptais une absence de huit jours ; en fait l'excursion a duré deux semaines. Vous verrez que la Providence a très bien arrangé toutes choses.

Je suis donc parti de Beyrouth, le lundi 23 octobre. Les NN. me disaient de me hâter, m'annonçaient comme imminent le déclenchement de la saison des pluies, et ici, quand la pluie tombe, c'est un déluge. Ces prévisions pessimistes ne se sont pas vérifiées ; pendant quinze jours de courses, pas une goutte d'eau ; un soleil radieux, comme en Provence aux plus beaux jours d'été. A 7 heures, je prends place dans une auto pour

Tripoli, ou, comme on dit en langue plus sonore, pour Taraboulos. Un domestique du collège m'a accompagné pour débattre le prix du voyage, les indigènes ayant pour principe d'extorquer aux étrangers, aux Français comme aux autres, le plus d'argent possible. D'ailleurs le même chauffeur, qui a essayé de vous taper comme une bonne poire, se montrera ensuite serviable et complaisant, vous offrira des cigarettes, une grappe de raisin, la moitié d'une grenade... pas mûre. A 8 h. 1/2, après une heure et demie d'attente, l'auto démarre, une voiturette « Ford » à cinq places. Le chauffeur, syrien, conduit de façon toute bénévole, s'arrête quand les voyageurs manifestent le désir de boire à quelque source réputée... ou simplement pour allumer à loisir une cigarette...

La route suit le rivage, le plus souvent austère et dénudé, sauf le long de la baie de Djoumié, très gracieuse, et les abords de Tripoli, plantés d'oliviers. Au loin, quelque bateau à voile me fait souvenir que S. Paul a navigué dans ces parages, avec les mêmes horizons sous les yeux. A 11 h. 1/2, après un voyage exempt de panne, j'arrivais à Tripoli. Au garage, je m'informe si dans l'après-midi quelque auto montera à Bécharré, le village le plus rapproché des cèdres. On me répond que pour le moment on ne voit aucune occasion, qu'on ne sait quand il s'en présentera, mais que si je veux louer une voiture pour moi seul, on trouvera quelque chauffeur de bonne volonté . Je fais l'homme détaché, qui n'est nullement pressé, qui attendra, s'il le faut, un jour, deux jours. Tout bas je récite un « Memorare » et... je m'en vais dîner. J'ai une lettre de recommandation pour la famille d'un grand séminariste de Beyrouth. Je finis par trouver l'adresse indiquée et je suis très bien reçu. Dans l'après-midi, je retourne au garage : justement, — admirez la Providence, — une auto arrivait de Bécharré, amenant des voyageurs à Tripoli ; le chauffeur devait remonter le soir même au village, avec ou sans passager. Il est trop heureux de me prendre, au tarif ordinaire. J'ai pour compagnon un jeune Libanais, qui a appris le français comme soldat dans un régiment de tirailleurs algériens. Il me tutoie, respectueusement : — « Père, toi aller où çà ? Père, toi voyager pourquoi ? » Je lui réponds dans le même style : — « Moi venir de France, Paris ! » Ce seul mot de Paris doit m'irradier à ses yeux d'un prestige extraordinaire. Nous arrivons à nous comprendre. Il y a pourtant une idée que j'ai peine à faire pénétrer dans sa cervelle : c'est que je voyage pour un autre but que pour gagner de l'argent ou pour remplir une mission du gouvernement plus ou moins secrète. Ce n'est pas la seule fois que j'ai dû expliquer que je n'avais aucune influence, mais absolument aucune, auprès du Haut-Commissaire.

Nous partons de Tripoli vers 3 h. 1/2 dans une excellente auto : trois heures pour atteindre Bécharré, à une altitude de 1400 mètres. Nous montons par une route en zig-zag, d'où l'on a de très beaux points de vue sur la mer et les vallées du Liban. Au flanc de la montagne sont accrochés des villages parés de quelques bouquets d'arbres, — trop rares, hélas ! — et des monastères. C'est le cœur du pays maronite. Nous croisons des moines : « le raiès » (supérieur) monté sur une fine jument qu'un jeune homme tient par la bride, de bons gros moines se prélassent sur des mules pacifiques et des moinillons qui trottinent modestement sur de petits ânes : *cuique suum*. Au loin, le soleil s'est couché sur la mer. Nous entrons dans une véritable marée de nuages et pour la première fois j'ai froid. L'épreuve est de courte durée. Nous dépassons le nuage et la nuit d'Orient se déploie dans toute sa splendeur. Mon compagnon a eu l'heureuse inspiration de s'endormir et me laisse penser aux nuits que le Seigneur Jésus passait en prière, dans ce silence de toutes choses, qui semble plus impressionnant ici qu'en Occident, parce que pendant le jour la lumière a été plus vive, les tons plus heurtés... et les gens plus criards.

A 6 h. 1/2 du soir, arrivée à Bécharré, gros village de quatre à cinq mille habitants, exclusivement maronites. Je frappe à la porte d'un couvent de Pères Carmes Italiens. Le frère Celestino vient m'ouvrir. Le couvent, — quatre Pères —, m'accueille avec une simplicité toute monacale et napolitaine. Je crois que le prophète Élie, quand il reviendra sur terre, pourra descendre chez ses fils de Bécharré : il s'y trouvera comme chez lui, nullement dépaysé par les inventions du confort moderne...

Le lendemain, mardi, les Pères Carmes allaient en excursion à Dimann, résidence d'été du Patriarche maronite, Mgr Hoyek. Ils m'offrent de m'emmener avec eux : c'est trois heures de marche. J'accepte l'invitation et remets au lendemain la visite des Cèdres. Nous suivons la vallée de la Kadisha, « la Sainte », ainsi appelée, dit-on, parce qu'elle était le pays des ermites. La rivière qui prend sa source à 1700 m., tombe brusquement à 1300 m., par une série de cascades, puis continue sa course à travers une gorge profonde, taillée à pic dans le roc. Autour de nous, la montagne forme un vaste cirque, sans autre ouverture que la faille par où passe la rivière et qui laisse apercevoir la Méditerranée. Nous sommes dominés par les plus hauts sommets du Liban (entre 3000 et 3100 m.). Brusquement, à un détour du chemin, je regarde en arrière : au flanc d'une montagne, lisse comme du granit rose, j'aperçois une tache noire. On dirait un troupeau de moutons noirs tassés dans le creux d'un rocher. En avant de la masse principale, se détachent deux ou trois points

noirs, comme des moutons séparés du gros du troupeau. J'interroge, hésitant : « Là-bas,sur la montagne, cette tache ? » — « Mais ce sont les Cèdres ». Je suis heureux de les avoir ainsi découverts, car cette surprise a gravé le paysage dans ma mémoire mieux que n'auraient pu le faire tous les boniments des ciceroni...

Le lendemain je fais l'ascension des cèdres, à près de 2000 mètres. On m'offre le choix entre deux montures : une ânesse d'une sagesse éprouvée, une bête de tout repos, ou une jument arabe, qu'on me dit « un peu difficile ». J'enfourche la jument et cinq minutes après, je me sentais solide sur les étriers comme il y a vingt cinq ans. Le sentier est étroit et rocailleux, mais la bête ne bronche pas. J'ai pour compagnon un prêtre de Bécharré, père de famille, qui me raconte les difficultés qu'il éprouve à élever et à placer ses enfants. J'écoute... et je compatis. Partis à 7 h. 1/2, nous étions aux cèdres vers 9 h. du matin. L'air est vif, à 2000 m., mais le soleil est déjà haut et il ne fait pas froid. Quel beau but d'excursion pour scolastiques ! Derrière les cèdres, la montagne s'élève à 3000 m. ; devant, s'ouvre la vallée profonde de la Kadisha, et, au loin, brille l'azur de la Méditerranée. En 20 minutes, j'ai fait le tour du bois des cèdres, admiré les quelques patriarches qui peuvent avoir deux ou trois mille ans. Si les Libanais y mettaient un peu de bonne volonté, le bois pourrait s'étendre, devenir une forêt, mais ils ne comprennent rien à la beauté des arbres et les troupeaux de chèvres dévorent toutes les jeunes pousses.

A midi, j'étais de retour à Bécharré. Il me faut attendre jusqu'à l'après-midi du lendemain l'auto qui me ramènera à Tripoli. Je parcours le village, fais une ou deux visites à des parents d'élèves de Beyrouth. Une des particularités les plus curieuses de ce village maronite, c'est le nombre des prêtres : ils sont là, près d'une trentaine, tous pères de famille, n'exerçant guère d'autre fonction sacerdotale que la célébration de la messe. A toute heure du jour, on en rencontre sur la place publique ou sur le seuil des maisons, comme s'ils n'avaient d'autre occupation que de jouer au trictrac ou de palabrer. Le peuple est habitué à ces mœurs et ne s'en étonne pas ; pourtant l'influence spirituelle du clergé en souffre grandement. Le seul prêtre qui à Bécharré se fasse écouter quand il prêche, est un ermite qui chaque dimanche descend de la montagne. La tentation est trop forte de lancer aux autres le « Medice, cura teipsum ».

L'auto me ramène à Tripoli, où je couche dans la même famille qui m'avait reçu à mon premier passage ; on m'a réservé la chambre haute, « *Coenaculum magnum, stratum* ». Le lendemain, vendredi, nouvelle course en auto jusqu'à Mazamiltein, sur le bord de la mer, à une heure et demie de Ghazir,

où j'ai dessein de m'arrêter. C'est jour de « *slouch* » ; le vent est brûlant et le soleil de même : on a enregistré ce jour-là, à Beyrouth, 37°. Je trouve à louer un âne pour me monter à Ghazir, et me voilà parti, en plein midi. Mon âne, d'abord fringant, est vite calmé, trop même, à mon gré, ; je tape dessus, sans beaucoup plus de succès que Balaam sur son ânesse. J'apprends par expérience ce qu'est l'allure d'un âne à la montée. Enfin, j'arrive à Ghazir, après avoir cuit sous le soleil pendant une heure et demie.

Là changement de programme. J'avais l'intention de passer un jour ou deux à Ghazir, puis de rentrer à Beyrouth. J'avais compté sans l'infatigable Père Delore. Le lundi, 30 octobre, il devait partir pour une visite d'écoles dans la montagne : il me propose de m'emmener. J'accepte la moitié de son programme, et à condition qu'il me procure une bonne monture. Il me trouve un vigoureux mulet et le lundi matin, nous voilà partis, le Père à pied avec le moucre, moi, fièrement monté sur « Aris » ! Pendant cinq jours, nous avons parcouru la montagne, à raison de 6 à 7 h. de mulet par jour, en dehors de toute route carrossable, par des chemins à donner le vertige. Nous logions dans des familles de paysans libanais ou de prêtres mariés, dont le genre de vie d'ailleurs ne diffère guère de celui des paysans. Repas et repos se prennent à la mode du pays. Pour les repas, on s'assied sur la natte ou sur un coussin devant une table basse : — 10 centimètres au-dessus du sol. La table est apportée au début du repas, chargée de tous les plats, dessert compris. On pique dans les différents plats, suivant son attrait, nous autres, Européens, avec nos fourchettes, les indigènes, avec un morceau de pain arabe, flexible comme une galette. Couvert et serviette sont pour eux luxe inutile. Pour vous faire honneur, l'hôte vous présente délicatement, sur un bout de pain, un morceau particulièrement succulent, une boule de graisse de mouton, qu'on avale... en fermant les yeux. Pour la nuit, l'installation est très simple : un matelas sur la natte du divan, un coussin pour oreiller, un drap et une couverture. Ça manque de ressorts, mais j'étais tellement rompu par mes courses à dos de mulet que dès la seconde nuit l'habitude était prise. Le matin, nous disions nos messes dans l'église du village, le plus souvent bien pauvre : j'ai dit la messe de la Toussaint en rouge, c'était le seul ornement. Nous avons ainsi parcouru les villages du moyen Liban, au-dessus de Djounié, visité Notre-Dame du Liban, puis, plus haut dans la montagne, une partie du Djebel Sannin ; après avoir franchi le col à près de 2000 mètres, nous sommes redescendus sur Afka, aux sources du fleuve d'Adonis ; nous avons enfin suivi la vallée jusqu'à la mer. De là, je suis allé jusqu'à Djebaïl (Byblos) pour voir les fouilles que dirige un jeune professeur de l'Université de Stras-

bourg, M. Montet. C'est un excellent catholique qui pendant la guerre a fait campagne en Palestine avec le P. de Beaucorps et a été soigné par lui ; il m'a fait le plus charmant accueil. Puis, j'ai dit adieu au P. Delore et suis rentré à Beyrouth par auto.

II. ÉGYPTE.

Le Caire, le 15 décembre 1922.

Me voici sur « la terre des Pharaons » ! J'y suis arrivé hier soir, en pleine nuit, par un ciel sans lune, et l'Égypte garde encore pour moi tout son mystère. J'ai voyagé de Beyrouth au Caire, en compagnie du R. P. Provincial de Lyon, et j'ai fait l'expérience qu'il y a bien quelques avantages à se glisser ainsi dans l'ombre d'un grand personnage. Depuis le milieu de novembre, il pleuvait à Beyrouth presque continuellement : il est tombé en trois semaines 30 centimètres d'eau, le tiers de la quantité annuelle. Vous pouvez vous figurer en quelle boue on patauge, à travers des rues sans trottoirs et le plus souvent sans pavés ; pendant qu'on se préoccupe d'éviter une flaque ou une ornière, une auto vous délivre de ce souci en vous éclaboussant des pieds à la tête. C'était bien le moment de fuir en Égypte.

Nous sommes partis de Beyrouth pour Caïffa, mercredi matin, 13 décembre. Il avait fait beau les deux jours précédents, mais dans la nuit du mardi au mercredi, la tempête a commencé et nous avons quitté Beyrouth en automobile, sous une pluie torrentielle. Le R. P. Chanteur n'était pas très rassuré sur l'issue de notre voyage. Pensez donc, nous partions le 13 du mois et, faute de place dans ma valise, j'arborais un casque colonial qui semblait un défi à la tempête !... Le voyage s'est pourtant heureusement terminé. Nous longeons une mer déchaînée qui déferle en gerbes l'écume comme sur la parade de Hastings aux jours de grande tempête. Le vent nous prend de biais et ne nous retarde pas trop. La route a été refaite jusqu'à la frontière syro-palestinienne, et c'est là un des bienfaits de l'administration française que nous apprécions le plus vivement par ces temps d'hiver. Nous traversons Sidon et ses jardins d'orangers qui font assez piètre figure sous l'averse, laissons à droite Tyr et son promontoire, puis franchissons les Portes Syriennes ; depuis deux ans, le sentier taillé en escalier au flanc d'une falaise à pic a été élargi en une route assez large pour laisser passer deux voitures : encore un bienfait du Mandat français ! A la frontière de Palestine, visite des passe-ports au poste français, puis au poste anglais. De là jusqu'à Saint Jean d'Acre, plus de route

carrossable, l'administration anglaise s'abstenant de tout ce qui peut favoriser les relations entre la Syrie et la Palestine. Nous suivons un chemin creusé d'ornières, semé de fondrières. Mais les chauffeurs syriens ne doutent de rien. Par bonheur il n'a pas plu dans cette région depuis plusieurs jours et le chemin est à peu près sec. Quand les fondrières sont trop profondes, l'auto passe dans le champ à côté. Après une heure de cahots, nous atteignons Saint Jean d'Acre. De là à Caïffa, pas d'autre route que la grève, pendant une heure. Au moment où nous nous y engageons, un homme nous arrête : il est dangereux de passer, le vent pousse les vagues par-delà la piste ordinaire, le sable est détrempé et nous risquons de rester embourbés. Nous partons quand même ! L'auto marche à bonne allure, tantôt sur le rivage sec, tantôt au bord extrême de la vague, et même dedans. Pour nous rassurer nous apercevons bientôt une autre voiture qui comme nous s'est lancée, l'imprudente ! et vient de s'embourber ; les roues se sont enfoncées dans le sable détrempé ; impossible de démarrer. Notre chauffeur arrête sa machine à un endroit ferme, et tout le monde descend pour porter secours aux voyageurs restés en panne. Nous poussons à la roue, mais tous nos efforts sont vains ; les roues d'arrière disparaissent presque dans le sable. Pour retirer la machine de l'ornière, il faudra une ou plusieurs paires de bœufs. Après avoir fait montre de bonne volonté, nous repartons. Le Carmel est tout près, devant nous, et j'ai confiance que Notre-Dame nous protègera jusqu'au bout. Reste un dernier obstacle à franchir : poussée par le vent qui continue à souffler très violemment la mer a envahi la grève jusqu'à la berge. Il nous faut traverser un espace de deux à trois cents mètres, avec de l'eau jusqu'au moyeu des roues. Le chauffeur lance sa voiture ; l'eau nous gicle jusqu'à la figure, ma valise amarrée au marche-pied prend un bain, pas très salutaire,mais enfin nous passons : sauvés ! Et après sept heures de voyage, nous arrivions triomphants à Caïffa, vers 3 h. 1/2 de l'après-midi..

Pendant que les religieuses « accaparent » le R. P. Chauvin, je file au monastère du Mont Carmel, en compagnie d'un jeune Syrien catholique. Mon guide sait un peu de français, un peu d'Anglais, un peu d'Allemand, de quoi entretenir une simple et parfois pittoresque conversation. En une 1/2 heure de marche, nous sommes au monastère, situé sur la pointe extrême du promontoire, face à la mer. Par ce soir de tempête, sous le ciel couvert de nuages et devant la mer écumante, je suis tenté de me croire transporté sur quelque pointe de la côte bretonne. Au nord-est, les collines de Galilée ondulent mollement dans un gris uniforme : le gris d'un paysage anglais, sauf qu'il y manque les taches plus sombres des grands bois. Il faudra que je repasse par là au printemps pour jouir

du coup d'œil sous un ciel lumineux. Le monastère des Pères Carmes est bâti comme une forteresse : porte d'entrée, bardée de fer, murs très hauts,percés de rares fenêtres, aux barreaux de fer. Le P. Prieur, un Anglais, me fait visiter le couvent : l'église avec la statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, puis, sous le maître-autel, la grotte du prophète Élie : dans la grotte une grande statue en bois attire beaucoup de pèlerins *musulmans* qui lui apportent toutes sortes de dons. En sortant de l'église, nous passons devant une salle éclairée : le P. Prieur m'explique que « c'est le lieu et l'heure de la dispute théologique ». Je m'abstiens de demander à contempler une scène qui n'est pas dans mon programme,vu qu'elle n'est pas spécifiquement orientale !

Le lendemain, jeudi, nous partons de Caïffa pour le Caire, par le train de 7 heures. C'est un voyage de toute la journée : nous devons arriver le soir à destination, vers 10 h. 1/2. La tempête a redoublé pendant la nuit et le matin nous nous éloignons de Caïffa sous un ouragan de grêle. La plaine que nous traversons entre le mont Carmel et la mer, est blanche de grêlons. Nous longeons assez longtemps le Carmel, austère, rocailleux, presque totalement déboisé : la « grâce » du Carmel, ce doit être pour le printemps. Nous entrons dans la plaine de Saron, absolument plate. En quelques heures, les ruisseaux sont devenus de véritables torrents et nous ne voyons de chaque côté de la voie que des champs de boue liquide. Le train avance très lentement, crainte qu'en quelque endroit la voie n'ait été emportée par l'inondation ; au lieu d'arriver à Ludd (Lydda), embranchement pour Jaffa et Jérusalem, à 9 h. 1/4, nous n'y sommes qu'à 10 h. 3/4.

Au départ de Caïffa, j'ai fait la connaissance d'un prêtre italien, parlant bien français, qui se trouve être le chancelier du patriarcat latin de Jérusalem. Il me détaille les paysages que nous apercevons : au loin, les collines de Samarie, puis celles de Judée, en particulier celles qui dominent immédiatement Jérusalem. La Judée, sous les nuages déchiquetés se dresse sévère, dénudée, presque lugubre : l'hiver doit accentuer cette sévérité, mais même sous le soleil de mai il doit en rester quelque chose. Après Ludd, la pluie cessa et le soleil nous réchauffe dans un wagon confortable. Nous avons avec nous un petit Égyptien du Caire, copte catholique, qui se reprend à vivre et à parler, après avoir gelé toute la matinée : on croirait avoir devant soi un petit-fils de Ramsès II, descendu de quelque bas-relief,tellement il a gardé pur le type de sa race. En descendant de Ludd sur Gaza, nous traversons une immense plaine mamelonnée, bordée à l'ouest par des dunes qui nous cachent la Méditerrannée,à l'est par de légères ondulations, puis très loin, par les monts du Sud de la

Judée. C'est la saison des labours et des semailles : sur la plaine sans arbres, où aucune limite ne semble distinguer différents champs, les charrues primitives creusent de légers sillons d'à peine cinq centimètres de profondeur. Aussi un seul homme suffit-il pour diriger la charrue et guider l'attelage. Celui-ci est divers : tantôt un chameau qui semble traîner un jouet d'enfant, tantôt un chameau et un âne, tantôt deux bœufs, tantôt un âne et un bœuf. L'âne a le privilège de ne jamais travailler seul. Quand le train passe, tout le monde s'arrête d'un commun accord, homme, chameau et âne, pour regarder le monstre. A mesure que nous descendons vers le sud, les villages deviennent de plus en plus rares et aussi de plus en plus misérables : des amas de masures en terre. Les terrains cultivés se resserrent, le sable gagne à perte de vue si bien que Gaza, avec sa ceinture d'orangers et de palmiers, fait l'effet d'une véritable oasis. De Gaza à El-Kantara, aux bords du canal de Suez, c'est le plein désert, coupé par deux oasis, Raphia et El-Arisch. Entre Raphia et El-Arisch, nous retrouvons la mer et ce nous est un repos. L'arrivée à El-Arisch est très pittoresque : sans perdre de vue la Méditerranée, nous traversons une palmeraie, et ces palmiers hauts de 10 à 15 mètres, se détachant sur le bleu de la Méditerranée, forment vraiment un décor admirable. D'El-Arisch à Kantara, ce n'est plus qu'une plaine rougeâtre, sans autre végétation que quelques buissons épineux : rien pour varier cette monotonie ; plus de caravanes de chameaux ni de tentes de Bédouins. Nous arrivons à El-Kantara en pleine obscurité. Il faut descendre du train de Palestine, traverser sur un bac le canal de Suez à la lueur des feux allumés le long de la rive pour guider les navires. Devant nous passent deux grands paquebots, tout illuminés ,qui s'en vont majestueusement vers des pays lointains. Un employé du chemin de fer, prévenu de notre passage, nous épargne les petites vexations de la douane et nous installe dans le train du Caire. A 11 heures, nous arrivions au terme où nos amis nous attendaient.

Le Caire, 5 janvier 1923.

Je suis revenu de la Haute-Égypte, lundi matin, 1er jour de l'an. J'ai vu Louxor, Assouan, à 900 kilom. du Caire, et je n'ai pas encore contemplé de près les grandes Pyramides, à une heure de tramway ! Je devrais peut-être « réserver mon jugement » et mes admirations, avant d'avoir fait cette excursion classique,mais je ne crois pas qu'elle doive modifier mes impressions de Haute Égypte.

Le R. P. Provincial de Lyon, après m'avoir amené de Beyrouth, au Caire, m'a emmené du Caire à Minieh, le dimanche 24, veille de Noël. Nous partons à 8 h. du matin, au bon moment, lorsque le soleil a déjà chassé le brouillard qui pendant

les dernières heures de la nuit pèse sur la Basse-Égypte. J'ouvre sur le dehors des yeux tout neufs, car j'ai à découvrir l'Égypte. Très vite, dès que nous avons franchi la banlieue lépreuse et sordide et que nous filons à travers la pleine campagne, je me sens pénétré par la beauté et le charme particuliers du paysage égyptien. C'est très différent de la Syrie. Tandis que la Syrie offre des tableaux variés de plaine, de montagne et de mer, en Égypte, il semble qu'il n'y ait qu'un paysage : celui d'une oasis toujours verte qui s'allonge à perte de vue sur les rives d'un fleuve sans fin, entre deux chaînes de montagnes désertiques. Et de ce paysage qui se continue identique à lui-même dans ses lignes fondamentales pendant des centaines de kilomètres, de ce grand fleuve jamais pressé, de cette verdure qui jaillit sans effort, de ces montagnes dont les brèches laissent entrevoir des déserts illimités, se dégage une impression souveraine de tranquillité et de paix. Et cependant cette uniformité foncière n'est pas monotonie. Le R. P. Provincial est frappé comme moi de l'intensité de vie qui éclate partout dans la plaine habitée. Les yeux ne cessent d'apercevoir bêtes et gens, le plus souvent par groupes : fellahs qui trottinent sur leurs petits ânes, caravanes de chameaux, troupeaux de moutons, de chèvres, de vache, de « gamousses », bœufs qui tournent les « sakkyés » (norias), processions de femmes qui vont au canal ou en reviennent avec leurs cruches sur la tête, grands vols de canards sauvages ou d'ibis blancs, et sur le fleuve les voiles des barques qui descendent vers le Caire ou remontent vers la Haute Égypte. Presque à chaque pas on pourrait trouver le motif d'un petit tableau de genre. La température est délicieuse : 20° vers midi, et la campagne est parée d'une végétation que sous d'autres cieux on qualifierait de printanières. La vue se repose sur d'immenses étendues vertes de trèfle, de blé, de cannes à sucre, de fèves, de choux, d'oignons. On se croirait au mois de mai, mais un mai où l'on fait la cueillette des oranges et la récolte du maïs. Autour de l'aire où les bœufs foulent la paille, toute la famille est réunie, avec toutes ses bêtes, chameau, âne, gamousse, chèvres et moutons. L'homme excite les bœufs, la femme accroupie regarde, les enfants crasseux et déguenillés se roulent dans la poussière, les bêtes cherchent leur pitance chacune de son côté : un village en miniature. Pour alléger cette richesse de végétation, les bouquets ou les lignes de palmiers élèvent dans le ciel leurs panaches finement découpés : c'est extraordinaire combien ces arbres, hauts de dix et quinze mètres, mais d'une sveltesse incomparable, donnent de légèreté à un paysage. Et puis à l'horizon se devine la majesté mystérieuse du désert, derrière les falaises ou les dunes de sable, sans autre parure que la pure lumière. Quand on s'est éloigné du Caire à deux ou

trois cents kilomètres, cette lumière vibre avec une pureté, une légèreté que ne connaissent pas les plus beaux cieux de Grèce ou de Syrie. Elle semble atteindre le point le plus proche de la spiritualisation. Au matin et au soir surtout, le ciel change de décor avec une richesse et parfois une rapidité extraordinaires. Ce qui domine, ce sont les nuances du rose, de l'orangé, les ors tantôt flambants, tantôt adoucis, mais dans ses variations la lumière garde toujours son même caractère éthéré, purifié, impalpable. Rien que de contempler cet abîme infini de subtile lumière, il semble qu'on sente moins le « *corpus quod aggravat animam* ».

A Minieh, à 250 kilomètres du Caire, nous sommes déjà en Haute-Égypte. La pluie, qui tombe au Caire une ou deux fois par an, est ici un phénomène totalement inconnu. La résidence se met en fête pour nous recevoir. Les Pères, les Frères de la Doctrine chrétienne,les Sœurs de Saint-Joseph ont préparé une fête de Noël qui doit marquer dans les annales de Minieh. Aux douze coups de minuit, le « Père Domont » apporte processionnellement l'Enfant Jésus à travers la foule qui remplit l'église de la résidence,et le dépose dans la crèche. Puis le R. P. Provincial célèbre ses trois messes auxquelles tout le monde assiste jusqu'au bout. Pendant les messes, chants latins et français : « Credo », « Minuit, chrétiens », vieux Noëls, pas mal exécutés du tout par les élèves ou anciens élèves des Frères. Le matin, à 9 heures, grand' messe solennelle chantée par un chœur à quatre parties. Tout le monde était ravi : la longueur des offices est ici un élément essentiel de leur beauté. Un brave catholique copte me parlait avec admiration de l'évêque de Tahta : « Quand il vient nous voir, c'est lui qui chante la messe ; tout le monde vient pour l'entendre, même les schismatiques ; ça dure six à sept heures ! »

Dans l'après-midi de Noël et le lendemain, je visite des maisons de fellahs. Il est difficile d'imaginer dénuement plus sordide. Les gourbis et les tentes des Soudanais aux environs d'Assouan ne sont ni plus pauvres ni plus sales. Les maisons, sans étage, sont des cubes de terre, couverts de feuilles de palmier ou de tiges de maïs desséchées : il est heureux qu'il ne pleuve pas, car le toit laisserait passer la pluie comme un crible. On entre par une porte basse, en descendant une marche ou deux ; quelques trous, percés dans les murs en forme de meurtrières, servent de fenêtres ; naturellement il n'y a ni vitres ni volets. Pas de cheminées non plus. Comme mobilier, quelques nattes ou couvertures, qui sont le royaume de la vermine. Le P. Chevrey me disait que lorsqu'il porte la communion à un malade, il lui est souvent impossible de trouver un endroit propre où poser dignement la custode. Dans une des maisons que nous visitons, nous trouvons un petit enfant malade : il est étendu par terre dans un sac en

grosse toile qui a servi à porter de la farine ou de la chaux et qu'on n'a même pas nettoyé. Une pièce ou deux abritent la famille, mais chèvres, moutons et poules y entrent aussi comme chez eux. Quand elles ne vont pas aux champs, les grosses bêtes, ânes, chameaux, gamousses, sont attachés dans la rue qui leur sert d'écurie. Les enfants qui pullulent sont uniformément d'une saleté lamentable. Les femmes égyptiennens prétendent que tenir les enfants propres et bien habillés attire « le mauvais œil », et leur indolence naturelle se fait complice de leur superstition. C'est extraordinaire combien on rencontre de pauvres petits yeux, qui clignotent péniblement à la lumière, tout chassieux, absolument cernés de mouches, sans que leur mère fasse un geste pour chasser ces infectes bêtes. Aussi le nombre des borgnes et des aveugles est-il anormal. A Assouan, nous avons loué une barque, montée par trois hommes : à eux tous, le patron et ses deux rameurs, ils comptaient trois yeux sains. Quand on sort de ces obscurs taudis, je vous assure qu'on éprouve quelque soulagement à apercevoir au bout de la rue un coin du ciel, mais aussi qu'on admire sincèrement les missionnaires de la Haute Égypte.

A Minieh prend fin mon rôle de « Socius » temporaire. Le R. P. Provincial ne veut pas me laisser continuer seul mon lointain voyage et me donne comme compagnon le P. Rolland, vieux missionnaire qui porte allègrement ses 73 ans. Dans la nuit du 26 au 27, exactement à 11 h. 59, nous prenons l'express qui doit nous débarquer à Louxor, à 9 h. du matin. La nuit est froide ; un vent du désert, très vif, passe par les portières et je me félicite d'avoir suivi le conseil des Pères de Minieh et d'avoir accepté un gros manteau. De bonne heure je suis à la fenêtre pour ne pas manquer le lever du soleil. L'aube dure longtemps, au moins 3/4 d'heure. Sur la crête de la montagne qui marque la limite du désert, court un liséré rose, extrêmement léger ; en-dessous une pâleur blanche qui se diffuse dans tout l'orient ; puis le rose et le blanc se fondent en une teinte orangée, comme d'une soie extraordinairement ténue et subtile où percerait un point d'or ; ce point s'élargit, se creuse en une fournaise d'où jaillissent des flammes, et brusquement le soleil apparaît, si jeune, si fort, que les yeux ne peuvent en soutenir l'éclat. Ce devait être ainsi au premier jour du monde : « *Exultavit ut gigas* ».. A ce moment, vers 6 h. 1/2 du matin, nous traversons une palmeraie ; le soleil semble nous suivre à travers la forêt à la vitesse de l'express. Puis il monte au-dessus des arbres et dès lors il va planer dans une royauté souveraine. Le P. Rolland a vu bien des fois ce spectacle et cependant, comme moi, il ne se lasse pas de l'admirer. Une fois que le soleil a paru, sa lumière remplit tout le ciel avec une intensité presque excessive ; les bleus

profonds, tels qu'on en voit en Grèce et en Syrie, ne peuvent s'accommoder de cet éclat ; ici ils sont dégradés à une sorte de blancheur légèrement bleutée, mais si éblouissante que l'œil se fatigue vite à la regarder fixement. Ceci, à la fin de décembre ; qu'est-ce que cela doit être en juin et juillet ?

A 9 h., nous arrivons à Louqsor. A la gare, c'est la cohue et les assauts habituels des cochers, portefaix, drogmans, garçons d'hôtel, âniers : « Bon boudi (baudet), Monsieur, boudi de raiès ». Nous allons directement à l'église des PP. Franciscains italiens pour dire nos messes. Puis, après avoir trouvé un modeste hôtel, nous commençons la visite des monuments : nous voulons tout voir en deux jours et nous n'avons pas de temps à perdre. Avant-midi nous visitons le temple de Louxor ; dans l'après-midi, nous allons à Karnak, une 1/2 heure de marche. Le conservateur des antiquités, M. Pilliet, nous fait le meilleur accueil. C'est un Parisien, ancien élève de la Compagnie ; il a passé neuf ans chez nous, à Vaugirard et à la rue de Madrid, entre 1889 et 1898. Il se met totalement à notre disposition pour la visite de Karnak : temple de Khons, temple de Ramsès III, temple d'Amon, absolument gigantesque et pour une bonne part très bien conservé. Nous traversons l'avenue des Sphinx, passons sous d'énormes pylônes, franchissons de vastes parvis entourés de portiques, des salles non moins vastes, puis de nouveaux pylônes, de nouveaux parvis et de nouvelles salles, avant d'atteindre le sanctuaire même de la divinité, le *naos*, où le Pharaon seul avait accès. Dans le temple d'Amon, cette suite de pylônes, de parvis et de salles se développe sur une longueur qui doit atteindre près d'un kilomètre. Pour vous donner une idée des dimensions, l'une des salles, la plus grande, il est vrai, la fameuse salle hypostile, est assez vaste pour contenir Notre-Dame de Paris. Elle compte 134 colonnes, sur 16 rangées, une vraie forêt. De ces colonnes, les plus hautes, celles de la nef centrale ont 21 m. de haut et 10 m. de tour, autant que la colonne Vendôme à Paris : 50 personnes pourraient se tenir à l'aise sur la plate-forme du chapiteau. Les proportions sont gigantesques, et pourtant l'ensemble n'est pas mastodonte ; rien qui ressemble au « Kolossal » germanique. Une chose me frappe : c'est combien cette architecture est accordée au paysage et ne peut être vraiment appréciée que sur place. Dans un pays aux horizons étroits, au ciel aplati, pareil style serait vraiment disproportionné. Ici il s'harmonise très bien avec le cadre et celui de Karnak est particulièrement grandiose : à l'est, la plaine verte, coupée de palmiers, s'étale presque à perte de vue, continuée par le désert sans fin ; à l'ouest, à quelques pas de l'entrée du temple, le Nil, large comme au Caire, se déploie dans une boucle magnifique, dominé par une haute falaise et un autre désert ; au-dessus, le ciel immense,

infini. M . Pilliet me fait remarquer le dispositif d'éclairage qui diffusait la lumière sous les énormes voûtes et en accroissait encore le mystère. Mais à Karnak pas plus qu'à Pompéi, le Christ n'a passé et on s'en aperçoit vite : trop de représentations témoignent que la pauvre humanité, à côté de beaux coups d'aile, retombe bien vite et bien profond dans la fange. Et comme c'est le temps de Noël, je ne puis m'empêcher de penser au petit groupe qui cheminait un jour en cette même Égypte, au bord de quelque canal, et qu'il y avait plus de vraie beauté dans un sourire de la Vierge et dans un regard de l'Enfant que dans toutes ces constructions gigantesques. « Favilla ! »

Complaisamment, le Directeur de Karnak me trace mon programme pour l'excursion du lendemain, de l'autre côté du Nil, avec les prix à donner pour les barques, les ânes, etc..., mais ne me laisse aucun espoir d'accéder aux nouvelles découvertes : lui-même n'a pas été invité par les Anglais ! Au départ, je tâche de lui exprimer un merci pas du tout conventionnel et lui, devenu tout à coup sérieux, de me dire cette parole qui m'est allée droit au cœur : « C'est moi, mon Père, qui suis le débiteur ; car je dois à la Compagnie le bien le plus précieux en ce monde, le seul qui compte, la lumière de la foi ». Voilà, n'est-ce pas, qui montre que nos collèges ne font pas œuvre vaine !

A 7 heures, traversée du Nil en barque à voile, sous la caresse du soleil levant : c'est dommage que la traversée ne dure qu'une dizaine de minutes. Aussitôt que de l'autre rive on nous a repérés, tout un peloton de cavalerie accourt à notre rencontre : 8 à 10 ânes pour deux touristes, et les cris habituels : « Bon boudi, boudi de marquis, boudi de raiès ». Au petit bonheur, je choisis un âne blanc. J'ai la main heureuse, car mon baudet trotte d'un amble égal et très doux : « boudi de raiès ». Le P. Rolland a été moins privilégié : son âne fait le fringand et, qui plus est, a un trot sec qui fatigue son cavalier de 73 ans. Nous changeons de monture : l'âne calme sa fougue, mais maintient la dureté de son trot : excellent pour faire passer les dîners froids ! De 7 h. 1/2 du matin jusqu'à 3 heures du soir, sous la conduite d'un guide qui pose au drogman et baragouine un jargon mi-français, mi-anglais, nous courons de monument en monument : tombeaux de la Vallée des Rois, quatre ou cinq temples, vallée des Reines, colosses de Memnon. A la Vallée des Rois, sorte de défilé en plein désert, entre deux montagnes absolument nues, nous passons devant l'entrée du tombeau de Toutankamen. Il est gardé par la police : défense absolue d'entrer. Rien à faire : Lord Carnarvon est en Angleterre, et M. Carter, le seul qui pût lever la défense, n'a pas paru pendant que nous visitions la Vallée des Rois. A l'intérieur du tombeau, on

travaille, dit-on, à photographier les objets trouvés, à les consolider pour le transport : d'où nécessité de ne laisser entrer aucun visiteur. Nous descendons dans quelques-uns des plus beaux tombeaux : les couloirs qui conduisent aux chambres funéraires, s'enfoncent sous terre jusqu'à cent mètres et plus, ornés sur toute leur longueur de bas-reliefs ou de peintures, dont les couleurs sont souvent étonnamment fraîches. Je ne sais si vous avez vu les tombes de Saqqarah ; celles de Thèbes sont plus vastes et plus imposantes. Les autres temples que nous visitons sont construits sur ce même plan fondamental qu'on retrouve dans toute l'architecture égyptienne et dont les Juifs ont dû s'inspirer pour la construction du temple de Jérusalem : pylônes d'entrée, parvis avec colonnades sur le pourtour, salles et vestibules du sanctuaire, tout au fond le sanctuaire. J'en ai vu suffisamment pour me faire une idée nette et comme l'excursion à Abydos est assez compliquée, je la supprime du programme.

Le lendemain, vendredi 29, départ pour Assouan par chemin de fer, à 9 h. 1/2 du matin ; nous arrivons au but à 4 h. du soir. La vallée du Nil est moins riche et moins peuplée qu'au nord de Louxor. Souvent elle est réduite à un mince liseré vert en bordure de chaque rive du fleuve, et même il arrive que de longues bandes désertiques touchent directement le Nil. C'est jour de *Kamsin*, il fait très chaud ; dans le wagon fermé le sable s'infiltre en poussière impalpable qui pénètre dans les yeux, le nez et la bouche. J'ai la vive impression de me rapprocher du centre de l'Afrique. J'ai visité le campement d'une tribu près d'Assouan : c'est tout à fait un village comme ceux des nègres en pleine Afrique, gourbis en terre ou tentes en feuilles de palmier. A Assouan, nous sommes très cordialement reçus et très bien traités par les Pères Missionnaires du Soudan : ils ne sont que deux, le Supérieur, un Allemand, et son compagnon, jeune Père Autrichien. Le samedi, nous visitons en barque l'île de Philé, qui est encore presque complètement sous l'eau, puis le barrage d'Assouan avec les rapides du Nil, ceux-ci bien diminués depuis la construction du barrage ; dans l'après-midi l'île d'Éléphantine. Le paysage est très différent de Louxor ; le Nil coule entre deux falaises de granit noir ou rouge, très austères, même sous le soleil. Sur les roches qui dominent le barrage, la vue est très belle : le Nil endigué forme un grand lac, lisse comme un miroir, tour à tour rose, argenté ou doré comme le ciel ; de la profondeur des eaux émergent des ruines de temples, d'énormes blocs de granit où perchent les hérons, quelques palmiers ; puis, au loin, par une échancrure, on aperçoit le grand fleuve qui arrive du cœur de l'Afrique ,toujours égal à lui même ; comme musique, le tonnerre des grandes eaux qui s'échappent du barrage. C'est sévère, détaché,

reposant. Khartoum n'est qu'à cinq jours ! Si on y allait ! Mais non, dès le dimanche matin, messe à 3 h. 1/2 : « Dum medium silentium tenerent omnia » et en route pour le Caire, où j'arrive le lundi matin à 8 h., sans incident.

III. PALESTINE.

Jérusalem, 17 février 1923.

Me voici à Jérusalem, depuis hier matin, à 11 heures, après un heureux voyage. Je suis parti du Caire, le mercredi des cendres, à 7 heures du matin, pour me rendre à Suez par Ismaïlia. Du Caire à Ismaïlia, le paysage est celui que vous connaissez, la plaine égyptienne, verte et plantureuse, sauf quelques tranches de désert. A Ismaïlia, je change de train pour Suez où j'arrive à 1 heure de l'après-midi. Ismaïlia semble une jolie ville avec de beaux jardins et un grand lac bleu, mais je n'ai pas le temps de m'y arrêter. Entre Ismaïlia et Suez, la ligne du chemin de fer traverse, sur presque tout son parcours, un désert de sable, qu'encadrent des masses rocheuses. Pour rompre la monotonie, quelques palmiers autour des baraques en bois qui servent de gares, les eaux bleues des lacs Amers et du canal, qu'on devine, plus souvent qu'on ne le voit, aux cheminées des paquebots émergeant par dessus les berges.

A 9 h., je prends le train de Kantara-Ouest : trois quarts d'heure après, je traversais en barque le canal de Suez pour passer à Kantara.-Est, terminus du chemin de fer Palestinien. La journée a été très belle et la nuit très douce. Le train ne part qu'à 1 h. 1/2 du matin, mais on peut s'installer dans les wagons et dormir en attendant le départ. Je refais en sens inverse le trajet que j'ai déjà parcouru en décembre, en allant de Caïffa au Caire. Les orges et les blés ont poussé et la plaine, au nord de Gaza, est maintenant toute verte. Près de Ludd, les amandiers sont en fleurs et les orangers sont encore chargés de fruits. A Ludd, je change de train ; au lieu de filer directement sur Jérusalem, je profite de la proximité de Jaffa pour pousser jusqu'à cette ville. J'y arrive à onze heures du matin : le P. Supérieur du couvent des Franciscains, que j'avais averti de mon arrivée,a envoyé à la gare, pour m'attendre, son homme de confiance. L'après-midi je me promène à travers les rues de Jaffa. Au retour je passe par la maison des Frères de la Doctrine chrétienne pour monter sur la terrasse et y jouir de la vue : le Jaffa ancien, où habita S. Pierre, s'étage au-dessus de la mer sur une colline assez raide, où s'enchevêtrent les rues étroites, sales et tortueuses. Au pied de la colline, s'est développé un

quartier moderne, où abondent les Juifs. Au nord, la vue s'étend par de là la plaine de Saron et la croupe du Carmel jusqu'aux collines de Galilée ; à l'est, c'est toute la muraille des monts de Judée et de Samarie. Ce n'est pas sans un tressaillement que je me dis que le lendemain je gravirai ces montagnes pour découvrir enfin Jérusalem !

Le lendemain, au lieu de prendre le train, comme j'en avais d'abord l'intention, je me décide pour l'automobile : c'est plus rapide et la route est plus intéressante. Nous partons à neuf heures, traversons la plaine où les orges verdissent et escaladons graduellement les pentes des collines de Judée : le paysage est sévère, la roche presque nue, pas d'arbres, sauf quelques oliviers au creux des vallons. Cette austérité même porte au recueillement. A onze heures, l'auto me dépose à la porte de Saint-Pierre-de-Sion. De Jérusalem, je n'ai encore rien vu, sauf un quartier moderne, très en dehors de la ville. Cela vaut mieux ainsi que d'arriver dans le brouhaha d'une gare, au milieu des cris des porte-faix et cochers. Dès que j'ai dit bonjour au P. Mallon, je monte sur la terrasse, une des plus hautes de tous les environs : ce qui arrête d'abord ma vue, c'est une colline avec quelques arbres et une haute tour, je reconnais le mont des Oliviers, plus près la ligne des remparts, depuis la porte de Jaffa jusqu'aux abords du Cénacle. La ville est cachée derrière, on n'en aperçoit que quelques coupoles. Le soleil brille et le paysage est très net. Première rencontre qui prend l'âme si fortement qu'on a peine à s'arracher à cette contemplation.

Dès l'après-midi, le P. Mallon m'emmène pour voir de plus près une partie de la Ville Sainte : c'est la fête de la Couronne d'épines chez les Dames de Sion. Nous faisons le tour des murs par le nord et le nord-est, jusqu'à la hauteur du Temple. J'aperçois le Cédron où il coule un peu d'eau,les oliviers de Gethsémani, mais le P. Mallon remet la visite du sanctuaire à une autre fois. Nous gagnons le couvent de N. Dame de Sion pour assister à un salut solennel donné par le Patriarche. Au retour,nous passons par le quartier juif, près du mur des pleurs : une centaine de Juifs sont là qui récitent de l'hébreu avec des balancements frénétiques, se prennent la tête dans les mains, l'appuient contre les murailles en poussant des cris et des lamentations : spectacle étrange, morbide,qui d'abord étonne et bientôt fait mal. De là nous passons rapidement au Saint-Sépulcre pour voir à la sacristie des PP.Franciscains si je pourrai dire la messe, un de ces jours, au tombeau. On m'inscrit pour le lendemain matin à six heures. La nuit tombe ; vite, avant que le gardien musulman ferme la porte de la basilique, j'entre au saint sépulcre et baise le marbre qui revêt la pierre où fut déposé Notre-Seigneur.

Ce matin, samedi, je pars de la maison des PP. de Sion

à 5 h. 1/2 pour être à la basilique pour 6 h. Il pleut à verse ; j'ai à faire une demie heure de marche à travers des chemins transformés en ruisseaux ; il ne fait pas clair, je sais tout juste le chemin, je patauge, mais enfin j'arrive à temps. Par surcroît de bonheur, je vais pouvoir célébrer ma messe en toute tranquillité ; j'ai 3/4 d'heure devant moi. Donc seul avec mon servant, j'ai dit ma messe au Saint Sépulcre et je vous assure que c'est bien émouvant et qu'on y prie bien Notre-Seigneur. La messe terminée, je monte au Calvaire pour l'action de grâces : il y a là trois ou quatre personnes qui assistent à la messe d'un Père Franciscain. Elles s'en vont, une fois la messe finie, et je reste là pendant près d'une heure, tout seul, sauf le gardien grec dans son coin. Je ne m'attendais pas à être, dès le second jour, si privilégié. Que cette Terre Sainte est attachante ! Je m'étais prémuni contre les déceptions possibles : ; il y a, de fait, des choses déplaisantes, mais que sont ces humaines misères auprès de la joie de retrouver si vivants, si parlants, les lieux qu'a sanctifiés le Seigneur Jésus !

Jérusalem, 27 février 1923.

Après deux jours de tempête au lendemain de mon arrivée, le beau temps est revenu. Il y a des jours où le froid est vif, le vent glacial, mais il ne pleut pas et je puis circuler à mon aise. Aujourd'hui, l'atmosphère est d'une douceur printanière. Je suis dehors le plus possible, matin et soir, ne me lassant pas de regarder et de regarder encore. Je ne sais pas comment m'apparaîtront les collines de Galilée et le lac de Tibériade, mais Jérusalem est bien prenante. Ce qui me passionne le plus comme vous pensez, ce n'est pas tant de poursuivre des discussions archéologiques sur des détails de minime importance, que de me graver les paysages que Notre-Seigneur avait devant les yeux, que de tâcher de me représenter ce qu'Il contemplait. J'ai déjà visité tous les sanctuaires principaux : comme il m'avait été donné de le faire au Saint Sépulcre le lendemain de mon arrivée, j'ai pu dire au Calvaire une messe tranquille et recueillie, puis dans l'église des Bénédictins allemands, près du Cénacle, puis à Sainte-Anne, chez les Pères Blancs, où l'on vénère la nativité de la Très Sainte Vierge. Demain matin, je dois aller célébrer à Gethsémani, et dans l'après-midi je partirai à pied pour Bethléem. Les souvenirs se pressent et les émotions aussi. Jérusalem a été bien bouleversé, les deux tiers de la ville sont maintenant en dehors de l'enceinte, mais il y a des choses qui doivent se retrouver les mêmes qu'aux temps anciens : à l'intérieur des remparts, l'enchevêtrement des rues étroites, tortueuses, des pentes raides, coupées par des marches, aux pavés extrêmement glissants. Bien que la vallée du Tyropoeon soit en partie

comblée, elle est encore très distincte, et la rue qui descend de la porte de Jaffa à cette dépression centrale, est brisée tous les trois ou quatre pas par une marche d'escalier. Naturellement aucune voiture ne peut y passer ; les fardeaux sont portés à dos d'âne ou d'homme. Il est facile de se figurer Notre-Seigneur traîné pendant sa Passion à travers ces ruelles, encombrées de marchands et de passants, qui n'avaient qu'à étendre le bras pour le frapper et à tourner la tête pour Lui cracher au visage.

C'est du Mont des Oliviers que l'on a la plus belle vue de Jérusalem. La ville étant bâtie face à l'orient, on l'a toute entière devant soi : au premier plan, dominant à pic le ravin du Cédron, l'esplanade du Temple véritablement magnifique, pavée de dalles qui luisent comme du marbre et vaste comme l'esplanade des Invalides ; en arrière la ville étageant sur la colline ses maisons de pierre dans la couronne de ses remparts. A l'horizon, un cirque de collines sévères et dénudées. La première fois que j'ai gravé les pentes du Mont des Oliviers, c'était par une matinée très claire. Presque blanche sous la lumière matinale, Jérusalem avait vraiment grand air : rien pour la grâce ondoyante, des lignes nettes, des arêtes vives, une beauté fière qui en impose. Avec quelle intensité je revivais la page de l'évangile ! Jésus arrivant sur la crête et là, d'un seul regard embrassant toute la ville, et le flot de larmes jaillissant à ses yeux ! Je suis redescendu par un chemin rocailleux comme le lit d'un torrent, tout à fait semblable à celui qu'a dû suivre Notre-Seigneur pour atteindre le fond de la vallée du Cédron, puis remonter vers la porte orientale du Temple. Presque au bas de la pente se trouve l'enclos de Gethsémani, mais hélas ! arrangé et peigné ! Pour l'instant il est presque en entier converti en chantier de construction. Les Pères Franciscains ayant retrouvé les ruines d'une ancienne basilique l'identifient à celle que les premiers pélerins signalent sur l'emplacement de la Prière du Seigneur. Ils sont en train de bâtir en cet endroit une grande et belle église qui sera achevée dans une année. Ils ont pourtant gardé un morceau de l'ancien jardin avec huit oliviers très vieux, mais c'est un jardin aux allées sablées et ratissées, avec des parterres de fleurs pour entourer les troncs vénérables. Combien je préférerais un simple champ, avec un enclos en pierres sèches, comme il y en a sur le sommet du mont, sans autre parure que les anémones sauvages qui poussent entre les cailloux ! La grotte, qui est éloignée du jardin d'une soixantaine de mètres, a perdu un peu de son attrait depuis qu'on ne la regarde plus comme le théâtre de l'agonie de Jésus. J'y suis pourtant allé pour y prier longuement, dans la solitude complète. Si la grotte n'est pas le lieu précis de l'agonie de Jésus, certainement il y a passé la nuit avec ses Apôtres quand il se retirait hors de Jérusalem. Et tant de

pèlerins ont prié sous ces voûtes, qu'elles restent bien vénérables ! J'étais agenouillé sur la dalle dans des trous creusés par les genoux de milliers et de milliers de bons chrétiens: « Terra sancta ! »

La visite du Cénacle a quelque chose de poignant. La salle haute est maintenant mosquée. On ne peut y entrer qu'en payant d'avance quelques piastres à une espèce de voyou musulman qui sert de portier et ne vous lâche pas d'une semelle,comme s'il craignait qu'on ne lui enlève ses nattes et ses tapis. Et dire qu'à la fin de la guerre les gouvernements alliés étaient absolument maîtres de rendre aux chrétiens ce lieu si vénérable ! Mais hélas, l'esprit de S. Louis est inconnu dans « les sphères gouvernementales ». Quelle indignité encore qu'au Saint Sépulcre l'ouverture et la fermeture des portes de la basilique restent confiées à un gardien musulman ! De même, à l'endroit de l'Ascension : impossible d'entrer, sans payer « bakchisch » à une vieille musulmane, sordide et rapace !

Ce sont là des tristesses pour toute âme chrétienne et notre Bienheureux Père, quand il traversait ces lieux saints,a dû les ressentir bien vivement en son âme chevaleresque. Mais il reste tant de sujets de consolation que Jérusalem ne peut manquer de captiver tous ceux qui aiment un peu Notre-Seigneur. De toutes les villes d'Orient que j'ai visitées, c'est bien celle où je préférerais vivre et mourir. Mais ne craignez pas, Ore me reverra.

Le temps se fixant au beau, je pars ce soir à pied pour Bethléem avec le P. Mallon, mon excellent et savant compagnon. Nous y passerons deux jours. Demain matin, j'aurai le bonheur de dire la messe dans la grotte : tous les amis d'Ore me seront bien présents.

Jérusalem, le 21 mars 1923.

« Jam hiems transiit » : après des jours ensoleillés, suivis d'un retour de l'hiver, froid, pluvieux, glacial, le printemps semble définitivement triompher. Dans le creux des vallons, les amandiers sont fleuris, les figuiers poussent leurs premières feuilles ; sur les collines pierreuses, anémones et cyclamens mettent un sourire au front de l'austère Judée. Je suis allé à Bethléem, avec le P. Mallon, au commencement de mars, alors que le temps était encore incertain et variable. L'auto y mène en 1/4 d'heure (huit kilomètres) mais c'est vraiment trop confortable. J'ai voulu faire la route à pied et par le vieux chemin que suivit jadis la Sainte Famille. J'ai appris par expérience ce qu'était la pluie, pour de pauvres piétons, sur les plateaux de Judée. Nous avions fait le quart du chemin, quand la pluie est arrivée, en trombe ; impossible de tenir un parapluie ouvert ; pas un bouquet d'arbres pour se

protéger, et toutes les ornières bientôt transformées en ruisseaux. Nous n'avions d'autre ressource que de nous coller contre les murs de pierres sèches, qui entourent les champs. Entre deux éclaircies, nous allions ainsi d'un mur à l'autre, si bien que nous avons mis trois bonnes heures pour faire nos huit kilomètres. Nous sommes arrivés à Bethléem, passablement mouillés, mais pas trempés « jusques aux os » : autrement, nous aurions dû, je pense, nous mettre au lit en arrivant ou emprunter le froc de quelque bon Père Franciscain. Nous sommes descendus à Casa Nova, où le Frère Germain, un bon Belge, nous a très bien reçus. Le lendemain, je n'ai pas pu dire la messe à l'autel de la Nativité, dans la grotte, car la place était retenue. L'autel de Saint Joseph, tout proche, étant libre, c'est mon saint Patron qui a eu la préférence. Pour me donner la consolation de célébrer la messe à l'autel de la Nativité, le Père Prieur a insisté pour me faire rester deux jours à Bethléem et,le surlendemain de mon arrivée, j'ai pu dire le « Puer natus est nobis » tout près de l'endroit où naquit le Seigneur Jésus. Malgré les transformations subies, l'escalier qui a remplacé l'ancienne entrée, les piliers bâtis pour soutenir la voûte, la grotte garde son charme de divine intimité. Elle est profonde, mais peu large, de sorte que peu de personnes peuvent se grouper à la fois près de l'autel. J'avais, comme assistants, à ma messe, un frère de la Doctrine chrétienne, une novice carmélite, une dame anglaise récemment convertie, et quelques braves femmes de Bethléem, qui sont dans la grotte comme chez elles, poussant à haute voix leurs invocations et leurs soupirs pieux, pas plus gênées que ne devaient l'être les bergers avec la Sainte Famille. Cette simplicité ne doit pas déplaire à Notre-Seigneur, car s'il y a un endroit où l'on ne doit pas être intimidé devant Lui, c'est bien à la grotte de Bethléem. En deux jours, malgré quelques averses, j'ai eu tout le loisir de visiter Bethléem et les environs. Bethléem, gros bourg plutôt que petite ville, compte de 7 à 8.000 habitants, en grande majorité chrétiens, et parmi les chrétiens, les catholiques dominent. Avec Ain-Karem, qui passe pour la patrie de S. Jean-Baptiste, c'est un des sites les plus gracieux de Judée, comme si quelque chose du sourire de la S[te] Vierge et de l'Enfant Jésus y était resté attaché. Le village est bâti en amphithéâtre sur une colline ayant la forme d'une demi-lune et s'ouvrant du côté de l'orient : au-dessous des maisons en belles pierres, qui occupent les pentes les plus élevées, s'étagent des jardins et des champs en terrasse ; au fond, un vallon encaissé descend vers la Mer Morte, dont on aperçoit les eaux bleues à travers une faille ; l'horizon est fermé à l'est, comme du haut du mont des Oliviers, par la gigantesque muraille des montagnes de Moab, tout à tour bleuâtres, violettes ou mauves, suivant

les heures du jour. Le temps s'étant remis au beau pendant mon séjour à Bethléem, j'ai fait l'excursion du mont des Francs, où se voient quelques ruines de l'antique Hérodium, bâtie par Hérode le Grand. De Bethléem, le mont paraît tout proche, mais pour atteindre le sommet, il nous a fallu deux bonnes heures de marche par des chemins pierreux, à travers une contrée où n'habitent que quelques Bédouins. De là-haut on a une vue spacieuse sur le désert de Juda et sur le pays de Thécué, patrie du prophète Amos.

Ce premier contact avec le désert de Juda a été suivi de plusieurs autres plus détaillés et plus prolongés. Par une claire et déjà chaude journée, j'ai fait avec le P. Mallon l'excursion de la Mer Morte et de Jéricho. Rien de plus facile. Il suffit de trouver une auto légère et un excellent chauffeur. En une heure et demie, l'auto nous amène de Jérusalem sur le rivage même de la Mer Morte. On lâche la route à quelques kilomètres de Jéricho pour s'engager sur une piste à travers le désert. Les ornières ne manquent pas, mais comme il n'a pas plu depuis plusieurs jours, le terrain est ferme et il n'y a pas à craindre de rester embourbés. Nous traversons ainsi entre l'oasis de Jéricho et la Mer Morte, une plaine aride, salée, blanchâtre, semée de monticules calcaires qui de loin ressemblent à des casemates. Au bord de la mer, près de l'endroit où débouchent les flots jaunâtres du Jourdain, une grève de cailloux fins ; les eaux de la mer, par un ciel limpide, sont d'un bleu léger, comme la Manche sur les côtes de Jersey aux beaux jours d'été. Tout autour, sauf le ruban vert de la vallée du Jourdain, mince, très mince, c'est la stérilité : du côté de Moab des rochers tourmentés, déchiquetés ; du côté de la Judée, des mamelons et des collines jaunâtres, sans un brin de verdure. Mais la lumière est si belle, elle modèle les monts de Moab en reliefs et en creux si variés, les illumine de tons roses ou violets si légers que le paysage m'a paru moins lugubre que je ne l'aurais imaginé sur la foi des guides. Mars venait de commencer et il faisait déjà très chaud. Après vingt minutes passées sur le rivage, le P. Mallon, m'avertit que le bout de mon nez commence à « rosir ». C'est le coup de soleil qui menace, par simple reverbération des cailloux. Aussi les Bédouins ont-ils grand soin de s'envelopper tout le bas du visage. Nous remontons en auto et à travers la même plaine aride gagnons au bord du Jourdain l'endroit traditionnel du baptême de Notre-Seigneur. Le fleuve, grossi par les pluies, roule, à une vitesse de torrent, des flots couleur d'argile. Impossible d'y entrer ; on aurait de l'eau par dessus la tête et on serait emporté par le courant. Pieusement, nous nous agenouillons sur la berge et faisons un signe de croix avec cette eau du premier baptême. Le Jourdain, qui a une vingtaine de mètres de large, serpente en méandres

infinis dans une coupure profonde, plus basse que la plaine environnante ;il est bordé de chaque côté d'un taillis inextricable d'arbres et d'arbustes,si bien qu'on ne le voit qu'arrivé sur la berge. Du Jourdain nous remontons vers Jéricho. Sauf une demi-douzaine de maisons construites à l'européenne, Jéricho n'est plus qu'un pêle-mêle de masures, de tentes et de gourbis. Tout autour, comme l'eau arrive en abondance de la fontaine d'Élisée et de la gorge du Ouâdi el-Kelt, la végétation est d'une luxuriance tropicale. Nous n'avons pas eu le temps,— et je crois que je n'aurais pas eu la force —, de faire l'ascension du Mont de la Quarantaine. Mais sans grimper si haut, du mamelon foré par les ruines de la Jéricho cananéenne, nous avons joui d'une vue admirable. Nous étions là vers 5 h. du soir. Le soleil se couchait derrière le mont de la Quarantaine, éclairant de rayons obliques le paysage que nous avions devant nous : à nos pieds, la plaine toute verte de Jéricho,puis une bande dorée de désert, la coupure bleu sombre du Jourdain, au fond la chaîne des Monts de Moab absolument roses ; à droite, au pied de ces monts, la Mer Morte, lisse comme un miroir, avec des reflets adoucis de turquoise. On oublie tout pour ne penser qu'à Celui qui pendant ses 40 jours au désert, a dû plus d'une fois arrêter ses regards sur ce paysage si peu changé. Mais le soir vient et il nous faut rentrer à Jérusalem. Une heure d'auto et nous sommes chez nous, passant presque sans transition de la chaleur lourde de la plaine de Jéricho à une fraîcheur glaciale.

Une seconde excursion, cette fois à pied, nous a menés en plein cœur du désert de Juda. La petite communauté française des PP. Passionistes de Béthanie, nous a invités pour la mi-carême à aller avec eux au mont Mountar, un des points les plus élevés du désert de Juda. Du mont des Oliviers, cela paraît tout proche, comme aussi la Mer Morte, tellement l'atmosphère est transparente et rapide la cascade des collines qui vont s'abaissant vers la grande dépression. La veille de l'excursion,je suis allé coucher à Béthanie pour abréger d'autant la route à faire le lendemain et j'ai profité de cette après-midi pour visiter Béthanie, le tombeau de Lazare, le versant oriental du Mont des Oliviers. Vu de ce côté, le mont fait figure de vraie montagne, puisqu'il s'élève à 1200 m. au-dessus de la Mer Morte. Nous partons pour le Mountar au lever du soleil. Tout le chemin se fait à travers le désert. Dès que nous avons quitté les entours de Béthanie, littéralement plus un arbre : nous franchissons un plateau où semblent avoir déferlé d'immenses bancs de roches, puis montons et descendons une suite de mamelons calcaires, couverts au printemps d'un léger, très léger duvet de verdure. C'est le désert, mais au sens palestinien : une région sans villages, où vaguent quelques Bédouins. Pour plus de sûreté,

deux domestiques nous accompagnent, armés de fusil de l'armée turque. Leur désir est de descendre quelques perdrix, mais malheureusement pas une ne se montre. Quatre heures de marche nous mettent au sommet du Mountar d'où je puis contempler à nouveau, toute proche, la Mer Morte, la plaine de Jéricho, le Jourdain. Le retour est dur à 2 h. de l'après-midi, sous le soleil, mais je connais maintenant mon désert de Juda.

Jérusalem, le 8 avril 1923.

J'ai fait le mercredi de Pâques, une grande excursion en Transjordanie. Depuis mon arrivée à Jérusalem, j'avais contemplé tous les jours les monts de Moab se dressant à l'Orient comme un vaste écran et j'avais le secret désir d'aller un peu voir ce qu'il y avait derrière. Le P. Mallon partageait ce désir, mais hésitait, ne croyant pas le pays assez sûr. Le jeudi saint, en passant en ville, je vis qu'une agence de voyages annonçait une excursion à Pétra. Il était donc possible d'aller en Transjordanie. J'en dis un mot au P. Mallon. Pétra était trop loin et trop cher (30 livres égyptiennes pour 5 jours !), et sans intérêt proprement biblique ; mais Amman, l'ancienne Rabbat Ammon, semblait faisable. Renseignements pris, nous trouvâmes un chauffeur qui s'offrit à nous conduire à Amman, avec retour à Jérusalem, en un jour. C'était la seule combinaison possible, car à Amman il n'y a ni chapelle catholique ni hôtel. Une circonstance heureuse en appelant une autre, l'un des frères de St Pierre de Sion me dit qu'il connaissait personnellement, — pour lui avoir fabriqué son mobilier — le général anglais Peake Pacha, qui commande la gendarmerie de la Transjordanie et réside à Amman. Nous proposons au Frère de l'emmener avec nous : ce qu'il accepte volontiers, et il envoie un télégramme à Peake Pacha, le mardi matin, pour le prévenir de notre arrivée pour le lendemain Deux jeunes Anglais, l'un amateur de paysages et l'autre de silex taillés, se joignent à nous. Tout étant ainsi réglé, nous partons à 5 h. 1/2 du matin, juste au moment où le soleil paraît sur la crête du mont de Oliviers. Pour ne pas trop attirer l'attention en cours de route à travers la Transjordanie, nous nous sommes atiffés à la mode arabe : grand manteau, voile sur la tête, serré par une tresse noire en poils de chameau. Le temps qui s'était brouillé au soir de Pâques, s'est remis au beau, le beau idéal, ni froid ni trop chaud ; de fortes averses, le lundi de Pâques, ont abattu la poussière. Nous avons une excellente voiture, une « Fiat » toute neuve, prudemment conduite par son propriétaire. Devant nous, 150 kilomètres, en pays nouveau, avec l'attrait du mystère ! Une première étape nous mène de Jérusalem à Jéricho : la route est bonne, c'est l'affaire d'une heure ou une heure et quart. Pour le

moment, le désert de Juda est très animé. Cette semaine de Pâques est aussi une semaine de fêtes pour les musulmans : ils s'en vont en pèlerinage à un prétendu tombeau de Moïse (Néby Mouça) non loin de la Mer Morte. Nous croisons sur la route des bandes de pèlerins qui se rendent au tombeau ou en reviennent, par les modes de locomotion les plus divers : chevaux, ânes, chameaux, rudimentaires charettes traînées par deux ou trois mules, diligences fatiguées et même automobiles. Beaucoup de piétons aussi, hommes et femmes, les femmes portant sur la tête les provisions du voyage. Il y a là des gens de Samarie, d'Hébron, du pays de Jérusalem, de la plaine de Jéricho. Ainsi jadis les foules devaient-elles affluer vers le Jourdain, au temps de la prédication de S. Jean-Baptiste,... sauf naturellement qu'elles n'usaient ni de l'auto ni même de la diligence. Des groupes ont passé la nuit en plein désert, enveloppés dans les couvertures qu'ont portées les petits ânes, et ils se remettent en marche au soleil levant. Tout ce monde est en habits de fête et c'est une joie pour les yeux que le ruissellement de la lumière sur les couleurs éclatantes, tarbouchs rouges, voiles blancs, tuniques bleues, violettes, jaunes, pourpres. Le désert, par contre, a déjà perdu sa légère parure : aux approches de la Mer Morte, le maigre gazon qui, il y a un mois, vêtait les collines, est maintenant desséché et grillé. Nous traversons Jéricho, puis la plaine aride, sans autre végétation que quelques buissons épineux, puis les dunes du Jourdain, aux formes bizarres et capricieuses, striées de raies couleur de sel, comme si la mer s'en était successivement retirée, et arrivons au pont : C'est là que de tout temps on a passé, et quand Notre-Seigneur allait de la Pérée à Jérusalem, il franchissait le Jourdain en ce même endroit. Le fleuve, — en Europe on dirait la rivière, — est moins haut qu'il y a un mois, mais le courant reste rapide. Le Jourdain masque la limite entre la Palestine et la Transjordanie. Chaque bout du pont est gardé par un poste de police. Nous payons le droit de passage, quinze piastres égyptiennes ; les gendarmes chrétiens prennent le numéro de l'auto, le nom et l'âge de trois d'entre nous, puis nous offrent aimablement le café. Pour reconnaître la politesse, nous offrons une place dans l'auto à l'un d'eux, qui doit gagner le poste de police le plus rapproché. Nous entrons ainsi en Transjordanie, sous la sauvegarde d'un gendarme, fusil en main et la ceinture bourrée de cartouches. La rive orientale du Jourdain présente les mêmes traits essentiels que la rive occidentale : aux fourrés impénétrables d'arbres et d'arbustes qui bordent immédiatement le fleuve, succèdent les dunes, puis la plaine non cultivée, un peu moins aride cependant que du côté palestinien. Nous franchissons un petit torrent, le Ouady Nimrin, déposons notre gendarme

à son poste et arrivons au pied des monts de Moab. C'est là qu'en hiver l'émir Abdallah, le seigneur du pays et le frère de Feiçal, vient camper avec sa cour, mais dès les premières chaleurs il a déménagé vers les hauteurs. Sur la gauche, au flanc des premières pentes, j'aperçois le plus grand campement arabe que j'aie encore vu : au moins une soixantaine de tentes noires qui de loin font l'effet d'énormes chauves-souris, plaquées, les ailes étendues, contre la colline jaunâtre. De Jérusalem nous sommes descendus d'environ 1200 m., et maintenant il nous faut grimper à une hauteur encore plus considérable pour atteindre le sommet du plateau. Jusqu'à Es-Salt, pendant près de deux heures, nous remontons la vallée du Ouady Nimrin, puis du Ouady Chaït, deux torrents aux claires eaux, qui coulent entre des haies de roseaux et de lauriers-roses en fleurs. La route est mauvaise, ravinée par les pluies, semée de pierres, Nous allons à allure très modérée, mais avons l'avantage de jouir du paysage. Il est beaucoup plus gai et riant qu'en Palestine, au moins en cette saison de l'année : l'herbe est encore verte sur les collines, et par endroits ce sont de véritables tapis de fleurs aux couleurs les plus variées, rouges, jaunes, bleues, blanches, violettes, comme en Galilée, me dit mon voisin, l'Anglais amateur de paysages. Les champs cultivés ne commencent qu'aux abords d'Es-Salt. Nous passons tout près de cette petite ville, sans entrer, pour n'avoir pas à payer un nouveau droit de péage de 40 piastres, et bientôt nous atteignons le faîte du plateau. La contrée se découvre à perte de vue, plus ondulée que je ne pensais, coupée par une vallée très profonde, celle du Jaboc, qui part d'Amman pour aller se jeter dans le Jourdain, après un long détour. Entre Es-Salt et Amman (1 heure 1/2 d'auto) pas un bouquet d'arbres ; nous ne rencontrons qu'un seul village : il fut fondé par une colonie de Circassiens musulmans, qui émigrèrent en Transjordanie lors de la conquête du Caucase par les Russes.

Vers 10 h. 1/4 nous arrivons à Amman, sans la moindre panne. Ici encore, il y a un droit d'entrée, vingt francs en *or*, mais l'employé est absent ou ne nous voit pas et nous passons gratis. Nous traversons Amman dans toute sa longueur pour nous rendre chez Peake Pacha. L'officier anglais n'a pas reçu notre télégramme, il l'aura trois heures après notre arrivée. Il nous accueille très aimablement, nous offre vin et cigarettes et nous donne son ordonnance pour nous accompagner pendant tout notre séjour à Amman. Nous retraversons Amman pour aller déjeuner près de la source d'où jaillit le Jaboc. Cette fois, le Matthieu de l'endroit est à son poste et nous a repérés, mais le gendarme s'interpose : « Peake Pacha ! » et nous filons en franchise.

Nous visitons le théâtre romain, très bien conservé, et mon-

tons à la citadelle, dont jadis David s'empara. De là haut, la vue s'étend jusqu'aux lointains roses du désert d'Arabie. C'est extraordinaire combien ces sables attirent et comme on voudrait s'y enfoncer ! Mais il faut repartir, car, malgré les assurances de Peake Pacha que l'intérieur du pays est tranquille, notre chauffeur ne veut point se trouver en Transjordanie après le coucher du soleil. Au retour, nous avons devant nous le même spectacle que pouvait contempler Moïse des hauteurs du mont Nébo : le soleil descendant en pleine gloire derrière les montagnes bleues de Judée. Le retour se fait comme l'aller, sans le moindre accroc.

Je ne vous ai rien dit de la Semaine Sainte à Jérusalem.Elle débuta de triste façon. La dimanche des Rameaux, un beau jour, clair, ensoleillé, comme fut, je pense, celui de l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem, j'étais allé assister à la grand' messe que le Patriarche latin célébrait au St Sépulcre, à un autel dressé devant la porte d'entrée du tombeau. Au moment de l'évangile, la bataille a commencé, à l'autre extrémité du St Sépulcre, entre Coptes et Latins, à propos d'un passage obstrué par les Coptes et dont les Latins réclamaient le libre accès auquel ils ont droit. Des injures on en vient aux coups ; le kawas des PP. Franciscains est à moitié assommé par une bande d'Égyptiens et on l'emporte évanoui ; un autre Latin tombe à son tour, grièvement blessé à la tête. Femmes et enfants, pris de panique, s'enfuient vers la sortie, en poussant des cris. Le tumulte dure près de vingt minutes, jusqu'à l'arrivée d'un contingent sérieux d'agents de police et de gendarmes. Le trouble avait été tel que chez les Latins le chant de la Passion n'a pu avoir lieu et le Patriarche a fini la grand' messe en messe basse ; chez les coptes, l'évêque égyptien qui célébrait, a filé sans même finir sa messe. Heureusement, le service d'ordre a été mieux organisé pour le reste de la semaine et les cérémonies ont pu se dérouler en paix. Toute la liturgie se célèbre dans la basilique du St Sépulcre, suivant le rite romain. Ce n'est peut-être pas l'idéal ici, et parfois on regrette les stations de jadis, au Mont des Oliviers, au Cénacle, à Gethsémani. L'ensemble reste beau et touchant. Le Jeudi Saint, après la messe, grande procession autour du tombeau de Notre-Seigneur, qui sert de reposoir au St Sacrement. Le Vendredi Saint, chemin de croix à travers les rues de Jérusalem, suivi par de nombreux fidèles, dont une centaine de pèlerins français ; à 3 h., au Calvaire, on était pressé à étouffer, et encore tous n'avaient pu y trouver place. Pour être sûr d'y être, j'avais quitté le chemin de croix au milieu. Le Samedi-Saint, après-midi, la basilique semblait le rendez-vous de toutes les races de la terre : c'était le bruit et parfois la cohue d'une place publique, mais malgré tout, cette affluence de tous les peuples et de

toutes les conditions humaines autour du tombeau de Notre-Seigneur est quelque chose d'unique et de très impressionnant. Le dimanche de Pâques, après la grand' messe pontificale, l'on fait une procession solennelle autour du St Sépulcre, avec arrêts pour chanter les évangiles des différents apparitions. Ici, tout cela est si réel, si concret !

Beyrouth, 7 mai 1923.

C'est la dernière lettre « orientale » que je vous envoie. Quand vous la recevrez, je me préparerai à m'embarquer sur le « Lotus » des tutélaires Messageries. Mon bateau part le 27 mai, via Alexandrie, de sorte que je serai à Marseille vers le 2 ou 3 juin.

Me voici donc rentré à Beyrouth, sain et sauf : *Deo gratias* ! Depuis mon départ de Jérusalem j'ai pas mal roulé, comme vous pensez, et,sauf un arrêt forcé à Nazareth par suite de la grippe, je n'ai guère eu le temps de prendre racine au même endroit. J'ai quitté Jérusalem, en compagnie du P. Mallon, le vendredi 13 avril, par un matin gris et pluvieux. A midi, nous étions à Naplouse, où le curé latin, un Hollandais d'humeur plaisante, nous donnait l'hospitalité. Le temps s'étant rasséréné, dans l'après-midi j'ai fait l'ascension du Garizim, — une bonne heure de marche, — j'ai vu l'endroit où les 140 Samaritains qui subsistent encore, se préparaient à célébrer la Pâque, puis du sommet de la montagne, je suis descendu droit sur le puits de Jacob. Il est situé à une centaine de mètres de la route qui va de Jérusalem à Naplouse, en longeant la base orientale du Garizim, et j'y parviens en traversant des champs de blé qui commencent à blanchir pour la moisson. La brise du soir fait frissonner les épis, la chaleur du jour est tombée, mais il est facile de s'imaginer combien dans cette plaine sans arbres le soleil était brûlant sur l'heure de midi, quand Jésus passait. Le puits est isolé de tout village, au milieu des champs de blé et d'orge. L'emplacement appartient aux Grecs non unis, qui l'ont enclos d'un mur et avant la guerre avaient commencé à construire une belle église sur le plan d'un ancien sanctuaire des Croisés, mais faute d'argent,les constructions ont été arrêtées à la hauteur des chapiteaux. C'est bien dommage que les PP. Franciscains, à qui on avait fait les premières offres de vente, n'aient pas pu s'assurer la possession d'un terrain qui rappelle, de façon si authentique, un si touchant mystère. L'ouverture du puits est dans la crypte, sous le chœur. J'ai vu l'eau scintiller au fond, à 30 mètres, et même le prêtre grec, qui nous accompagnait, ayant tiré du puits un seau plein, j'ai pu boire de cette eau, limpide comme du cristal et d'un goût excellent. Naturellement il a fallu payer cette faveur par un

« backchisch » ! La Samaritaine était plus généreuse... Le puits, en partie maçonné, en partie creusé dans le calcaire, est unique en son genre dans tout le pays d'alentour, et c'est chose remarquable qu'on ait foré un puits à une telle profondeur, alors que dans la vallée de Naplouse les sources abondent à fleur de terre.

Le lendemain, dans la matinée, nous visitons les ruines de l'ancienne Samarie, à 3/4 d'heure de chemin de fer : la capitale du royaume d'Israël était admirablement située, sur une colline dominant la vallée de Naplouse, avec une percée sur la plaine de Jaffa et la Méditerranée. Dans l'après-midi à travers la Naplouse musulmane, aux ruelles sales, tortueuses, sans air, foyers de malaria et de tuberculose, nous allons voir la synagogue des Samaritains, misérable bâtisse dont le seul objet curieux est un Pentateuque, que le fils du grand-prêtre, en l'absence de son père, est trop heureux de nous exhiber moyennant quelques piastres. Il nous présente cet exemplaire, qui date du Moyen-Age, comme écrit par Moïse en personne !...

Le dimanche 15, nous quittons Naplouse dès 7 h. du matin, pour une forte randonnée, dans une auto légère à trois places, qui doit passer partout. De la vallée de Naplouse nous gravissons la crête des monts de Samarie, d'où la vue s'étend, magnifique, par delà la plaine d'Esdrelon et les collines de Galilée, jusqu'aux plus hauts sommets de l'Hermon : le vieux « cheikh », comme l'appellent les Arabes, a gardé sa calotte de neige, qui sous le soleil d'avril est d'une blancheur éblouissante. Nous descendons sur Djenin, à l'entrée de la vallée d'Esdrelon, qui s'étale devant nous comme un tapis de velours vert, piqué d'innombrables fleurs, puis abandonnant la route de Nazareth, nous prenons une piste qui doit nous conduire à Beisan, l'ancienne Scythopolis, à la lisière de la vallée du Jourdain. Nous traversons ainsi Zerin (l'ancienne Jezraël) et, précédés de deux gazelles qui bondissent devant nous avec une merveilleuse sveltesse, nous côtoyons les monts de Gelboé et arrivons à la fontaine de Gédéon : je fais le geste des trois cents braves et puise de l'eau dans le creux de ma main, avec moins de hâte pourtant que les compagnons de Gédéon. ! La source jaillit sous une grotte si fraîche qu'on s'y attarderait volontiers. Vers 10 h. 1/2 nous étions à Beisan, où les Américains ont entrepris des fouilles considérables. Couche par couche, ils découvrent une civilisation arabe, byzantine, gréco-romaine, juive, cananéenne, tout cela étagé comme autant de stratifications géologiques. Mais je regarde surtout le paysage. Du sommet de l'ancienne ville, la vue embrasse toute la vallée du Jourdain, depuis le lac de Tibériade, caché par ses collines, jusqu'à la Mer Morte. C'est un pays d'une végétation tropicale, mais aussi, dès que com-

mence le printemps, d'une chaleur étouffante. Les moustiques y pullulent et la malaria y sévit. Il faut du courage aux archéologues américains pour rester là, de mars jusqu'en septembre !

De Beisan, nous revenons vers l'ouest, en longeant la chaîne du Petit Hermon, pays de la Sulamite, et à travers un vrai parterre de fleurs, coquelicots, anémones, renoncules, marguerites de toutes couleurs et aussi chardons extraordinairement vigoureux, nous atteignons la plaine qui s'étend au pied du Thabor. Avec notre légère auto, malgré la raideur du chemin et les brusques tournants, nous faisons l'ascension du mont. Les flancs de la montagne sont maintenant déboisés ; il ne reste plus de chênes que sur le sommet, dans les enclos des PP. Franciscains et des Grecs non unis. Nous sommes là-haut vers 1 h. de l'après-midi. En deux heures, nous avons largement le temps de déjeuner et de voir ce qu'il y a à voir : une belle basilique en construction et la panorama. Pour la première fois ,en avant de la muraille gigantesque de l'Hermon, au pied des collines qui montent vers Safed, j'aperçois une petite frange bleue, avec quelques bouquets d'arbres ; c'est un coin du lac de Tibériade, à l'endroit où le Jourdain y déverse ses eaux. Tout le reste du lac est caché dans sa dépression profonde, mais le peu que j'en ai vu, me rend avide d'en voir davantage. La Providence allait se charger de calmer un peu cette impatience et me faire attendre pendant dix jours la contemplation du lac.

Du Thabor, nous redescendons dans la plaine, visitons Naïm au passage, et montons vers Nazareth, où nous arrivons à 5 h. du soir. C'est dimanche : la population chrétienne, en beaux habits, est tout entière dans la rue, et la petite ville, dans son cirque de collines verdoyantes, avec ses vergers de figuiers, d'amandiers, d'orangers, quelques bouquets de pins et de cyprès, à l'aspect riant et gracieux d'un joli coin de Provence. Dès le soir, je visite le sanctuaire de l'Annonciation ; le lendemain, je puis y célébrer la messe. Tout le jour, je circule dans la ville et sur les collines environnantes pour contempler les horizons familiers à la Sainte Famille. Je suis surpris de constater combien des collines au nord-ouest de Nazareth, là où se trouve l'établissement des Pères Salésiens, la vue sur la Méditerranée est nette et large, depuis la pointe du Carmel jusqu'au-delà de la baie de Saint-Jean-d'Acre. Sans jumelles et sans effort, je puis compter les bateaux à vapeur, qui sont ancrés en rade de Caïffa. Pendant ce jour je m'étais senti fiévreux, avec un violent mal de gorge qui m'avait saisi la nuit précédente. Le soir, la fièvre reprend plus forte, et le lendemain, mardi, impossible de me tenir debout. La grippe sévit à Nazareth. A mon tour, je suis pincé. On ne peut me garder à Casa Nova, où il n'y a ni infirme-

rie ni infirmiers. Le P. Mallon me fait aussitôt porter à l'hospice des Frères de St Jean de Dieu, sur la route de Tibériade, à 10 minutes de Nazareth. J'y suis accueilli avec une charité parfaite et très bien soigné. Le mercredi 25, je me suis senti assez de forces pour repartir. En une heure d'auto, j'étais au bord du lac, à Tibériade. Du haut de la colline qui domine immédiatement Tibériade, j'aperçois pour la première fois le lac dans toute son étendue. C'est une moire : le matin, il est bleu extrêmement léger, un bleu de rêve, traversé de larges écharpes blanches ; dans l'après-midi, vers 4 h., il semblera de vieil argent, frangé de bleu ; et les rayons du soleil couchant lui donneront des teintes mordorées. Il est aussi sensible aux changements de brise qu'aux jeux de la lumière ; à midi, il était lisse comme un miroir ; à 4 heures, le vent s'étant levé, aussitôt il a commencé à frémir et, si la brise s'était amplifiée, vite les vagues seraient montées très haut. Dans l'après-midi, de 2 heures à 6 heures, en compagnie du P. Prieur des Franciscains de Tibériade et du P. Mallon, je me suis promené sur le lac. Pour aller plus loin et voir plus de pays, nous avions pris un petit canot à moteur. De Tibériade, nous allons d'abord tout près de la côte orientale, au pied des falaises escarpées du pays des Géraséniens, de là nous remontons au nord, longeons la plaine de Bethsaïde, l'embouchure du Jourdain, puis venons faire escale à Capharnaüm. Les Franciscains y ont un petit couvent, avec un seul Père. Dans leur jardin, il sont découvert les ruines d'une ancienne synagogue. Ce sont les seuls vestiges visibles de l'ancienne ville ; tout le reste est envahi par une végétation extrêmement touffue d'herbes folles, d'épines et de chardons. La place du port, dans une petite baie, à l'abri d'un léger promontoire, doit être la même qu'autrefois ; pendant que nous étions à terre, trois barques de Tibériade sont venues s'y amarrer, en attendant les heures de la nuit favorables à la pêche. De Capharnaüm, toujours en canot, nous gagnons Aïn-Tabigha, près de la plaine de Génésareth, et nous y débarquons pour y passer la nuit et la journée du lendemain. Nous trouvons logement dans la maison qu'habitent, au bord du lac, deux Lazaristes allemands, un Père et un Frère. L'endroit est très fréquenté par les pêcheurs : sept sources s'y déversent dans le lac en gros ruisseaux où les poissons viennent chercher la fraîcheur. La côte est découpée en petites criques, aux courbes gracieuses. C'est dans une de ces criques, semées de sable fin et bordées de lauriers-roses, que le Seigneur a apparu aux Apôtres après sa Résurrection. Le jeudi matin, dès l'aurore, je suis au bord du lac pour voir le soleil se lever sur les collines, qu'une légère vapeur enveloppe comme d'un voile de mousseline. De l'orient à l'occident une grande traînée lumineuse traverse le lac, un frémissement court à sa surface

comme s'il s'éveillait à la vie et les petites vagues semblent autant de scintillements argentés. Devant moi, à une centaine de mètres passe une barque de pêcheurs ; l'un d'eux, d'un grand geste circulaire, lance un filet qui se déploie sur l'eau comme une ombrelle. Chaque coup de rame semble faire jaillir du vif argent : « *Pueri, numquid pulmentarium habetis* ? » Ces premières heures du jour sont vraiment uniques de poésie et de réalité.

Dans la matinée, je parcours la plaine de Génésareth : la végétation y est d'une vigueur extraordinaire, je passe à travers des haies de chardons qui ont plus de deux mètres de haut . Les Bédouins font déjà la moisson dans les champs de blé et d'orge. Dans l'après-midi, je vais à pied, le long de la côte, jusqu'aux abords de Capharnaüm. De ce côté du lac, les collines s'élèvent en pente douce ; on n'a que l'embarras du choix pour trouver des compositions de lieu appropriées au Sermon sur la Montagne ou aux Paraboles. De ces premières pentes, le regard se prolonge sans arrêt jusqu'au mince ruban jaune-vert, qui limite le lac au sud : limite si légère qu'à certaines heures on ne la voit plus et que le lac semble se perdre en de vaporeux lointains.

Le vendredi 27, nous montons à Safed, par une route en lacets, d'où le regard continue à plonger sur le lac, puis à mesure qu'on s'élève, sur toute la Galilée, les monts de Samarie, le Carmel, et au nord-est, sur la vallée du Haut Jourdain, le lac Houleh, la région de Banyas et l'Hermon. Je commence à sentir, et vivement, le besoin d'un « home » tranquille, mais je garde pourtant au cœur un dernier désir. S'il était possible d'aller voir Banyas, Césarée de Philippe, le cadre où S. Pierre proclama la divinité du Christ ! Les informations recueillies à Tibériade ne sont pas encourageantes : il n'y a pas de route carrossable ; de Safed, il faudra, aller et retour, trois jours de cheval et à Banyas il n'y a pas une seule famille chrétienne à qui demander l'hospitalité ! Après la grippe, un pareil voyage m'exposerait à une nouvelle attaque de fièvre, et le P. Mallon le juge impraticable. A Safed, tout s'arrange. Un chrétien se propose de nous conduire à Banyas et de nous ramener à Safed, le même jour, à condition de combiner auto et cheval. L'auto nous mènera, à travers les pistes de la plaine, jusqu'à un gros village Bédouin, Khalsâ, au pied des monts de Syrie, à peu près à hauteur de Banyas ; là notre guide se fait fort de nous procurer des chevaux qui en 3 ou 4 heures feront le trajet de Banyas. Il y a bien quelque risque à courir : les chevaux n'étant pas retenus d'avance, sommes-nous sûrs d'en trouver sur place ? Nous tentons pourtant l'aventure. Le samedi à 6 heures, nous partons de Safed en auto, nous descendons dans la plaine, longeons la rive ouest du lac Houleh, remon-

tons la vallée du Jourdain et arrivons à Khalsâ vers 8 h. 1/2. Là commencent entre le guide et les Bédouins les négociations pour les chevaux. Craignant qu'elles ne durent longtemps, je cherche un peu d'ombre ; pas un arbre aux alentours ; je vais m'asseoir près d'une maison, dont les murs me protègent contre le soleil. Le P. Mallon, lui, cherche consciencieusement des silex « à coupe intentionnelle » ! C'est beau la science et la conscience. La maîtresse de la maison dont le mur me défend des rayons du soleil, nous aperçoit et nous invite à entrer. C'est une Bédouine d'une soixantaine d'années, proprement vêtue et de figure très digne. Elle appartient à la famille des cheikhs ; seuls ceux-ci ont des maisons en pierre, le menu peuple bédouin habite sous des huttes en roseaux tressés. Nous entrons dans la pièce unique de la demeure, une grande chambre carrée,sans autre mobilier que des nattes sur la terre battue, des matelas rangés dans un coin, deux tabourets pour nous asseoir, quelques coffrets et ustensiles de ménage. Partout un air de propreté qui surprend agréablement. Notre hôtesse est grand' mère et semble tenir le sceptre dans la maison. Assise sur une natte, elle donne ses ordres à sa fille et à ses trois belles-filles,toutes personnes mariées, qui ont autour d'elles une demi-douzaine de bébés. Près de la porte, un domestique ou plutôt un esclave, assis par terre, les yeux fixés sur sa maîtresse, se tient prêt à obéir au moindre signe. Tout ce monde nous regarde avec curiosité, mais sans cet air stupidement effarouché que prennent d'ordinaire les femmes musulmanes. Pendant que les interrogations obligées se succèdent : D'où viens-tu? Où vas-tu? Que fais-tu?, la grand' mère se fait apporter par sa fille deux belles coupes d'argent. Elle y verse de l'eau, puis du sucre en abondance. Je me demande ce qu'elle nous prépare ; je suis bientôt rassuré. La Bédouine s'arme d'un grand couteau, long d'au moins vingt centimètres, partage en deux un citron et de ses propres mains, toutes couvertes de tatouages, en exprime le jus dans chacune des coupes. Quand tout est bien fondu et mélangé, elle verse le contenu des coupes dans deux grands gobelets d'argent, incrustés d'or, et sur un plateau de cuivre doré et ciselé nous fait présenter les deux gobelets par sa fille, avec la grâce et l'aisance d'une princesse. Ma foi ! le P. Mallon et moi avons été unanimes à trouver la citronnade excellente et sous les ardeurs du soleil de midi je me prenais plus tard à soupirer : « Ah ! qui me donnera la citronnade de la Bédouine ! » Il est déjà dix heures et les chevaux n'arrivent pas. Nous allons aux renseignements. Le grand cheikh de la tribu n'est pas là ; les Bédouins n'ont pas de chevaux... à louer. Encore une fois la Providence va me tirer de l'impasse. Il se trouve que deux propriétaires de Safed sont dans les environs, en train de

visiter leurs terres. Notre guide est assez heureux pour les rencontrer et obtenir d'eux qu'ils nous prêtent leurs chevaux pour la journée. A 10 h. 1/4, nous sommes en selle, le P. Mallon et moi, et partons sous la conduite d'un Bédouin de Khalsâ. Il a fallu monter à la mode arabe, c'est à dire sans bride, avec un simple licol ; heureusement nos bêtes sont dociles. Il n'y a pas de route mais un sentier, semé, sur la moitié du parcours, de grosses pierres basaltiques, qui nous forcent à aller au pas. Le reste du temps, nous trottons ; nos montures sont excellentes et font des foulées superbes. Vite nous laissons notre guide ; le P. Mallon a parcouru jadis le pays et reconnaît le chemin. La contrée est extrêmement riche en sources, ruisseaux et rivières que nos chevaux franchissent avec de l'eau parfois jusqu'au poitrail. Nous traversons sur un pont le Nahr Hasbany, premier bras du Jourdain et véritable torrent aux flots écumants. Vers midi, nous arrivons à la seconde source du Jourdain, près de Tell-el-Khady, et de là, à travers des bois de chênes et aussi de séders, terribles arbres aux épines acérées, nous montons vers Banyas. Un bruit de grandes eaux, roulant sur des rochers, nous avertit que nous approchons ; à1 heure nous sommes à Banyas. Vite nous déjeunons à l'ombre d'un noyer, au bord des eaux mugissantes, montons à la grotte de Pan, d'où jadis jaillissait la troisième source du Jourdain, — elle sort maintenant quelques mètres plus bas, — et contemplons le paysage : un immense plateau, en cette saison tout vert, traversé du nord au sud par le Jourdain et encadré de toutes parts de hautes montagnes, sauf, au sud, derrière la ligne bleue du lac Houleh une légère échancrure par où passe le fleuve : le décor est large et grandiose. A 2 h. 1/4 nous remontons à cheval et en route pour Khalsâ. Nous croisons sur le chemin une bande de trois cents paysans syriens qui s'en vont faire la moisson au Hauran : tout le monde en est, les femmes avec des nourrissons de quelques semaines, les vieillards portés par les ânes. Nous nous écartons légèrement du chemin et tombons en plein campement de la tribu bédouine des Zouk. Au centre du village, formé de huttes de roseaux, le cheikh est assis, entouré d'une trentaine d'hommes. Dès qu'on nous aperçoit, tout le monde se lève ; le cheikh, une belle tête blanche de patriarche, s'avance vers nous,un jeune homme arrête mon cheval, un autre saisit l'étrier : « Veuillez descendre ». C'est assez tentant, mais si nous descendons, nous sommes perdus : on va nous faire fête, cuire pour nous un agneau, il faudra rester trois ou quatre heures, peut-être passer la nuit, et nous avons promis de ramener nos chevaux à leurs propriétaires entre 5 et 6 heures. Après force excuses et salamalechs, nous repartons et à 5 heures nous entrions à Khalsâ. L'auto nous prenait aussitôt et, vers 8 h., nous déposait à

Safed à la porte de nos hôtesses, les bonnes Sœurs Mariamettes. Le dimanche, je pratique un repos tout à fait dominical. Je trouve une occasion exceptionnelle de regagner Beyrouth par une voie nouvelle et rapide. Un chauffeur syrien, qui a amené un voyageur à Safed, m'offre de me ramener à Beyrouth par la montagne : un trajet de six à sept heures d'auto. J'accepte. Le pays est superbe ; à ma droite, j'ai toute la chaîne de l'Hermon couronnée de neige. A Djedeideh, nous trouvons enfin une vraie route qui,par la vallée du Litany, nous amène sur les hauteurs entre Tyr et Saïda ; nous descendons sur la mer et à 3 h. 1/2 j'étais rendu à l'Université S[t] Joseph, les côtes rompues, mais enfin j'étais arrivé ! Il paraît que c'était audacieux de faire ce que j'avais fait. Le samedi précédent, des bandits druses avaient attaqué et massacré sept moucres chrétiens ; d'où représailles et fusillade entre chrétiens et Druses. Je n'ai rien soupçonné et suis arrivé sans incident. Les prières des amis d'Ore ont été efficaces : qu'ils veuillent bien les continuer jusqu'au retour... prochain, car maintenant je puis bien vous dire : A bientôt !

JOSEPH HUBY., S. J.

Une Mission en Albanie.

Relation du F. Valentini.

Plus de cinq mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Scutari, et je n'avais jamais eu l'occasion de sortir de la ville, car j'avais été pris aussitôt par le travail du collège. Je ne songeais même pas à une excursion dans l'intérieur du pays, quand, au commencement des vacances de Pâques, le R. P. Genovizzi, Supérieur de la Mission, me proposa de faire avec lui une visite de quelques jours dans une plaine à quatre ou cinq heures de Scutari, la *Zadrima*. J'en fus heureux et, le matin du Vendredi Saint, vers onze heures, nous partîmes. La pluie commençait à tomber Nous étions accompagnés par le domestique du curé de Grâshi, nommé Prenk, un homme maigre, de taille moyenne, un peu rude comme la plupart de ces paysans, mais énergique et fidèle.

Hors de la ville entre en service notre petit cheval. Le P. Supérieur met son imperméable, hausse sa soutane et

monte en croupe. La pluie tombait grosse et de travers, le vent sifflait fort ; encapuchonné comme un Ku-Klux-klan le Père marchait devant et je le suivais à grands pas tenant d'une main mon paquet, mon chapeau, et le bout de ma soutane, et de l'autre jouant d'escrime avec mon parapluie ouvert qui tremblait et se remuait. Après quelque temps la pluie cessa, et ce fut à moi de jouir du cheval. J'y monte non sans quelque difficulté, car c'était la première fois que je pratiquais ce sport. Tout alla bien d'abord, mais voici que la bête commence à ralentir de plus en plus et laisse entrevoir une vague intention de s'arrêter tout à fait. J'aurais voulu la pousser un peu, mais, étant sans fouet, j'étais embarrassé. Heureusement Prenk qui marchait en avant à côté du Père, se retourne et s'approche de moi. — « Toujours plus lentement », lui dis-je. « Me kambè » (avec les pieds), me répondit-il d'un geste expressif. Donc, faute d'éperons, il faut battre des talons. Le cheval trotta ; il n'eut plus envie de s'abandonner à la paresse ; je continuai sans relâche à le tourmenter et lorsque plus tard je descendis, j'en étais trois fois plus las.

Au village de Grâshi.

A travers des routes horribles et impraticables, à travers les champs aussi, nous arrivâmes enfin à Grâshi. C'est un village de trente maisons, ou de cent cinquante personnes, comme l'on dit ici. C'est à Grâshi, chez le curé, Dom Ndreu, que nous établirons, ces jours-ci, notre état-major. L'église a environ cinq mètres de hauteur sur quinze de long. Devant elle il y a un petit clocher ; derrière, le presbytère que les Albanais appellent la « Cellule ». C'est en effet une véritable ruche. Tout le rez-de-chaussée est une étable ; le premier et unique étage, auquel on accède par un escalier extérieur, se compose d'un couloir et de six petites pièces dont les portes sont si basses, que l'on risque bien souvent de s'y casser le nez.

L'accueil du bon curé fut exquis. Il nous offrit les rituelles cigarettes, du café, de l'eau-de-vie, et tout cela avec une grande profusion de compliments. Je me rendis compte bientôt que j'étais dans cette « cellule » non plus un inconnu, mais un ami.

Leçon de Catéchisme.

Pendant que le Père et le curé s'entretenaient dans une interminable conversation dont je ne réussissais à saisir que quelques bribes, je vis dans l'escalier un petit garçon. Je demande la permission de sortir, et m'approche de lui.

— Comment t'appelles-tu ?

Il me donna pour réponse son prénom et celui de son père. Il faut savoir qu'en Albanie le nom de famille n'existe pas. Je continue : « Veux-tu une image ? »

Il hésite, les yeux grand ouverts.

— « Allons, est-ce oui ou non ?... Sais-tu l'Ave Maria ? »

Honteux, il me répond : — Jo zotni ! (non Monsieur).

— C'est impossible ! lui dis-je, essaie donc : Falemi Mrii hür plot.... » L'enfant ainsi poussé continua et acheva la prière ; il la savait bien et gagna l'image.

Un autre petit joufflu avec de larges pantalons, la chemise ouverte sur la poitrine et portant sur la tête le ksul (petite calotte en laine blanche),avait osé s'introduire dans la cour. Je m'approche, comme pour le précédent. Tout d'abord il se méfie et semble vouloir s'en aller ; mais lorsqu'il me voit mettre la main dans ma poche, il comprend la manoeuvre et devient mon ami.

Dans l'entre-temps d'autres enfants avaient débouché de la haie de la cour ; je les invite tous autour de moi et commence à leur poser les questions du catéchisme. (Le catéchisme fut évidemment mon premier soin dans mon étude d'Albanais). Ces enfants sont pauvres et laids, mais dociles et respectueux. Je sors une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ et je demande : « Que représente cette image ? »

Quatre petites voix me répondirent : « Zoja beekneme ! (C'est la Madone bénie) ».

Ne sachant pas m'exprimer pour leur faire remarquer que l'image avait la barbe, je grattai la mienne d'un air expressif. Alors une voix timide s'écria :

« I lumi Shêjti Shen Koll (Le glorieux Saint Nicolas)».

La distinction de la barbe ne valait plus et je fus forcé de conclure moi-même : « A i. lumi Jezu Krist (C'est le glorieux Jésus-Christ) ».

A ce nom les petits se regardaient entre eux et, comme étonnés d'une chose nouvelle, répétaient : « A i lumi Jezu Krist ».

Le Choeur.

A ce moment le Curé et le Père vinrent à mon aide. « Récitez l'acte de contrition », dit le Curé.
Les enfants ne sauraient le réciter sinon en chantant,et ils commencèrent sur le ton d'une mélodie très simple : « Oui, mon Dieu il me vient mal (je me repens) de tous les péchés que j'ai faits.... ». Le chant fini, Dom Ndreu fit l'éloge de ses enfants : ils sont très intelligents, ils ont appris à servir la Messe, et à la chanter à l'Albanaise. Sans délai, l'on en vient à un spécimen. Les plus âgés se rangent d'un côté, les plus petits de l'autre, le prêtre les aidait alternativement. Dans chaque chœur ils chantaient tous accroupis, tenant

leurs bras au cou des voisins, se regardant fixement et approchant leurs bouches comme à un seul centre pour obtenir l'unisson. La mélodie me semblait une lointaine corruption de la Messe des Anges. Cette musique par la diversité des cadences est notablement différente de la nôtre, elle me rappellait ce passage de Cicéron : « Inclinata ululantique voce, more Asiatico » (1). Elle n'en est pourtant pas moins expressive ni moins touchante. Dans ce soir de printemps, ces voix aiguës et plaintives sortant de ces lèvres enfantines, me touchaient profondément et me rappelaient à je ne sais quelles pensées de compassion et d'apostolat : elles rendaient si bien l'impression d'une innocence tourmentée ! Ils chantèrent ainsi le *Kyrie* et le *Gloria* ; au *Credo*, la mélodie changea, elle prit une allure récitative, une espèce de psalmodie, dont les versets finissaient par une cadence en ton mineur. J'étais hors de moi, je rêvais : il me semblait entendre un colloque entre nos Chrétiens, fiers et forts de leur foi, et des Musulmans, encore si nombreux et puissants dans ce pays, mais des Musulmans humiliés et soupirant après une lumière nouvelle. Dans le silence profond du soir, ces douces petites voix n'auront-elles pas frappé l'oreille de quelqu'un de ces malheureux ? Ne l'auront-elles pas ému ?

Un gué.

Le matin suivant nous devions faire une brève visite à un prêtre qui habite sur la colline de Daiçi. Pour y arriver il fallait passer un torrent. Le domestique, Prenk, était avec nous pour nous porter sur son dos à travers la rivière. Chemin faisant, je regardais mon homme maigre et chétif, mais si plein de dévoûment. J'avais une certaine répugnance à permettre qu'il me portât sur ses épaules comme s'il était un esclave ; cela me paraissait un abus de sa bonté. Je proposai donc au Père de me déchausser moi-même et de franchir le torrent tout seul.

— « Gardez-vous bien de cela, me répondit le Père, Prenk en serait fort deshonoré ; tout le monde le lui reprocherait : « Tu étais guide d'un Jésuite et tu l'as laissé passer le fleuve les pieds dans l'eau ».

Ces gens-ci, quoique pauvres et ignorants, sentent très vivementl' honneur. Ils le font consister souvent dans la vengeance et dans le vol, mais parfois c'est en eux un sentiment noble et généreux. La femme, par exemple, même si elle appartient à une famille mortellement ennemie, ne sera jamais touchée. A un inconnu qui demande l'hospitalité, ils se font un devoir de conscience de céder tout ce qu'il y a de

(1) Cic. Orator, 8, 27.

mieux dans la maison et de le défendre au prix de leur vie. Le prêtre, quelqu'il soit, doit avoir toujours la première place et être servi en maître ; dans chaque village quarante garants doivent répondre de la vie du prêtre et des choses de l'église.

Arrivés au fleuve, nous y trouvâmes un jeune berger qui nous attendait. Il céda à Prenk l'honneur de porter le « Jésuite vieux » (le R. P. Supérieur) et fut heureux de porter le « Jésuite jeune ». Les deux porteurs retroussèrent leurs pantalons ; nous accrochâmes nos bras à leur cou, le nez au-dessus de leur tête et la cavalcade commença. A mesure qu'il s'enfonçait dans l'eau, mon porteur prenait une allure balançante à droite et à gauche. Je sentais que ma soutane, que j'avais oublié de hausser, balayait largement la surface de l'eau, et tout en levant le plus possible mes pieds, je me tenais de plus en plus accroché au dos du porteur.

Arrivés à l'autre rive je remercie le brave jeune homme : Il secoua la tête comme pour me dire : « Il n'y a pas de quoi ! » et répondit.

— Kjost me ndeer ! (Sois avec grâce !)

Puis il s'en alla heureux.

Notre visite achevée, nous étions de retour à Grâshi pour midi.

La bénédiction du feu.

Le matin, faute du nécessaire, on n'avait pas pu faire les cérémonies et chanter la Messe du Samedi Saint ; mais on voulait avoir du feu béni pour le jour de Pâques ; dans l'après-midi il y aura donc la bénédiction du feu.

Les gens arrivent à l'église en apportant chacun un morceau de planche ou une branche d'arbre. En attendant, quelques uns entrent pour se confesser, je rassemble les enfants pour les préparer à la confession en récitant l'acte de contrition, et à chacun je donne une petite image. Mais quelques-jeunes gens et aussi des adultes allongent le cou : ils en désirent eux aussi. Là-bas un individu au regard perçant, sorte de larron, ne cesse pas de me regarder fixement ; plus près de moi, il y en a un autre assis par terre qui, à travers ses yeux louches, exprime assez manifestement son désir.

— Mais sais-tu l'acte de contrition ? lui dis-je.

Il ne répond pas.

— Comment, toi à ton âge, tu ignores ce que cet enfant sait si bien ? Allons récitons-le ensemble ? Il se lève, je mets un bras à son cou et l'autre au cou d'un enfant ; à leur tour ils mêlent leurs bras aux miens et nous chantons ensemble a prière. Ce fut pour le brave homme un vrai triomphe ;

il reçut son image et alla aussitôt la faire voir à tout le monde en vantant son courage et sa bravoure.

Enfin le chef du village arrive, portant une botte de paille et dans une petite bourse le briquet et l'amorce. Il allume le feu par terre, devant l'église ; chacun approche son bois, et accroupis autour du feu, tous assistent à la bénédiction. La cérémonie serait vite achevée, mais le Père sait bien que pour une bonne bénédiction ces gens-là veulent de longues oraisons, de grands signes de croix et de l'eau bénite versée par demi-verres, et il accomplit le tout avec une lenteur et une gravité exceptionnelles. De temps à autre quelqu'un des assistants roule des yeux, d'autres soufflent sur le feu, on distribue quelques soufflets aux enfants insolents ; quelqu'un n'ayant plus de papier pour attiser le feu déchire un morceau de sa chemise. La cérémonie achevée, ils rentrent à leurs maisons, y portant avec leurs tisons fumants la bénédiction du bon Dieu.

La dépopulation.

Frappé par la solitude que j'avais remarquée dans la campagne Albanaise, j'en avais demandé explication au Père.

« Ce sont les siècles de la domination turque, me répondit-il, qui ont ravagé ce pays. Au delà de cette colline, par exemple, il y a un des nombreux étangs que le gouvernement turc a laissé corrompre et dégénérer en marais ; il fourmille aujourd'hui de cousins et, pendant l'été, ces petits animaux franchissent la colline par milliers et répandent tout autour la malaria ; c'est ainsi que les familles et les villages s'éteignent.

« En outre vous voyez cette maison, vis-à vis de nous, qui a pour fenêtres des fentes ; ces fentes sont des créneaux ; il y en a, vous le voyez, de tous côtés pour la défense de la maison. La police, sous les Turcs, manquait entièrement et chaque famille se défendait et se vengeait elle-même ; tout homme avait un fusil, toute maison était une forteresse, tout bois un affût, le sang versé réclamait du sang, et la peine du talion, par une suite parfois très longue d'exécutions privées, consumait ce peuple malheureux. Sous un tel régime, ces gens se sont formé une « mentalité » féroce et sanguinaire. Actuellement on leur a ôté leurs armes, mais ils en gardent encore en cachette, toujours prêts à s'en servir à la première occasion. S'ils pardonnent parfois à leurs ennemis, c'est par la force du Coeur de Jésus, qu'ils adorent et reconnaissent leur roi. Il n'y a pas d'autre remède qui puisse les rendre humains

La fête de Pâques.

Pâques pour les Albanais est un jour où tous, même les inconnus et les adversaires, sont amis. A chaque rencontre on se serre la main, on s'accolade et on se salue par la belle salutation chrétienne : « Loué soit Jésus-Christ — A jamais, pour la vie ». Après cela chacun adresse à l'ami les souhaits les plus expressifs, par exemple :

— Que ces blanches journées nous aident !

— Bonne santé et bon coeur !

— Pour longtemps et avec bonheur !

Avant la Messe, les hommes et les jeunes gens du village se sont disposés en deux rangs à l'entrée de l'église, pour recevoir l'accolade des prêtres. Avant d'entrer à l'église il fallut donc accolader tout le monde. Je frappais amicalement l'épaule de mes connaissances d'hier soir : ils en étaient heureux et me souriaient.

Au son des cloches, les têtes se découvrent et on entre dans l'église en faisant le signe de la croix.

En peu de temps se constitue, au bord du choeur, une barrière étrange : un homme de chaque famille a apporté, dans une immense musette de laine, un pain azyme plat et rond, ayant soixante-dix centimètres de diamètre, qu'on appelle le « pogaçe » ; chacun a apporté en outre quelques oeufs durs, sans coquille et luisants, un plateau avec du fromage blanc, un peu mou, dégouttant encore la saumure où il a été conservé, et un bouquet d'aulx frais et odorants.

Les enfants ont leur place fixe autour de l'autel, mais quelques-uns arrivent en retard et pour s'unir à leurs camarades, ils franchissent la barrière des comestibles en mettant leurs pieds sur le pogaçe, ou sur une assiette d'œufs, ou sur un fromage ; les hommes protestent de vive voix : « kadal ! kadal ! (doucement !) » et frappent l'un ou saisissent l'autre par le pied.

Enfin l'ordre est établi, on a agité la cloche pendue au coin de l'Évangile, la bénédiction des mets commence. Le Curé, célébrant, alterne admonitions et oraisons interminables, et jette de l'eau bénite en grande quantité.

L'église et le peuple.

Pendant la cérémonie je regardais autour de moi et je refléchissais. Cette église ne connaît pas l'or, mais elle est somptueuse pour ce pays-ci. Le pavé est en cailloux, les murailles sont blanches et décorées de cinq ou six petits tableaux. Une petite armoire est l'unique et suffisant meuble de la sacristie. L'autel est en briques et peint en blanc. Le tabernacle de bois, peint en vert, est en ce jour recouvert

d'un conopée improvisé avec un voile de calice qui orne et embarrasse sa petite porte. Les chandelles de l'autel, malgré la bonne volonté du curé, qui est en même temps sacristain, pendent de tous côtés. Quant au linge, généralement il n'y a pas de quoi le renouveler ; aussi on ne le lave jamais, et il doit durer jusqu'à consommation ; alors le Bon Dieu pourvoira. Les burettes sont deux petites bouteilles ; leurs bouchons, deux petits trognons de maïs ; le plateau n'est pas nécessaire : l'eau du lavabo peut, sans inconvénient, tomber directement sur le pavé.

Tout le peuple est disposé en bel ordre : près de l'autel, les enfants ; derrière, les hommes qui ont porté les offrandes : au fond les femmes. Tous sont assis par terre, à la turque. Les autres hommes du village sont dans une espèce de tribune en bois qui arrive jusqu'à la moitié de l'église.

Tout ce monde n'est plus aujourd'hui le va-nu-pied d'hier et de tous le jours. Les enfants ont leur petite calotte en laine blanche, un mouchoir aux couleurs très vives autour du cou, une sorte de justaucorps rouge ou noir brodé d'or, ou bien une petite jaquette noire à demi-manches, ouverte devant, qui arrive jusqu'aux hanches, et une sorte de col marin avec de grandes franges (1). Ces vêtements sont traditionnels, et sont employés seulement aux jours de grande fête. Ils ont encore une ceinture très voyante à hauteur de poitrine, un pantalon large en toile blanche, et une paire de petits souliers rouges. Les hommes sont habillés d'une façon analogue, mais en plus portent au cou une longue chaîne de montre ; autrefois ils avaient l'inséparable fusil. Dans l'église ils ôtent leurs calottes, mais ils gardent la tête enveloppée de mouchoirs.

Les femmes, immobiles, les yeux grand ouverts, l'air étonné, ont sur elles tout un bazar de chaînes, de pendantifs, de monnaies anciennes, et de voiles, que je serais bien embarrassé de décrire.

Après la bénédiction des mets, on célèbre la Ste Messe : tout le monde y assiste avec grand respect. Chacun tient en main un chapelet, ou, comme ils disent, une « paire de prières ». Quand le prêtre fait le signe de la croix, ils le font deux fois sur eux-mêmes. Lorsque le prêtre se frappe la poitrine, tous frappent violemment la leur et s'écrient ensemble : Miséricorde, ô mon Dieu ! miséricorde, ô Christ !

Avant l'élévation, à l'« Hanc igitur », la cloche commence à tinter, et le peuple à ce signe élève un gémissement plaintif : O bienheureux Jésus-Christ ! ô Christ chéri ! — Miséricorde, ô mon Dieu, miséricorde, ô Christ !

(1) On l'emploie depuis l'époque de Skanderberg en signe de deuil.

A l'élévation, tous tiennent les bras ouverts en croix et, la tête levée, contemplent l'hostie.

Après la Messe, ils emportent au logis les mets bénis avec lesquels ils rompent le jeûne traditionnel très rigoureusement gardé pendant le carême.

Un pèlerinage.

La Pâque chez les Albanais dure encore trois jours. Dans la matinée du lundi, le village de Grâshi,selon une très ancienne tradition, se rend à la Messe à l'église de Baba. A l'heure convenue, hommes et femmes se portent à la limite du village. S'étant rangés par deux, ils entrent dans le territoire de Baba et se dirigent vers l'église.

Ils voulaient chanter leurs chansons habituelles, mais le P. Supérieur proposa un Rosaire du SacréCœur (série d'invocations au Cœur de Jésus, récitées sur le chapelet), qu'on chanterait à très haute voix pour se faire entendre de l'église même de Baba. Les chefs du village obéissent et commencent immédiatement la prière qui fut chantée en deux choeurs par tout le monde.

J'étais en queue de la procession et j'admirais ce spectacle. Deux ou trois cavaliers ouvraient le cortège, puis venaient les hommes et les femmes ornées de colliers resplendissants. Le long défilé se développe à travers les prés, de temps en temps quelques enfants bondissent hors de la file, les chapelets s'agitent largement.

L'église de Baba, but de notre pélerinage, était bâtie sur un tertre et environnée par le petit cimetière du village. Les habitants disposés en ordre entre les tombeaux, attendaient leurs hôtes. Notre procession arriva enfin et, sans s'arrêter, entra solennellement chantant l'invocation : « O Jésus doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre ! ».

Par ces quelques détails on pourra se faire une idée de l'état de ce pays. La misère est grande. Les églises sont généralement dans un état lamentable. Plus d'une manque de toit, de vitres, de chandeliers et d'ornements. La région que j'ai visitée est une des plus riches de l'Albanie ; j'y ai fait un voyage presque de plaisir.

Mais nos missionnaires s'exposent souvent à des sacrifices héroïques. Pour profiter de la saison où le peuple est plus libre de ses travaux, ils font leurs excursions apostoliques en hiver. Le froid et le vent sévissent ; les montagnes et les routes sont presque impraticables ; à leurs étapes, quoique toujours bien accueillis par la population, ils sont écrasés de travail. Trois ou quatre ans après la fondation de cette Mission(1888), nos Pères ont pris comme protecteur

S. François Régis ; car leurs travaux apostoliques sont analogues à ceux de ce grand missionnaire à travers les montagnes du Velay. Un grand nombre a été consumé après quelques années de travail dans un âge encore relativement jeune. Et pourtant le besoin est toujours pressant ; si nos missionnaires étaient plus nombreux, s'ils étaient mieux fournis de moyens matériels, ils pourraient facilement étendre leur œuvre et travailler plus efficacement à la restauration de la foi dans ce malheureux pays. Mais l'Albanie semble universellement abandonnée par les bons, pendant que les protestants, eux, ne l'ont pas oubliée. Depuis la guerre, ils y ont introduit leur propagande. Vis-à-vis des écoles, où nos Pères travaillent depuis 1868, ils en ont bâti d'autres dans la basse Albanie surtout, qui menacent de nous surpasser bientôt. En 1920, nous avons ouvert, le jour du Sacré-Cœur le petit « *orphelinat du Cœur du Christ* », qui compte actuellement une trentaine d'enfants, et en trois ans a déjà donné trois élèves au Séminaire Pontifical Albanais. Les méthodistes ont essayé aussitôt de lui en opposer un autre à leur façon et beaucoup mieux pourvu ; mais à Scutari ils ont subi un échec solennel, parce que cette partie de l'Albanie se ferait musulmane plutôt que protestante. Ils ont dû transporter leur orphelinat à Firana, capitale de l'Albanie, mais beaucoup moins peuplée et moins importante que Scutari.

Il serait à souhaiter que l'Albanie d'après guerre se relevât de l'état presque de barbarie où elle était tombée sous la domination des Turcs ; mais, travaillée par les Serbes orthodoxes et par les protestants, elle reste menacée de subir l'influence des plus actifs et des plus forts.

Scutari, 19 avril 1922.

JOSEPH VALENTINI, S. J.

EN EUROPE CENTRALE

AUTRICHE

Conditions économiques.

Grâce à l'habile administration du Chancelier Mgr. Seipel, l'état économique de l'Autriche s'est sensiblement amélioré. Actuellement la vie n'est pas plus chère que dans les autres pays d'Europe ; seul, l'argent n'a plus de valeur : la couronne est descendue à un trois millième de ce qu'elle valait avant la guerre. Une des causes de cette catastrophe financière

semble être la haine et la lutte des francs-maçons et des Juifs contre l'Autriche catholique. Mais le pacte de Genève est la marque d'une proche restauration. La valeur minima de la couronne a été fixée à un soixante-dix millième de dollar ; l'emprunt de six millions de dollars a permis la fondation d'une banque nationale. Les chemins de fer de l'Etat ont été mis en sûreté par un fonds de banque suffisant. Maintenant on procède lentement à la simplification de la bureaucratie, trop lourde dans le passé, et ainsi l'État se décharge petit à petit de milliers de fonctionnaires. Si les Puissances de l'Entente accélèrent le versement des sommes prévues par le Pacte de Genève, l'Autriche espère équilibrer son budget dans l'espace de deux ans. Tout n'est pas encore fait cependant : les Américains par bonheur ne cessent pas leurs aides charitables surtout en contribuant à l'entretien des enfants et des religieuses cloîtrées.

Etat de la Province S. J.

Nos Pères doivent évidemment subir les conséquences de ces pénibles conditions, mais ils sont admirables par la tranquillité et la gaîté même avec laquelle ils supportent leur détresse. Les autres provinces de la Compagnie ont largement contribué à leur soulagement.

Depuis le détachement de la province de Hongrie et des vice-provinces de Tchéco-Slovaquie et de Yougoslavie, la province d'Autriche compte 372 membres, partagés en 13 maisons ou collèges. A Vienne, malgré les grandes difficultés des conditions, subsiste encore l'ancienne maison professe. Pour les collégiens il y a deux établissements : Linz et Klagenfurt. Le scholasticat d'Innsbruck est très florissant. La communauté monte à près de 150 personnes, dont 98 scolastiques, philosophes et théologiens, et plus de 50 Pères professeurs. Outre les scolastiques de la province d'Autriche, il y en a des deux provinces d'Allemagne, de Hongrie, de New-York, de Venise, de Rome (Brésil), et des vice-provinces de Tchéco-Slovaquie et de Yougoslavie. La plupart ont fait la guerre. L'un d'eux, qui était officier aviateur, à peine congédié de l'armée, partit avec son appareil, atterrit dans un champ près du noviciat, abandonna son avion et prit l'habit religieux qu'il avait longtemps désiré.

Les académies des scolastiques sont nombreuses ; deux fois l'an les théologiens publient une petite revue : « le Canisius », et les philosophes une autre : « le Berchmans », dans lesquelles sont recueillies les dissertations et les études particulières sur les points les plus importants et les plus disputés de philosophie et de théologie.

A Innsbruck même, on continue la publication de l'an-

cienne et très connue : « Zeitschrift für Katholische Theologie ».

Le Canisianum.

Les Nôtres travaillent beaucoup à la formation du clergé. Presque tous les séminaires de l'Autriche ont comme Pères spirituels des Jésuites.

Ici, à Innsbruck, le Canisianum est très florissant. C'est un bâtiment de près de 300 chambres pour les jeunes religieux et clercs séculiers qui suivent les cours de philosophie et de théologie que les N.N. donnent à la faculté d'État (1).

Des Séminaristes de tous les pays allemands et slaves s'y rencontrent ;il y en a aussi d'Amérique et d'autres pays. Le R.P. Visiteur dut limiter leur nombre à 250 ; l'année dernière ils étaient 259 dont 84 religieux de six Ordres ou Congrégations diverses et 175 séculiers de 58 diocèses différents.

Les Prêtres qui ont achevé leurs études au Canisianum sont unis dans une espèce d'association de prières et de correspondances par le bulletin : « Korrespondenz der Priestergebetsvereine ».

Retraites.

Les deux dernières années (1922, 1923), on a donné de très nombreuses retraites à des gens de toute condition. Très remarquables par leur fruit abondant furent celles données aux ouvriers à Linz, et celles données à des hommes politiques. A une de ces dernières prirent part de quinze à vingt députés au Parlement.

Afin de former des maîtres pour donner les Exercices selon la vraie méthode de S. Ignace dans le Clergé régulier et séculier en dehors de la Compagnie, l'année dernière, du 17 au 20 août, on a tenu une série de conférences dans les locaux du Canisianum, et qu'on appela *Exercitientag* (journée des Retraites). Aux invitations ont répondu 187 prêtres non seulement d'Allemagne et d'Autriche, mais aussi de Belgique, de Tchéco-Slovaquie, de Hongrie, de Yougoslavie d'Italie et de Suisse. Un élan extraordinaire avait été, donné à cette assemblée par la Constitution Apostolique du S. Père, qui déclarait S. Ignace céleste Protecteur de tous les Exercices spirituels. Les conférences données soit le matin, soit l'après-midi, étaient suivies de questions et d'une discussion. On y traita les sujets suivants : « Structure interne des Exercices », leur « Psychologie », leur « technique »,

(1) La chaire de philosophie n'est pas reconnue par l'Etat.

leurs « relations avec la théologie ascétique et mystique », « Evolution et état actuel du mouvement des Retraites », « Conseils spirituels du livre des Exercices », « Retraites pour les enfants et pour les étudiants », « Retraites pour hommes et pour femmes », « Les Exercices et leur influence sur la jeunesse », « Propagande de l'œuvre des Retraites ».

Le Dr Sigismund Waitz, Administrateur Apostolique du Tyrol, ouvrit et ferma cette série de conférences, dont le succès encouragea les Pères à un autre «Exercitientag» pour cette année (1923).

Le P. Georges Harrasser, qui avait été secrétaire de l' «Exercitientag» de l'année dernière, en publia le compte-rendu et, avec l'aide de plusieurs théologiens du Canisianum se mit au travail pour une série de brochures allemandes sur les Exercices, et la formation d'une bibliothèque des Exercices, dont les volumes seront en partie originaux, en partie traduits d'ouvrages de la « Collection de la bibliothèque des Exercices » du P. Watrigant. Malgré les graves difficultés financières, cette bibliothèque s'est déjà enrichie d'un nombre considérable de volumes.

Pour la presse en général, on a publié de nombreux livres sur toutes sortes de matières. Afin de mieux se servir de cette arme, nos Pères Allemands emploient un procédé génial : ils donnent généralement tous leurs ouvrages à un seul éditeur (Herder), qui s'occupe de la diffusion et de la réclame. Les N N. soutenant ainsi l'éditeur, celui-ci se fait un devoir de nous soutenir, ce qui facilite de beaucoup la publication et la diffusion de nos livres.

Parmi les périodiques religieux, il faut mentionner : « *Präsides Correspondent* » publié par le Canisianum ; le « *Sendbote des Göttlichen Herz Jesu* » publié au scolasticat d'Innsbruck et le « *Der Eucharistische Völkerbund* ».

Missions Etrangères.

Quoique pour le moment, ni la province d'Autriche ni aucune de celles qui se sont détachées d'elle n'aient de missions propres à l'étranger, on a néanmoins tâché de propager le zèle apostolique. A cet effet on publie la revue : « *Weltmission der Katholischen Kirche* ».

L'année dernière, ou a commémoré par des fêtes solennelles les centenaires de l'Association de la propagation de la Foi, de la Congrégation de la Propagande, et de la Canonisation de S. François-Xavier. Ces solennités furent appelées la « Missionswoche » ou Semaine des Missions.

Le dimanche 26 novembre, dans toutes les églises d'Innsbruck et des paroisses voisines était célébrée solennellement la « Missionswoche » par des sermons appropriés. Le même

jour dans la « Landhaus » on avait ouvert au public une exposition de tableaux semblables aux célèbres tableaux vivants, de l'ancien testament d'Oberammergau, qui représentaient au vif la vie du missionnaire dans la brousse. De nombreux missionnaires qui avaient déjà travaillé pendant des années dans les missions, donnèrent des conférences sur le travail et le développement de leurs œuvres et captivèrent le public par des projections et des films. Tout cela était destiné au peuple.

En même temps, on donnait au Canisianum des conférences pour les séminaristes et les prêtres. Voici quelques-uns des sujets traités : « Institution divine des Missions », « Histoire des Missions », « La Croisade des Missions des étudiants parmi les Catholiques et parmi les Protestants », « Efficacité des méthodes des Missions », « Travail actuel des Missions chez nous et dans le monde païen ».

La « Missionswoche » fut fermée par un triduum solennel en l'honneur de S. François-Xavier. La cérémonie de clotûre eut lieu dans la « Stadtsaal », qui est la plus grande salle d'Innsbruck. Vis-à-vis de la tribune des orateurs étaient rangées en un vaste demi-cercle des douzaines de drapeaux et de pavillons appartenant aux corporations et aux congrégations d'étudiants accourus de toutes les villes du Tyrol, même les plus éloignées. Après l'exécution d'un programme littéraire et musical, Mgr. Waitz bénit et congédia l'immense foule.

Outre l'enthousiasme que cette semaine excita en tous, on recueillit dans les diverses séances plus de 13 millions de couronnes pour les Missions.

Les missions populaires données en grand nombre surtout dans les campagnes ont produit généralement des fruits très consolants. Il est arrivé que des hommes vinrent se confesser plus d'un mois après la fin de la mission ; cétait de la semence tardivement éclose qui pourtant donna de bons résultats.

Action Catholique.

Pendant l'avent 1922 et le carême 1923 ont été reprises à Innsbruck, pour la première fois depuis la guerre, les conférences des professeurs de la Faculté de théologie. Elles ont pour but de familiariser le public instruit avec les questions actuelles de la théologie, et si possible, d'établir la fondation d'une Ecole populaire de théologie. Quatre de ces conférences avaient comme sujet : « Les principes de morale sexuelle », quatre autres « : Les pages noires dans l'histoire des Papes », et trois « La Bible et l'Eglise Catholique », « Prophéties sur la fin du monde », « Le mariage et le divorce ».

Malgré le prix d'entrée élevé, la vaste salle, située au centre de la ville, était littéralement pleine, et on y vóyait ça et là des protestants, des Juifs et des libre-penseurs.

A Vienne, le R. P. Frederik Kronseder, S. J., donna dans l'église Amhof une série de conférences sur des sujets bibliques, qui firent une profonde impression dans les milieux instruits de la Capitale. La grande église regorgeait souvent de monde, pendant que les autos des assistants disposées en file occupaient une bonne partie des rues avoisinantes Le même P. Kronseder donna aussi un cours de Philosophie Catholique dans un grand local d'une école secondaire. Ce fut une recrudescence d'esprit catholique tout à fait nouvelle depuis l'inauguration de la république.

En général, nos Pères prennent une part très active à l'Action Catholique, surtout près de la jeunesse. Les cercles Liesing », « Kathol. Leseverein », « Perchtoldsdorf », « Ma-«iahilf », « Yungmannschaft », «Yungbund » et beaucoup d'au-rres sont sous la direction totale on partielle des NN.

t Du 24 au 26 août 1923, se tint à Innsbruck le IIIe Congrès international de la Jeunesse Catholique. Il eut lieu dans le Canisianum, qui offre des locaux très commodes pour de pareilles réunions. Il y avait des représentants de 17 nations. De la France, il y avait aussi le R. P. Corbillé, S. J., aumônier général de la Jeunesse Catholique Française. On y parla Anglais, Français, Allemand, Italien, Espagnol, Portugais, Chinois,etc... Les sujets traités étaient de la plus haute importance : «Les Congrégations de la Ste Vierge et la Jeunesse Catholique », « Les Vocations et la J. C. », « Les limites entre la J. C. et les partis politiques ». On essaya aussi de poser quelques statuts fondamentaux pour une véritable et forte organisation de la Jeunesse Catholique internationale.

L'assemblée fut honorée de la présence de Mgr. l'Evêque de Vorarlberg et d'un représentant de l'Instruction publique. La convocation et le succès de ce Congrès nous disent, en core une fois, combien est fort le lien qui unit tous les Catholiques dans le Christ.

Congrégations de la Ste Vierge.

Les Congrégations dans la province sont très en honneur ; il y en a plusieurs dans chaque maison : pour les jeunes gens, les marchands (Linz, Innsbruck), les ouvriers (Vienne, Linz, Innsbruck, Gratz), les étudiants, les mères chétiennes, les jeunes filles, les maîtres et maîtresses d'école.

Les Congrégations ont leurs bulletins périodiques : « *Die Jahne Mariens* », « *Unsere Jahne* »,

Pour soutenir toutes ces œuvres dans les conditions financières actuelles, il faut reconnaître aux Pères Autrichiens

un courage et une abnégation plus qu'ordinaires ; mais le peuple aussi, le bon peuple de l'Autriche catholique, contribue beaucoup plus généreusement que sous l'empire au soutien de la religion. Les Pères de la Kanisiuskirche, à Innsbruck, par exemple, ne dérangent plus aujourdui les fidèles pour la quête habituelle : les congréganistes, avant et après les cérémonies, se placent aux portes de l'église pour recevoir les contributions volontaires des fidèles. Avec cette nouvelle méthode, les aumônes, l'année dernière, ont augmenté de 300 à 400 %.

Conversions.

Par tous ces moyens, les NN. poursuivent une campagne puissante contre le socialisme qui,après la guerre, s'est efforcé d'envahir l'Autriche, et le Bon Dieu daigne récompenser leurs labeurs par de nombreuses conversions. Nous en rapporterons deux des plus frappantes.

Un ardent communiste, Rudolf M., homme de grand talent, avait été envoyé par son parti à Padoue et à Paris pour y fonder des journaux et faire des prosélytes. Ayant été envoyé une seconde fois en Italie, le journal qu'il y soutenait fit faillite et Rudolf dut se réfugier en Suisse. Par hasard, il se trouva en chemin de fer avec un P. Bénédictin. En causant, la conversation en vint insensiblement à des questions politiques et sociales, et le communiste fut bien impressionné par les idées du religieux. Avant de prendre congé, il lui demande où il pourrait recevoir des explications plus abondantes sur ces sujets. Le Bénédictin, sans hésiter, l'adressa aux Jésuites. Le communiste alors, sous un faux nom, rentra en Autriche et un beau jour vint chez nous. On lui envoya au parloir le P. F... (qui est appelé ici le « Curé des communistes »).Rudolf lui fit le récit de sa mésaventure et de sa rentrée en Autriche, et ajouta qu'il était fatigué et dégoûté de son parti. Le Père crut prudent de douter de la sincérité de ses dires et tout en continuant ses entretiens amicaux avec Rudolf, fit faire des enquêtes par la police sur son compte, sans qu'on gênât du tout sa personne. Les résultats des enquêtes confirmèrent le récit du communiste et alors le Père commença à l'instruire sérieusement de la foi catholique. Deux mois après la première entrevue, Rudolf étant venu pour son instruction ordinaire, se jeta tout en larmes aux pieds du Père, et demanda à se confesser. Il le fit, et acheva sa conversion.

A présent, il se trouve à Vienne et travaille à l'organisation des ouvriers et au soutien des invalides. Auparavant, il avait toujours désiré sincèrement le bonheur du peuple ; il l'a affirmé lui-même, mais il s'est enfin aperçu que les

principes du communisme ne sont pas aptes à l'obtenir,et ne faisaient au contraire que des larrons et des gens vicieux ; aujourd'hui, il a la consolation d'avoir organisé à Vienne un beau groupement de deux cent mille ouvriers à l'ombre de l'Eglise et au nom de la charité du Christ.

L'autre conversion est celle d'un préfet d'une ville du Tyrol, communiste lui aussi et qui gardait encore quelque doute sur la vérité de ses théories hardies. Un jour qu'il exposait ses hésitations à un cousin catholique, il reçut de celui-ci le conseil de s'adresser aux Jésuites.

— « Chez les Jésuites ! je n'irai jamais, s'écria-t-il ». — Mais revenu ensuite à un peu plus de tranquillité il se fit à lui-même ce raisonnement : «Après tout, les Jésuites sont l'Etat-Major du catholicisme ; s'ils ne savent pas me répondre, je peux m'assurer qu'aucun autre au monde ne le pourrait faire. Allons-y donc ! »

Il se fit conduire chez nous et put causer avec «le Curé des Communistes ».Le premier entretien lui parutintéressant et en appela un second,un troisième et ainsi de suite pendant quelques mois. Un jour le communiste fit à l'improviste cette demande : — Mon Père, quel est le péché de celui qui abandonne la foi ? —Et le Père : «Laissons-en le jugement à Dieu, lui seul le sait. Ecoutez ! » Et il lui raconta la parabole de l'Enfant Prodigue.

Pendant la narration, l'interlocuteur était évidement ému, mais ce jour-là, il s'en alla comme d'ordinaire. Le jour suivant, il retournait et demandait à se confesser.

Depuis sa conversion, il travaille à ramener au vrai bercail d'autres brebis égarées et coopère de toutes ses forces à l'œuvre des NN. surtout dans les milieux ouviers les plus infectés de socialisme.

Innsbruck, 1er septembre 1923.

HONGRIE.

Lors de sa fondation (1919),qui coïncida avec la nouvelle délimitation nationale,la province de Hongrie céda deux maisons et en acquit trois nouvelles, à savoir une église et une résidence à Mezökövesd,un noviciat à Erb, et un philosophat à Szeged, la seconde des villes de Hongrie.

Mezökövesd.— L'origine de cette église et de cette résidence est des plus intéressantes : un Père donnait les « Exercices » à un groupe de 120 gros fermiers. A la clôture de la Retraite,

ils firent la souscription d'une somme considérable d'argent, et, la présentant au Père, le supplièrent de ne pas les abandonner, mais d'établir au milieu d'eux une église et une résidence. La généreuse offrande fut acceptée, et les deux bâtiments furent achevés en l'espace d'un an.

Les entrepreneurs fournirent les matérieaux de construction, tandis que charpentiers et maçons travaillaient gratis. Quand les NN. vinrent pour prendre possession de la résidence, ils la trouvèrent amplement ravitaillée de vivres et de combustibles pour un an au moins.

Szeged. — Les Pères professeurs de philosophie des Nôtres font des conférences hebdomadaires sur la philosophie catholique dans un « Public Hall », au bénéfice surtout des étudiants universitaires.

A Szeged, les NN. ont récemment fondé deux nouvelles organisations : une *Ligue de Défense catholique* comprenant environ 300 catholiques éminents, qui sont d'une grande activité dans la résistance à l'offensive protestante, et une « *Association des parents catholiques* ». Celle-ci exerce une telle influence morale, que la représentation de films et de jeux trop libres est désormais impossible. Cette association est vivifiée par un hebdomadaire appelé « Katholicus Ebred's » : le « Réveil Catholique ».

Pécs (*Fünf-Kirchen*). — Les Évêques hongrois sont très désireux d'avoir nos PP. comme directeurs spirituels de leurs séminaires. Les NN. ont entrepris cette œuvre à Pécs ; elle marche de front avec un collège nommé depuis « Pie X » — Le collège a 150 pensionnaires et 150 externes.

Budapest. — Après 10 ans d'héroïques labeurs, le R. P. Bela Bangha, S. J. a réalisé pleinement son œuvre de christianisation de la Presse en Hongrie. L'*Association centrale de la Presse*, qu'il dirigea si longtemps avec un remarquable succès, a été récemment remise aux mains de journalistes catholiques, initiés par lui-même à cette œuvre importante. L'«Association Centrale de la Presse» est, en Hongrie, une des deux institutions qui ont actuellement le plus fort tirage... Elle édite trois quotidiens, un illustré hebdomadaire, nombre d'autres revues et d'innombrables livres catholiques ou tracts. Le P. Bangha a conservé la direction de deux mensuels catholiques : *La Culture Magyard* (4000 abonnés) et *La Congrégation de Marie* (plus de 15.000 souscripteurs). Le quartier général de ces périodiques est un immense édifice d'association, avec une vaste chapelle, une salle de lecture, un théâtre, et une salle de banquets. Le P. Bangha trouve encore le temps d'organiser des œuvres et fait tous ses efforts pour ramener les Catholiques faibles, séduits par le Communisme. 1000 d'entre eux se sont empressés de venir entendre l'homme qui, durant la Terreur Rouge, sous la dic-

tature de Bela Kun a vu ses périodiques confisqués et brûlés, ses presses sabotées, et lui-même proscrit, des placards avec son portrait et son signalement répandus en grande quantité, et sa capture mise au prix de 2000 dollars. Aussi depuis, beaucoup sont revenus, ou se sont réconciliés avec l'Église. Une autre association existe encore : elle a pour but de donner du travail aux apprenties et apprentis.

Les *Exercices* furent récemment donnés dans trois grandes Églises. Pendant ce temps de retraite, le bourgmestre dispensa tous les apprentis de l'assistance obligatoire à l'École du soir, leur conseillant, comme une devoir patriotique, d'aller écouter les instructions. 20.000 enfants ont été enrôlés comme *Gardes du Sacré-Coeur* ; ils font chaque année une retraite annuelle sous la direction des NN. Outre le « *Messager Hongrois* , les NN. publient un hebdomadaire, le *Sacré-Coeur* (30.000 abonnés), dont une page est régulièrement consacrée à l'instruction des jeunes « gardes ». Une autre institution importante, est celle des « *Religieuses institutrices catholiques* » qui, après un cours de Philosophie et de Théologie de deux ans, reçoivent un diplôme qui leur donne licence d'enseigner la religion dans les Écoles catholiques. Une *Société de Films Catholiques* centralise un nombre considérable de films catholiques, de vues, et d'appareils à projections, spécialement triés à l'usage des écoles catholiques.

Missions.—Un P. Hongrois, le P. Gabor est récemment parti pour les missions de Chine, un autre Père le suivra sous peu. Au cours de 1923, un P. Hongrois, le P. Hemm s'est mis à l'œuvre pour évangéliser les Hongrois de New-York.

(*Woodstock Letters, juin 1923*).

YOUGOSLAVIE

Le nouveau royaume des Serbes, Croates et Slovènes comprend la Serbie, la Macédoine,le Monténégro et un territoire détaché de l'ancien Empire d'Autriche qui forme plus de la moitié du nouvel État. La vice-province de Yougoslavie fut érigée en 1919 et a pour limites celles du royaume lui-même. Sur une population globale de 11.000.000 d'habitants, 5.500.000 environ sont Serbes et membres de l'Église orthodoxe schismatique, 1.000.000 mahométans, 3.500.000 Croates catholiques, 1.000.000 Slovènes catholiques et 60.000 Uniates, qui suivent la liturgie orientale, tout en étant en communion avec Rome.

Ljubljana. — (Leibach). La résidence a été refaite et agrandie. Elle comprend actuellement le noviciat yougoslave. Tout près se trouve une superbe église neuve dédiée à S. Joseph et construite entièrement avec les aumônes de la population. Elle fut ouverte il y a un an. On construit aussi près du noviciat une grande maison de Retraites, la première en Yougoslavie. Le terrain fut donné à la Compagnie à cette fin par Mgr Jeglic, évêque de Ljubljana.

Zagreb. — (Agram). Zagreb est une ville de 80.000 habitants et la capitale de la Croatie. C'est aussi le « quartier général » de la vice-province et le centre de l'action catholique en Yougoslavie. Là est notre second collège pour les étudiants de langue Croate. Les NN. sont chargés aussi de la grande et belle église avoisinante dédiée au Sacré-Cœur. Un Juvénat et une Philosophie provisoires sont aussi à Zagreb. Le nouveau collège imprime les publications de la vice-province : un *Calendrier du Sacré-Coeur*, une revue mensuelle de vulgarisation scientifique *Ziost* (Vie) à 4.000 abonnés et *Le Messager* à 50.000 abonnés.

Sarajevo. — Les NN. dirigent le Grand Séminaire diocésain qui fournit le clergé bosnien et herzégovinien. Sarajevo est la capitale de la Bosnie-Herzégovine et a une population de 55.000 âmes.

Travnik, Bosnie. — C'est dans cette ville qu'est notre troisième collège, un Petit Séminaire, qui est reconnu par l'État et fournit des recrues au Grand Séminaire de Sarajevo et aux autres diocèses Croates. Il contient plus de 300 élèves. Non loin du Collège, les NN. ont ouvert un autre Petit Séminaire qui forme uniquement les candidats destinés à la Compagnie.

Apostolat. — Nos missionnaires font d'excellent travail. Ils vont de paroisse en paroisse et donnent des missions et des retraites au peuple. Les congrégations sont florissantes malgré l'opposition gouvernementale. Bref, l'œuvre de la Compagnie est l'un des puissants remparts de la vie catholique en Yougoslavie.

Kulturkampf. — La nouvelle constitution garantit l'égalité devant la loi à l'Église catholique et à l'Église orthodoxe, la liberté de conscience et la liberté du culte privé et public. Un concordat a été passé entre Rome et la Yougoslavie, aux termes duquel l'État a un représentant au Vatican et le Pape un nonce à Belgrade. Toutefois depuis les débuts le nouvel état s'est montré hostile à Rome et querelleur à l'endroit des catholiques romains. Les Serbes persécutent systématiquement les minorités catholiques Croates et Slovènes. Dominé par la majorité serbe orthodoxe, le nouveau gouvernement s'efforce par une violente politique de centralisation de rendre les Serbes souverains, d'isoler et de semer la discorde parmi les Croates et Slovènes catholiques. Ceux-ci, naturellement, sont

opposés à la centralisation et réclament un gouvernement fédéral avec entière liberté de conscience et autonomie locale complète. Dans le Kulturkampf que voudraient faire triompher les Nationalistes serbes,les gouvernement s'adjuge le monopole de l'éducation et, grâce à une « Réforme Agraire », confisque à son profit les biens de l'Église. Les prêtres voient non seulement leur salaire diminué, mais sont entravés dans l'œuvre importante de l'enseignement du catéchisme dans les écoles. Les Congrégations de Notre-Dame, qui sont dirigées exclusivement par les NN., sont en, Yougoslavie comme partout ailleurs, des groupements de caractère purement religieux. Cependant, le gouvernement s'efforce de les supprimer sous prétexte d'activité politique, alors que d'autres organisations fondées sur des bases non religieuses sont encouragées ouvertement par l'État. Malgré tout, la foi catholique s'est affermie plutôt que ralentie et porte de jour en jour des fruits nouveaux et consolants. Une preuve qu'il n'y a point là d'exagération nous est donnée par le catalogue de la vice-province qui marquait 136 membres en janvier 1923, c'est-à-dire un accroissement de 16 sur l'année 1922. Ce développement du nombre des vocations relativement plus considérable qu'en aucune autre province de la Compagnie a été l'occasion d'une lettre de félicitations de la part du T. R. P. Général.

(*Woodstock Letters, juin 1923*).

TCHÉCO-SLOVAQUIE.

La vice-province de Tchéco-Slovaquie au début de 1923 comptait 179 membres dont 78 Pères, 45 Scolastiques et 56 Frères coadjuteurs. Outre le noviciat de Tyrnau, elle comprend trois collèges et sept résidences.

Velehrad. — C'est l'ancienne capitale du royaume de Moravie et ce fut le centre d'action des Saints Cyrille et Méthode pendant leurs années de labeur apostolique parmi les Slaves. Il serait, au reste, difficile de trouver un meilleur emplacement pour notre École Apostolique Tchèque, qui se compose maintenant de 70 élèves. Nous y avons aussi en construction une grande et confortable Maison de Retraites qui a été aménagée pour pouvoir contenir 200 retraitants. Elle s'appellera Stojanov, du nom du Dr Stojan, Archevêque d'Olmütz, qui l'a offerte à la Compagnie très généreusement.

Teschen. — En 1922, la vice-province prit la charge de l'église et de la résidence des PP. Polonais. Teschen est la

capitale de la Silésie ; elle a huit églises catholiques et 20.000 habitants.

Rusomberok. — (Rosenberg). Dans cette ville toute slovène de 10.000 habitants, les NN. ont ouvert récemment une église et une résidence.

Prague. — Grâce au zèle et à la libéralité du Dr Kordac, archevêque de Prague, nous avons pu agrandir notre collège de langue tchèque, qui peut contenir maintenant 300 pensionnaires et un grand nombre d'externes.

Mariascheim. — Notre collège de langue allemande est situé dans une ville de 4.000 habitants, près de Teplitz, station bien connue des malades. Mariascheim ressortit au diocèse de Leitmeritz qui comprend un des trois millions de catholiques allemands de Tchéco-Slovaquie. Par suite de la guerre le nombre des élèves tomba de 300 en 1914 à 211 en 1922. Mais cette année marque un accroissement de 25 élèves sur l'année 1921. Le collège est reconnu par l'État et peut conférer des diplômes. Mariascheim est la pépinière de presque tous les prêtres diocésains et envoie chaque année quelques candidats aux Ordres religieux. Parmi les anciens élèves qui se distinguent particulièrement, on peut citer le Dr Ambroise Opitz, fondateur de la *Vienna Reichpost* et du mouvement catholique de presse en Autriche, le P. Victor Kolb S. J., autre organisateur de la presse, le P. Joseph Donat, S. J., auteur de « La liberté de la Science » et d'autres travaux, enfin le Dr Kordac, archevêque actuel de Prague. Des neuf députés et quatre sénateurs chrétiens-sociaux, qui représentent les intérêts des catholiques de Tchéco-Slovaquie au Parlement de Prague, trois sont anciens élèves de Mariascheim, dont le chef du parti. Mariascheim est aussi le bureau central de l'Association catholique de Presse en Tchéco-Slovaquie.

Hostyn. — Hostyn est depuis longtemps un lieu de pélerinage et de prière pour des milliers de catholiques. Le Dr Stojan, Archevêque d'Olmütz, fondateur de la Maison de Retraites de Velehrad, construit aussi près de notre résidence à Hostyn un abri confortable pour les pélerins. Comme la ville est à une altitude de près de 800 mètres et à une heure un quart de la station du chemin de fer, le prix de transport des matériaux est extrêmement coûteux. Pourtant les pieux pélerins montent eux-mêmes les pierres au haut de la colline à pic ; ils en portent chacun une ou parfois deux s'ils sont robustes. La première pierre fut portée par l'Archevêque lui-même malgré ses soixante-douze ans. En 1922, 27.000 pierres ont été ainsi transportées par les pèlerins dévots venus de presque toute la Tchéco-Slovaquie.

Apostolat. — Les NN. dirigent 240 Congrégations et Sodalités qui comprennent quelque 17.000 membres. La revue des sodalités *Ve Sluzbách Kralovnyck*, (Le Service de la

Reine) a 5.000 abonnés. Un autre bulletin mensuel, *Hlasy Svatohostynske*, est publié à Hostyn. Le *Messager du Sacré-Coeur* slovaque a 20.000 abonnés.

Recensement. — Les résultats du recensement fait par le gouvernement en 1921 n'ont pas été publiés avant février 1923. En chiffres ronds, sur 13.600.000 habitants, 10.400.000 sont catholiques, 1.000.000 protestants, 725.000 sans profession religieuse, 500.000 Grecs et Arméniens catholiques, 500.000 catholiques nationaux tchéco-slovaques et 350.000 juifs. Les 500.000 catholiques nationaux sont donnés comme comprenant 3,86 pour cent de la population totale. Mais on sait maintenant que ces nombres ont été fortement grossis. En outre, un grand nombre de ceux qui ont été entraînés par les prêtres mariés sont revenus au bercail. Des dissensions et des querelles s'élèvent dans le camp ennemi et il perd chaque jour des adhérents. Quoique, par la connivence du Gouvernement, ces dissidents comptent 40 églises dont leur « cathédrale », la magnifique église St Nicolas, située sur l'« *Altstadterring* » de Prague, ils n'ont pas tenté de faire davantage d'expropriations. Au contraire, il se fait un grand mouvement pour rejeter les dissidents. Les cours de justice ont décidé que les églises appartiennent aux catholiques et doivent leur être rendues. Mais le Gouvernement anti-catholique de MM. Masaryck, Benes et Compagnie ne veut pas sanctionner ces décisions. Non seulement parmi les 725.000 qui ne professent aucune opinion religieuse, mais encore parmi les catholiques, il y a beaucoup à faire pour approfondir et agrandir l'influence de l'Église. Car, bien que les huit dizièmes des Tchéco-slovaques soient catholiques, il faut avouer que deux seulement des ces huit dizièmes sont pratiquants et éclairés. Il faut prendre ces deux attributs ensemble, parce que trop de catholiques, tout en remplissant leurs devoirs religieux se laissent séduire par les promesses allèchantes des socialistes et de « Agrariens ».Mais un grand réveil s'annonce amnifestement. En somme, la Tchéco-Slovaquie offre un champ vaste et fertile au labeur apostolique de la jeune vice-province.

(*Woodstock Letters, juin 1923*).

La Nouvelle Mission de Hiroschima

La capitale du district confié à la Province de Germanie-Inférieure est Hiroschima, port florissant sur la mer centrale japonaise, l'antique Firoscima. C'est là qu'en janvier 1551, François-Xavier se rendit d'abord, quand il se dirigeait vers

Meako, capitale de l'empire ; plus tard, ses frères en religion y fondèrent une colonie, qui parviendra en dépit de persécutions et de combats sans nombre, à une haute prospérité. Firoscima fut la patrie du jeune Denis Yamamoto, qui, au mois de septembre 1633, et à peine reçu dans la Compagnie de Jésus, sacrifia sa vie à Cocura pour la foi. Le sang des martyrs a coulé également à Hiroschima même. Le P. Trigaut dans son *Histoire des Martyrs du Japon*, imprimée à Paris en 1624, mentionne un certain Dominique Katzo, qui avait reçu la vraie foi à Firoscima et s'était rendu à Nagasaki, puis à l'île Sikoku. En 1616, il revint à Firoscima, pour gagner à la foi chrétienne son vieux père atteint d'une maladie mortelle. Le père mourut. Pour s'assurer tout l'héritage, les parents de Dominique l'accusèrent d'avoir abjuré la foi de ses pères. Il fut saisi et, sur son refus d'abandonner le christianisme, condamné à mort. Il subit le martyre de la croix devant les portes de la ville, et fut transpercé de quatre coups de lance. Actuellement, Hiroschima compte 100 chrétiens sur 120.000 habitants.

Yamagutschi (l'*Ayamanguchi* ou *Amanaguchi* des anciennes relations), ville plus importante de la partie méridionale de la nouvelle mission, joue dans la vie de S. François-Xavier un assez grand rôle. Pour la première fois, en octobre 1550, le grand apôtre vint à Yamagutschi et y demeura deux mois. Son compagnon Juan Fernandes et lui prêchèrent inlassablement dans les rues et sur les places de la ville, mais pour ne récolter que dérision et moqueries. Peu de temps avant Noël, François se mit en route pour Meako avec Fernandes, afin d'obtenir de l'empereur pleine liberté de prêcher l'Évangile dans tout l'empire japonais. Ce fut un voyage infiniment pénible, au cœur de l'hiver, par monts et par vaux, le long de sentiers abrupts couverts de neige, qui resta d'ailleurs infructueux : et François sans avoir vu l'empereur, dut quitter Meako.

Il revint à Yamagutschi ; mais alors il n'était plus habillé en mendiant quand il se présenta devant le roi. Il avait le prestige d'ambassadeur des grands de la terre, était muni de lettres et de présents du vice-roi des Indes et de l'évêque de Goa. Il fut reçu avec honneur, et le prince donna pleine liberté de prêcher la doctrine chrétienne. Alors, six mois, sans répit, l'apôtre travailla : jour et nuit il prêchait, instruisait, discutait avec les bonzes. Le succès couronnait ses efforts. Dès le mois de mai 1551, deux mois après son arrivée, il écrit : « Plus de 500 âmes sont déjà gagnées à la foi, et chaque jour le nombre des convertis augmente ». En septembre, il passa la succession à son frère en religion, le P. Cosmo Torres, et se rendit par Bungo dans les Indes, où l'appelaient de sérieux devoirs. Plus tard, le bienheureux Paul Navarro tra-

vailla plusieurs années dans cette ville ; de nos jours, Yamagutschi compte une communauté chrétienne d'environ 90 âmes. L'emplacement concédé par le prince à S. François-Xavier en 1551 a été retrouvé il y a quelques années, et, du moins en partie, acquis pour la Mission (*Missions Catholiques* 1913-1914, pp. 57 et sq.). Comme il serait beau d'y voir surgir, en commémoration de la fête du jubilé, une église dédiée au Saint !

D'une longue lettre du P. Robert Keel au Japon, en date du 24 juillet 1921, communiquons au moins ce qui suit :

« Je ne connais pas par moi-même le territoire de la nouvelle Mission — je l'ai traversée une fois en express —, je sais seulement que l'on considère la population comme bien remuante ; Hiroschima est la seule ville de plus de 100.000 habitants. Il y a maintenant, à ma connaissance, 10 stations, avec 8 prêtres... Si je parle de difficultés possibles, c'est par rapport seulement aux phénomènes d'occurrence habituelle dans de tels changements ; je ne sais rien de positif des dispositions des prêtres de la Mission. D'un seul je sais qu'il accueillera les NN.à bras ouverts, c'est le P.Villion,demeurant à Okayama, le plus vieux missionnaire du Japon : de 78 ans ! Il doit à la période des débuts une expérience précieuse et intéressante ; il n'est pas précisément beau d'aspect extérieur, pour ne pas dire plus : le plus long nez du Japon, mais une âme d'or, et qui vit entièrement et uniquement pour le Sauveur : connu et révéré comme tel de tous ceux qui le connaissent tant soit peu. C'était depuis des années sa prière constante que les Jésuites pussent rentrer dans l'héritage de S. François-Xavier. Mais vous en apprendrez plus encore à son sujet dans la suite.

« A vrai dire,le territoire a été jusqu'à maintenant, comme tout le Japon, un territoire de mission stérile : et l'on ne peut pas non plus constater de signe précurseur évident que bientôt il en doive être autrement. Pourtant, la grâce vient souvent au moment où les hommes l'attendent le moins ; les Missions de nos Pères Français en Chine furent longtemps d'une dureté de pierre ; tout à coup, sans qu'on s'y attendît, vinrent le changement et le torrent des conversions. Et le P. Supérieur lui-même, qui a sous ce rapport une riche expérience, répète de plus en plus fréquemment : « Rien ne s'impose à moi avec plus d'évidence que ce fait : ce n'est pas le travail humain, mais la grâce de Dieu qui fait tout ». Le Japon vaut qu'on le gagne au Sauveur. D'abord, ne serait-ce qu'en raison de sa situation géographique : sa côte fait face à la population mongole ; et même malgré l'antipathie actuelle des Chinois, il exerce sur ses voisins une grande influence ; cette influence pourrait croître du fait des développements économiques nouveaux dans la Chine septentrionale, la Mand-

chourie et la Sibérie orientale. Pour l'Extrême-Orient, le Japon est important : il faut donc tout mettre en œuvre pour le gagner au Christ autant que nous pourrons.

« Mais le peuple lui-même est digne de notre travail. Il a beaucoup, beaucoup de bons côtés, et je dois le dire, plus mon séjour ici se prolonge et plus le peuple m'est cher. Précisément, l'amour de la famille, — amour n'est peut-être pas le mot propre, car le cœur n'y entre pas pour beaucoup — mais la sainteté des devoirs à l'égard de ceux qui appartiennent à la famille est une base qui peut servir d'assise à un bel édifice de vertu. C'est ainsi par exemple que j'apprécie vivement la manière dont les pères s'occupent de leurs enfants, jouent avec eux, les emmènent à la campagne, et cela d'une façon générale, pas seulement dans des cas isolés. L'énergie aussi avec laquelle ils accueillent et entreprennent du nouveau vaut son pesant d'or, comme leur libéralité. Le fait que le Japon est encore si prolifique, témoigne de même en sa faveur. On y trouve beaucoup de piété, quoiqu'elle s'égare souvent. Il y a de bons côtés, et des résultats à obtenir, malgré bien des ombres au tableau, venues d'ailleurs pour un grand nombre avec la civilisation moderne, ou n'ayant du moins pris qu'avec elle leur développement actuel. Un point en particulier est ici très à notre goût, au moins à Tokio, — des autres villes je ne sais rien — : on peut circuler partout sans être offusqué par rien d'immoral ; la police est stricte, si stricte, que beaucoup de « Blancs » s'en plaignent. Celui qui ne cherche pas de parti pris le mal, n'en est pas ici incommodé...

Du reste, les Pères dans les stations peuvent facilement entrer en relations le uns avec les autres : les moyens de communication sont faciles. Les Pères Espagnols, dans les îles de la mer du Sud, ont une situation plus difficile ; dans beaucoup de stations il n'y a qu'un Père, la seule occasion de se confesser est la visite du Supérieur, les distances sont grandes, et les passages de bateaux, rares. Il y a là maintenant 24 Pères et Frères, pour une Mission d'environ 10.000 âmes ; c'est un gros capital pour une petite entreprise. Les Pères Espagnols ont laissé ici une très bonne impression ; ils avaient pleine conscience des sacrifices qu'ils affrontaient, mais ils s'y sont portés de suite avec une vraie magnanimité. C'est ainsi par exemple qu'ils ont renoncé à boire du vin, parce qu'il eût été trop difficile de s'en procurer. Comme vous le savez déjà, le gouvernement japonais leur a témoigné beaucoup de prévenance. Quand on s'adresse poliment, en ce pays, aux autorités compétentes avec des souhaits raisonnables, on peut assez facilement les voir réalisés ».

(*Aus der Provinz, 15 octobre 1921*).

L'Epée de S. Ignace

à la cour d'Espagne

(*D'après une lettre du F. Joseph Barquero au P. Emmanuel Grund.*) — *Madrid, 30 mai 1921.*

Cette épée est celle que N. B. Père, après sa conversion, avait suspendue à une colonne, près de l'autel de la Sainte Vierge, dans l'église de N-D. de Montserrat. Les Pères de la Province d'Aragon, qui l'avaient en leur possession l'avaient fait porter à Loyola lors des fêtes qu'on y célébra à l'occasion du quatrième anniversaire centenaire de la blessure de S. Ignace à Pampelune.

Les fêtes terminées, la précieuse relique devait reprendre le chemin de la Catalogne. Le Père Provincial de Tolède obtint, pour la consolation des siens, qu'elle fît un détour et passât par Madrid. Elle y arriva le samedi 21 mai, au soir, et fut reçue à la maison professe.

Le 25 mai, elle devait être présentée à la Cour. On ne l'avait pas fait jusque-là, le roi étant à Malaga.

Un gentilhomme du palais, le général Loriga, comte de Grove, avait été chargé d'avertir les NN. de l'heure où la Cour pourrait recevoir la noble relique. Sans attendre d'être encore pleinement fixé, il envoya par exprès un mot au P. Alphonse Torres à la résidence, pour lui dire qu'il pouvait dès maintenant la remettre au porteur de sa carte ; il aurait soin lui-même ensuite, de la présenter à la Cour. L'exprès remit la carte au portier et tout aussitôt s'éloigna. Le Père Provincial, averti de l'incident, fit appeler un F. coadjuteur, le F. Barquero et le chargea d'aller lui-même au palais porter la relique auComte de Grove.

Quelques minutes seulement après, une automobile splendide, prêtée par une famille amie, était à la porte de la résidence. J'y montai, dit le Frère et, à peine installé, j'eus l'impression que j'allais passer par quelque scène curieuse. Et en effet, la luxueuse voiture arrive bientôt au palais ; assis derrière les glaces, je vois les sentinelles qui s'apprêtent comme pour recevoir quelque grand personnage ; mais quelle désillusion quand elles en voient descendre un homme de chétive apparence, avec un paquet de nature indéfinissable entre les bras ! Il faut savoir en effet que l'épée toute seule mesure 1^{m}, 30 ; à quoi il faut ajouter l'étui et la grosse pièce de toile d'emballage dans laquelle on l'a enveloppée. Les démonstrations du chauffeur qui se rengorge d'aise et me fait mille offres de service, sont pour ces hommes une autre

cause d'étonnement : je voudrais bien savoir ce qu'ils pouvaient penser de tout cela. Moi, très calme, je pris mon paquet et sans dire un mot, je passai au milieu d'eux.

Mais bientôt je me trouvai en face de ces portiers à qui on ne peut parler qu'à une certaine distance et le chapeau à la main. Comme j'allais les joindre, l'un d'eux, avant même que j'eusse le temps de respirer, s'avança vers moi : « Où allez-vous, me demanda-t-il ? — Chez M. le comte de Grove ». Il me toisa des pieds à la tête ; puis, de l'air d'un homme qui transige avec la consigne et fait une grande faveur : « Bien, dit-il, passez ». J'arrive au logis du général, et demande à le voir. « Il est à la messe avec toute sa famille... », me répond la concierge. — C'est que j'ai là à lui remettre l'épée de S. Ignace ; veuillez le lui faire savoir ». Elle revient bientôt et me dit que le général s'est rendu au quartier du prince des Asturies où l'appellent ses fonctions ; il est en effet précepteur des infants ; c'est là peut-être que je devrai le voir... « Bien, repris-je, comme on voudra ».

Moins de cinq minutes après, voici paraître un employé en splendide livrée ; des yeux désignant le paquet : « Prenez cela, dit-il, et suivez-moi ». Je me recommandai à Dieu, continue le bon Frère, et m'armant de sérénité, je me mis à sa suite. Nous arrivons au quartier du Prince. Il m'arrête dans une pièce où l'on a formé de petits laboratoires de physique et de chimie et qui sert en même temps de classe de musique et de mathématiques ; et d'un certain air d'autorité : « Attendez-là », me dit-il ; et fermant la porte, il va prévenir que le porteur du paquet annoncé est là.

Quel ne fut pas en un clin d'œil le changement de physionomie du brave homme quand la porte s'ouvrit, et qu'il vit apparaître les trois professeurs qui se trouvaient alors au quartier, tous depuis longtemps bien connus de moi. Tous ces messieurs me saluèrent de la façon la plus obligeante. Le prince des Asturies et son auguste frère l'infant Don Jaima étaient venus avec eux ; j'allai les saluer et leur baiser la main.

A la vue de pareilles démonstrations à mon endroit, l'homme qui m'avait introduit et les jeunes princes eux-mêmes ne revenaient pas de leur surprise...

Le Comte de Grove dit alors à l'employé de défaire le paquet pour qu'on pût voir la relique. Les infants se présentèrent aussitôt et dénouèrent eux-mêmes les cordes ; puis quand l'épée fut découverte, ils la prirent chacun par une extrémité et la portèrent dans les appartements intérieurs, où ils invitèrent leurs petites sœurs à venir la voir.

Ma mission était remplie. Je dis à Monsieur le Comte que, si on n'avait pas autre chose à me commander, je me retirerais avec sa permission : je désirais seulement savoir à quelle

heure je pourrais revenir pour reprendre mon paquet. « Ce soir, à 3 h., chez moi », me répondit-il. Là-dessus, je pris congé de ces messieurs, et m'en allai.

Le soir, à 3 h., j'étais à la porte de M. de Grove. La concierge me fit entrer dans une belle salle où l'on avait exposé la relique entourée de flambeaux, en avant d'une gracieuse image de la Sainte Vierge. M. de Grove se présenta alors, accompagné de différentes personnes de ma connaissance. « Vous voyez, me dit-il, comment nous traitons l'épée de S. Ignace ... Dites à vos Pères, ajouta-t-il, que toute la famille royale et plusieurs des familles qui habitent le palais ont vu la relique et que tous en sont demeurés extrêmement satisfaits ». Je le remerciai. Au moment où j'allais m'éloigner, il me retint. Le Comte d'Aybar, me dit-il, et sa famille n'avaient pas vu la relique, au moins de près ; ils seraient heureux de la vénérer. On les appela. Le Comte vint avec sa femme, ses enfants et toute sa maison ; tous s'agenouillèrent pieusement devant elle, disant quelques prières et la baisèrent avec respect. Après quelques moments d'entretien avec ces Messieurs, je la repris et l'enveloppai comme elle était le matin. Un domestique du palais descendit le paquet jusqu'à la place d'Orient, où je m'en chargeai pour gagner de là la maison professe...

(Cartas Edificantes de la Provincia de Toledo, 1921).



NÉCROLOGIE

Le Père François Berthiault

(1833-1918)

Fougeray, dit « le Grand-Fougeray », est un chef-lieu de canton d'Ille-et-Vilaine, situé à quelques kilomètres de la ligne de Rennes à Redon et desservi maintenant par la gare de « Fougeray-Langon ». C'est là que, le 14 mars 1833, naquit François Berthiault. Huit enfants l'avaient précédé dans sa chrétienne famille et peut-être ce petit neuvième était-il un peu moins impatiemment attendu que ses aînés. Pouvait-on prévoir dès lors quelles bénédictions il apportait aux siens et à tant d'âmes qui formeraient un jour sa famille spirituelle ?

Ses heureuses dispositions, développées par une éducation dont le principe était le respect de l'autorité et de la tradition, attirèrent l'attention du curé-doyen qui le fit admettre au petit séminaire de Saint-Méen. Le Supérieur eut tôt fait d'apprécier son nouvel élève. Il parla de lui, paraît-il, à l'évêché (1) et l'achèvement des études cléricales de François en fut grandement facilité aux pieux parents.

Après cinq ans de séjour à Saint-Méen, le jeune rhétoricien passait sans transition au grand séminaire de Rennes pour quatre années de formation sacerdotale. Sa théologie terminée, l'abbé Berthiault était encore trop jeune pour recevoir les ordres sacrés. Il fut donc envoyé provisoirement à Redon, presque dans son pays... D'abord appliqué à la surveillance, il débuta bientôt dans l'enseignement. Le succès, semble-t-il, ne se fit pas attendre puisque, magré sa jeunesse, on l'appelait à Vitré pour professer la rhétorique au collège

(1) On sait que le diocèse de Rennes ne devint archevêché que sous le second empire, bien que, dès le début du XVII[e] s., on voie le Bienheureux Bellarmin appeler le cardinal d'Ossat « *arcivescovo di Renes* ».

Saint-Augustin. C'est pendant le stage qu'y fit le jeune maître que vint enfin pour lui le jour longtemps désiré de la prêtrise. Ordonné le 6 juin 1856, il continua, jusqu'en 1860, à donner à l'œuvre de l'éducation chrétienne les prémices de son sacerdoce.

Il avait vingt-sept ans quand Mgr Brossays-Saint-Marc le rendit à Redon, non pour y reprendre au collège ses anciennes fonctions, mais pour exercer le ministère paroissial. Neuf années de dévouement à son poste de vicaire ont porté des fruits qui durent encore. Un demi-siècle après son départ, on garde bien vivant, dans mainte famille, le souvenir de ce prêtre si bon et si vraiment apôtre. Avoir été baptisé par M. Berthiault, c'est un honneur dont nous avons entendu se vanter. On est même presque tenté de lui attribuer un certain don de prophétie... « Je crois que vous ferez un long bail dans cette maison », disait-il un jour à une jeune Morbihannaise, nouvellement placée à Redon et qui était venue le trouver. Depuis, soixante ans ont passé ou peu s'en faut : ils donnent raison au clairvoyant directeur. A l'épicerie de la Grand'rue, l'intéressée a pris, il y a longtemps déjà, la succession de sa maîtresse et elle aime toujours à se rappeler, parfois même à redire, le mot quasi prophétique de l'homme de Dieu.

Des aspirations à la vie religieuse sollicitaient souvent l'abbé Berthiault et il faisait à un jeune prêtre de ses amis la confidence de ses saints désirs. En juillet 1869, une retraite faite à Angers lui permit de se décider définitivement et en pleine lumière. Le 16, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, son élection concluait nettement pour la Compagnie. Elle fut, dira-t-il lui-même, « immédiatement suivie » d'une « explosion de joie » que, trente-six ans plus tard, il ressentait encore avec la ferveur du premier moment.

Le 6 octobre suivant, au grand regret du curé-doyen et de toute la paroisse, l'abbé Berthiault avait quitté Redon et venait à Angers prendre son humble place parmi les novices du R. P. Fréchon.

Il songea un moment, dit-on, tout en conservant son nom de François, à se choisir un patron parmi les saints de la Compagnie, saint François de Borgia ou saint François-Xavier par exemple. Son Père Maître l'en détourna. Le P. Berthiault

demeura donc fidèle à saint François de Sales dont la spiritualité s'accorde si bien avec l'esprit de saint Ignace.

Son séjour à Angers fut de courte durée. Au bout d'un an, brûlant les étapes, le novice était déjà sur la liste des Pères tertiaires. Il passa donc à Saint-Acheul pour y faire sa troisième probation, sous la conduite du R. P. Dorr dont la direction imprima à toute sa vie un caractère ineffaçable et qu'il aimera à citer plus tard dans ses entretiens de piété.

Envoyé à Poitiers au status de 1871, le Père Berthiault y prononça ses premiers vœux, le 8 octobre suivant. Des quatre années qu'il passa dans l'enseignement au collège Saint-Joseph, la première fut consacrée à la classe de troisième, la seconde aux humanités, les deux autres à la préparation des bacheliers. A ses fonctions de professeur s'ajoutaient celles de confesseur des élèves et de directeur d'une petite congrégation. Parmi ses ouailles d'alors se trouvait un enfant qui sera, en 1918, le dernier supérieur du bon Père.

Celui-ci devait, une fois encore, redevenir élève. En 1875, il fut donc appelé au scolasticat de Laval pour y repasser sa théologie, deux années durant. Après quoi, âgé de quarante-quatre ans, il eut enfin, pour de bon, terminé ses études !...

Les collèges Saint-Grégoire de Tours et Saint-Joseph de Poitiers l'eurent alors successivement comme préfet ; puis ce fut à Paris, à l'externat Saint-Ignace de la rue de Madrid, qu'il remplit le même poste. Cette communauté l'eut pour supérieur de 1882 à 1884 et c'est durant cette période, le 15 août 1883, que le Père émit ses grands vœux.

Changeant de rive, il arrivait ensuite à Vaugirard, comme préfet des études d'abord, puis comme supérieur de 1889 à 1891. Un petit fait survenu alors montre comment le R. P. Berthiault comprenait et pratiquait la règle de saint Ignace prescrivant au recteur de porter en quelque sorte, *velut humeris suis*, le collège qui lui est confié, avec l'aide de la prière et des saints désirs. Une division réputée indomptable était venue à bout de tous ses surveillants. Le Père Provincial envoya au secours un scolastique de décision et de grande autorité, rappelé de Jersey en cours d'année pour la circonstance. Quand celui-ci, arrivant à Vaugirard, alla frapper à la chambre du R. P. Berthiault, il le trouva agenouillé à son prie-Dieu et, ainsi qu'il l'avoua lui-même, suppliant le Ciel

de lui venir en aide dans son grand embarras. La présence du nouveau surveillant était la réponse immédiate. Bientôt après, tenus par une main énergique, les indisciplinés durent capituler et tout rentra dans l'ordre.

Lorsqu'il quitta le grand internat parisien, le Père ne s'éloignait pas encore de la capitale. La résidence de la rue de Sèvres l'eut pendant un an pour Père Spirituel. Enfin le status de 1893 le désignait pour supérieur à Nantes. Le long séjour qu'il allait y faire forme l'étape la plus considérable et sans doute la plus féconde de sa carrière si bien remplie.

« Dès le début, écrit-on, son humilité et sa bonté paternelle lui ouvrirent les cœurs. Les œuvres diverses que le bon Père avait à diriger le mirent en rapport avec des personnes de toutes les conditions et de caractères fort différents. Avec une rare sûreté de coup d'œil, il sut saisir les nuances les plus délicates, et ses procédés exquis, joints à cette droiture d'intention qui le caractérisa sans cesse, lui assurèrent tous les succès. Le saint religieux ne sut jamais s'épargner, compter avec la fatigue :il était tout entier à Dieu et aux âmes... » Dans la Compagnie, on ne jugeait pas autrement. Ainsi le P. Urvoy disait en 1895 : « Entre tous, comme il convient, se distingue le P. Supérieur qui travaille infatigablement, de toutes manières et au-delà de ses forces. Cet excellent Père par son aménité, sa modestie, sa piété, son zèle et son dévouement au bien des âmes, s'est concilié, à lui-même et à notre Compagnie, la bienveillance d'un grand nombre, surtout de prêtres qui, bien plus fréquemment que jadis, recourent aux ministères des Nôtres ».

Durant l'hiver de 1899, le Père, qui ne se ménageait guère, fut sérieusement atteint. Demandait-on de ses nouvelles au F. Portier, celui-ci répondait, paraît-il : « Il se tue, mais nous n'y pouvons rien... » De fait, le repos lui était impossible à Nantes. On eut alors l'idée de l'envoyer momentanément à Versailles où il pourrait vivre plus tranquille dans une sorte d'*incognito*. Consciencieusement il allait, toujours priant, faire des promenades hygiéniques dans les Jardins royaux. L'occasion s'offrait-elle de faire un peu d'apostolat, il la saisissait aussitôt.

Un jour il remarqua un assez piteux équipage qui avançait à petits pas. Cheval et cocher attirèrent sa compassion. Non qu'il confondît dans un même sentiment l'homme et sa

bête !.. Un auteur anglais a bien qualifié de « charitable » le geste de son compatriote qui, croyant reconnaître, attelée à un fiacre de Paris, la fameuse « Fleur-de-Lys », voulut sauver de cette déchéance une gloire des hippodromes britanniques et, l'ayant achetée pour quelques livres sterlings, la délivra par un coup de révolver de son humiliation imméritée !... Mieux éclairée, la charité du P. Berthiault était réservée à ses semblables. Mais, comme saint François d'Assise, comme la Bienheureuse Mère Barat, il avait pitié des animaux souffrants ; et puis l'âme du conducteur y gagnerait peut-être quelque chose...

— « Vous attendez quelqu'un, mon ami ?

— Oh non, monsieur le curé, je promène ma bête qui est malade.

Le Père sourit, se disant en lui-même : « Lui aussi ! Il paraît que c'est le rendez-vous !...Chacun promène la sienne »... Et la conversation, familièrement engagée, prit bientôt le tour que souhaitait l'apôtre.

Tandis que celui-ci se soignait à Versailles, à Nantes on priait beaucoup pour lui. Une nuit, il se sentit revivre et tout heureux il annonçait : « Merci de vos prières ; elles ont été exaucées car maintenant je suis à peu près aussi bien que possible et il n'y a plus que la sainte obéissance à me retenir à Versailles. Je rentrerai à Nantes mercredi 5 avril. Je prêcherai les derniers vœux de la Révérende Mère ***, chez les Auxiliatrices, le vendredi, et, à partir du vendredi soir à trois heures, je reprendrai mon ministère ».

Ce ministère, c'était avant tout la direction spirituelle. Celui qui, au jour de ses noces de diamant, pourrait déclarer qu'il avait entendu six-cent-mille confessions passait la plus grande partie de son temps à la disposition des pénitents de toutes catégories. Lorsque, en 1901, la persécution le chassa de sa résidence, Visitandines et Auxiliatrices se partagèrent l'honneur de lui prêter un confessionnal et le travail reprit de plus belle. La santé du Père s'y usait et le médecin dut intervenir. Il ordonna deux jours de repos par semaine ; mais ces lundis et ces jeudis ne devaient pas pour autant être enlevés à l'apostolat : ils furent consacrés à la visite des malades.

La direction du P. Berthiault unissait dans un degré très rare, la suavité à la force. On a dit de lui : « Se trouvait-il en présence d'une âme, il l'écoutait recueilli, se pénétrant de

l'action de Dieu sur elle afin de seconder la grâce, puis, d'un mot, il sanctionnait, encourageait, éclairait, relevait, écartait tout le superflu, réconfortait toujours... »

A la Visitation, on se plaisait à comparer sa spiritualité avec celle de son patron, saint François de Sales. De fait, pleine d'onction dans la forme, très exigeante au fond, elle poussait jusqu'au bout, jusqu'au sacrifice, jusqu'à la souffrance aimée. Un conseil le peint bien : « Il faut que vous arriviez à *sourire à la souffrance* quelle qu'elle soit ». Et ce qu'il disait portait toujours parce qu'il l'avait pratiqué d'abord (1).« Je vous donne pour mot d'ordre : *l'apostolat du sourire.* Montrez toujours la vertu aimable et joyeuse... Notre-Seigneur disait un jour à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Souviens-toi que c'est un Jésus crucifié qui demande ton amour ». D'aucuns pourraient trouver ces paroles austères, mais votre âme trouvera une cause de joie à travers le *treillis de ce souvenir* ».

Il faudrait pouvoir citer la lettre où il expliquait à une supérieure les devoirs de sa charge, celle aussi dans laquelle il commentait le mot du Maître : *Non turbetur cor vestrum...* Mais on ne peut tout transcrire... Parfois l'ancien professeur de rhétorique se permet une réminiscence classique : « Bonne, fête ! la feuille est petite mais les vœux sont très grands. C'est comme dit Virgile des abeilles : *Ingentes animos angusto in pectore versant* (2) », ou bien un rayon de poésie reflétant la grâce de l'*Introduction à la vie dévote* : « Imitez toujours les abeilles, les « avettes » comme dirait le bon saint François de Sales ; allez aux fleurs, travaillez sur les fleurs, reposez-vous parmi les fleurs, nourrissez-vous de fleurs pour en nourrir les autres et leur donner au service du bon Maître cette dilatation de cœur, cet épanouissement d'âme qui convient. Et puis pensez souvent aux bienfaits reçus du bon Dieu pour vous exciter à la reconnaissance et vous affermir dans l'humilité. C'était précisément mon sujet de méditation de ce matin ».

Ses conseils gracieux, aimables, n'en étaient pas moins

(1) Parmi ses notes spirituelles, on trouve ces résolutions : « Je veux au moins offrir le petit martyre de l'action présente, avec le sourire ». Et encore : « La joie spirituelle, le perpétuel sourire ! ».

(2) *Géorg.* IV, 83.

positifs, essentiellement pratiques. « Ce n'est pas tant à la *quantité* que vous devez regarder en invitant le bon Maître, c'est surtout à la *qualité* des plats que vous lui servirez ». Et à une mère de famille désolée de ce que ses occupations lui semblaient nuire à sa vie intérieure, il écrivait : « Rappelez-vous donc cette grande parole : *Le devoir, c'est Dieu* ! Quand vous vous dévouez aux vôtres, vous ne quittez pas le Divin Ami qui s'est donné à vous par la sainte Communion puisque vous accomplissez sa volonté qui vous représente le plus sacré des devoirs. Il est vrai cependant que rien ici-bas ne peut être comparé à la communion, *union réelle* à la sainte Humanité de Notre-Seigneur. L'union par la souffrance n'est qu'une union mystique. Souffrir pour communier. Communier pour souffrir. Souffrir et communier pour préparer la vision béatifique, la communion du ciel, voilà notre vie... »

Est-il besoin de le dire ? le P. Berthiault fut un apôtre convaincu de la fréquente communion : « Avec la communion fervente vous prenez chaque jour un *air de famille* plus saisissant avec Jésus-Hostie ».

Quelle que fût l'assiduité du Père à son confessionnal, elle ne le détournait pas de la prédication. Instructions aux dames du monde, exhortations dans les communautés religieuses, sermons, retraites, le Père parla beaucoup et avec un succès qui ne s'usait point parce que ce qu'il disait était soigneusement travaillé, préparé, qu'il pouvait varier grâce à ses connaissances étendues, à ses vastes lectures, à sa longue expérience ; enfin parce qu'à tout cela il joignait le charme d'une grande finesse et l'ardeur d'une âme qu'on sentait étroitement unie à Notre-Seigneur (1). Il a laissé de nombreuses notes : elles abondent en traits qu'il savait placer à propos et raconter avec bonne grâce. Aux religieuses il citait volontiers ce mot de la Vénérable Madame Louise de France aux carmélites de Saint-Denis : « Nous sommes toutes de la plus haute

(1) »Pendant plus d'une année, a-t-on noté à la Visitation de Nantes, il commenta le magnifique discours après la Cène. Il semblait que, comme un autre saint Jean, il eût reposé sur le Cœur adorable tellement sa parole se faisait éloquente et persuasive pour parler de la charité divine. Cette série de prédications fut suivie d'une autre non moins belle sur les béatitudes. »

noblesse étant les épouses de N-S. J-C. » ou bien celui de la reine Marie Leczinska : « Les plus petites pratiques d'une religieuse me semblent infiniment plus élevées que les plus grandes actions d'une reine ». Voulait-il enseigner par un exemple concret l'estime de la souffrance, il proposait un modèle récent : « Écoutez cette parole d'une jeune fille de dix-huit ans qui se mourait... Elle ne consentait à prier pour sa guérison qu'à la condition que ce fût pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. On l'engageait à chercher dans l'amour de Dieu un adoucissement à ses douleurs et on lui dit que l'amour de Dieu soulage la souffrance. « Oui, répondit-elle, l'amour de Dieu soulage la souffrance mais il est vrai aussi que la souffrance soulage bien l'amour ». Cette parole est sublime.. Comme Dieu éclairait cette âme ! »

Le succès de ses prédications lui valut, en 1904, le voyage de Rome. Cette attention de la Providence procura au bon Père une des plus grandes joies de son existence : la rencontre de la sainteté sur la terre, un entretien avec Pie X. « Le 14 septembre, écrivait-il, sera un grand jour dans ma vie ! J'ai vu le pape, ce jour-là, à cinq heures du soir. Quelle simplicité ! quelle bonté ! Ajoutez un regard doux et pénétrant avec une empreinte générale de tristesse et vous aurez une idée de la physionomie de Pie X. Il a été pour moi une petite révélation de la bonté de Notre-Seigneur... Je vivrais deux mille ans, je n'oublierais jamais la douceur de la voix avec laquelle il m'a dit qu'il bénissait toutes mes intentions. Cela valait le voyage. Ah, quelle humilité dans toute sa personne ! Je comprends ce qu'on dit de lui : qu'il a enlevé les cœurs partout où il a été ».

En 1909, le R. P. Berthiault, enfin déchargé de sa longue supériorité, devenait Père Spirituel de la maison de Nantes. Ses exhortations domestiques passaient, parmi les Nôtres, pour de vrais modèles du genre, comme ses retraites étaient de celles qui laissent les meilleurs et les plus durables souvenirs.

Au printemps de 1917 il allait y avoir soixante ans révolus depuis que le Père était prêtre. Les Enfants de Marie du Sacré-Cœur, dont il dirigeait la congrégation depuis bientôt un quart de siècle, tinrent à faire de leur réunion de mai, une petite fête de famille en son honneur. Empêché d'y assis-

ter, Mgr Le Fer de la Motte écrivait le 3 mai au vénéré jubilaire la belle lettre que voici :

Cher et Révérend Père,

Je m'étais bien promis de prendre part à votre Jubilé sacerdotal, aux fêtes de vos noces de diamant, à la solennité du soixantième anniversaire de votre ordination...

Et voilà que l'itinéraire de la tournée pastorale m'en empêche. Pourtant, vous le savez, l'esprit et le cœur ne connaissent pas les distances ; la prière non plus. Je serai près de vous le 5 mai à cette fête familiale où vos congréganistes vous offriront leurs vœux et leurs hommages si filialement dévoués.

On vous dira — et on vous le dira si bien, mais pas mieux que vous le méritez ! — tous les sentiments qui vibrent puissamment au fond de nos âmes.

Je savais, en venant à Nantes, que la ville épiscopale où je dirigeais mes pas, possédait en vous un prêtre vénérable, puissant en œuvres, un apôtre très ardent et toujours infatigable, un homme de Dieu, un prêtre vraiment prêtre... et je me réjouissais.

« Un prêtre ! c'est si beau un prêtre » disait avec sa ferveur extatique le saint Curé d'Ars. Et vous êtes bien ce prêtre dont l'idéal a illuminé la vie.

Dieu a voulu que cette vie fût longue et remplie, et qu'elle profitât grandement à tout notre pays. Qu'il en soit remercié !

En rendant grâces à Dieu pour cette intimité si forte et si douce avec notre divin Maître, vous revoyez, avec une mémoire fidèle, ces années si vite écoulées...

Vous souvenez-vous du Fougeray? et des terres de la Bonne Duchesse (1)? .. ce fut là que, le 14 mars 1833, vous veniez au monde. Quelle pieuse vision que celle d'une famille chrétienne, et aimante, et dévouée !...

Et Saint-Méen? J'y passais il y a quelques jours. Je revoyais ce vieux clocher orné de ses quatre clochetons et ses vieilles maisons, et sa verte campagne. Des souvenirs de famille me lient à ce petit séminaire qui fut le vôtre.

Mais si vous n'avez pas pu oublier ces années de votre for-

(1) Déjà Bretonne par sa mère Marie de Rieux, la Bienheureuse Françoise d'Amboise par son mariage avec le duc Pierre de Bretagne devint la « Bonne Duchesse » à qui il est fait allusion ici.

mation première, que dire de vos ascensions vers le sacerdoce, et de votre ordination sacerdotale ?... Ah ! en ce jour, Jésus vous disait à tous : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs : je vous appellerai mes amis ».

Et ce jour de votre première messe, le 7 juin 1857, vous le revivez encore... Et grâce à cette illusion d'optique qui supprime les distances, il vous semble, je crois, que ce n'est pas éloigné.

Vitré et Redon vous ont possédé. Ces deux villes ont eu les prémices de votre sacerdoce. Heureuses villes !...

Mais Dieu vous a fait entendre son appel spécial et pressant, et vous entrez, le 6 octobre 1869, dans la Compagnie de Jésus, dans cette illustre Compagnie qui a donné tant de savants, tant d'apôtres à la terre, tant de saints au ciel.

Au livre de vie, les Anges ont écrit de belles et saintes choses, aux chapitres qui ont pour titres : Poitiers — Tours — Paris. Dans votre ministère éminent, vous n'avez jamais oublié le principal, vous avez travaillé pour Dieu et les âmes...

Mais à Nantes... Ah ! Nantes, depuis 1892, vous possède et vous bénit. Que de confessions patiemment entendues, que de cœurs meurtris fortifiés, que de conversions opérées, que d'œuvres dirigées, que de saintes religieuses encore plus sanctifiées !...

Ce ne sont pas les Enfants de Marie du Sacré-Cœur qui me contrediront. Je pourrais ajouter tant d'autres choses. Il y a, par exemple, les âmes de prêtres que vous avez élevées toujours plus haut... Et l'âme d'un prêtre, dit saint Jean Chrysostome, *vaut une nation*. Et si je considère ma reconnaissance personnelle, et votre bonté si affectueuse et dévouée pour votre évêque, je puis et je dois m'unir au *Magnificat* de ce jour, remerciant Dieu de vous avoir fait si bien travailler « *pour nos âmes* ».

Quelques heures après la résurrection, le Christ chemine avec les disciples d'Emmaüs... douce soirée, où le cœur des apôtres devenait plus ardent que jamais... Et comme le jour déclinait, comme les ombres s'allongeaient, les deux disciples dirent au Maître : « Demeurez avec nous, il se fait tard ». Que ce soit notre prière pour nous, car sur notre terre de France il y a tant d'ombres et tant de noir... Il nous faut des apô-

tres pour nous dire la vérité, la bonté, la sainteté infinie de Jésus-Christ. Demeurez avec nous, Père, longtemps, très longtemps, très longtemps encore. Il y a tant d'âmes à conduire au ciel !

Tout cela, vénéré Père, je le dirai dans ma messe du 5 mai, offerte très spécialement pour vous. Vous le croirez sans peine, en pensant à mes sentiments respectueux, affectueux, dévoués et reconnaissants.

† Eugène-Louis-Marie le Fer de la Motte
Evêque de Nantes.

Deux mois plus tard, la fête de la Visitation permit au prélat de prendre sa revanche en ménageant au Père une petite surprise qui l'émut doucement.

Sérieusement atteint depuis la vigile de la Toussaint 1915, le Père Berthiault avait pu, de longs mois encore, continuer son ministère. Mais, vers Pâques 1918, il se sentit à bout de forces. Un jour, en quittant son confessionnal, il murmura : « C'est fini, je n'y retournerai plus ». Le jeudi de la Pentecôte, il fit un effort suprême pour se traîner au monastère de la Visitation : ses traits étaient altérés, mais le regard toujours vif restait le même, comme aussi le sourire et la parole pleine d'animation.

Il pouvait encore célébrer chaque matin et il écrivait : « C'est maintenant à 6 h. 1/2 l'*heure des hosties* » parlant des âmes unies au Saint-Sacrifice, et qu'il présentait sur la patène avec la Divine Victime. Le 24 juin fut le jour de sa dernière messe et, le 2 juillet, il obtint l'Extrême-Onction, qu'il reçut pieusement assis dans un fauteuil.

Juillet et août se passèrent à l'ombre du tabernacle. Heureux de pratiquer plus complètement ce qu'il avait « tant de fois prêché aux autres », le Père souffrait avec joie pour s'unir à N-S., pour obtenir le relèvement de la France et la paix qu'il ne verrait pas sur cette terre...

N'avait-il pas dit : « Quand je souffre sans plainte ni murmure... je suis un associé de l'œuvre du Calvaire... je suis une reproduction de Jésus. Quand je supporte de grand cœur cette maladie, cette souffrance, cette blessure si douloureuse à ma sensibilité, cette impuissance apparente, cette inaction qui me pèse, je prolonge la Passion de mon Sauveur. J'ai l'insigne honneur de le représenter sur la croix. ; je suis son

ostensoir au milieu du monde, la monstrance du Fils de Dieu ».

Cette imitation, cette reproduction, il l'avait longtemps réalisée par son ministère. « Immobilisé sur sa croix, Notre Seigneur répare tout et accomplit sa mission. Ainsi moi-même, immobilisé au confessionnal, auprès des malades, dans ma communauté, je peux réparer partout et sans cesse, si je me tiens bien au présent et si je me laisse faire par amour ». Désormais la ressemblance devenait plus parfaite encore dans les souffrances de la dernière maladie. En s'acheminant doucement vers la mort, le Père goûtait plus que jamais le mot de saint Alphonse de Liguori : « Oh ! mon Sauveur, nous nous aimerons toujours ! » et, fidèle à sa devise *Delectare in Domino,* il redisait sa chère formule : « A nous trois, mon Sauveur et ma Mère ! » ou bien « *Fiat, Amen* ! *Magnificat* et même *Alleluia* ! »

Au début de septembre, le départ de son supérieur, envoyé à Laval, fut pour le Père Berthiault un sacrifice de plus. Le 13, il reçut la visite du colonel de ***, un fidèle ami, à qui rendez-vous fut donné au ciel avec la mission d'aller en attendant avertir une communauté de la ville que les derniers moments approchaient.

Le lendemain, le malade put communier encore mais il annonça que cette journée serait la dernière. Il se croyait à la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. En le détrompant on lui causa une déception. « Alors je vais mourir avec moins d'enthousiasme » dit-il simplement. Il eut encore un double sacrifice à offrir à Dieu : son nouveau supérieur, alors absent de Nantes, ne serait pas là pour l'assister et le R. P. D. de M. qu'un ministère rappelait momentanément de Laval n'allait arriver qu'une heure après le dernier soupir.

Vers deux heures après midi, le pieux mourant déclara qu'il avait des prières à faire. Depuis, il ne parla plus, mais il multipliait encore les signes de croix, témoignant d'une paisible union à Dieu. Enfin, aux environs de sept heures, il expira doucement, dans sa quatre-vingt-sixième année.

Les obsèques, d'une solennité inaccoutumée, attirèrent une grande foule dans la basilique Saint-Nicolas. M. le Curé voulut chanter la messe. Avant de donner l'absoute, Mgr le Fer de la Motte prononça, à la mémoire du défunt, un éloge qu'il a bien voulu résumer lui-même. « J'ai essayé à larges traits, écrit Sa Grandeur, de montrer ce que fut l'hom-

me et ce que fut l'ouvrier. L'homme, vraiment homme de Dieu toujours... L'ouvrier, l'ouvrier apostolique... Les traits suivants m'ont paru très caractéristiques de cet artisan du règne de Dieu : Amour de la *vérité*, de cette vérité qui délivre et qui sanctifie. Le Révérend Père prêcha toujours et partout une vérité intégrale ; jamais il ne diminua cette vérité et il puisa la vraie doctrine à la vraie source. — Amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'ai admiré ce caractère d'*intimité* dans les relations du cher Père avec son Dieu. — Amour de l'Église... « L'Église et Jésus-Christ, c'est tout un » (Jeanne d'Arc). — Amour des âmes... Et que de choses à citer ici !...

Direction magistrale, pleine de douceur mais d'une douceur qui n'était pas faiblesse... pleine de joyeux entrain aussi. J'ai cité l'exclamation du Révérend Père à propos du texte de la communion de la fête du Sacré-Cœur : *Sustinui qui simul contristaretur... et qui consolaretur et non inveni, alleluia...* « Oh ! que cet *alleluia* est bien placé !... L'abandon, la désolation, mais la joie quand même, l'*alleluia* toujours du côté du ciel... »

Tout cela sous le couvert de la plus charmante humilité. Telles sont les idées principales que j'ai exprimées à Saint-Nicolas ».

Et cependant qu'elles entendaient louer leur Père, les âmes qu'il avait si longtemps conduites à Dieu, commençaient à solliciter son intercession. Plusieurs croient en avoir éprouvé depuis des effets signalés. Quoi d'étonnant si le bon Père Berthiault continue, dans la bienheureuse éternité, à exercer le rôle qui a rempli son existence ici-bas et qu'il résumait un jour en écrivant : « Quelle paternité que celle des âmes ! »

P. D'HÉROUVILLE, S. J.

Le Père Charles de Nadaillac.

(1839-1918)

I. Enfance et vocation.

Charles du Pouget de Nadaillac naquit à Paris le 17 septembre 1839, et fut baptisé le lendemain dans l'église de St Thomas d'Aquin. Il eut pour parrain le comte de Villers la Faye, représenté par son frère M. François de Nadaillac, et pour marraine la marquise de Varambon, représentée, elle aussi, par la sœur de Charles, Mlle Lucie de Nadaillac.

Charles était le quatrième enfant d'une famille où régnaient la foi chrétienne et les traditions du passé. Par son Père, il appartenait à une de ces vieilles races militaires, qui depuis des siècles mettaient au service du Roi leur vie et leur fortune : les du Pouget avaient figuré aux Croisades et la devise de leur blason était : *Virtus in haeredes*. Par sa mère, Mlle Hébert de Beauvoir, Charles descendait de ces membres du Parlement de Normandie, tout à la fois intègres et respectueux du pouvoir établi. Dans les deux familles il y avait eu des Maréchaux de camp, des Gouverneurs de villes, des Amiraux, des Présidents de Parlement, mais les ascendants dont on parlait surtout au foyer étaient des Cardinaux, des Provinciaux, des Généraux d'Ordre chez les Franciscains ou les Dominicains, des Prieures de Carmel et des Clarisses ; il y avait même au château de Nadaillac la chambre des Capucins, expressif et touchant souvenir du fréquent passage des moines mendiants, qui étaient toujours sûrs de recevoir un bon accueil sous ce toit hospitalier.

Le comte de Nadaillac, père de Charles, brisa son épée en 1830 au départ du roi Charles X et se retira à la campagne, résidant tantôt au château de la Lande (Indre), tantôt à Nadaillac dans le Lot. Là, privé des émoluments d'une brillante carrière, le comte de Nadaillac très simplement établi ne conservait de luxe que dans ses dons aux pauvres ou à des parents malheureux, partageant son temps entre la lecture et les bonnes œuvres.

Il jouissait d'ailleurs d'une très grande influence, consulté

de tous il dirigeait tout dans le pays d'alentour, ses fermiers le chérissaient, et dans le manoir les vieux serviteurs ne changaient jamais.

La chapelle de la Lande était ouverte aux paysans, et le château occupait les ouvriers de deux paroisses. Lorsqu'un hiver plus rigoureux arriva, le comte de Nadaillac établit des chantiers de travaux ;chaque paysan y était nourri et emportait le soir les provisions nécessaires à sa chaumière. Le châtelain fut si généreux que, le froid sévissant toujours, il donna jusqu'à son paletot, et n'eut plus l'argent nécessaire pour en acheter un autre. Ses enfants l'ont vu trembler de froid pendant les longues séances à l'église du village.

Madame de Nadaillac voulant imiter son mari recevait, plusieurs matins par semaine, les pauvres, les affligés, les malades, leur offrant de douces paroles, des vêtements, des livres, de la pharmacie, etc....

Tel est le milieu dans lequel s'écoula paisiblement la première enfance du P. Charles. Il avait une sœur ainée, infirme depuis sa naissance, qui le prit spécialement sous sa direction ; ardente chrétienne, elle lui parlait de Dieu en termes qui certainement contribuèrent à sa vocation. Tout jeune encore, dès l'âge de quatre ans, Charles priait beaucoup et se mortifiait déjà. Pendant ses récréations, il organisait des chapelles, s'affublait de vêtements flottants, et se plaisait à imiter les cérémonies de la messe. Ayant un jour entendu le récit des pénitences que s'imposaient les solitaires il voulut les imiter, et on le trouva le lendemain matin les jambes entourées de cordes si serrées, qu'on eut grande peine à les détacher vu l'enflure qu'elles avaient produite.

Charles cependant n'était pas sans défaut ; il se montrait d'une violence extrême, et enclin à la colère ; la moindre contradiction le faisait bouillonner. Il lui fallut la première Communion pour comprendre ses torts, mais alors comme il les comprit ! les efforts qu'il fit sur lui même amenèrent une véritable transformation.

L'histoire de ces luttes intimes serait longue, mais elle serait bien touchante,car par ces luttes incessantes, Charles arriva à devenir le plus doux des hommes, à rechercher toutes les occasions de pratiquer la mansuétude, et à conserver sur son visage le reflet de cette aimable vertu.

La vie dans ces deux châteaux fût devenue pour Charles

bien monotone sans l'intérêt que son père savait y apporter. Le comte de Nadaillac, orphelin dès l'âge de cinq ans, élevé par sa mère dans un grand luxe, avait émigré à 17 ans. Il fit d'abord du commerce en Allemagne, souffrit beaucoup du froid, de la faim, puis entra dans l'armée des princes ; à sa dissolution, il revint en France, se cacha pendant la terreur, fut incorporé aux troupes britanniques dans le corps militaire que le roi Georges III créa pour les émigrés, puis fit la campagne de Hollande et put échapper à Quiberon par suite d'un orage, qui entraîna son vaisseau sur une côte éloignée du Morbihan.

Tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait souffert, le comte de Nadaillac le racontait avec un charme exquis, et ces innombrables souvenirs exercèrent une incontestable influence sur l'âme très délicate de Charles.

Cependant après avoir suivi les cours de Rollin et du collège de l'Immaculée Conception à Vaugirard, Charles allait avoir seize ans, il fallait songer à l'avenir. Deux saints prêtres, M. l'abbé Flamand, supérieur des Sulpiciens de Baltimore et M. Piot, supérieur du petit séminaire de Paris, qui l'avait instruit pendant les vacances, devinèrent l'appel de Dieu sur cette âme d'élite. Charles d'ailleurs s'en ouvrit lui même à sa sœur ainée, mais le comte de Nadaillac pressenti refusa tout engagement : «Je veux, répondit-il, que Charles entre à St Cyr ; il le doit à toutes nos traditions». Le futur Jésuite s'inclina, et se prépara à ses examens par un travail acharné. Dès qu'il fut admissible à St Cyr, il renouvela sa demande d'entrer dans la compagnie de Jésus. Charles aimait passionnément sa mère ; il y avait dans leurs caractères des affinités extrêmes : même élévation de pensées, mêmes goûts. Aussi, lorsque son fils lui demanda son consentement, Madame de Nadaillac ressentit une affreuse douleur. Son mari venait de mourir, son fils ainé suivait avec attrait la carrière diplomatique, sa fille, « la sainte Lucie » était morte ; il ne restait donc de la nombreuse famille que deux enfants. Charles, qui était si précieux et si cher, allait disparaître ; mais sa mère ne le disputa pas à Dieu ; elle le laissa partir, et lui promit de le visiter à St Acheul près Amiens oùse trouvait alors le noviciat. Il y fut reçu le 4 octobre 1860 par le R. P. Dorr, et devint bientôt l'un des plus édifiants novices de cette petite communauté déjà si fervente. « Le F. Charles

(raconte un de ses contemporains) fut le premier novice que j'aperçus en débarquant. Il faisait alors son expériment de cuisine. Il avait dû sans doute parmi le stock des soutanes mises au rebut choisir encore la plus usée et la plus tachée ; elle lui venait à la cheville, couvrait à peine son cou, mais sous ce costume si minable, Charles avait un air épanoui, et montrait un visage si radieux que je n'ai jamais oublié ni cette joie ni cette modestie toutes surnaturelles ».

Malgré leur clairvoyance, les novices interrogés par le Supérieur, ne trouvaient rien à reprocher au F. Charles, rien que des excès de zèle, de charité et d'humilité. Il faisait le lit des autres, cirait à la dérobée leurs souliers, ramassait à terre les bouts de papier ou d'allumettes... et commettait d'autres méfaits semblables. Il montrait cependant alors trop de contention dans sa spiritualité, son exactitude aux menus détails du réglement paraissait même à quelques uns minutieuse ou exagérée. Or un jour certain novice ayant critiqué cette ferveur intempestive, au moins dans ses manifestations, le R. P. Dorr prit solennellement la défense du F. Charles et avec une autorité qui n'admettait pas de réplique : « Mes chers frères, dit il, les supérieurs dans les collèges sont heureux quand ils ont sous leurs ordres de pareils sujets ».

Son « speculum » d'ailleurs ne formule pas d'autre grief : « Trop de contention pour s'acquitter de ses exercices, officieux à l'excès de manière à gêner ceux à qui il désire rendre service ». C'est à peu près tout le bilan de ses défauts.

A peine le F. Charles avait-il, dans l'effusion de son cœur prononcé ses premiers vœux, le 5 octobre 1862, qu'il était nommé surveillant au collège de la Providence à Amiens. Il débutait ainsi dans le ministère qui devait être son partage pandant sa longue et sainte vie. En effet si nous consultons le *Curriculum* officiel de ses fonctions dans la Compagnie, nous voyons qu'il passa cinquante-quatre ans dans les collèges, et cinquante-deux dans la surveillance (1).

(1) *Curriculum vitae P. C. de Nadaillac* : 1862-64, surveillance à Amiens ; — 1868-81, surveillance à Vaugirard, (mais 1878-79, troisième an à Paray-le-Monial sous la direction du R. P. Ginhac) ; — 1881-86, Poitiers, où il est Directeur des classes de Rhétorique, puis d'un petit Pensionnat ; — 1887-90, surveillant ou sous-préfet

II. L'éducateur.

Les débuts du Père comme surveillant furent pénibles : enfermé à l'infirmerie d'Amiens ou de Vaugirard, il souffrit beaucoup de ce manque d'air et d'exercice ; aussi commencèrent dès lors pour lui ces violents maux de tête qui continueront toute sa vie. Dieu voulait sans doute augmenter ainsi ses mérites, et par cette impuissance l'amener à cette admirable humilité qui devait être le cachet principal de sa physionomie. De l'infirmerie il passe à la récréation des petits à Vaugirard, tour à tour dans l'une de ces annexes qu'on nommait S[t] Louis de Gonzague, S[t] Joseph, S[t] Stanislas. Du coup le voilà sur son terrain, il va bientôt y déployer les précieuses qualités qu'il avait reçues de Dieu pour ce fécond ministère. Tous ceux qui l'auront vu à l'œuvre pendant ces cinquante années de dévouement, se plairont à reconnaître en lui le type idéal *du surveillant chrétien* ; tel sera bien le jugement des Pères et des élèves qui auront eu le temps de l'apprécier, pour beaucoup d'entre nous ce sera « le Surveillant »,

Le P. de Nadaillac méritait bien ce titre, car il aimait la surveillance d'un amour vrai et surnaturel, il l'aimait en prêtre et en religieux, profondément convaincu que pour lui la surveillance était le moyen le plus efficace de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Aussi s'acquittait-il de ce ministère avec toute la perfection dont il était capable, il s'y consacrait, il s'y dépensait sans réserve.

Dans ce but il ne laissait rien au hasard, *il prévoyait l'avenir* jusque sans ses plus petits détails. La veille d'un grand congé, par exemple, après avoir bien consulté, bien étudié, parfois même noté par écrit le Guide des environs de Paris, il s'installait debout devant une carte d'Etat major, et là une petite corde en main, il suivait exactement tous les contours des chemins qu'il devait parcourir le lendemain : sûr ainsi de ne pas arriver en retard et de ne point fatiguer ses enfants. Ce n'est pas tout : il voulait se rendre compte

à Poitiers ; — 1890-1904, surveillant et sous-préfet au Mans ; — 1905-18, surveillant et *operarius* au Trocadéro. En 1871, il s'absente un peu pour faire sa morale, car il n'avait pas quitté les collèges pour suivre son cours de philosophie.

d'avance de toutes les distractions qu'il pourrait offrir à sa joyeuse bande ; il avait d'ailleurs un vrai talent d'organisation. Aussi dans ces grands congés le déjeuner, le dîner, le goûter, les haltes, les moyens de communication, les attractions variées, tout se succédait à point, avec une habileté qui contribuait puissamment à l'amusement et au bon esprit de sa division.

A cette prévoyance sage et minutieuse le P. Charles joignait une *exactitude* militaire. Pour moi, je ne l'ai jamais vu arriver en retard : surveillant modèle, il était toujours à son poste une ou deux minutes avant l'arrivée des élèves, puis d'un rapide coup d'œil il examinait attentivement si tout était prêt pour les recevoir.

Un de ses triomphes était sans contredit l'art de lancer les grands jeux dans la cour de récréation. Il fallait le voir au milieu de ses enfants, le front haut, l'œil vif, le visage radieux, plein d'entrain et d'enthousiasme lorqu'il organisait une partie de balles, d'échasses, de cerceaux. Dans la mêlée parfois passionnée des joueurs, il restait toujours maître de lui, il était plein d'ardeur et cependant il avait tous ses élèves dans la main, rien n'échappait à son regard.

Pour que le jeu marchât bien, il ne trouvait rien de mesquin ni de trop pénible. Qui parmi nous ne se souvient du sérieux avec lequel il gonflait ou raccommodait les gros ballons, ou ceux de ses collègues ; qui ne l'a vu ceint d'un grand tablier bleu, les manches de sa soutane ou de sa chemise retroussées, tenant d'une main un immense soufflet, de l'autre le caoutchouc du ballon, se dépensant à souffler avec le même zèle que si le salut de la patrie en eût dépendu.

Le jeu terminé, il veillait avec une constance méritoire à ce que jamais rien ne trainât dans la cour. Quand sonnaient les trois coups de cloche tout était remis en place : ballons, cerceaux, échasses, raquettes avaient disparu.

Alors le retour à l'etude s'effectuait dans un ordre parfait. Qui parmi nous encore ne se souvient de l'attitude du bon Père lorsque à la fin de la récréation, après avoir aligné bien en rang tous ses élèves, les maintenant de son regard. tenant la clochette en main,il prononçait d'un ton solennel le fameux « Avancez » ? Il nous arrivait bien un peu quelquefois de sourire de cette solennité,mais au fond nous admirions tous l'importance qu'il attachait à son emploi.

Non content de prévoir tous les jeux, de les préparer, de les entraîner avec soin, il poussait sans cesse sa pointe : après la récréation dans sa chambre, il groupait par écrit les remarques qu'il avait faites sur les jeux et sur la conduite des élèves, il pesait le pour et le contre des mesures prises et des mesures à prendre. Rien d'étonnant alors qu'il conquît sur ses élèves une autorité et une influence vraiment remarquables. Cette autorité et cette influence, il la devait d'abord à ses prières, puis à ses exemples, enfin aux avis, aux reproches, aux encouragements, aux conseils qu'il prodiguait à ses chers petits.

***

Amour du règlement. — Il est intéressant d'étudier comment il mérite bien cet éloge. Dans les notes intimes laissées par le P. Charles après sa mort, nous constatons qu'il avait l'amour, presque l'instinct du règlement, nous constatons aussi avec quel zèle et quelle délicatesse il savait faire aimer, pratiquer ce règlement, base de toute éducation sérieuse et chrétienne.

Dès son début dans la surveillance, le P. de Nadaillac prenait des notes sur ce qu'il voyait se pratiquer dans nos collèges. Les collèges de la Compagnie venaient de s'ouvrir depuis quelques années seulement, et sur bien des points on faisait des essais le plus souvent d'après l'expérience de Fribourg ou de Brugelette.

Sur l'ancien et célèbre Coutumier de Brugelette, le P. Charles remarque les points suivants entre beaucoup d'autres : « Ste Cécile, fête des musiciens. Après la messe solennelle, ils déjeunent à part, mais doivent être rendus en classe avec tous les autres. Au déjeuner, beurre et café. Leur grand dîner a lieu dans la dernière quinzaine de juillet. Leur goûter à la maison de campagne est simple et frugal : pain, beurre, lait, fruits, jamais de vin. Vin chaud pour les chanteurs avant la grand'messe. Le dîner annuel des Enfants de chœur, des Musiciens, des Académiciens est servi comme aux plus grandes solennités, avec le café en plus ».

« Pendant la retraite du commencement de l'année tous les élèves immédiatement après le dîner vont faire une visite

au St Sacrement. De Noël à la Purification, en sortant du réfectoire ceux qui le désirent vont porter à la Crèche la part de leurs desserts qu'ils destinent aux pauvres. Pendant le mois de Marie les élèves ont coutume, au commencement de la récréation qui suit le dîner et le souper, de réciter une prière devant la statue de la Ste Vierge ».

...... Et ces extraits se poursuivent dans de nombreuses pages qui montrent bien et son filial amour pour toutes les coutumes de la Compagnie, et son désir de suivre en tout soit la lettre, soit au moins l'esprit de ces usages de famille.

Ces vieux souvenirs de Fribourg, de Brugelette l'inspiraient, mais ne lui suffisaient pas. Il s'était appliqué à rédiger heure par heure, minute par minute, le règlement personnel d'un surveillant d'étude ou de récréation, prévoyant avec exactitude et en détail toutes les difficultés que ce surveillant peut rencontrer dans l'exécution de son mandat. C'est en lisant ces feuilles qu'on voit une fois de plus combien il était surveillant dans l'âme. Son idéal de surveillant était loin de se borner à l'observation de la discipline. Il tenait sans doute à faire observer tous les points du règlement et de fait on admirait dans sa division la tenue des élèves, l'ordre des rangs, la propreté, le respect, tout cet ensemble qui indique que le surveillant est maître chez lui. Toutefois, à ses yeux, tout cela n'était que la moindre partie du résultat à obtenir ; il n'y voyait que le moyen d'atteindre l'âme de ses enfants et de la former à la vertu en la préservant du mal. Tel était l'idéal du cher Père, et il y réussit pleinement, car, (on peut l'affirmer) il eut le privilège d'exercer sur l'âme de ses élèves une profonde, salutaire et durable influence. N'est-ce pas bien là l'impression générale qu'il a laissée soit aux innombrables élèves qu'il a surveillés, soit à ses confrères qui de près l'ont vu à l'œuvre pendant cinquante-quatre ans. Pour nous en convaincre nous avons mieux encore : toute une collection de petites feuilles écrites sur des lignes serrées, en caractères minuscules qu'il nous a fallu presque déchiffrer à la loupe ; avis, recommandations, que le Père, se défiant de sa mémoire, écrivait d'un bout à l'autre avant de les débiter à ses petits élèves. Ces *speeches* contiennent tout un *petit code fort complet* de l'éducation chrétienne, vrai chef-d'œu-

vre en son genre. On y admire tout ensemble l'union du *suaviter* et du *fortiter* : union si nécessaire, si difficile et si rare dans la direction des enfants. Chaque petit speech rappelle d'abord le règlement sous une forme nette, précise, brève : c'est l'ordre un peu raide du Capitaine qui s'impose *fortiter* et ne transige pas, puis le ton s'adoucit, c'est l'exhortation, l'avertissement, le conseil que le prêtre, l'apôtre donne *suaviter* aux chers enfants dont il dirige les âmes. Ces petits discours pourront bien être critiqués par certains esprits sévères et cependant je me reprocherais de ne pas en reproduire quelques-uns ici. Ils sont si naturels et dépeignent si bien au vif le cher P. Charles, qu'en les lisant je m'imagine encore l'entendre débitant son *speech* avec dignité du haut de son estrade au réfectoire, la birette en tête, sa sonnette à la main et les yeux braqués sur le mobile auditoire que son regard de maître rendait attentif et silencieux.

Le Dortoir.

« Vous n'avez pas encore été dans une alcôve. Il faut, mes chers enfants, que vous sachiez comment vous devez vous y conduire. D'abord en entrant tout le monde ferme aussitôt son rideau ; selon un pieux usage on dit une prière à la S[te] Vierge ; puis on se couche. Le Père donne deux signaux : le premier pour avertir de se dépêcher. Au second on doit être couché, et tout doit rentrer dans le grand silence. C'est alors que le Père fait la visite des alcôves, et baisse le gaz. Le matin vous entendrez le *Benedicamus Domino*, vous dites : *Deo gratias*, vous faites le signe de la croix, vous mettez votre pantalon et vos bas. Aussitôt il y a un petit signal, et vous ouvrez tous un peu votre rideau pour que le Père voie que vous vous habillez.... ; il y a un second signal, puis enfin un roulement, et vous devez sortir immédiatement. »..

Piété.

« Ce que je désire voir avant tout comme le cachet propre de la division c'est la piété. Si vous faites bien vos prières, si vous employez tout le temps à la chapelle, vous serez très bons. Je me défie d'un enfant que je n'ai pas vu bien prier.

le matin à la Messe ; je me dis : la journée ne sera pars bonne. Si vous mettez bien tous votre bonne volonté à être bien pieux, notre division sera un petit Paradis terrestre. Il n'y aurait presque pas de punitions, et il y aurait des masses de sorties de faveurs. Que chacun donc s'y mette pour sa propre part. J'ai remarqué que la plupart prient bien à la chapelle mais il y en a quelques-uns qui ont pas mal à gagner, surtout depuis le retour des vacances. Rappelez-vous, mes enfants, que c'est le moment le plus important de votre journée ; s'il a été bien passé, vous obtiendrez toutes les grâces nécessaires pour être bons toute la journée, tandis que, sans le concours du Bon Dieu, nous ne pouvons faire rien de bon. Pour cela, fixez-vous d'avance quelques prières à dire tous les jours. Dès le moment de l'entrée rappelez-vous que vous êtes en présence du Bon Dieu, faites la génuflexion avec foi en pensant que Notre-Seigneur qui est mort pour vous et qui vous jugera est là dans son tabernacle. Au cantique chantez bien avec ensemble et tachez de temps en temps de penser aux paroles, surtout entre les couplets ».

Le Jeu.

« Je puis vous dire que c'est le jeu qui fait une grande partie de la note de Récréation. Le jeu est nécessaire à la santé ; sans cela on ne se fortifie pas, on s'enrhume, on a un mauvais sang, et une foule de petits bobos. Mais c'est surtout à la santé morale que le jeu est nécessaire, car il n'y a rien de pis que le désœuvrement même en récréation. Aussi vous avez pu remarquer qu'il y a plusieurs notes de semaine qui ont été haussées d'un ou de deux crans pour le jeu, tandis qu'un certain nombre ont été baissées pour la même raison : le jeu ».

Sentiment de l'honneur.

Aujourd'hui c'est tout un émoi dans la quatrième division. Deux chefs de table ont signé un faux billet de *privé de dessert*. Le P. de Nadaillac monte sur ses grands chevaux et en profite pour inculquer à tout son petit monde le sentiment de l'honneur, « Personne dit-il, n'est forcé d'être Chef de table, et ceux qui après y avoir réfléchi, me demanderaient

de ne plus l'être, je ne les forcerais pas. Chef de table c'est un poste honorable, car lorsque j'y mets quelqu'un cela prouve que je me fie à lui, et que j'ai demandé au Père X, au Père Y ou au Père Z de se fier à eux, et que j'atteste que toutes les punitions qu'ils signeront ont été aussi bien faites au réfectoire que si je les avais signées moi-même. Encore une fois c'est donc une marque de confiance que j'ai mise en eux. Il y a plus, ces billets portent une signature et mettre faussement sa signature puis présenter cette fausse signature comme vraie, c'est commettre un faux. Dès lors qu'on commet un faux on n'est plus un homme d'honneur, et mes enfants, c'est la plus grande injure que l'on puisse faire à un homme de lui dire : « Vous n'avez pas d'honneur ». Un homme, surtout de bonne famille, souffrira qu'on dise qu'il est laid ou bête, mais dire qu'il manque d'honneur, jamais ; cette honte rejaillit sur sa famille. Vous me direz ce n'est que pour une pomme, et moi je vous dis : Ne fût-ce que pour une pomme, la signature est fausse, c'est un faux. Qui commet un faux aujourd'hui, en commettra deux, puis trois, il ne craindra pas d'en faire pour un régime, un pain sec, des arrêts ; il s'habituera à tromper, à tricher au jeu, en jouant d'abord pour peu d'argent puis pour beaucoup, il s'habituera à ne plus avoir d'honneur. Et tout cela est vrai ; je vous le dirai, j'ai eu un de mes camarades de bonne famille, de la société de Paris. Il a été obligé non seulement de quitter son régiment, mais de s'enfuir, et a failli aller au bagne. Demain notre chapelet sera pour les deux coupables ».

***

La légende et le vrai Père. — La légende ?... — Eh oui. La biographie de ce surveillant si bon éducateur serait incomplète si on en retranchait la légende. « J'ai connu le P. de Nadaillac (1908-1919) pendant plus de dix ans, j'ai vécu presque toujours avec lui pendant cette dernière partie de sa vie, nous écrit un de ses anciens supérieurs et amis. Il était regardé par tous comme un très saint homme, comme le type achevé du surveillant, un peu aussi comme un vieillard d'une originalité légendaire. On aimait à raconter de lui maintes histoires, maints traits piquants, à citer maintes paroles

curieuses dont il était le premier à rire de bon cœur. Il y avait chez le cher Père un si heureux mélange de finesse et de bonhomie, de distinction parfaite et de joyeuse simplicité qu'il semblait un homme du vieux temps, d'un autre âge, de l'ancien régime ». — De ces récits légendaires les uns étaient vrais dans le fond mais embellis dans la forme, les autres peut-être vraisemblables n'avaient jamais existé que dans l'imagination de quelque malicieux narrateur. Le lecteur intelligent en fera justice. Ce qui était parfaitement vrai c'est ce que le Père racontait de son propre grand-père, Lieutenant Général des armées du roi Louis XV. Il avait été blessé cinq fois pendant les guerres de Flandre et notamment à Fontenoy en 1745. Le P. Charles ajoutait : « et mon père était né en 1774 ». Quel champ vaste d'anecdotes et de souvenirs cela ouvrait pour lui ! Lui-même disait aux élèves du Trocadéro que dans sa jeunesse, avant de se faire religieux, il avait vendu son cheval qui, acheté par la remonte de Victor-Emmanuel, s'en était allé faire la guerre au pape. Tout le monde de la rue Raynouard savait cela et en souriait du meilleur esprit.

Quand il habitait au 2me étage du « Passage des eaux », (rue Raynouard) il avait logé dans son cabinet de toilette un grand élève, afin de le mieux surveiller ; celui-ci entendait tous les soirs la discipline du Père et ne se gênait pas pour en parler.

Tout jeune surveillant à Vaugirard, il devait chaque jour conduire à l'infirmerie une dizaine de petits élèves incapables de suivre ses immenses enjambées : « Suivez-moi, leur disait-il gravement, mais ne courez pas ». Tel au moins est le texte de la légende. Ou encore, comme il devait surveiller dans un mouvement trois élèves de divisions différentes : « Mettez vous en rangs, mais par divisions différentes ».

Un jour, il veut récompenser les élèves vainqueurs dans une fête de jeux.« Mon bon frère, dit-il, au cuisinier, il faut régaler les enfants, donnez-leur des pâtés truffés,mais il n'est pas nécessaire que ce soit de vraies truffes ».

C'est de cette jolie parole que vint peut-être le surnom de « Vrai Père » que nous lui donnions dans l'ordinaire de la vie. Et ce surnom, d'ailleurs bien innocent, était tellement passé en usage qu'on l'employait à tout propos, même sans assez de discrétion, si bien qu'un étranger demanda un

jour : « Pourquoi dites-vous le « vrai » Père ? Est ce qu'il n'y a que lui qui soit ici un vrai religieux de la Compagnie ? ... »

Comme il avait, disait-il, fort peu de mémoire, on était très surpris que, dans sa fonction de surveillant, de sous-ministre ou de sous-prefet il n'oubliait jamais aucun des multiples détails qu'on lui recommandait à chaque instant. Pour suppléer à la faiblesse de sa mémoire il portait toujours sur lui son petit carnet, carnet légendaire aussi, petite encyclopédie, sur lequel il inscrivait avec exactitude par ordre alphabétique toutes les requêtes qu'on lui présentait. Ce précieux répertoire, il le consultait souvent afin de servir chacun à point nommé. Une fois cependant il y eut un accroc. « Mon Père, voici deux jours que je vous ai demandé un petit balai, et je ne l'ai pas encore reçu ? — Comment, dit le P. Charles, navré de ce retard, comment, vous n'avez encore rien reçu ? » Et aussitôt feuilletant son carnet : « Ah ! s'écrie-t-il, « petit balai, » je l'avais inscrit à la lettre P au lieu de le mettre à la lettre B. Excusez-moi, je vais m'en occuper ».

Voici une scène de vacances. Madame la vicomtesse de Cholet, sa sœur, hébergeait à Bagnères-de-Bigorre, dans sa villa cinq ou six Pères fatigués ou malades. On avait un matin organisé l'ascension du Monnet. Il fallait deux ou trois heures pour monter, une bonne heure pour descendre, aussi plusieurs avaient-ils gravi la montagne à dos d'âne. Quant au P. Charles, c'était toujours à pied par les sentiers les plus à pic que d'une allure leste et dégagée il faisait les ascensions. De retour, pendant le dîner un des excursionnistes s'écrie : « Ah ! que c'est ennuyeux, j'ai laissé mon lorgnon sur le sommet du pic et je n'en ai pas d'autre ici ». Le P. Charles ne dit rien, disparait bientôt et reste absent toute l'après-midi. Le soir, au souper, il remettait au Père le précieux lorgnon que par une chaleur torride, en plein soleil il était allé rechercher au haut du Monnet. « Cela m'a fait grand bien », dit-il tout joyeux. C'était toujours comme cela, quand il rendait service.

A Poitiers, il y avait dans la division du P. de Nadaillac le petit Desroseaux, fils du célèbre chanteur de nos collèges, ancien élève lui-même de Poitiers. Ce petit bonhomme, d'ailleurs brillant élève de sa classe, avait eu la maladresse de se tirer un coup de carabine dans le pied. Or pour qu'il prît l'air et pût jouir de ses camarades, le P. de Nadaillac le

descendait lui-même dans la cour, l'installait sur une chaise et le remontait ensuite au second (sans compter la terrasse) où se trouvait l'étude, et c'était un tableau qui ne manquait pas de piquant que ce grand père en tête de ses rangs, à l'entrée de sa cour, portant dans ses bras le garçonnet, dont un camarade tenait les béquilles, et disant avec la même solennité : « Avancez ».

A la même époque se rapporte l'anecdote suivante, indigne peut-être de figurer dans une grave notice, mais cependant si caractéristique. « En hiver le Père gardait ses élèves au refectoire après le déjeuner, c'était le 2me surveillant qui les menait par bandes aux W. C. Un jour ayant laissé par distraction partir le coche, un élève lève la main pour demander à sortir. Le P. Charles alors de répondre par cette phrase puissante de synthèse : « Mon fils, les lieux sont partis ».

L'esprit d'économie, ou plutôt la sainte pauvreté du Père était proverbial. On racontait qu'ayant fait servir aux élèves des timbales milanaises, il avait recommandé aux surveillants de défendre aux élèves de toucher à la croûte pour qu'elle pût servir une fois encore.

Les élèves prétendaient que les jours de sortie, pour le goûter il achetait des babas au rabais. Mais c'était là une pure calomnie ; le fait est que le Père après être entré seul d'abord chez le pâtissier se faisait servir sur un plateau 30 à 40 gâteaux variés ; puis il disait aux 10 ou 12 élèves qui l'accompagnaient de prendre deux ou trois gâteaux à leur guise, il était sûr ainsi d'avoir son compte et de faire plaisir aux élèves.

Bien des fois à Poitiers ou au Mans il disait au Père chargé des séances publiques : « Vous nous faites de belles choses mais cela coûte toujours beaucoup d'argent ».

L'année où l'on joua avec les anciens élèves « La Fille de Roland », il alla louer pour Charlemagne un fauteuil Henri II, et comme on lui faisait remarquer que c'était là un grave anachronisme, il répondit avec calme : « Oh ! pourvu que ce soit vieux, cela suffit, personne n'y voit rien ». Les anciens ne furent pas de cet avis et l'un d'eux courut chercher un fauteuil se rapprochant davantage des sièges romans.

Il avait parfois de ces mots ravissants de fraîcheur. Un jour de printemps à la vue des bourgeons de tilleul qui ve-

naient d'éclore, il s'écrie : « Regardez donc comme c'est joli ces petites feuilles qui n'ont pas encore servi » ; ou encore voyant le bassin de natation se remplir peu à peu d'une onde transparente : « Voilà, dit-il, de la vraie eau » ; elle non plus n'avait pas encore servi.

Jadis dans nos collèges- internats, professeurs et surveillants étaient tellement pris et retenus chacun de leur côté par leurs fonctions respectives que nous n'avions presque jamais le loisir de nous voir ; aussi, deux ou trois fois l'année, un dîner de famille réunissait à la même table autour du P. Recteur tous les professeurs et les surveillants. Un seul Père par division se dévouait pour assurer la liberté à tous ses collègues. Le P. Charles ne dédaignait point ces agapes fraternelles ; il s'y montrait même très aimable, joyeux convive, mais, le croirait-on, dès que sonnait le souper des élèves à l'issue même de notre petit banquet, le P. Charles s'élançait à son poste, montait gravement sur son estrade du réfectoire, dépliait sa serviette et recommençait à souper, quoique plus légèrement que de coutume ; il voulait sans doute que ses enfants ne puissent pas soupçonner le petit *extra* qu'il venait de faire. C'était je crois plus admirable qu'imitable, mais cela ne prouve-t-il pas du moins que sa vertu était aussi solide que son estomac.

A la rue Raynouard,il fut plusieurs années chargé de surveiller les promenades des internes qui y logeaient. Ces jours de sortie, il s'ingéniait sans toujours y réussir à les leur rendre intéressantes, mais, n'y eût-il qu'un élève, le Père partait avec le même entrain que s'il eût eu toute sa division à surveiller. Il avait toujours son plan de Paris. Le plus difficile était parfois de faire accepter aux élèves les buts déterminés d'avance, bien que toujours choisis par le Père avec l'évidente volonté de leur faire plaisir. On affirme que, lorsque, pour de bonnes raisons, il devait en choisir un peu attrayant, il avait soin d'en proposer d'abord un autre qui l'était moins encore, en le proposant d'un air apparemment détaché. Le Père savait qu'il serait rejeté à l'unanimité des voix ; il jouissait intérieurement du succès qui assurait la bonne humeur pour l'après-midi à ses enfants heureux d'aller où ils voulaient.

Le bon Père était à l'affût pendant la semaine des attrac-

tions et des nouveautés ; il ne craignait pas sa peine pour procurer aux élèves le plaisir d'une promenade intéressante.

Un soir pendant la dernière guerre il entend dire en récréation que des torpilleurs, chose rare à Paris, viennent d'arriver, et sont ancrés quelque part le long d'un quai. Le lendemain matin, jour de congé, il part rapidement seul en reconnaissance, remonte les quais et finit par apercevoir en effet deux torpilleurs ; se croyant assuré d'une bonne aubaine, il annonce triomphalement sa trouvaille au départ des promeneurs. Hélas, dans l'intervalle la défense mobile de la capitale s'était éclipsée, et le « vrai Père » en dépit de sa promenade supplémentaire du matin ne recueillit des enfants que quelques plaisanteries, qu'il écouta comme toujours en toute humilité. A la maison, tout son temps continuait à leur appartenir et les jours de mauvais temps, certain Père demeurant au-dessous de lui, se plaignait de suivre trop facilement à travers le plafond les parties de ballon qui se livraient dans la chambre du bon surveillant. Toutes les précautions étaient d'ailleurs prises pour que rien ne fût brisé.

III. L'Auteur.

Si le P. de Nadaillac avait vu cette épithète accolée à son nom, il aurait bondi, levé les bras vers le ciel et poussé un cri d'étonnement. Et cependant il fut véritablement auteur ; ses deux ouvrages *Les Jeux de collège, les Etincelles d'amour* » ont un cachet personnel, lui survivront et feront du bien longtemps encore. Les *Visites à la Ste Vierge* que des circonstances exceptionnelles ont jusqu'ici retenues sous presse, verront je l'espère bientôt le jour et seront comme les *Etincelles* goutées des âmes pieuses.

Le livre des *Jeux de collège* mérite que nous nous y arrêtions, car il est véritablement l'œuvre de sa vie, et en réalité c'est à lui seul que revient l'honneur et le mérite de l'ouvrage. Son but en le composant fut tout apostolique ; il avait été profondément affligé du mal que font en maints pensionnats les mauvaises conversations. Le seul remède efficace lui parut être le jeu de tous les élèves en récréation.

Comment atteindre ce résultat? C'est en quoi le livre des *Jeux de collège* excite l'admiration de ceux qui l'étudient.

Voici les idées exploitées et exposées dans son précieux ouvrage. Ecoutons-le. Le jeu dans un collège exerce une influence incontestable sur la santé, l'esprit et le cœur des enfants. Bien jouer c'est à la fois développer les forces physiques, préparer une étude sérieuse et combattre puissamment l'immoralité. Cette théorie généralement admise par ceux qui se dévouent à l'éducation, présente toutefois dans la pratique de grandes divergences. Si l'on abandonne les élèves à leur initiative personnelle,ils se livreront parfois à de grands jeux connus, mais jouant par caprice ils joueront sans constance et bientôt à l'entrain passager des premiers jours succèderont les jeux de mains, les bandes, les coteries, l'inaction, en un mot le désordre. Si au contraire, fort de l'autorité que Dieu lui a confiée, le surveillant prend d'une main aussi ferme qu'habile la direction des jeux, s'il les lance, les maintient, les encourage, tous les jeux viendront en leur temps et les élèves heureux, au fond, de la douce violence qui leur est faite, joueront avec ordre, entrain et persévérance. Le but du P. de Nadaillac est par son recueil de rendre aux surveillants la direction des jeux plus facile, plus constante, plus uniforme. Comme chaque page est consacrée à un jeu spécial, le *recto* de cette page peut être affiché en public et fournit ainsi un moyen facile de terminer promptement toutes les contestations.

Le Recueil contient 250 jeux différents. Il se divise en sept parties ou chapitres. Un coup d'oeil indique d'abord l'ordre à suivre dans le choix des jeux d'après les différentes saisons de l'année, puis viennent les grands jeux, les jeux nombreux, les jeux de promenades, de petites récréations, les jeux d'été, de hangar, les Concours de jeux, les jeux à l'époque de la neige, l'organisation de la petite armée, enfin les divertissements à la maison de campagne et les jeux enfantins. Rien n'est oublié, pas même la liste des fournisseurs où les surveillants pourront à bon marché se procurer des instruments de jeux.

L'ouvrage du P. de Nadaillac reçut de nombreuses approbations. La 6me édition vient d'être achevée (1922). Or quand le Père mourut, le 23 octobre 1918, il faisait

cette édition posthume toute prête jusque dans les plus minutieux détails et, en tête du manuscrit, on pouvait lire ces lignes écrites d'une main ferme : « *Après ma mort* (trois fois souligné) : préparation de la 6me édition. Envoyer s.v.p. ce volume au P. Rousseau. — Bien cher collaborateur et ami, j'espère bien que vous continuerez à rééditer ce livre... et du ciel je prierai Dieu pour vous et pour cette œuvre qui dans notre pensée est toute A.M.D.G. Ce n'est pas une affaire d'argent, ni de vanité ni un joli volume à gravures ; nous avons cherché pour moraliser les enfants à les faire *beaucoup* jouer et *tous ensemble* autant que possible ; nous nous sommes appliqués à donner aux surveillants qui débutent une sage direction. Pour que notre œuvre nous survive, il faut qu'elle soit mise au courant des nouveaux jeux... Nous contribuerons ainsi, même après notre mort, à la gloire de Dieu en sauvegardant l'innocence d'un grand nombre d'enfants. Adieu, bien cher et Révérend Père, comme nous nous sommes unis pour ce livre, je prierai le Bon Dieu de nous unir au ciel ; *de cette tombe* je vous dis adieu, et commence par anticipation mon éternel et bien cordial merci.—Ch. de Nadaillac.

Les *Etincelles de foi et d'amour*, « ou quarante préparations et actions de grâces pour la communion » furent éditées chez Beauchesne (un in-32). Cet ouvrage eut tant de succès que, paru en 1913, trois ans plus tard il en était à sa cinquième édition. Voici le but de ce recueil.

« Quelques âmes pieuses (ferventes même) se désolent de ne pas savoir faire assez bien leur préparation et leur action de grâces ; elles se plaignent de tomber dans la routine. C'est à elles surtout que nous présentons cet opuscule. Elles y trouveront, nous l'espérons, une certaine variété qui favorise la ferveur ; tour à tour elles se rappelleront les traits plus touchants de l'Evangile et les vertus que le divin Maître nous a enseigné à pratiquer. En lisant ces actes dans l'ordre où ils sont indiqués, cherchant à émouvoir leur cœur plutôt qu'à suivre avec effort des raisonnements, elles apprendront petit à petit à s'épancher devant le Dieu de l'Eucharistie, à converser avec lui dans la simplicité de leur foi et l'ardeur de leur amour ».

Dans ces pages, comme l'écrit un pieux théologien, homme de grande expérience, on chercherait en vain le brillant de

l'imagination, l'analyse profonde des passions ou l'enchaînement d'arguments qui saisissent d'un bout à l'autre de l'ouvrage, mais on trouve quelque chose de plus rare et de plus précieux : une âme pieuse qui s'épanche devant le Dieu de l'Eucharistie, dans la simplicité de sa foi, la ferveur de son amour, et qui par son exemple apprend à d'autres à converser comme elle avec Notre-Seigneur dans la prière ».

Il nous reste à parler du troisième ouvrage écrit par le Père : *Qarante visites à la sainte Vierge.* Ce pieux et joli recueil verra-t-il jamais le jour ? Je l'espère et le bon Père l'espérait aussi. Sous le titre de « Myosotis » il avait, en 40 visites à la Sainte Vierge, exposé et médité tous les mystères de la vie de la Reine des Cieux.

En composant ces méditations, il avait le pressentiment de sa mort prochaine. Je me souviens, dit le Père J. R., que pendant les deux dernières vacances 1917-18 que j'eus la consolation de passer avec lui à Aix-les-Bains, malgré son mal de tête habituel et en dépit des chaleurs accablantes, il travaillait sans relâche à terminer cet opuscule. Dans une note qui m'était destinée, il écrit à cette époque : « Je vous demande, *si je meurs,* de veiller à ce que les *Visites à la Sainte Vierge,* si elles sont approuvées, soient imprimées, car j'espère qu'elles feront plus connaître et plus aimer la Sainte Vierge des âme simples et droites qui les liront ». C'est surtout à ces âmes simples, pieuses et droites, déjà préparées par les *Etincelles de foi et d'amour* que le P. de Nadaillac offre les 40 visites à la Ste Vierge. « Nous n'aurons plus, dit-il dans la préface, pour nous guider le texte même de l'Evangile, ou les Exercices de S. Ignace, car ils nous fournissent bien peu de détails sur la vie de la Ste Vierge ; nous interrogerons davantage les pieuses traditions et surtout les écrits des saints les plus dévots à la Vierge Marie.. A l'exemple et selon les conseils de ces mêmes saints, nous contemplerons ces mystères comme si la scène se passait sous nos yeux. Si je puis ainsi, âme chrétienne, vous faire mieux connaître, aimer davantage la Vierge Marie, j'aurai réalisé tout ce que je désire en mettant ce petit livre sous vos yeux... »

La dédicace du livre est délicieuse : « Myosotis... Je choisis, ô ma Mère, la petite fleur si humble du myosotis pour vous témoigner mon amour, c'est un symbole à cause de la si-

gnification que souvent on lui donne : plus je vous vois, plus je vous aime. C'est bien là le sentiment que j'ai toujours eu envers vous, ma Mère. Depuis ma plus tendre enfance je vous aime. Alors que je ne savais rien encore, et que ma petite intelligence n'avait sur toutes choses que des idées bien confuses, ma mère de la terre m'apprenait que j'ai aussi une mère dans le ciel, et dès lors aussi je concevais pour vous une affection de fils. Ma confiance, ma tendresse, mes fréquentes prières n'ont pas été trompées. Que de bienfaits ne m'avez-vous pas donnés? Chacun d'eux me révélait davantage et votre puissance et votre bonté, aussi puis-je dire avec la plus grande sincérité et le cœur plein de reconnaissance : « O Marie, plus je vous connais, plus je vous aime ».

Terminons par un mot sur son esprit de travail. Avare de son temps le bon Père ne se permettait du journal que la lecture des gros caractères. En parcourant les notes ou les écrits qu'il a laissés en mourant, on est surpris et édifié de voir comment, malgré ses maux de tête continuels, il trouvait encore le moyen de préparer des sermons, des retraites, des exhortations pour des enfants ou des religieuses.

Ainsi deux ou trois triduums, plusieurs retraites contenant beaucoup de traits, trois gros cahiers de plans et d'instructions pour élèves ou pour missions de campagne, deux autres cahiers de tableaux synoptiques pour exhortations variées, quarante exhortations pour communautés religieuses, etc. Dans tous ces cahiers se trouve une table des matières écrite avec grand soin.

Notons encore un cahier *Vade mecum ad missionem*, deux recueils très pratiques, l'un d'histoires ou d'anecdotes par ordre alphabétique, l'autre de lectures intéressantes ou pieuses pour lectures du réfectoire et de l'étude.

IV. Le Religieux.

Que le cher Père eût été un parfait religieux, c'est, je crois, la conclusion qu'ont déjà retirée ceux qui ont lu cette notice. Pour confirmer ce jugement voici quelques apréciations recueillies çà et là par ceux qui ont bien connu le P. de Nadaillac.

« C'était, dit l'un, un parfait gentilhomme doublé d'un saint et très humble religieux ». « Il était regardé, me dit un autre, par tous pour un très saint homme ». Un troisième : « Le P. Charles au Trocadéro était vraiment le saint de la maison ».

« J'avais demandé au bon Dieu, disait au P. Trégard un professeur du collège, de voir un saint avant de mourir ; le Bon Dieu m'a exaucé depuis que je connais le P. de Nadaillac ».

« Madame, écrivait le P. Trégard à la vicomtesse de Cholet, bien peu d'entre nous arrivent à l'état de sainteté où le P. Charles était parvenu ».

Si nous consultons ses notes intimes, sa vie spirituelle semble avoir été admirable par sa droiture et sa simplicité. S'oublier lui-même en tout pour se donner tout à Notre-Seigneur.

Dès le 21 novembre 1862, il fait le voeu héroïque pour les âmes du purgatoire. En 1878 et en 1879, à l'époque de son troisième an, il signe de son sang cet acte : « Bien aimé Jésus, je m'offre tout entier par Marie, ma mère chérie, pour le salut de la France, 15 août 1879 » ; et le 17 octobre 1878, « Je me consacre aujourd'hui, bien bon Maître, à votre Sacré-Cœur, je livre tout mon corps et toute mon âme au meilleur des maîtres, afin que vous les preniez à la vie et à la mort, autant qu'il plaira à votre aimable Cœur pour le salut de l'Eglise et de la France, par Marie, ma Mère. — Paray-le-Monial, fête de la Bse Marguerite-Marie ».

Son union avec Dieu édifiait tous ceux qui vivaient avec lui. D'abord il était impossible d'assister à sa messe sans être frappé de l'extraordinaire dévotion avec laquelle il prononçait les paroles et accomplissait les cérémonies de la liturgie. Voici quelques points qu'il signale dans ses résolutions ; nous qui l'avons connu, nous savons qu'il y était fidèle, « Avant la messe, dire lentement la prière *Ego volo*. Faire lentement encore le *Memento* des morts. Pendant le *Confiteor* du servant penser de nouveau à l'intention de la messe. *Gloria in excelsis* est magnifique ; au *Suscipe deprecationem nostram*, recommander encore l'intention. A la préface, fin, demander de dire un jour au ciel avec les anges et de commencer tout de suite ce chant de l'éter-

nité. *Sanctus, sanctus*.. Quand j'étends les mains sur le calice avant l'élévation, me rappeler le bouc émissaire... Veux-je vraiment que Jésus souffre pour moi? Je n'aurais pas osé le demander, mais, ô Jésus, puisque vous l'avez voulu, eh bien! oui. Me dévouer à mon tour. En serrant le corporal et en remettant le voile : Jésus qui êtes en moi, pliez-y, formez-y tout à votre volonté. Au *Benedicat vos*, demander à Jésus d'abord pour moi cette bénédiction que je vais donner aux autres : puissé-je ne pas être un simple canal ! »

Le P. de Nadaillac faisait passer ses exercices de piété avant tout le reste et, pour assurer leur succès, il appliquait le principe d'avance avec une exactitude sans pareille ; je crois volontiers qu'il aurait plutôt fait à midi son examen du soir que de s'exposer à l'omettre par suite d'empêchements imprévus pour la fin de la soirée.

Obligé à cause de ses maux de tête de couper en deux sa méditation du matin, il préparait cet exercice avec un soin jaloux et une constance invincible. Nous en avons la preuve dans deux ou trois cents petites feuilles sur lesquelles il avait écrit la préparation de sa méditation.

« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur », a dit N-S. Or tous ceux qui ont approché le P. de Nadaillac attestent d'une voix unanime que cette leçon du Maître était devenue la devise de toute sa vie. L'humilité et la charité furent bien ses vertus privilégiées, et l'on peut dire qu'il les pratiqua dans un degré peu commun.

De tous cotés les témoignages abondent. Voici ce que nous écrit un de nos Pères de la province de Lyon : « Je n'ai vu le P. de Nadaillac que peu souvent, et comme en passant, à Aix-les Bains. Pourtant, tout simplement, je dois dire que du premier coup il attira mon attention. La première fois que je l'aperçus, c'était à l'église vers les cinq heures du soir ; à genoux près d'un pilier, il récitait son bréviaire. Il y avait dans l'attitude de ce vieux prêtre tant de distinction et de recueillement que je m'arrangeai, poussé par la curiosité, pour avoir à lui parler le lendemain après sa messe. La connaissance fut vite faite, et la sympathie ayant vite grandi je me laissai inviter quelques jours plus tard à une excusion sur les bords du lac d'Annecy, avec partie de bateau. Rarement j'ai passé un jour de congé plus agréable que ce-

lui-là. Tout avait été prévu, combiné et arrangé par le bon Père jusque dans les menus détails : visite des vieux quartiers de la ville, du château, du monastère de la Visitation dîner sur le bord du lac,promenade en bateau, et tout jusqu'à un arrêt très court devant le magasin où se trouvaient les cartes postales les plus intéressantes. Ce qui me frappa surtout en cette circonstance, ce n'est pas précisément la savante manière de tout combiner d'avance,... d'autres en sont capables,.. c'est la bonne grâce, la modestie qui accompagnaient tout cela. Le bon Père avait comme un don de vous faire plaisir sans avoir l'air d'y toucher. Une décision était-elle à prendre, il s'effaçait si bien après avoir exposé les principaux motifs, qu'on croyait vraiment avoir décidé. Une surprise était-elle préparée, elle l'était de telle façon qu'elle semblait naître du concours des circonstances, comme si le Père avait voulu éviter aux autres la peine, cependant douce, de le remercier. Ceux même qui ne le voyaient qu'en passant, les personnes qui par hasard se trouvaient près de lui à l'église, éprouvaient toutes la même impression. Il paraît qu'au scolasticat on l'avait surnommé « la grâce prévenante » ; jamais surnom plus délicat ne fut mieux justifié ».

Voici une autre lettre ; elle nous vient du Père sous-préfet du Trocadéro :

« Le P. de Nadaillac était l'homme toujours prêt à toutes les corvées, quelles que fussent ses occupations du moment, le jour, l'heure et ce qu'on souhaitait de lui. Chargé d'assurer auprès des élèves, internes surtout, quantité de petits services par le moyen de surveillants à désigner, j'affirme volontiers n'avoir jamais rencontré chez le P. Charles, à qui je recourais sans cesse, je ne dis pas un refus ou une excuse, mais pas seulement l'apparence d'une hésitation ni même d'un mouvement d'humeur naturelle. Toujours maître de lui-même, toujours tendu vers l'obéissance ou la charité suivant celui qui l'appelait, son sourire devançant la parole annoncait qu'on était compris, et que avant d'avoir rien demandé, rien précisé, on était exaucé. Tout au plus s'enquérait-il :« Est-ce pour sortir ? Je prends mon chapeau, je vous suis.... ». Et il avait alors près de 80 ans.

Son bonheur était véritablement de rendre service et la vertu de charité était vraiment resplendissante en lui. Dans

les seuls mots par lesquels il vous abordait, on sentait passer tout son cœur, toujours aussi chaud, aussi enthousiaste qu'aux premiers jours de sa vie religieuse. Il n'avait pas vieilli.

Il allait même, malgré la fatigue et la faiblesse, au devant des services à rendre. Que de fois pendant l'hiver, les surveillants de promenade, rentrant lassés dans les cours que la nuit humide envahissait et ayant encore à garder les élèves que le jeu préservait, eux, du froid, le virent arriver pour les remplacer. « Mon cher Père, vous devez être fatigué et transi, allez vite prendre quelque chose au réfectoire, je vais faire jouer vos élèves pendant ce temps ». On comprend que plusieurs semaines après sa mort deux d'entre eux, le Père D. et le Père C., vétérans de la surveillance et ses collègues, fondaient en larmes en parlant de lui.

« Un soir les élèves venaient de se coucher, (nous a raconté le P. D.) lorsque je vois arriver en tapinois le P. de Nadaillac. « Mon bon Père, me dit il, vous avez été pris toute la journée, vous devez être bien fatigué, je vais surveiller votre dortoir, allez vous reposer dans votre chambre, j'ai mes exercices de piété à faire ». Je me laisse faire et, après un bon moment, je reviens à mon poste ; ne voyant pas le P. de Nadaillac je me couche et je m'endors. Mais après vingt minutes je me réveille et je me demande si le Père était vraiment parti. Je fais conciensieusement alors un tour de dortoir et je trouve le Père appuyé contre une alcôve et récitant tranquillement son chapelet ; j'étais confus, mais lui me dit avec calme : « Comment vous voilà déjà ! Allons, bonsoir, mon bon Père. »

Enfin un trait délicieux qui montre jusqu'à quel point le Père s'ingéniait pour amuser les élèves dont il était le surveillant. Pendant la Commune de 1871, nous avons dû quitter Paris et chercher pour nos élèves un refuge d'abord aux Moulineaux, puis à St Germain en Laye. C'est même dans cette fugue que le P. Charles, après avoir été pris aux Moulineaux comme otage par les fédérés, faillit ensuite le lendemain être fusillé avec ses enfants par les gendarmes Versaillais qui nous avaient pris de loin pour une troupe de communards. A St Germain, les élèves de troisième division s'amusèrent à construire de petits forts ; un surtout était vrai-

ment joli ; deux tours crénelées s'élevaient à chaquecoin et au milieu un pont-levis pouvait s'abaisser et laisser voir la porte d'entrée. L'idée leur vint de tirer sur ces forts avec de petits canons en cuivre. La permission ne leur fut donnée qu'à la condition de prendre les précautions nécessaires. Les canons furent mis en batterie à la récréation de 11 heures puis défense fut faite aux élèves, puisque les canons étaient chargés, de s'en approcher de plus d'un mètre. C'était prudent, mais le P. de Nadaillac avait son idée. Pendant l'étude il cache dans le fort une dizaine de gros pétards, à leur tête est fixé un cordon d'amadou qui distancerait de trois minutes l'explosion de chacun des coups ; le cordon serpentait dans le bas du fort de manière à brûler pendant une demi-heure avant d'enflammer le premier pétard. A midi et demi le bon Père met le feu à la mèche, puis va tranquillement chercher sa division qui achevait de dîner au réfectoire. Les Pères étaient invités ; ils arrivent dix minutes après pour admirer le spectacle, les artilleurs se mettent à leurs pièces et le feu est ouvert. Il fut satisfaisant, tous les coups atteignaient le fort,... mais bientôt... le premier pétard éclate... grande émotion parmi les spectateurs, tous regardent le surveillant. « Prenez garde, dit il, le fort répond à vos coups ». Les élèves comprennent qu'il n'y a rien à craindre, mais ne peuvent s'expliquer le phénomène. Le tir continue, et bien tôt le 2me, le 3me pétard viennent accroître leur surprise. Les enfants trépignaient de joie et acclamaient le Père.

Après une grave maladie au Mans, le P. Charles avait été sur le point de subir une opération ; il refusa le chloroforme, s'étendit sur la table du chirurgien avec un calme et une douceur admirable, prit son crucifix entre les mains et se montra prêt à subir toutes les souffrances que le docteur allait lui imposer. Au dernier moment l'examen du poumon fit constater que le mal s'était déplacé, et l'opération n'eut pas lieu. Mais la santé du malade l'avait si rudement ébranlé qu'aussitôt en convalescence ses supérieurs le confièrent à sa sœur Madame la vicomtesse de Cholet, avec mission de de le remettre sur pied.Grâce à des soins minutieux et intelligents elle y réussit, mais elle avait voulu étendre son action charitable et prodiguer aux frères en religion du P. Charles les soins qu'elle lui avait d'abord donnés. C'est pourqoui

pendant de longues années la V[esse] de Cholet considéra comme un bonheur et un honneur d'offrir à plusieurs Jésuites un asile dans la villa qu'elle avait louée à Bagnères-de-Bigorre. C'est là dans la charmante villa *Minerva* que Charles s'ingéniait à rendre à ses frères souffrants ou fatigués les vacances utiles et bienfaisantes. Il était vraiment et joyeusement l'âme de cette maison qu'un député du pays appelait dans un style pittoresque « Un repaire de Jésuites ».

Pendant les vacances que l'on passait à Bagnères-de-Bigorre, tout était réglé à *Minerva* ; l'amabilité, la bonne humeur y régnaient en souveraines, grâce au P. Charles qui occupait, intéressait, charmait chacun de ces bons Pères de Paris, de Toulouse ou de Bordeaux. Lourdes était proche, bien souvent la maîtresse du logis procurait gracieusement à ses hôtes un pélerinage à la sainte grotte. Les disciples de S. Ignace s'empilaient dans une voiture du pays, le P. Charles sur le siège. On partait tôt pour dire la messe au sanctuaire, on revenait tard, on avait là-bas prié presque toute la journée, au milieu des brancardiers, des malades ; parfois on avait vu des miracles.

Minerva possédait de nombreuses chambres, le Père Charles n'était content que lorqu'elles étaient toutes occupées, encore ne savait-il pas borner là sa charité. Un soir fort tard quelqu'un le rencontre dans la villa un flambeau à la main. « Que faites-vous là, mon Père ? » — « Je cherche une chambre », et timidement il ajoute : « Le Père arrive demain ». — « Oui, on l'attend ». — « Mais c'est que je l'ai rencontré avec sa mère, et j'ai invité la mère avec le fils ». — « Oh mon Père, ce n'est pas possible, il n'y a plus une place ». Et le P. Charles d'ajouter ! « si on me laisse libre je donnerai ma chambre et je mettrai mon lit au fond du corridor derrière un paravent ». Et cela fut fait comme il l'avait désiré.

Ne faut-il pas encore mettre parmi les témoignages d'une charité fraternelle et toute pratique la composition de ce petit dictionnaire assez original écrit tout entier de sa plus belle écriture et portant pour titre : *Recettes*. Là par ordre alphabétique, sous les titres les plus disparates, sont indiquées des recettes pour prévenir les accidents de la vie journalière. On m'excusera bien de citer quelques titres du dictionnaire de la charité : Abeilles (piqûres).Beurre rance (comment

le rafraîchir). Bouillon aigri, Brûlure, Cirage, Chiens aux portes, Choléra, Crampes, Entorse, Extinction de voix, Bouquet de fleurs (pour les conserver), Fourmis, Goutte, Mal de mer, Phlébite, Poules, (comment les faire pondre), Punaises, Saignements de nez, Taches, Typhoïde, Varices, Verrues, Vernis pour pupitres d'étude, Vin à faire vieillir, etc, etc... Evidemment toutes ces recettes étaient à la disposition de ses frères. Il voulait leur rendre service dans toutes leurs difficultés.

Tous les mois, le jour de la sortie, les Pères malades de la rue Dantzig le voyaient arriver dans la matinée pour consoler et distraire un peu ses vieux amis. Fidèlement il faisait son aimable visite dans toutes les chambres. La visite n'était pas longue, mais si cordiale, si pleine de charité qu'elle laissait à tous un parfum de reconnaissance.

La charité du P. de Nadaillac était connue jusque sur les bords du Rhône et de la Garonne, et lorsque nous allions de Vaugirard conduire des élèves pour les vacances à Toulouse ou à Marseille, on nous demandait aussitôt avec grand intérêt des nouvelles de ce jeune Père si charitable qui passait son temps à faire des visites aux étrangers. Cela se passait vers 1865-70. Le P. Charles, toujours fatigué de la tête, accueillait avec une grande amabilité tous nos jeunes Pères qui passaient nombreux alors pour se rendre à leurs différents postes. — « Mon bon Père, combien de temps restez-vous à Paris? Un jour, deux jours, trois jours? Et d'après la réponse, le plan des parcours était arrêté, et si bien combiné qu'on pouvait dans un minimum de temps visiter un maximum de momuments. D'ailleurs on peut trouver dans la revue du *Trait d' Union* deux articles (juillet 1907 et octobre 1909) écrits par le P. de Nadaillac. On y trouve un guide précieux pour montrer à des enfants tout ce qu'il faut de Paris et donner une idée d'ensemble à ceux qui n'en ont jamais vuque des bribes.

Voici le précieux témoignage du Père A. Lenoir (Le Mans) « En arrivant à Poitiers en 1887, je fus le second du Père de Nadaillac. C'était l'homme méthodique et traditionnel, vivant du souvenir de Vaugirard qui était un peu son critérium en tout. Dès lors je connus journellement son humilité. son abnégation, sa charité inépuisable. Véritable maman pour les enfants vis-à-vis desquels il alliait à la bonté la fermeté

de l'éducation d'autrefois, il était avec ses collègues d'une déférence à laquelle son grand air donnait encore plus de relief ».

Ne peut-on pas encore citer comme preuve de sa charité délicate et prévenante les pages de trois ou quatre cahiers où il à écrit le diarium de plusieurs années du collège de Poitiers et du Mans. Ce diarium très détaillé et vivant, reproduit avec exactitude tous les petits événements d'une année scolaire. On sent que le Père s'intéresse à tous ces menus faits de famille. Il y a entre autres les menus des repas des Pères et des élèves, au dîner et au souper, menus très variés, complets, confortables pour deux années entières. Et encore cela ne semble que le brouillon des « diarium » qu'il à dû sans doute, comme sous-ministre, reproduire sur un registre officiel. Rien de moins banal que ces pages du bon Père.

« Je fus son ministre pendant cinq ans me disait le P. de Ch. et il vint me déclarer plusieurs fois : « mon Père je n'ai jamais pu faire d'études parce que j'ai toujours eu mal à la tête.Je ne suis pas bon à grand chose. Je veux pourtant être utile. Employez moi aux ouvrages manuels, comme un frère coadjuteur ».

Son humilité était proverbiale, très sincèrement il se croyait nul et digne de passer après tout le monde. Très naturellement il prenait toujours la dernière place, choisissait la plus mauvaise part, laissait à dessein ou donnait joyeusement la meilleure part aux autres ; en voyage il portait les paquets, aidait les serviteurs, s'oubliant toujours lui-même pour ne penser qu'aux autres.

Vers la fin de la guerre, au moment où le bombardement de Paris faisait craindre l'évacuation de la ville, n'étant plus bon à rien il voulait demander au P. Provincial de rester à Paris un des derniers et tant que ce serait nécessaire. Il serait très heureux, disait-il, de mourir par dévouement et comme victime du titre de prêtre et de jésuite, si la révolution éclatait. Dans le cas où on ne lui trouverait plus un poste à remplir dans la surveillance au Trocadéro, son intention bien arrêtée était de solliciter ici où là une fonction de Frère coadjuteur dans quelque résidence. « Je me rappelle bien

encore l'office de sacristain ou de linger ; je crois, que je serais capable de m'en tirer convenablement ».

Et cependant cet homme qui se croyait inutile, le R. P. Trégard alors recteur du Trocadéro disait de lui : « Le P. de Nadaillac, on peut l'envoyer partout, dans les familles ou ailleurs, comme dans tout autre milieu, il y est toujours à sa place, toujours correct et distingué, toujours édifiant ».

Quand à l'une de ses cinquantaines, — car on le fêta plusieurs fois — il répondit au P. Recteur, il le fit en un langage si élevé, si touchant, si senti, que tout le monde le trouva éloquent et qu'on se dit que cet homme si humble qui se prétendait incapable de prêcher savait au contraire admirablement aller droit au cœur de ceux qui l'écoutaient.

Telle était d'ailleurs l'appréciation des professeurs et des surveillants du Trocadéro lorsqu'il fut chargé de leur adresser les exhortations spirituelles. Jamais elles ne furent plus fréquentées et il n'était personne qui, en dépit de l'originalité et parfois de la naïveté des histoires que le Père racontait avec le ton le plus convaincu, ne se sentît pénétré par l'ardeur de son amour de Dieu. Il semble donc bien qu'il se calomniait lui-même lorsqu'il disait que, ne pouvant faire autre chose de lui, les supérieurs en avaient fait un surveillant. On est en droit de se demander s'il n'aurait pas fait un excellent prédicateur si les maux de tête dont il souffrait et qui lui rendaient très pénible tout travail de composition lui eussent permis de travailler davantage.

En 1870, pendant la première guerre des Prussiens, les supérieurs du P. Charles avaient jugé qu'un repos complet était nécessaire et l'avaient envoyé avec le P. di Mathia chez son frère dans le Berry. Là, Charles en revoyant le toit qu'il avait tant aimé et en retrouvant son affection, se montra dans toute la simplicité de la vie religieuse. On s'aperçut tout de suite qu'il recherchait tout ce qui pouvait le mortifier. Ainsi le froid était intense, le thermomètre à 10 degrés au-dessous de zéro ; or dans la chambre qu'il occupait il ne fit jamais de feu ; de plus on découvrit que son lit n'avait qu'une seule couverture, et il s'était bien gardé d'en demander davantage ; enfin il allait lui-même à pied et très loin chercher les dépêches ou les lettres, consolait autour de lui les affligés, mais s'oubliait totalement lui-même.

Citons un détail bien minime, mais qui prouve son humilité. Après sa mort on trouva l'exemplaire d'une image qui avait été offerte aux congréganistes de Poitiers (1889) ; elle portait leur nom et le nom du directeur de la Congrégation, mais le nom du supérieur avait été soigneusement effacé, car c'était le sien.

V. Le Soir d'une belle vie.

Le P. Charles approchait de 80 ans. Sa santé robuste, son activité, sa joyeuse humeur, tout nous faisait espérer que Dieu nous le laisserait encore de nombreuses années. Malgré son âge, il remplissait encore au Trocadéro de multiples fonctions, et conduisait d'une pas allègre les pensionnaires dans leurs promenades à Paris.

Nous avions eu la consolation de célébrer les noces d'or de ce vaillant capitaine. Dieu avais permis, par une délicate attention, qu'on fît 4 fois sa cinquantaine. En 1910, on célébra sa cinquantaine de vie religieuse, en 1916 le P. Trégard voulut qu'on fêtât la cinquantaine de surveillance du vétéran des collèges. On s'aperçut alors qu'il y avait 56 ans, qu'il avait commencé à surveiller ; on le fêta donc à la rue Raynouard et, comme, à 77 ans, il avait repris comme premier surveillant une petite division au collège, le chanoine Jaud voulut qu'il y fût fêté également. Le « vrai Père » qui y répugnait par modestie se laissa persuader que cela ferait plaisir et ferait du bien aux surveillants dont certains professeurs n'apprécient pas l'obscur et continu dévouement ; poésies, chansons, musique et vins fins furent de la partie. Le R. P. Recteur chanta et même, en dépit de ses occupations multiples, le Père préfet avait fait et lu sur le petit livre des « Etincelles » une très jolie pièce. Le jeune P. de Kergos qui devait mourir quelques mois après le Père — surveillant comme lui — chanta le grand promeneur des internes.

S'il fait beau sur les esplanades,
Et quand il pleut sous les arcades,
C'est le vrai Père qui les ballade,
C'est le vrai Père, ...

La fête, terminée par quelques mots du Père jubilaire, plut tellement à tout le monde qu'à quelques jours de là le sous-directeur de l'enseignement libre du diocèse, le chanoine Henry, ancien élève de Vaugirard, étant venu déjeuner, le P. Recteur demanda une réédition de la séance : on la redonna une troisième fois le jour de la Confirmation, avec le même succès, tant était grande l'affection de tous pour le Père.

Dieu réservait à son fidèle serviteur une plus belle récompense au paradis et le préparait doucement au grand voyage de l'éternité.

En 1917, Mme de Cholet avait remarqué pendant les vacances à Aix-les-Bains que Charles se promenait moins, marchait plus péniblement, avait souvent froid, en un mot se sentait vieillir. Depuis 2 ou 3 ans, Charles pensait souvent à la mort et en parlait à ses amis, mais sans aucun effroi avec le calme de l'espérance, avec le désir de la vision bienheureuse. Chaque jour, il récitait avec ferveur la prière à Jésus, Joseph et Marie pour leur recommander sa dernière agonie.

Le bombardement de Paris, les avions et la Bertha ne le troublaient point et lorsque presque tous, la nuit, descendaient à la cave dans les sous sols, ils restait bien paisiblement à dormir dans sa petite chambre.

Quelques jours avant sa mort, il écrivait au Père sous-préfet ce billet. « Mon R. Père, j'ai entendu dire aujourd'hui qu'il vous manque 4 surveillants, ne craignez pas, je vous prie, de me charger pas mal, pourvu que vous pensiez que j'ai assez de force et d'autorité pour remplir ces emplois ».

Et de fait le P. de Nadaillac mourut sur la brèche. Le, 17 octobre 1918, il surveillait encore des élèves dans la cour de 5eme division. La grippe infectieuse faisait alors à Paris de nombreuses victimes, et la température était froide. Le P. Charles se sent glacé et se dispose à demander qu'on vienne le remplacer. Puis, réfléchissant que son remplaçant aurait aussi froid que lui, il reste à son poste oubliant qu'il était lui, d'un âge avancé et d'une poitrine délicate. Il avait refusé à trois reprises au moins de quitter son service.

Le soir même, au réfectoire, il se sentait défaillir, et avec l'aide d'un de ses confrères, devait se mettre au lit. Les médecins consultés aussitôt jugèrent son état désespéré. Ce

fut alors une vraie désolation dans la communauté, et comme on dut toujours avoir quelqu'un auprès de lui pendant les deux ou trois jours qu'il resta encore au collège, tous parmi nos Pères et ces messieurs acceptèrent avec empressement la surcharge de le veiller tour à tour. L'épidémie de grippe qui sévissait ne permettait pas de rendre au Père tous les soins nécessaires, car ceux dont on pouvait disposer étaient donnés aux élèves malades, et encore avec grande peine. C'est pourquoi le P. Trégard consentit à ce qu'on fît des démarches dans quelques maisons de santé où le bon Père serait hospitalisé. Mme la Vesse de Cholet d'accord avec l'abbé Lesage se mirent en quête et ne firent pas moins de 17 maisons avant de trouver enfin une chambre à l'hopital St Joseph. Le Père avait été administré devant toute la communauté rassemblée, dans sa petite chambre, au second étage, dans la maison Fesch. Il avait toute sa connaissance et au R. P. Recteur qui le remerciait au nom de la Compagnie, répondit simplement qu'il était bien heureux d'avoir jadis trouvé sa voie et de mourir dans la Compagnie de Jésus. A partir de ce moment il pria constamment, souvent à haute voix, d'une façon très touchante.

Quand l'automobile qui l'emportait fut partie, le P. Trégard, malade lui même à ce moment, mais qui avait tenu à accompagner les porteurs jusqu'à la voiture, remonta dans sa chambre en sanglotant.

Le P. de Nadaillac arrivé à l'hopital St Joseph le 22 octobre, y succombait le lendemain soir, sans agonie, mais hélas seul, puisque ni ses frères, ni sa famille ne pouvaient rester près de lui à l'hôpital pendant la nuit.

Son corps fut ramené au collège, et c'est dans la chapelle de l'externat du Trocadéro que le service fut célébré. Bon nombre de parents d'élèves qui avaient entendu de lui parler du Bon Dieu ici pour la première fois avaient tenu à y assister et l'accompagnèrent au cimetière de Passy, où l'on construisait en ce moment un caveau pour les Pères du collège. Après son achèvement l'année suivante, les restes du Père furent retirés du caveau provisoire et définitivement inhumés dans le caveau du collège. Le P. de Nadaillac « fut descendu le premier ; nulle autre pierre d'assise, dit le P. Trégard, ne pouvait être mieux choisie ».

Joseph Rousseau, S. J.

Le Père Louis Trégard

(1854-1921)

L'ÉDUCATEUR (1).

Dans le flot de cartes et de lettres qui parvinrent, durant la dernière maladie, puis après la mort du P. Trégard, à ses collaborateurs et à ses frères en religion, certaines expressions reviennent, toujours les mêmes. A les relire, on se rend compte qu'elles ne sont point le cliché paresseux, ressource trop facile des condoléances mondaines, mais bien la formule-hommage, que chacun de son côté a choisie, parce qu'elle traduit exactement sa pensée : *grande figure, grand Français, puissante personnalité, dons éminents du coeur et de l'esprit, bonté, austérité, désintéressement, vigoureux bon sens, intelligence lucide et positive...*

Plusieurs de ses amis et de ses disciples ont réclamé une biographie « qui rendrait plus présents et plus vivants, dit l'un d'eux, les souvenirs qui nous restent ».

Voici par exemple la lettre d'un homme qui proclame avoir puisé dans l'âme du vaillant religieux, avec l'amour de l'Église et l'amour de la France, le zèle des saintes organisations au service de ces deux causes :

« Je ne puis douter qu'un monument écrit ne lui soit bientôt élevé, guide de ses collaborateurs et des jeunes qui ne l'auront point connu, réconfort de ceux à qui manque désormais cette force vigilante et claire, réplique du vrai Religieux de tous les temps et de tous les pays.

... « D'autres pensent comme moi, qu'il constitue un modèle à fixer, comme serait tel ou tel général, dont l'œuvre est plus retentissante à nos oreilles trop terrestres, mais qui ne le

(1) Le P. Louis Trégard naquit à Parcé (Sarthe) le 4 mai 1854. Après de brillantes études au petit séminaire du Mans, et une année de grand séminaire, il entra au noviciat d'Angers le 22 janvier 1874. Nommé à trois reprises professeur de philosophie aux collèges de Vannes, de Cantorbéry et du Mans, il vint à Paris en 1890 comme préfet des études à l'Externat de la rue de Madrid, puis en 1898 à celui de la rue Franklin.

peut dépasser dans la carrière des services rendus à son Dieu et à son pays. C'est une tâche qui doit être remplie, absolument, et par le meilleur artisan entre les meilleurs ».

Des exigences si hautes rendent la tâche périlleuse. Ce fut sous tant de formes que le vénéré défunt dépensa son étonnante activité ! Il a été prédicateur (1), supérieur, membre agissant de plusieurs comités (*Amitiés franco-russes, Société d'éducation et d'enseignement, Œuvre catholique de l'Education secondaire des orphelins de la guerre* (2), etc.). Davantage encore, ce grand connaisseur d'hommes, sans illusions comme sans pessimisme, et si prompt toujours à vous aider, fut un directeur d'âmes ; et même, avec le temps, les relations s'étendant chaque jour, ce rôle de conseiller, d'appui moral allait en se multipliant. Mais il est de toute évidence que la meilleure part de ses riches facultés, de son labeur si dense fut consacrée à l'œuvre de l'enseignement secondaire catholique.

A défaut donc d'une biographie complète qui ferait ressortir les différents aspects d'une existence écourtée mais si pleine, nous voudrions offrir aux anciens élèves de « Madrid » et de « Franklin », une sorte d'esquisse pédagogique. Ils y reconnaîtront, nous osons l'espérer, le cœur, l'esprit et les méthodes de cet éducateur, qui mit au service des jeunes chrétiens de France un ensemble de talents et de vertus si remarquable (3).

(1) Un ancien de Sainte-Geneviève nous écrit : « J'ai gardé toujours très vif le souvenir d'une admirable retraite qu'il avait prêchée à la rue des Postes vers 1890, et qui avait fait sur moi l'impression la plus profonde ».

(2) Créée par lui et autorisée régulièrement par arrêté ministériel du 23 février 1918 à faire appel à la charité publique. La fondatrice, dont la générosité rendit possible le premier essor de l'institution naissante fut Madame la Marquise de Juigné. La famille de chaque enfant a la pleine et entière liberté de choisir celui des établissements catholiques d'enseignement secondaire où le jeune orphelin bénéficiera d'une bourse ou d'une demi-bourse. Le successeur du R. P. Trégard à la tête de cette œuvre est le P. J. de Genouillac.

(3) « D'autres éducateurs catholiques ne partagèrent pas toujours, dans le détail, ses vues, qu'il défendait avec une passion lucide tout à fait pressante. Plusieurs ont pensé que le P. Trégard aurait gagné à modifier, sur quelques points, la rigidité de ses partis-pris:

I. Le Préfet des études.

Quittant, vers l'automne de 1890, sa chaire de philosophie au Collège Sainte-Croix du Mans, le P. Trégard arrivait préfet des études, au Collège Saint-Ignace de la rue de Madrid, lequel comptait alors près de huit cents élèves. Il allait y passer huit ans, huit ans qui furent « au sentiment de tous... l'apogée du collège (1) ». Ce furent aussi les années de sa pleine vigueur à lui, j'allais dire, de sa terrible verdeur.

Pour la plupart de ceux qui l'ont connu alors, il est resté un type de préfet, un préfet hors concours et membre du jury. Toute sa carrière, le P. Trégard conservera l'empreinte de ce stage dans une magistrature difficile mais capitale. Devenu Supérieur il continuera d'exercer invinciblement le genre de maîtrise développé chez lui par ses années de préfecture.

Chargé par office de promouvoir les fortes études, il considère comme de son devoir de se tenir au courant des principales doctrines et controverses pédagogiques. Toutes ces questions de programmes et de méthodes, qui reviennent périodiquement en France à l'ordre du jour, dans l'intervalle des guerres et des crises nationales, il les approfondit au prix de longues et pénétrantes méditations ; il les discute par écrit, de vive voix, dans les Congrès de l'*Alliance* ou dans es Comités d'enseignement libre. Il s'arrête à des idées extrêmement personnelles sur la plupart de ces questions d'éducation et d'enseignement ; et son siège une fois fait, bien fort serait celui qui entamerait des convictions lesquelles font désormais partie intégrante de lui-même.

Tene quod habes : telle semble être d'abord sa devise. Il est conservateur et opportuniste, énergiquement attaché aux traditions de l'ancienne et de la nouvelle Compagnie, parce

Mais, tous, s'ils veulent être justes, doivent reconnaître qu'en cela même, son désintéressement personnel et son amour du bien religieux des jeunes gens, le guidèrent. Dans l'ensemble d'ailleurs, on ne trouvait guère qu'à louer ; et ceux de ses collaborateurs que sa puissante personnalité offusqua parfois ne sont pas les derniers à lui rendre ce témoignage. Il a été de ceux qui cherchent, selon le beau mot de Saint Paul, *non ea quae sua sunt, sed quae Christi.* » *Les Nouvelles religieuses*, n° du 1 Décembre 1921, p. 537.

(1) *Annuaire des Anciens élèves de l'Externat de la Rue de Madrid*, 1923, p. 12.

qu'elles peuvent produire leurs preuves splendides ; mais on le voit aussi pencher vers les méthodes et les programmes régnants, du moment qu'ils réussissent à faire travailler les élèves. Un bon sens réaliste, pratique, un empirisme ami des terrains éprouvés et des sentiers foulés, forme l'une de ses qualités distinctives. Il s'accomode aux régimes de fait, aux « exigences de la clientèle », aux conditions qu'il juge inévitables ; il met toute son ardeur à en tirer parti. Étant l'homme le moins chimérique, il administre généreusement des seaux d'eau froide à ceux de ses collaborateurs qu'il voit en mal de progressisme. Il connut trois régimes de baccalauréat, en attendant le quatrième qu'on nous annonce : il s'y tenait, sans récrimination, avec un respect exagéré peut-être envers des systèmes plus ou moins bancaux. L'enseignement libre en France, c'est bien « l'enfant chargé de chaînes » : le P. Trégard mettait une sorte de coquetterie à faire danser l'enfant avec ses chaînes.

Une de ces femmes du monde dont la haute intelligence rayonne sur un salon où volontiers les grands causeurs affluent, se faisait fort, un jour, devant un confrère du P. Trégard, de recruter pour les Jésuites, tout un collège d'enfants choisis, émancipés de la tutelle universitaire, et qu'on élèverait strictement en plein XXe siècle, suivant les méthodes du *Ratio Studiorum*, qui sont les procédés mêmes de l'éducation. Le P. Trégard aurait souri, mais il eût personnellement décliné l'aventure (1). Peut-être n'avait-il point assez de

(1) Il n'aurait pas souscrit non plus — et c'est dommage, — à ce vœu d'un illustre académicien qui fut son pénitent et auquel il était tendrement attaché : Pourquoi n'essayerait-on pas de fonder une école secondaire dont le programme serait celui-ci : former des jeunes hommes complètement instruits dans toutes les sciences chrétiennes, philosophie, théologie élémentaire, histoire de l'Église, études sociales, liturgie ; préparer au baccalauréat si cela se peut et quand cela se pourra, mais le considérer comme un détail et une pauvreté, et tout subordonner, au contraire, à une puissante préparation religieuse ? Je suis sûr qu'aujourd'hui il se rencontrerait des parents, plus qu'on ne croit — une élite qui est prête, — pour envoyer leurs fils à cette école. Je suis sûr aussi que les jeunes hommes instruits de cette manière feraient figure dans le monde si dénué de points fixes, si étonné des résistances raisonnées et des stabilités. Il ne faudrait pas de longues années pour qu'on s'aperçût que ce programme-là est celui qui convient, non seulement pour

regrets pour ces belles et fortes humanités d'autrefois que l'on a détrônées, installant en leur place l'Encyclopédie. C'est par d'autres moyens, par un syncrétisme de fortune, qu'il poursuivait cette merveilleuse formation humaine qui est en somme le but unique de l'éducation. Il était l'homme des circonstances présentes, et par là même, dans sa modeste sphère, l'un des maîtres de l'heure.

Il avait donc conscience que la vie intellectuelle de huit cents jeunes hommes dépendait de lui, qu'il en portait la responsabilité devant les hommes et devant Dieu, et qu'ayant la haute main sur leur présent débile et malléable, c'était afin de les aider à se forger un bel avenir. *Vitae non scholae discimus*, dit l'adage. Ah ! leurs avenirs respectifs, comme il s'en préoccupait, comme il s'y ingéniait, comme il le préparait de loin, par ses consultations, ses réflexions, ses démarches.

Il entendait qu'on travaillât dans son collège, depuis les petites classes, irremplaçable fondement de l'édifice, jusqu'aux classes supérieures qui donnent immédiatement accès dans la vie. Et l'on savait qu'il y avait l'œil et la main.

Platon dans ses dialogues oppose déjà comme incompatibles la vie d'études et la vie athlétique. Le P. Trégard sans doute avait bu à longs traits la doctrine de Platon. Car il est notoire qu'il se laissa plutôt impressionner par les multiples inconvénients des sports que par leurs avantages, lesquels, tout compte fait, semblent l'emporter (1). Non seulement il ne favorisa jamais la vie sportive, mais, chose plus étonnante, il ne voyait pas sans méfiance les élèves s'adonner aux œuvres. Tant il craignait pour leurs études. Il voulait sauvegarder à tout prix, ce qu'il considérait comme le devoir des devoirs et l'intérêt primordial.

Le plus difficile de sa tâche n'était pas tant de surveiller le travail des enfants que de veiller à l'œuvre des maîtres, de distribuer autour de lui à bon escient encouragements, avis, réconfort, impulsion, d'assurer la coordination entre toutes les parties de l'œuvre éducatrice. Il suffit malheureusement d'un professeur inexpérimenté pour compromettre la valeur de tout un cours d'études. Le P. Préfet de la rue

faire des chrétiens invincibles, mais des hommes tout à fait éminents dans la vie civile.

(1) Voir les intéressantes études du P. Hugon sur l'*Esprit sportif*, dans le journal *les Jeunes*, numéro du 28 mai 1922, et suivants.

de Madrid, plus tard le P. Recteur de la rue Franklin, jouissait d'un grand ascendant sur son état-major de professeurs et de surveillants. Tout y contribuait : sa culture étendue, son ouverture et sa promptitude d'esprit, un don de domination qu'il avait la sagesse de ne pas forcer, — car un peu plus eût été trop, — enfin, pour couronner le tout, une franche bonté, parfois un peu bousculante mais procédant principalement à coup de services effectifs, et qui ne se faisait point prier, à l'occasion, c'est à dire constamment, pour se montrer tendre, exquise, profondément affectueuse. Au chapitre dix-septième de son *Prince*, Machiavel examine cette question : « Vaut-il mieux être craint, vaut-il mieux être aimé ? » Le P. Trégard fut un bon prince. Peu d'hommes ont été craints comme lui, mais on l'a plus aimé encore. Nous dirons tout à l'heure comment il savait voir dans chacun de ses maîtres, avant le professionnel chargé d'un atelier spécial dans la grande entreprise, l'homme, prêtre ou laïque, que personnellement il se montrait fier d'avoir pour ami.

II. Le préfet de discipline.

Dans certains collèges libres, le préfet des études cumule avec ses fonctions d'ordre intellectuel les tâches de préfet de discipline, et cette réunion des pouvoirs dans la même main, si elle rend le fardeau redoutable, présente d'évidents avantages. Le P. Trégard, homme d'autorité et de poigne, fut peut-être encore meilleur préfet de discipline que préfet des études. « Le Bon Dieu, disait-il un jour à un intime, aura bien des choses à me reprocher ; mais il reconnaîtra sans doute qu'à toutes les fois que dans ma vie, il m'a confié une parcelle d'autorité, je ne l'ai pas laissée péricliter entre mes mains ».

C'est qu'il ne plaisantait pas sur les infractions à la règle ! Mutineries, mauvais esprit, dégradations matérielles, il avait l'œil à tout ; cet œil était ouvert, terrible, omniprésent, vengeur.

« La répression, quelque vigoureuse qu'elle fût, des écarts, n'était pas moins courte que prompte. Il préférait d'ailleurs de beaucoup, parmi tous les moyens de formation, la préservation, et poussait très loin la préoccupation de maintenir autour des enfants une atmosphère de calme, d'innocence, de travail, de piété, où il savait ensuite faire rendre

aux jeunes plantes à lui confiées leurs plus beaux fruits » (1).

Il soutenait de la manière la plus réconfortante les autorités inférieures, s'engageant au besoin à fond, faisant son affaire de leurs difficultés, ne craignant pas de prendre sur lui l'odieux de telle ou telle mesure sévère. Aussi fallait-il y regarder à deux fois avant de le faire intervenir, car alors il ne faisait plus qu'un avec vous.

Un père de famille avait donné créance à certains racontars et réclamations intéressées de son enfant, au sujet du professeur, M. l'abbé S***. Voici, d'après un vieux brouillon jauni qui date d'un quart de siècle au moins, la réponse, du P. Préfet :

« Vous rappelez le temps où vous étiez, Monsieur, élève des Pères. Je suis persuadé que de votre temps, comme maintenant, les élèves n'étaient pas parfaits, ni les maîtres non plus. Je suis porté à croire qu'alors les parents avaient plus de confiance dans ceux à qui ils confiaient leurs enfants, et qu'ils s'en remettaient à eux du soin de réprimer leurs saillies mauvaises, sans chercher à excuser leurs fautes, en en rejetant sur les professeurs ou surveillants, une responsabilité qui ne leur revient pas.

« Il n'y a point à chercher raison de la mauvaise place de V*** en narration française, ailleurs que dans le défaut, dû à son âge, de maturité et d'expérience. Il est bébé : je ne le lui reproche pas et je ne m'en chagrine pas outre mesure : cela passera. Mais c'est là et non dans la punition justement réclamée par M. l'abbé S***, qu'il faut chercher l'explication de cet insuccès.

« Vous êtes bien éloigné de V***, Monsieur, pour apprécier si sévèrement d'après les lettres qu'il écrit, la conduite de son professeur....

« Malgré mon insistance à ne point gâter V*** en lui donnanraison contre ses professeurs,— ce qui serait mauvais, même si ceuxt ci avaient tort, et cela n'est point dans le cas présent — je vous prie de croire, Monsieur, au très affectueux intérêt que je porte à votre fils, et d'agréer pour vous-même mon respect et mon dévouement.

L. Trégard, s. j.
préfet des études.

Le P. Trégard avait particulièrement en grippe les absences injustifiées, non pas seulement parce qu'elles nuisent à l'ordre de la maison, au progrès des études, au bon esprit du

(1) Nous ferons de fréquents emprunts dans ces pages, aux souvenirs d'un homme que les anciens de Franklin associent au P. Trégard dans leur respectueuse reconnaissance. Toutes les fois que nous introduisons des guillemets, c'est le R. P. Arlot que nous citons.

collège, mais surtout parce qu'elles décèlent chez les parents une condescendance plus ou moins coupable. D'une manière générale il abhorrait chez les enfants toute faute commise, grâce à la connivence des leurs, surtout lorsqu'elle s'aggravait d'une leçon de duplicité.

Un jour, arrive rue de Madrid une carte pneumatique découverte. Le P. Préfet prend la plume et répond :

« Madame, j'ai l'honneur de vous répondre par la voie que vous avez choisie, quoi qu'elle ne me paraisse guère convenir au ton dont vous me parlez ni aux choses que nous avons à régler. X*** n'avait point à se prononcer dans une question qui ne regarde que le Préfet des études. Roger (nous changeons le prénom) est arrivé trois semaines en retard, n'a pas fait de devoirs de vacances (lui qui a besoin plus que tout autre de travail et de régularité). Vous me parlez d'une répétition à 11 h. 1/2 : lui m'a mis en avant, avec simplicité, une matinée théâtrale. Vous viendrez prendre Roger à 11 h., si vous le désirez. Je vous le rendrai dans ce cas tout à fait, regrettant en lui un bon enfant que j'aime bien, mais non un élève dont les études sont irrémédiablement compromises par les irrégularités de son travail. Agréez, etc.

A un papa trop indulgent, dont le fils vivait d'exceptions et de permissions il envoie une lettre très intéressante, petit traité sur la matière des privilèges et exemptions dans la vie du Collège. Puis il réclame, — et c'est tout à fait lui — le droit de laisser voir sa mauvaise humeur, juste compensation. Il termine par cette note mélancolique :

« Votre lettre m'est arrivée quand je lisais à l'*Officiel* la triste séance qui sonne le glas de nos pauvres collèges. Je me suis dit qu'on reconnaîtra peut-être mieux, quand ils ne seront plus, que leur discipline, pour être gênante, a du bon ».

C'est lundi matin. Un élève petit ou grand, se présente l'oreille basse devant l'huis menaçant du P. Trégard. Il fut absent hier, saint jour du Dimanche, et ce matin il doit passer par la désagréable formalité de l'« admittatur ». Le P. Préfet gardant un silence menaçant signe le petit papier dont la traditionnelle couleur rose vous semble ces jours-là d'une détestable ironie, puis il l'envoie voler d'un geste de mépris à l'autre bout de la pièce. L'*admittatur* se réfugie sous un meuble quelconque. Tandis qu'à quatre pattes le coupable se met en quête : « Allez-vous en, vous n'êtes pas digne de venir au Collège les dimanches ! » A ce moment, la figure

déjà si fortement accusée du P. Trégard évoque ces masques irrités de la tragédie grecque, qu'on voit dans les musées, avec le coin des lèvres fortement abaissés, leurs yeux terribles, leurs traits à jamais contractés dans un courroux et une indignation éternelle. Le délinquant perdant la tête a la fâcheuse idée d'invoquer le motif de l'absence. S'il est resté chez lui, hier Dimanche, c'est que maman voulait en profiter pour lui faire prendre médecine. Le P. Trégard bondit : « Pourquoi pas plutôt aujourd'hui Lundi ? — C'est que j'aurais manqué la classe... — Et la classe du Dimanche, donc, mon fî ! est-elle donc de si peu d'importance ? » Et là-dessus le P. Préfet d'aviver sa plume la plus affilée pour démontrer à la maman, de façon courtoise mais péremptoire, la supériorité du catéchisme, de la science du salut, sur n'importe lequel des enseignements profanes, ajoutant que sans doute elle s'était trompée le jour qu'elle mit son fils dans une maison d'éducation chrétienne.

L'un des puissants moyens d'action que comportait sa charge, c'était la lecture publique des notes, le samedi soir : apprécier, fixer, chiffrer même le mérite ou le démérite des âmes, office redoutable et qui nous assimile au Souverain Juge. Il les établissait ces notes, d'accord avec les différents maîtres, « d'après les principes arrêtés d'une justice parfaite qui avait souci des plus petits efforts, comme elle s'éclairait des moindres nuances ». C'était sa grande affaire. Mais quelle maîtrise, le jour venu, dans la façon de les proclamer ! Souvenirs impérissables pour tous ceux qui furent ses élèves. Citons toujours l'un d'eux.

« On sentait en lui, avec tout le sérieux de la conscience professionnelle et la rigueur du chef responsable, du justicier, la bonhomie d'un bon sens au courant de toutes les misères humaines, dont les germes se montrent déjà chez l'enfant. Ce que l'on sentait surtout, même au cours des plus véhémentes algarades, c'était une charité si paternelle, un accent si évident de désintéressement personnel, qu'aucun sentiment de rancune n'était susceptible d'en naître : souvent au contraire il y avait là l'origine d'une affectueuse reconnaissance et d'un changement radical dans la conduite ».

Il ne se contentait pas de distribuer le blâme et l'éloge ; les

samedis soirs devenaient le temps d'une formation typique, irremplaçable, unique, car à propos des règlements, ou des événements de la semaine, événements nationaux, incidents scolaires, il imprimait pour jamais dans ces jeunes âmes, avec ce tour mordant et sain, plein de relief et sans façon, qui était sa manière, des directions pour toute la vie. Heureux l'éducateur qui a toujours eu vive cette règle : « Haec locutus sum vobis, ut cum venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis ». Heureux l'enfant qui n'aura pas à dire plus tard : « Mais on ne m'avait jamais parlé de cela ; mes maîtres ne m'ont jamais prévenu, on ne m'a pas dressé à cette difficulté ».

Il y avait des choses que lui seul savait dire et pouvait dire, avec quelle force et quelle aisance ! En ce temps-là tout Paris se pressait rue Paradis pour consulter une célèbre voyante. La pythonisse se laissa-t-elle impressionner par le souvenir d'une catastrophe récente ? Toujours est-il qu'elle annonça un grand malheur qui devait fondre, le mercredi suivant, sur le beau collège de Madrid. Le grand théâtre en planches allait brûler juste au moment où parents et enfants réunis applaudissaient à la représentation traditionnelle de la fête du P. Recteur. Un élève de 3me jugea prudent de rester chez soi. Il y gagna les étrivières pour le samedi suivant. De main de maître, avec humour mais avec force, le P. Préfet fit ressortir, dans les différentes divisions, la contradiction honteuse de ces chrétiens de notre époque qui mesurent chichement leur foi en Dieu et en l'Église, pour l'accorder sans plus de défense à toutes les billevesées. Ce n'était rien, si l'on veut, mais on se souvenait.

Un certain mois de décembre, au Trocadéro, le P. Trégard profita des vœux du jour de l'an pour faire, à la grande salle, un vigoureux éloge des Pères Surveillants, « grâce à qui, ajouta-t-il, sans diminuer le rôle des professeurs, — mais « il est moins difficile de trouver de bons professeurs que de bons surveillants » — nos collèges sont ce qu'ils sont. Ah ! si vous saviez leur dévouement et la vertu qui leur est nécessaire pour vous former à tout ce que vos parents attendent de vous ! »

III. Le Chef.

Le maître dans sa chaire, le surveillant dans sa cour de récréation, a devant soi l'enfant, c'est à dire l'homme complet avec la multitude de ses ressources, de ses défauts, de ses virtualités riches encore d'espérances : c'est tout cela qu'il s'agit d'élever, redresser, prémunir, développer, sanctifier. Et le collège est une synthèse des disciplines éducatrices. Mais ce serait peu de chose que tous les ouvriers fussent excellents, s'il n'y avait à la tête de l'usine, pour assurer les raccords, la coordination des différents services, un chef.

Tous s'accordent à reconnaître que le préfet du collège Saint-Ignace, le recteur de Saint-Louis-de-Gonzague était cette tête. De l'organisateur-né il avait tout : vigueur de jugement, rapidité de décision, sens pratique et entente des affaires, énergie indomptable, sûr instinct et facilité de s'adapter aux circonstances. « Son administration était persévérante sans routine, précise sans méticulosité, forte et ferme non moins que large, jamais agaçante, parce que toujours réaliste, inspirant la confiance par la netteté des vues et la loyauté des explications ».

« Il reste pour moi, a écrit son plus intime collaborateur, son père préfet de la rue Franklin, il reste pour moi comme un modèle de droiture et de fermeté. Pendant les années que j'ai été *à son école*, car il était pour moi un maître autant qu'un père, j'ai retiré de ses paroles et de ses exemples, un bénéfice moral et spirituel dont je lui serai toujours reconnaissant ».

Par nature il était plus porté, nous l'avons dit, aux applications concrètes, délimitées et soignées qu'aux grandes théories. Il convient d'ajouter qu'il était servi par une merveilleuse facilité à retenir ces dix mille détails qui composent la bonne marche d'un grand établissement, et par une plus merveilleuse facilité à les retrouver, le moment venu, sans à-coup, sans tirage, sans froncement de sourcils. Parents et maîtres s'engouaient de cet esprit toujours averti, toujours présent à tout. Il nous faisait penser à ce mot de Channing : « Notre puissance sur les autres n'est pas tant dans les idées qui sont en nous, que notre facilité à les produire » (1).

(1) *De l'éducation personnelle.*

Cet homme de tête était aussi un bon, et juste et grand cœur.

On n'apprécie pas toujours assez dans le public, même catholique, la valeur professionnelle et la valeur morale de nos maîtres de l'enseignement libre, à tous les degrés, primaire, secondaire et supérieur. A-t-on pesé tous les sacrifices d'amour-propre, de bien-être et de sécurité, qu'il leur a fallu consentir, en un temps où la liberté est de seconde zône, regardée de travers, réduite à la portion congrue, quand elle n'est pas menacée, pour se consacrer à ces tâches auxquelles l'Évangile attache, il est vrai, les plus magnifiques promesses? (1). Le P. Trégard aimait, aidait et vénérait ces héros obscurs de l'armée du bien. Ses collaborateurs savaient qu'il n'avait pas deux langages, qu'en leur absence, c'était du bien qu'il disait d'eux. Ils sentaient en lui l'homme fort qui les soutiendrait dans l'adversité. Plusieurs d'entre eux témoigneraient que, pour leur rendre service, il quittait tout, et se mettait en quatre, fût-ce au détriment de ses autres fonctions (2).

Nous serions incomplet si nous ne mentionnions le surcroît de travail que causa au P. Trégard la question précepteurs. La chambre du P. Recteur était un véritable office de placement. Quand il avait gardé, au prix de quels soins vigilants, toute une année scolaire, ces jeunes plantes délicates, ce n'était pas pour que des parents imprudents les confiassent au premier venu qui aurait vite fait de ternir ou de gâter leurs âmes. Il s'inquiétait des précepteurs, des répétiteurs, et quand la mode heureuse, mais pleine de périls, commença, des séjours de vacances à l'étranger, le P. Trégard fit tout ce qui était humainement possible pour réduire au minimum ces graves inconvénients.

(1) *Matth.* V, 19. — XXV. 40. — cf. *Dan.* XII, 3.

(2) « (Les maîtres) étaient sûrs de trouver en lui, non seulement un appui de tous les moments, mais aussi une juste et bienveillante appréciation des services qu'ils rendaient au collège dans leur fonction ; il tenait à les en remercier avant l'épreuve même des examens, soit en rhétorique, soit en philosophie, pour montrer que l'aléa des succès et des échecs n'influait pas sur l'opinion qu'il s'était faite d'avance par une observation directe et toute personnelle ». (Notice sur le P. Trégard, par M. l'abbé Touzé, dans l'*Annuaire des anciens élèves de la Rue de Madrid*, 1923).

IV. Le collaborateur des familles.

Si puissante que soit sur l'enfant l'emprise du milieu scolaire où il passe le plus clair de ses journées, un autre milieu agit sur lui, d'une action plus profonde, plus énergique, plus tenace, milieu naturel où il a déjà vécu sept ans, dix ans, douze ans, sa période de vie la plus décisive. « Son âme, dit Lamartine, se compose surtout des impressions qu'il y a reçues » (1). Milieu, du reste, où il continue à vivre, quand ce ne serait que par la pensée et par les affections ; milieu qui redeviendra le sien, dès sa sortie du collège.

Le grand éducateur religieux avait fait maintes fois l'expérience que la plus légère contradiction venue de ce milieu souverain peut tenir en échec les efforts les plus saints, les exemples les plus frappants, les procédés les plus géniaux de ces éducateurs délégués que sont le professeur et le surveillant. Il y suffit parfois d'un mot malencontreux entendu à la maison, moins que cela, d'un silence, d'une moue, d'une abstention, d'un furtif sourire chez ceux-là que l'enfant aime et imite avant tout, les « auteurs de ses jours », comme on disait jadis (2). Quelqu'illusion que puissent se faire à cet égard certains parents, rarement le collège jouera un rôle supplétif ou correctif. Il ne peut faire que compléter et renforcer, merveilleusement il est vrai, l'excellente formation reçue au foyer. C'est la famille qui dispose dans l'âme de l'enfant ces pierres d'attente où nous pourrons bâtir, ces points d'attache pour les notions que nous y viendrons insérer, ces centres vulnérables aux traits vainqueurs de l'enseignement catholique.

(1) Et Lamartine ajoute : « Le regard des yeux de notre mère est une partie de notre âme, qui pénètre en nous par nos propres yeux ».

(2) « Les parents pensent tout haut, en matière pédagogique. Et d'ailleurs n'ont-ils pas mille façons, par le geste, les moindres jeux de physionomie ou inflexions de voix, par des boutades ou des silences significatifs, une certaine mollesse dans la semonce ou dans les recommandations ,de transmettre le fond de leur pensée à ces jeunes âmes si délicatement accordées avec les leurs ?... Quantité de signes révélateurs trahissent... aux yeux de ces petits, qui sont leur sang, leurs plus intimes dédains ». (*Libre Parole* du 28 Juillet 1921 : *Les Enfants de la bourgeoisie et l'instruction religieuse*).

Nous retrouvons dans les papiers du P. Trégard quelques brouillons de lettres déjà anciennes. A cette distance des événements, vingt-huit, trente ans, on peut sans inconvénients y faire quelques emprunts, pour justifier le Supérieur, pour mieux faire connaître l'homme et sa manière courtoise mais ferme.

Il écrit à une mère de famille :

« Madame. — Le ton de votre lettre m'explique suffisamment le peu d'influence que nous avons toujours exercée sur votre fils, et les résultats parfaitement nuls, qu'a toujours donnés sa paresse.

« La façon dont vous me parlez des exercices religieux en usage dans la maison me laisse à peine comprendre comment vous avez pu choisir l'École Saint-Ignace pour y faire élever vos enfants.

« Les succès obtenus par l'École et dans l'École par votre fils aîné, la justifient pleinement contre les conclusions fâcheuses que vous voudriez tirer de l'échec de nos efforts à rien obtenir du cadet.

« L'estime que vous faites de l'Université, de son enseignement et des maîtres qu'elle donnera à votre fils sera pour ceux-ci un immense avantage dont nous avons été privés ; elle leur facilitera, je l'espère, la tâche difficile que nous n'avons pu remplir, faute probablement d'y avoir obtenu ce précieux concours.

... « Il me reste, Madame, à souhaiter que X*** obtienne en d'autres mains les succès que V*** a conquis entre les nôtres. Je vous assure que j'en serai très heureux. Votre fils sait d'ailleurs que j'ai tout tenté pour le tirer de son indolente apathie, et que je n'abandonne à d'autres le soin de le conduire au succès que par l'impossibilité où je me trouve de l'y conduire moi-même.

... « Vous me permettrez bien, Madame, de ne vous point imiter sur la fin de ma lettre et de ne pas prendre congé de vous sans vous présenter, au risque même de ne pas le voir agréer, l'hommage de mon respect et de mon dévouement ».

Par contre il tenait pour assuré que d'une entente étroite, d'une collaboration sympathique entre parents et maîtres sortiraient des chefs-d'œuvre. Qui sait ? peut-être même le souci de cette intime union fut-il sa pensée dominante dans les deux grands externats qu'il eut à gouverner, en qualité de préfet d'abord, et plus tard de recteur. Il se considérait comme le collaborateur des familles.

La preuve est faite, semble-t-il, que le régime internat pur, surtout lorsque les circonstances l'imposent, — c'est le cas des collèges à la campagne, c'était le cas pour les collèges d'exil, — peut produire, dans son genre, les plus consolants résultats. L'externat pur, produit peut-être des fruits meilleurs encore, mais, à des conditions rigoureuses et rarement

réunies : que l'externat fonctionne bien, qu'il soit bien dirigé, que les familles soient sérieuses et chrétiennes. Suivant en cela les plus anciennes et les plus précieuses traditions de la Compagnie de Jésus, les préférences du P. Trégard allaient à l'externat, comme système d'éducation.

Sa théorie était que pour un externe le centre principal est non pas le collège mais la famille, et que ce serait une faute de disputer l'enfant à son influence. Aussi mettait-il tout en œuvre pour que chacun des élèves qui lui étaient confiés, grandisse, prospère et se développe au sein de sa famille.

Mais alors, c'était à une condition très onéreuse pour lui : garder un contact permanent avec toutes ces familles si diverses, s'entendre constamment avec elles, au besoin même les former à leur tâche éducatrice lorsque sur un point ou un autre elles s'y montraient inférieures.

Le P. Trégard a fourni de ce chef une effrayante correspondance, et nous avons entre les mains des séries de petits calepins où il notait jour par jour les visites de parents reçues au parloir.

Les pères de famille lui étaient particulièrement chers, Avec eux il arrivait toujours à s'entendre. « Combien n'en a-t-il pas gagnés qui, hostiles parfois, méfiants très souvent, en venaient vite à proclamer qu'ils n'avaient jamais rencontré un homme comme lui ! »

Le P. Trégard aimait l'autorité, il la voulait forte, se lamentant qu'à notre époque les différents dépositaires de l'autorité n'osent plus assez commander, et recourent de préférence aux voies diplomatiques pour atteindre leurs buts. Or à ses yeux les pères de famille apparaissaient pour ce qu'ils sont véritablement : les chefs. Il les convainquait de leur éminente dignité, se faisait un devoir de les soutenir, et refaisait au besoin, pour tel ou tel, cette éducation de l'éducateur, non seulement dans l'intérêt de l'enfant, mais dans l'intérêt même du collège.

Les vieilles histoires témoignent qu'au XVIe et au XVIIe siècle, les collèges des Jésuites furent des centres d'activités variées, d'entreprises apostoliques qui de nos jours ne seraient plus de mise. La foi ou les mœurs venaient-elles à péricliter dans telle ville d'Italie, de Pologne, des Pays-Bas ou d'Allemagne, la Compagnie, à la demande des princes ecclésiastiques

ou temporels, y fondait un collège, poste avancé pour les entreprises variées du saint ministère. Tous les collèges du reste, visaient à rayonner par delà leur cercle ordinaire d'écoliers, sur le plus d'âmes possibles, atteignant par le moyen de congrégations les familles, leurs domestiques, les fournisseurs. Au temps où le P. Trégard y dépensait son zèle, la rue de Madrid avait pu restaurer quelque chose de ces traditions fécondes. Chaque année Saint-Germain, plus tard Épinay, accueillaient les pères de famille pour une retraite fermée. Quelqu'un a fait remarquer que dans l'Évangile, les pères et les mères qui prient pour leurs enfants sont toujours exaucés. Chaque mois une réunion de piété et de bienfaisance réunissait les mères. On y priait avec ferveur, on s'y formait. Et l'un des successeurs du P. Trégard, parcourant, quelques années plus tard, une liste d'anciens élèves, pouvait s'arrêter avec complaisance sur certains noms particulièrement insignes par leurs vertus : « Et celui-là aussi, sa mère faisait partie des *mères chrétiennes* ».

V. L'Éducateur des âmes.

Le clair bon sens du Père, son désintéressement personnel, sa docilité filiale à toutes les directions de la sainte Église, lui faisaient une loi de ne pas donner ses soins, du moment qu'il avait l'administration d'un collège, à l'intime des consciences. Séparation des fors : il la poussa jusqu'à l'extrême. Homme de gouvernement, et qui savait son métier, il laissait la classe au professeur, la division aux surveillants, la direction des consciences au P. Spirituel. *Provisor boni universalis*, il s'interdisait de cultiver lui-même une à une ces âmes d'enfants, et se refusa toujours énergiquement à confesser les élèves (1). Il se cantonnait dans un travail en

(1) « Comme supérieur il surveillait, enquêtait, semonçait, renvoyait sans demander l'avis du confesseur ; il eût été très étonné de voir celui-ci intervenir dans la discipline. Après une affaire touchant à la moralité, il appelait parfois le confesseur du coupable : « Asseyez-vous là et taisez-vous. Vous n'avez pas un mot à dire, car vous avez reçu les confidences. Voilà ce que j'ai appris... vérifié... pensé... dit... Voilà mes démarches auprès de l'enfant... de ses parents... Il est bon que vous le sachiez afin de pouvoir faire du

apparence moins surnaturel, quitte à se laisser accuser de n'insister pas assez sur le côté piété, lui qui admirait si humblement la piété des autres. Mais il savait que le surnaturel

bien. C'est tout ce que j'avais à vous dire. Je vous remercie ». (Note communiquée par le R. P. de la Chapelle).

Au lendemain de la mort du R. P. Trégard, un avocat de l'Amérique du Sud, ancien élève de la rue de Madrid, écrivit au R. P. Mollat une lettre exprimant toute sa désolation et sa reconnaissance. Il a bien voulu nous autoriser à la reproduire en partie « afin que tout le monde, puisse savoir qu'à trois mille lieues de Paris et malgré une absence de près de trente ans, le P. Trégard avait un ami dévoué qui a versé de chaudes larmes en apprenant sa mort ». On verra par ce seul exemple de quels riches moyens d'influence disposait l'éducateur.

Rio de Janeiro, le 28 *avril* 1922

Mon Révérend Père,

Bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je prends la liberté de vous écrire pour vous remercier de la touchante idée, qu'a eue quelqu'un de « l'Externat du Trocadéro » de me remettre le « memento » qui m'a fait part de la mort de mon inoubliable et très cher ami le P. Louis Trégard, l'homme qui a eu la plus grande et bienfaisante influence sur la formation de mon caractère.

J'ai connu le P. Trégard le 6 octobre 1890, à la rentrée des classes de la rue de Madrid, et je l'ai eu comme préfet d'études jusqu'en 1896, quand j'ai fini mon baccalauréat. Depuis le premier jour je fus pris d'une inexplicable sympathie pour cet homme bon et loyal dont le regard d'aigle finit par lire dans ma pensée et mon cœur comme dans un livre ouvert. Entré au collège à l'âge de 12 ans, élevé dans mon pays, dans un milieu bien différent du vôtre, je me suis senti plus d'une fois dépaysé et complètement découragé et alors, j'ai toujours trouvé auprès du Père Trégard un appui et de bonnes paroles qui calmèrent le désarroi de mon jeune âge. Pendant que d'autres craignaient et fuyaient l'approche du P. Trégard, « *le pénible préfet* », je me sentais à l'aise à ses côtés, et que de fois dans son bureau j'ai causé avec lui librement, exposant mes joies et mes peines, causant enfin à cœur ouvert comme à mon plus intime ami : mes pensées les plus secrètes je les exposais au P. Trégard. Pour que vous puissiez comprendre la confiance absolue que j'avais en cet homme, que je considère aujourd'hui comme un des hommes les plus intelligents que j'ai rencontrés dans ma vie, je vous citerai deux faits, qu'étant donné votre qualité de prêtre vous comprendrez aisément.

J'ai perdu mon père à l'âge de dix ans, et ma mère alors bien malade ne put s'occuper sérieusement de mon éducation ; en conséquence, élevé avec une liberté et une indépendance absolues, la règle et la discipline de la rue de Madrid me furent au début bien pénibles et une des choses qui me révoltaient le plus c'était l'obligation de choisir pour confesseur l'un des deux Pères affectés à la division. Je pris la résolution de ne plus aller à confesse. Au bout de deux ou trois mois, je fus appelé chez le père Préfet, qui paternellement et avec un tact extraordinaire me questionna sur ma façon d'agir, et alors avec la confiance que m'inspirait cet homme, je lui ai exposé tout ce que j'avais sur le cœur, mes révoltes. Le P. Trégard après m'avoir entendu me dit alors de choisir un confesseur à ma guise entre les Pères du collège, et je lui répondis : « Si vous ne voulez pas être mon confesseur, je ne me confesserai plus jamais, car vous êtes le seul prêtre capable de me comprendre ». Le saint homme eut les yeux pleins de larmes, m'embrassa affectueusement, et me fit comprendre que comme préfet d'étude, il ne pouvait être confesseur d'élèves, et m'indiqua comme confesseur le R. P. Gondard, lequel, m'assura-t-il, me comprendrait parfaitement. J'étais alors en cinquième et j'eus le Père Gondard comme confesseur jusqu'en philosophie.

L'autre fait que je tiens à vous rapporter est peut-être plus grave et d'une plus grande portée, J'avais alors 18 ans et j'étais élève en philosophie. Dans une de mes composi-

prend racine dans les âmes d'autant plus que le terrain y a été mieux préparé. Il savait que c'est avec des hommes que l'on fait des chrétiens, et que pour faire un saint il faut d'abord avoir obtenu un parfait honnête homme. En conséquence il insistait vigoureusement sur les vertus humaines de loyauté, générosité, courage, discipline, respect des parents, patriotisme, sur la vie de raison, l'esprit de devoir, le sentiment de l'honneur.

Mais on ne cloisonne pas toujours ainsi la vie. Le P. Trégard était père, et père selon Dieu, « de qui descend toute paternité » (Eph. III, 15), celle de la nature et celle de la grâce (1).

tions de semaine de cette classe, j'eus l'audace et le courage de soutenir certains principes et propositions qui choquèrent l'opinion de notre professeur, le P. Sortais Ma dissertation n'eut pas de note et je fus envoyé chez le Père Préfet, avec une note du P.S. Le P. Trégard, après avoir lu ma dissertation et m'avoir demandé où j'avais appris toutes ces fredaines, me dit en souriant : « En Sorbonne vous obtiendriez une note excellente, mais dans une maison de S. Ignace, cette dissertation sera mise à *l'index ;* j'espère que vous ne recommencerez pas ».

Les mois se passèrent, et au moment des examens du baccalauréat un des sujets de dissertation en philosophie fut justement celui qui avait été cause de mon désagrément. Je choisis justement ce sujet, et je développai les principes et propositions soutenues par Auguste Comte et Littré, dans les ouvrages desquels j'avais étudié ce sujet. Ma dissertation obtint comme note un « 18 » et je passai mon baccalauréat avec la mention *très bien ;* je fus le seul élève de la classe à obtenir cette note. En revenant du collège le soir, plein d'enthousiasme et de joie je racontais fidèlement et loyalement aux Pères Sortais et Trégard ce qui s'était passé, et leur montrai mon brouillon. Je sentais ma consience en faute et je craignais que mon grand ami le P. Trégard n'en fût affecté. Au fait je n'ai plus jamais oublié le regard du P. Préfet, un regard triste et de reproche, et il me dit à peu près : « Un élève des Jésuites n'avait pas le droit pour obtenir une bonne note de faire ce que vous avez fait ; c'est une vraie trahison. Vous auriez dû choisir un des deux autres sujets qui étaient beaucoup plus faciles. Mais je suis le seul coupable en ce qui est arrivé, car je me souviens de vous avoir dit qu'en Sorbonne vous auriez une bonne note avec ces absurdités. Enfin n'oubliez jamais, mon enfant, que ma plus grande douleur sera de voir faillir un ancien élève de Madrid ». Et le saint homme me fit jurer et promettre que plus jamais de ma vie je ne toucherais à un livre de positivisme. Eh bien, mon R. Père, je vous assure que j'ai tenu ma promesse. Avocat inscrit au barreau de Rio de Janeiro depuis 1900 et possédant une bibliothèque de près de 3000 volumes, vous ne trouverez pas un seul livre touchant le positivisme. La façon d'agir du P. Trégard me fit comprendre ma faute.

Je vous confesse qu'en recevant la petite carte avec le portrait du P. Trégard j'ai pleuré de chaudes larmes ; cette mort m'a affecté comme si ce fût celle de mon père, que j'ai malheureusement trop peu connu. Le P. Trégard était la pureté et la droiture mêmes, et ce que je suis je le dois à cet homme qui mit son empreinte sur mon esprit et façonna mon caractère de telle façon que dans ma carrière, hélas ! bien difficile et pleine d'écueils, il me fut aisé de comprendre la portée du « neminem laedere, suum cuique tribuere ».

La mort du P. Trégard est une perte irréparable pour l'ordre des Jésuites et soyez sûr, mon R. Père, que ceux qui l'ont connu, sauront faire hommage à sa mémoire et n'oublieront jamais sa façon de dire « Dieu et Patrie ».

(1) Le P. Trégard ne se faisait guère illusion sur les défauts de la classe mondaine où se recrutait le plus grand nombre de ses élèves : Brillante mais superficielle ; gracieuse mais sans-gêne ; généreuse mais bien vite à bout de souffle dans l'effort, et détrui-

Si barricadé qu'il fût dans sa tâche d'organisateur et d'a
ministrateur, un jour ou l'autre il était bien forcé d'arri

sant l'effort de ses quelques bons services par son laisser-aller, son dédain affiché du ponctuel et du précis ; sympathique aux intérêts du catholicisme, par tradition surtout, mais sans cette profondeur d'esprit chrétien qui permettrait à l'Église de compter sur elle.... Il faut avouer que le P. Trégard, si prompt pourtant aux vertes semonces et aux âpres mercuriales, se laissait parfois désarmer devant les délicieuses qualités de la race dissimulant de pernicieux défauts. On aura quelque idée, par la lettre suivante, adressée, il y a bien longtemps, à l'un de ses plus chers enfants, l'un des plus brillants sujets du collège de la rue de Madrid, de ce mélange malaisément définissable de clairvoyante sévérité et d'indulgence, accompagné d'une pointe imperceptible de déférence.

Mon cher X***,

Malgré mes occupations je suis allé trois fois vous rendre visite pendant votre maladie. La troisième fois je n'ai trouvé que le nid... l'oiseau volait. Ce jour-là j'exprimai à chère grand' mère le désir de recevoir de vous une visite, puisque vous étiez autorisé à sortir. Aurais-je dû avoir besoin d'exprimer ce désir ? Cependant vous n'y avez pas déféré. Un mot de vous, convenable, en réponse à une lettre où je disais mon étonnement de vous savoir autorisé à aller partout, hormis au collège, me faisait entendre qu'une consultation déciderait si vous pouviez rentrer lundi, c'est-à-dire il y a huit jours passés. Si la consultation a eu lieu et ce qui s'en est suivi, c'est ce que vous avez cru devoir laisser à l'événement le soin de m'apprendre. Laissez-moi vous dire qu'il me semblait avoir conquis par mon affection pour vous et par les attentions dont je vous ai toujours entouré, des droits incontestables à être traité par vous... différemment. Autrefois reconnaissance et respect étaient vertus de gentilhomme ; et peut-être me deviez-vous l'un et l'autre. Mais tout cela est changé. Mon cœur lui, s'obstinant à ne point changer, a ressenti et ressent vivement ce manque d'égards, d'où il ne l'aurait pas attendu. Ne voulant point inquiéter ni troubler madame votre grand' mère, à qui sa santé permet à peine d'être témoin de ce que vous faites, — à plus forte raison ne lui permet-elle pas de vous dire et de vous imposer sa volonté,— j'écris à M. le comte G. de X. pour lui demander s'il faut encore vous compter parmi les élèves du collège et pour vous dire la peine que me fait éprouver votre conduite à mon égard.

Adieu, cher enfant, je n'en demeure pas moins sinon le plus agréé et le plus flatteur, du moins le plus sincère et le plus fidèle de vos amis.

L. Trégard.

en contact avec ces frémissements individuels des âmes que l'approche du prêtre fait tressaillir dans leurs dernières profondeurs. Comme il savait alors faire œuvre d'éducateur immédiat ! Il avait le don, la sûre intuition des âmes, ce coup d'œil psychologique qui plonge brusquement dans une âme d'enfant, de jeune homme, pour en ramener à la surface un monde de trésors cachés, un monde de détresses confuses qu'il s'agira de débrouiller.

Volontiers, il accueillait en première division, les jeunes gens difficiles, repoussés de partout, après avoir usé la longanimité de plusieurs maisons d'éducation. Ces grands sauvetages d'adolescents, si riches d'infinies conséquences, à la veille du baccalauréat et de la sortie du collège, tentaient la sainte virtuosité du vaillant « pêcheur d'hommes ». Il demandait seulement à voir lui-même le candidat. Dès le premier tête-à-tête; il jugeait s'il y avait espoir.

« Dieu nous préserve, disait Fénelon, des enfants impeccables ! » Le P. Trégard non plus ne redoutait point les fortes têtes, dont il entreprenait ensuite la réforme lui-même avec les plus heureux résultats. Le première minute lui suffisait le plus souvent pour conquérir son homme.

En revanche il refusait les candidats qu'il jugeait contaminés au point de vue moral ; aussi parvenait-il à garder pures les mœurs de son collège.

Plus la fin des études approchait, plus il sentait sa responsabilité à l'égard de ses grands, eux qu'il élevait en vue de la vie. Car ce n'est pas tant au succès actuel qu'il faut juger une éducation qu'à la force de pénétration des enseignements. Beau triomphe du maître, lorsque quelque vingt ans après l'âme se ressouvient au bon moment de tel ou tel trait de feu ! Aussi quelle importance il attachait à la retraite de philosophie ! Il se transportait lui-même à Mours pendant ce temps, et là il causait à loisir avec chacun de ses fils. Une fois arrêté le choix de leur carrière, il mettait à leur disposition et à celle de leurs familles, sa riche expérience des hommes et des choses, leur indiquant, et au besoin leur procurant, les moyens pratiques d'organiser leur nouvelle existence.

Obligation de conscience gratuite peut-être et qu'il s'était forgée, le P. Recteur de Saint-Louis-de-Gonzague se persuada, la Compagnie de Jésus ayant été spoliée en 1902, puis

en 1912, de ses deux internats parisiens, qu'il était de son devoir d'offrir aux quelques familles qui y tiendraient absolument, la possibilité de mettre leurs fils internes chez lui. Sa maison n'était guère outillée pour cette fin et il entendait bien garder à l'externat son homogénéité. Mais dès lors les internes devenaient ses enfants de prédilection ; il entretenait avec leurs parents une correspondance assidue, entrant dans les plus menus détails, au prix d'un travail écrasant. Sa promptitude à répondre aux lettres était du reste proverbiale. « Les questions de santé le trouvaient particulièrement averti ; et son souci quotidien des malades, comme la perspicacité de son diagnostic, qui étonna parfois les médecins, lui gagnèrent bien des cœurs ».

Il ne se croyait pas quitte de son devoir une fois qu'ils étaient partis du collège. « Il suivait dans la vie, d'un cœur affectueux et d'une prière persévérante ses anciens, objet de sa sollicitude inlassable, mais qui restait très discrète ». Ce fin connaisseur d'âmes savait trop bien en effet que les jeunes gens, même les meilleurs, ont en horreur, surtout dans la griserie de leur première autonomie, que ceux-là qui les ont connus naguère aux prises avec les faiblesses de l'enfance, viennent les relancer par lettres et surtout par visites. « Il se bornait en général à attendre qu'on eût recours à lui, mais il vous aidait alors avec un tel cœur qu'on regrettait de l'avoir méconnu jusque là ». Des entrevues espacées et rapides avec cet homme dont les décisions étaient considérées comme la suprême ressource, suffisaient à donner à des vies jadis orientées par lui la lumière et l'élan.

Un brillant élève de Spéciales écrivait au lendemain de la mort du vénéré Père : « Si nous, les générations passées par ses mains, réussissons à faire quelque chose de la vie qui s'ouvre toute neuve devant nous, ce sera certes beaucoup à lui que nous le devrons ».

« Le P. Trégard a déchiré bien des lettres où la gratitude... faisait employer des expressions dont s'offusquait, avec sa modestie, sa volonté de rapporter à Dieu tout ce qu'il faisait de bien. Mais il ne manqua pas (d'âmes) pour continuer à penser qu'il a été par son influence la grande grâce de leur vie et pour le vénérer comme un « saint ».

VI. Le Défenseur de l'enseignement libre.

En 1908, le P. Trégard consultait un de ses anciens de Madrid, devenu une célébrité médicale. « Mon Père, lui disait celui-ci, avec le mal que vous portez en vous, je vous mettrais sur la table d'opération que mes confrères vous en donneraient pour trois semaines au plus ». L'allègre condamné devait fournir encore près de quinze ans de bon travail. Tant l'âme était maîtresse chez lui du corps qu'elle animait ! Avec l'amour de Dieu et l'amour du prochain, c'est peut-être la passion de la lutte qui l'a ainsi soutenu.

Qui n'a pas vu le P. Trégard dans la force de l'âge, la barrette belliqueuse sur des cheveux d'ébène en broussaille, — qui ne l'a pas entendu débattre de sa voix à la fois mordante et un peu lasse, les mesures à prendre dans l'intérêt de nos chères causes persécutées, celui-là ne sait pas ce que c'est qu'un tempérament combatif. Mgr Baudrillart l'a bien noté : « Il n'eut jamais peur de rien ni de personne ».

Il eut parfois à rompre des lances contre les alliés naturels de l'enseignement libre. Dans les Congrès catholiques son fougueux bon sens avait peine à se contenir lorsqu'il entendait proposer des chimères ou des doléances saugrenues. « Les collèges, disait-on, soustraient l'enfant à la paroisse. Pourquoi, chaque dimanche, les surveillants d'un collège comme la rue Franklin, ne conduiraient-ils pas par bandes leurs élèves assister aux offices, chacun dans sa paroisse respective? (c'est-à-dire, à Paris, vingt-cinq ou trente églises) ». Comme s'il n'y avait pas une nécessité, à laquelle du reste se rangent toutes les œuvres d'enfants et de jeunes gens, à les grouper, les maintenir ensemble pour leur donner une formation appropriée et homogène? Comme si les collèges catholiques pouvaient poursuivre en cela d'autres intérêts que de former dans ces générations successives qui les quittent chaque année sans retour, des catholiques solides et agissants? Le clergé paroissial est le premier à reconnaître d'où lui viennent les catholiques sur qui on peut compter. Le P. Trégard se hâtait de former ses enfants et, leur cours d'études achevé, il les dispersait aux quatre coins du monde, ayant conscience d'avoir donné de bons catholiques aux différents diocèses de France et d'ailleurs. Tous le jugeaient

ainsi, et à sa mort Mgr Deshayes pouvait écrire, du Mans : « Le cher disparu aura eu la bonne fortune d'être également aimé et regretté des deux clergés, régulier et séculier auxquels il a appartenu ».

Mais l'enseignement libre n'a pas que des amis, parfois légèrement exigeants. Il a connu chez nous depuis quarante ans de redoutables ennemis.

Le P. Trégard prit part entre 1892 et 1901, à quelques escarmouches, préparation de la rude bataille de quinze ans qu'il lui faudra livrer. S'il se laissa intimider ou léser dans ses droits, on peut en juger par la lettre que voici :

EXTERNAT DU TROCADÉRO Paris, le 12 Décembre 1900.
10, rue Franklin.

Monsieur,

En rentrant de voyage, j'apprends qu'un agent en civil s'est présenté ici, lundi matin 10 décembre, chargé par vous, a-t-il dit, de prendre certains renseignements sur l'École. Avisé de l'absence du Directeur, il a aussitôt posé au surveillant qui reçoit les élèves à leur entrée, une série de questions.

Je vous serais obligé de me fixer sur l'identité de cet agent et sur l'authenticité de la mission qui lui aurait été confiée. Je regrette en tout cas que pour la remplir il n'ait pas cru devoir attendre mon retour.

Je l'aurais invité, pour avoir réponse aux questions par lui posées, à se transporter à la Sorbonne, aux bureaux de l'inspection d'Académie. On trouverait là facilement — peut-être vous sera-t-il utile de le savoir —, très nets, très précis et consignés officiellement, suivant les prescriptions de la loi de 1850 qui nous régit, tous les renseignements demandés.

Veuillez agréer, Monsieur le Commissaire, l'assurance de ma considération distinguée.

L. TRÉGARD,
directeur.

Le 1er Octobre 1901, jour où entrait en vigueur la loi contre les Associations, il quitta son collège, laissant la direction aux mains de M. le chanoine Jaud, secondé par un prêtre du diocèse de Luçon, doué de toutes les ressources qui font le grand éducateur, l'infatigable P. Robin. Alors commencèrent les longues et sinistres années du Combisme. Juges d'instruction et commissaires de police éprouvèrent quel rude jouteur était ce terrible homme, le P. Trégard. Nous ne raconterons pas les crimes du « régime abject » ; les plaies en

saignent encore, mais nous savons par expérience, qu'ennemis et amis se plaignent comme d'une insupportable faute de goût, quand l'histoire par malheur fait la moindre allusion à ces années persécutrices.

Qu'il nous suffise de dire que malade, expulsé, comme un lion blessé mais indomptable, de son antre, le P. Trégard vécut pour son collège. Il n'y mettait le pied qu'une fois l'an, au mois de Septembre, pour juger des réparations matérielles. Mais tout le reste de l'année il dépensait le trésor de son intelligence et de son énergie à le faire prospérer.

Un jour vint pourtant, où, après quinze ans d'exil, il n'y tint plus. C'était à la rentrée d'Octobre 1916. Sur tous les champs de bataille, les Jésuites, sans compter, versaient le meilleur de leur sang. Le P. Trégard se demanda, si cette terre de France où personne ne leur contestait le droit de venir se faire tuer, ne serait pas bonne aussi pour y vivre et pour y travailler. Il y a des droits naturels qu'il faut savoir prendre sans les mendier comme une grâce. Il rentra donc chez lui. Il y eut bien, dit-on, quelques étonnements, voire quelques mécontentements. Le P. Trégard, retrouvant ses mâles indignations d'autrefois, leur appliqua un de ces traitements de vigoureux bon sens et d'équité vengeresse dont il avait le secret. Ce fut à l'occasion des vœux du jour de l'an, 29 Décembre 1916. En face de ces six cents élèves qui lui rappelaient les 75 bambins présents au même endroit en 1898, il se demanda de quel droit il était ainsi rentré rue Franklin? Du droit qu'a tout citoyen d'occuper la maison qu'il a construite, du droit qu'a tout Français de faire prospérer l'œuvre qu'il a fondée. Et si quelqu'un y trouve à redire, qu'il fasse appel, si le cœur lui en dit, à la force publique. Mais hélas ! cette force publique, elle est occupée en ce moment à des besognes autrement difficiles que de donner la chasse à quelques citoyens français.

L'orateur évoqua le souvenir de ces officiers qui avaient quelques années auparavant, volontairement brisé leur épée pour ne pas forfaire à l'honneur chrétien, et qui en voyaient maintenant les tronçons se ressouder entre leurs mains, au service de la France ; il avait voulu lui aussi pour le bien de ses enfants, renouer sa vie un moment brisée, et leur en prodiguer les suprêmes dévouements. « Donnez cette raison à

ceux qui, comme notre voisin, vous appelleront les élèves des bons Pères ».

VII. L'homme de relations.

Un dimanche de janvier 1914, Monseigneur Gibier présidait pour la première fois la fête de Sainte-Geneviève dans cette grande école de la « Rue des Postes » qu'un dernier soubresaut de la persécution venait de transporter à Versailles. Dans un toast charmant, l'éloquent et bon prélat énuméra toutes les raisons qu'il avait eues d'accepter cette présidence. Il ajouta : « J'en avais encore une. Ne m'avait-on pas dit que j'avais chance de rencontrer ici le P. Trégard? Ah! le connaître enfin, ce fameux P. Trégard dont tout le monde parle et qu'on n'a jamais vu ! » Noyé parmi les sommités de la Table d'honneur, le P. Trégard demeura d'abord étourdi, sous le coup, puis il ne put que lever les bras vers le ciel son geste de détresse des grandes circonstances.

L'actif et sociable Recteur était le moins occulte, le moins machiavélique des hommes. Mais de plus en plus confiné chez lui par une santé débile et une charge écrasante, il se produisait peu et laissait plutôt venir. Le flot des visiteurs connaissait le chemin de ce petit pavillon qui fut jadis la maison de campagne, entourée de pampres, du Cardinal Fesch, au temps où Passy et Chaillot étaient encore des villages.

Trente ans de préfecture et de supériorité dans deux établissements très achalandés avaient étendu sa renommée bien au delà du monde collégien. « Le recteur de Saint-Louis-de-Gonzague du Trocadéro, dit le R. P. de la Brière, fit rayonner son influence religieuse et apostolique sur des milieux sociaux, intellectuels et politiques très divers : il était devenu l'une des personnalités les plus écoutées du monde catholique de Paris » (1). En décembre 1918, à la cérémonie des souhaits du jour de l'an, le P. Trégard devant tout le collège réuni envoya de loin (ou plutôt de très près) ses vœux, ainsi que toute la France, « à ce vieux Jacobin, notre excellent voisin, qui

(1) *Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement*, Décembre 1921, p. 578.

montre tant d'intelligence, de résolution et d'énergie à la tête du gouvernement ».

On pourrait écrire tout un chapitre d'histoire intéressante sur les relations du P. Trégard avec Clémenceau, y compris le platane abattu, anecdote qui courut les journaux. « Il ne faut empêcher personne de voir le ciel, Monsieur le Président ».

Ses relations avaient grossi outre mesure. Il ne s'en plaignait pas, sachant qu'en lui l'homme de relations travaillait à la cause de Dieu. Sa mémoire, au courant des généalogies les plus compliquées, le servait à souhait, et quand au téléphone il entendait le nom d'un visiteur nouveau, il avait vite fait, tandis que celui-ci montait à son bureau, de voir d'après un Tout-Paris quelconque, de qui il s'agissait.

« Sa présence intimidait tout d'abord. Il braquait droit sur vous deux yeux noirs profonds étonnants de vie, qui n'avaient peur d'aucune difficulté, et qui eussent été terriblement durs s'ils ne s'étaient fondus tout à coup en un regard délicieux de tendresse évangélique. Aux coins des lèvres deux ressorts inquiétants, armés par la nature pour l'ironie. De ces lèvres pourtant sortaient non pas seulement la bonne parole, mais encore mieux, la parole d'aide effective ». (1) Nous, ses amis ou ses anciens disciples, nous savions qu'il demeurait au courant de tout, nos familles, nos carrières, nos projets, nos épreuves ; dix ans, vingt ans après, vous le retrouviez, n'ayant rien oublié, mettant le doigt du premier coup sur les souvenirs utiles.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que bien des personnages considérables de la France catholique contemporaine aient assidûment recherché ses conseils. Pour ne citer qu'un nom, parmi les disparus, Albert de Mun l'avait choisi pour directeur après la mort du P. du Lac.

Le P. Trégard, hélas ! devait disparaître trop tôt. Quelques jours avant cette fin si douloureuse, un ami tendrement dévoué recueillait dans sa chambre de malade, à la clinique de la rue de Chanaleilles, les dernières phrases d'un entretien plus beau que l'entretien suprême immortalisé dans *Phédon*. Les interlocuteurs étaient illustres. Il y avait là le plus puis-

(1) *L'Enseignement chrétien*, numéro de Janvier 1922.

sant des romanciers de ce temps, plus grand que son maître Balzac ; il y avait là aussi un positiviste célèbre dont l'esprit et le cœur du vaillant religieux avaient su conquérir la rude et franche nature. On s'entretenait d'espérances plus nobles et plus vives que celles dont avait pu parler Platon, de cette immortalité bienheureuse où l'intrépide lutteur allait bientôt nous précéder, le 11 Novembre, fête de Saint-Martin, fête de l'armistice. Les témoins de cette scène, qui n'est pas de tous les jours, se retirèrent émus.

Est-il permis d'épiloguer et de tirer d'une si belle vie d'éducateur quelque conclusion morale? Il a été l'homme positif au service de la divine gloire. Laissons une dernière fois la parole à celui qui l'a si bien connu, si bien aidé : « Le bon sens, qui, atteignait chez lui à une sorte de splendeur, le faisait essayer de tirer du peu qu'on laissait à sa disposition, tout le parti possible, sans regrets stériles comme sans illusions. Fort de l'optimisme résolu de l'homme de cœur, qui se résigne à faire beaucoup avec ce peu, il nous a montré qu'avec des lambeaux de liberté, avec des programmes tronqués, un personnel insuffisant, des santés délabrées, dans des immeubles précaires, Dieu peut encore être admirablement servi, et le bien qu'il attend des siens dans les circonstances difficiles, magnifiquement réalisé ».

Faut-il lui demander une leçon plus intime? Le P. Trégard se rappela toujours un principe lumineux qui lui avait été fourni par son instructeur de « 3e an », dans cette année de solitude et de prière que fait le Jésuite au milieu de sa vie. Le P. de Maumigny qui joignait à une expérience consommée des voies de Dieu, les lumières de l'oraison et les vigoureuses précisions de la théologie, lui avait dit un jour : « Mon Père, on sert le Bon Dieu avec sa nature ». Et le P. Trégard était allé de l'avant, avec sa belle nature si riche de dons divers, sans la mutiler, sans la contourner. Là est peut-être, en deçà des bénédictions de la grâce, le secret de l'action qu'il a su exercer.

Alexis Décout, s. j.

Le Frère Gustave Paul

(1898-1918)

Le 3 octobre 1918, devant l'Ailette, une balle au cœur foudroyait, au retour d'une patrouille, le F. Gustave Paul, sergent au 164e régiment d'infanterie. De son vivant il avait tour à tour édifié ses confrères du Grand Séminaire de Laval ou dela Compagnie de Jésus non moins que ses camarades de combat ; puissent aussi ces quelques pages, où veulent vivre son amour de la Vierge et sa confiance au Sacré-Cœur continuer pour ceux qui les liront l'œuvre édifiante que sa mort ainsi n'aura pas trop tôt interrompue.

Le F. Gustave naquit à Laval, le 27 novembre 1889, d'une obscure et pieuse famille d'ouvriers. Il était le huitième de neuf enfants dont les trois premiers étaient morts au berceau. Une mère admirablement chrétienne épuisait prématurément ses forces, mais non sa foi solide en la Providence, à élever la bande turbulente de ses cinq garçons. Gustave était le plus jeune des cinq ; mais ses yeux noirs ne réflétaient pas la moins joyeuse malice et toute son enfance peut se résumer dans ces mots qu'il imprégnera plus tard de toute sa ferveur de novice pour en faire sa devise favorite : « Vive la joie ! ». Débordant de gaieté simple, il traduisit ainsi sans doute le *Gaudete* de l'Apôtre.

Son frère aîné était au Grand Séminaire ; un autre, qui devait mourir à la fin de ses études, se destinait aussi au sacerdoce ; lui-même entendit l'appel divin. Un jour, devant ses frères, il demanda à sa mère l'autorisation de partir aux missions. Les aînés, taquins ou sceptiques, le plaisantèrent ; il pleura. Mais la mère le connaissait mieux ; elle donna au Bon Dieu le troisième de ses fils en disant : « Moi, je suis toute prête à te signer ton billet de départ ». Il entra donc au Petit Séminaire de Mayenne avec son rêve de lointain apostolat et jusqu'à la fin il gardera la hantise de la Chine. Le 3 décembre 1917, fête de saint François Xavier, il écrivait encore : « Vous la tenez, vous, cette Chine convoitée. Pour moi, elle est loin, bien loin, et les projectiles boches peuvent, avant que je l'atteigne, m'expédier dans le véri-

table Empire céleste sans m'envoyer par celui du Milieu ».

« Je le vois encore, dit un de ses plus chers condisciples, à son arrivée à Mayenne. Petit, de taille fluette, le teint assez accentué, le regard vif et malin, l'allure nerveuse mais énergique. Mes souvenirs d'alors ne me rappellent rien de spécial, mais je me le représente plein d'entrain, ami des jeux, éclatant de rire pour un rien ».

La mort d'un de ses frères et, neuf mois après, celle de sa mère qu'une cruelle maladie saintement supportée lui enleva pendant sa retraite d'entrée au Grand Séminaire firent sa piété plus ardente sans lui faire perdre pourtant ni son entrain parfois exubérant, ni sa verve quelque peu railleuse, ni le jeu peu théologique qui le poussait à rimer ses notes de cours ou les petits travers de ses confrères. La grâce n'avait pas encore suffisamment sanctifié sa joie malicieuse. « C'est à partir de sa deuxième année, écrit un directeur qui l'a bien connu, qu'il se révéla tout à coup comme une nature vraiment supérieure. Dès lors il fut un modèle. D'une régularité exemplaire, jamais on ne le vit plus manquer au règlement, même dans les plus petits détails. Je puis même dire que des condisciples lui tendirent d'innocentes embûches pour éprouver sa fidélité ; leur peine fut perdue, et ils ne purent surprendre l'abbé Paul à enfreindre quelque point du règlement. Et à cela il avait du mérite, car son esprit naturellement vif et espiègle, sa gaieté très expansive eussent pu lui être des occasions de trangresser parfois les règles austères du Séminaire. Très aimable envers tous, chacun aimait à rechercher sa société. Enfin je n'ai pas besoin de vous dire qu'il était d'une piété remarquable. Aussi quand, à la fin de sa troisième année de Grand Séminaire, nous apprîmes qu'il nous quittait pour entrer dans la Compagnie de Jésus, personne ne fut surpris, mais tout le monde regretta de perdre un si aimable et pieux confrère ».

Il se décida vite et silencieusement à la vie religieuse. Les pieuses habituées de la Cathédrale avaient bien remarqué qu'après les décrets de Pie X, il s'était hâté de se mettre à la communion quotidienne et qu'il priait « comme un saint Louis de Gonzague », mais personne, même dans sa famille, n'avait été mis au courant de sa vocation nouvelle. En l'annonçant à son frère l'abbé, il lui dit seulement qu'il veut

essayer de prendre rang « parmi les saints loyaux et forts ». C'était un programme digne de lui, que neuf années saintes allaient remplir, qu'une mort joyeuse et forte devait couronner.

Le 7 octobre il entrait au noviciat de Cantorbéry ; le jour même il écrivait à son frère : « Voici ce que je viens d'apprendre de la bouche du P. Maître. Tu connais le P. Pierre Poussin. Eh bien, c'est peut-être à lui que je dois ma vocation, ou au moins le succès de l'entreprise. En effet, le P. Maître m'a dit que le P. Poussin étant malade, au mois de juillet, priait beaucoup pour les vocations religieuses, pour celles des futurs jésuites, et un jour il écrivait à ce même P. Maître, lui disant qu'il priait à cette intention-là, mais surtout qu'il demandait à Dieu un Lavallois. Et huit jours après sa lettre, la mienne arrivait ici qui demandait la permission d'entrer dans la Compagnie... Cela te donnera sans doute une idée de l'état de sainteté de ton ancien confrère... »

Au noviciat comme au juvénat, à Cantorbéry comme à Jersey, le parfum de sainteté qu'avait laissé le regretté P. Poussin l'anima à son œuvre de sanctification. Il travaillait généreusement à se vaincre. Dans cette lutte quotidienne il eut bien vite le dessus, et dès lors sa joyeuse humeur, son entrain, son franc rire lui conquirent les cœurs. Mais s'il fut pour ses supérieurs un enfant soumis et confiant, s'il fut pour ses frères un constant boute-en-train, tout cela avait, je crois — c'est le témoignage d'un de ses meilleurs amis — sa vraie source dans la plus tendre piété envers la Très Sainte Vierge, qu'il avait résolu d'aimer à la manière de saint Jean Berchmans. « La Mère de Dieu est aussi notre maman », répétait le F. Paul. Combien de lettres n'a-t-il pas écrites dont la dernière ligne était un pressant appel à aimer la Vierge Immaculée et un rendez-vous de prières aux pieds de « Maman ». C'était sa façon familière, mais naïvement filiale, d'exprimer son grand amour confiant envers Marie.

A cette dévotion envers la Reine des vertus, il joignait celle du Sacré-Cœur. Le Ciel ne lui avait pas départi de dons naturels extraordinaires ; ses conversations n'étaient pas agrémentées d'aperçus ingénieux, d'appréciations originales ; son humilité peut-être se plaisait à cacher les richesses de son âme, mais lorsqu'il parlait ou écrivait du Sacré-Cœur,

il était intarissable ; ses lettres étaient chaudes d'une ferveur d'apostolat que l'on sentait alimentée à la flamme de « l'Amour qui réconforte, qui relève et qui veut régner ».

Dans le calme de l'exil, les années de formation passèrent fécondes et pleines, et voici le témoignage que rend du F. Paul un professeur au juvénat : « J'ai toujours été frappé de la profondeur et de la vérité de son surnaturel. Il m'a toujours fait l'effet d'un véritable enfant du Bon Dieu, droit, généreux, extrêmement généreux, zélé avec passion ».

***

La guerre éclate. Voici l'occasion pour le F. Paul de déployer son zèle. La Providence qui lui a refusé la Chine lui réservait le front français et c'est des soldats qui verront vivre et mourir au milieu d'eux le missionnaire joyeux et saint que le martyre pour Dieu et la France attirait. Partout où il a passé, l'impression qu'il laisse est profonde et le souvenir qu'on en garde est celui d'un religieux et d'un soldat. Un de ses amis écrit : « Il y a tant à dire sur lui ; je le cite toujours en exemple. Faites ressortir surtout sa vraie piété, sa bravoure, son esprit de sacrifice... »

Il lui eût beaucoup coûté de ne pas être pris au Conseil de révision au début de 1915 ; car il voyait dans la vie des camps non seulement le devoir patriotique, mais une occasion sans pareille de doubler ou tripler les étapes dans la route de la perfection. Il est mobilisé à Laval en février 1915, au 124e régiment d'infanterie. La vie du dépôt lui pèse, il est impatient de partir. L'ordre arrive enfin le 30 avril. Il écrit alors à son frère l'abbé : « La famille est déjà nombreuse au Ciel. Georges (un autre de ses frères, réformé pour bronchite) va-t-il prendre le même chemin que les autres ? Peut-être, d'ailleurs, serons-nous rendus avant lui. Mais ce *fiat*-là, je le dis joyeusement. Je ne te le cache pas, j'espère que la Sainte Vierge me prendra, si c'est A. M. D. G., et si c'est A. M, D. G., toi aussi ».

Infirmier au 9e bataillon du 124e, il est aux armées mais pendant longtemps c'est encore l'arrière : Mourmelon, Trépail, Villers-Marmery, Ville-Hardouin, Brevonnes près Troyes. Pendant 27 mois, ne pouvant qu'à peine être soldat, il s'af-

firme du moins comme un religieux exemplaire... Tous ceux qui l'ont connu l'estiment comme un saint, et son frère, au cours de la campagne, recueillit plusieurs fois de la bouche des civils le témoignage de la vénération et de la reconnaissance vouées à celui dont l'exemple et le dévouement leur avaient fait tant de bien.

Nommé caporal en septembre 1916, il passe enfin au 324e régiment d'infanterie, le 11 août 1917 ; son désir est réalisé, il est au front, il a l'arme au bras. Son nouveau régiment tient la Butte de Mesnil, secteur calme, puis le Mont-Haut, plus agité... Le F. Paul s'adapte sans peine à la dure vie de tranchées, au danger de mort toujours instant, mais pour se soutenir il a mieux que la ténacité passive de ses compagnons, il a son Dieu ! « Chaque jour, autant que possible, dit l'aumônier, il communiait, soit que je lui portasse la sainte communion, soit qu'il vînt la chercher. Il faisait tout comme au noviciat ses exercices de piété, depuis la méditation jusqu'à la lecture spirituelle et cela sans ostentation comme sans peur ». Du trou qu'il occupe sur les Monts, lui-même écrit : « Un bon coup de pelle à ma voûte et tout s'écroulerait ; l'ombre d'un 77 en ferait autant. Aussi le meilleur abri c'est toujours les ailes de mon bon ange et la main du Bon Dieu. Le Bon Dieu, il veut bien venir en première ligne, et deux fois, hier et ce matin, je l'ai reçu, à genoux dans la tranchée... Cela fait du bien, l'âme est si faible ! » (19 octobre 1917).

Il descend quelque temps au dépôt divisionnaire pour suivre un cours de mitrailleurs. Il se lève dès 4 h. 1/2, arrive toujours exactement à 5 h. 1/2 après avoir fait 1.800 mètres pour assister à la messe de M. l'abbé Perrin. Il remonte en ligne à la Main-de-Massiges et dans le secteur de Virginy, en décembre. C'est alors qu'il se fait remarquer par son courage tranquille et son entrain aux patrouilles. Volontaire chaque nuit, il trouve toujours des volontaires ; son escouade suit tout entière, confiante en ce caporal qui l'a conquise et « la ferait passer n'importe où »... Il part vers une heure, mais à minuit il va chez l'abbé Cochenet, prendre son viatique. S'il a su élever le moral des hommes, il songe à leurs âmes aussi. Vers cette époque il écrit à un ami : « A ma petite escouade, réduite à quatre hommes et moi, j'ai un Mayennais, un Beauceron, un Rouennais et « un type du Midi ». Le May-

ennais est brave homme, c'est l'habitude ; le Beauceron ne vaut pas cher, il vient à la messe aux grandissimes fêtes et encore ! ; le Rouennais n'a pas mis les pieds à l'église depuis sa première communion ; et le type du Midi y revient fidèlement. Je vous recommande ce petit groupe que je veux ramener au Bon Dieu *par la Consécration au Cœur de Jésus* ».

Le sacrifice de sa propre vie est fait depuis longtemps. « Je n'en reviendrai pas, dit-il souvent à l'abbé Cochenet ; je ne ferai rien pour éviter la mort. La Providence veille sur moi et je suis prêt quand Dieu voudra ». Au Mont-Haut, un obus éclate à une vingtaine de mètres ; tout le monde s'est couché ; lui seul est resté debout en souriant et dit : « Si c'est l'heure de Dieu, pourquoi l'éviter ? » Soldats et officiers ont pour lui une estime particulière. Après avoir pris l'avis de ses supérieurs, il fait à cette époque une demande par la voie hiérarchique pour obtenir l'autorisation d'aller rejoindre au 115e son frère qui depuis deux ans y est prêtre-soldat volontaire. Le colonel répond qu'il verrait avec le plus grand plaisir le frère du 115e passer au 324e, mais qu'il ne veut pas se priver de celui qu'il a le bonheur de posséder dans son régiment.

Les mois passent assez calmes soit dans le secteur d'Auberives, soit au repos, jusqu'en mars 1918, où la division est alertée. « Il n'arrivera que ce que le Bon Dieu voudra. La mort n'est point effrayante en ellemê-me. Une seule chose m'effraye : mon peu d'amour et mon manque absolu de générosité envers Notre-Seigneur. Mais j'ai confiance en la miséricorde infinie de son divin Cœur. Aurons-nous les fêtes de Pâques ? Hélas ! même si nous les avons, les âmes sont bien loin du Bon Dieu. Combien vont à Jésus-Hostie ? l'approche même de la mort ne semble pas les réveiller. Jusqu'ici un seul de mes hommes a fait ses Pâques ! Priez pour eux et pour moi. Au moment du combat je sais qu'ils prieront, ils ont sur eux le fanion du Sacré-Cœur et j'espère de sa bonté leur retour à Lui » (Samedi Saint, 30 mars 1918).

Le 14 avril, des auto-camions tranportent la division dans l'Oise. La grande période va commencer. Ce sont des passages des lettres du F. Paul qui nous montreront le mieux, comme le mande son aumônier, sa vraie piété, sa bravoure, son esprit de sacrifice.

« Au repos pour quelques jours. Une jolie vieille église, mais pas de curé. Heureusement il y a trois prêtres au bataillon et la sainte communion ne me manque pas. Nous filerons où le besoin se fera le plus sentir. A la grâce du Bon Dieu. Si nous entrons dans la mêlée, la main du Bon Dieu y sera sur nous : donc à l'avance, fiat ! » (16 avril 1918).

« Je suis monté en lignes sous des rafales d'obus la veille de l'Ascension. Les abris ? chacun arrange le sien. J'avais pour ma part un trou de 0 m. 80 de hauteur, 0 m. 50 de largeur et de profondeur. Il a maintenant 1 m. 80 de long, un appendice pour couler les pieds dans la position horizontale, une niche pour les ustensiles de cuisine. *Le drapeau du Sacré-Cœur y règne.* Il y fait bon parce que la confiance humaine n'y peut guère trouver de place. Une seule chose me manque ici, la Sainte Communion ; mais l'aumônier viendra, je pense, la nuit. Il est venu hier soir, j'étais en patrouille » (11 mai 1918).

***

En juin, c'est la grande attaque de Von Huttier sur Compiègne devant Ribécourt et Noyon. Le dimanche 9 juin, le F. Paul écrit à la hâte : « Ça y est : l'attaque a commencé sur nous. Le Sacré-Cœur de Jésus dont j'ai arboré le drapeau au bout de mon fusil m'a visiblement protégé et très sensiblement soutenu. Au milieu du vacarme des obus et dans la puanteur des gaz, je suis resté aussi tranquille qu'à une action banale ; la grâce était sensible. Les Boches ont progressé ; nous les attendons. A la grâce de Dieu pour tout ce qu'il permettra » (9 juin). Le 10, l'ennemi continue sa violente poussée.. Le 324e essaie de protéger ou ralentir la retraite... « Je vis toujours.. Le Sacré-Cœur m'a de nouveau bien protégé hier. Les Boches sont venus jusqu'à une cinquantaine de mètres de nous qui étions là sans position pour soutenir les régiments en fuite. Nous étions tournés. J'ai eu le plaisir de mettre un peu la débandade dans le groupe qui venait droit sur nous par le chemin sous bois. Ma résistance a permis un arrêt et les nôtres on pu se retirer sans trop de pertes : à mon escouade, aucun prisonnier » (11 juin). « Avant une contre-attaque, j'ai pu dire à mes hommes de

prier un peu et de redire au Sacré Cœur : j'ai confiance en vous. Ils ont compris ! »

Après ces pénibles journées, le repos n'est pas venu ; les débris du régiment sont en troisième ligne, mais l'essentiel pour le F. Paul, c'est que « la Sainte Communion lui a été rendue après six jours de privation. Que le Sacré Cœur en soit béni ! » (17 juin). Le même jour, il dit : « Méditer n'est pas facile quand le corps n'en peut mais ; j'offre du moins ma fatigue, mes coups de pioche ou de pelle comme autant d'actes d'amour ; ça fait ce que ça peut. Puis après en avoir été privé six jours, j'ai de nouveau la Sainte Communion chaque matin ; je l'ai même acceptée en viatique ; c'était la première fois, ce n'est peut-être pas la dernière ». Le 18, le général, à l'occasion d'une prise d'armes, félicitait les troupes dont les deux heures de vaillante résistance avaient, disait-il, sauvé la situation. Le F. Paul était nommé sergent à la date du 24, et cité à l'ordre de la Division à la date du 22. Voici dans quels termes il annonce sa citation : « En voici le texte, A. M. D. G., ce qui est de toute justice : « Exemple de devoir et d'abnégation. Superbe de courage et d'audace au combat. Toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses. S'est tout particulièrement distingué les 9 et 10 juin ». Je vous l'ai déjà dit : au Sacré-Cœur de Jésus toute la gloire, car c'est lui qui a tout fait » (2 juillet).

Quelques jours après, pendant que la Division est au repos près de Compiègne, il part en permission. Selon son habitude depuis le début de sa campagne, il en profite pour faire une retraite à Jersey, car c'était sa grande joie longuement souhaitée et impatiemment attendue d'aller pendant cinq ou six jours se replonger en Dieu dans le calme, la compagnie de ses frères et l'appui de son supérieur.

Pendant cette dernière permission et cette dernière retraite, les Allemands ont déclanché l'offensive du 18 juillet. Le F. Paul, affecté comme sergent à la 12e compagnie du 164e, rejoint le 3 août le dépôt divisionnaire. Son long voyage s'est fort bien passé, dit-il, car il n'a manqué aucune communion. Bientôt il est à son nouveau poste. Le 17, montée en ligne. Le 20, il passe l'Aisne devant Pommiers ; ce sont de rudes journées de bataille dont il dira à la fin du repos du côté de Meaux : « Je compte toujours sur la toute puissante protec-

tion du Sacré-Cœur de Jésus et de sa Très Sainte Mère. Je leur dois une deuxième citation que je vous envoie avec tout le comique de l'hyperbole qu'elle contient : Le général Ferradini, cite à l'ordre de la Division : « Paul Gustave, sous-officier dévoué et courageux. Du 20 au 25 août, a entraîné ses hommes à la conquête des objectifs qui lui étaient assignés, malgré la résistance ennemie. Le 26, a résolument arrêté avec sa troupe la contre-attaque allemande et permis de maintenir tout le terrain conquis ». Le repos est terminé ; je remonte joyeusement avec la résolution d'être avant tout soldat du Christ » (19 septembre). De ce repos le corps a largement profité, mais il n'y a plus de prêtres au bataillon, donc plus de messe, plus de communion, plus de confession. « Voici le mois du Rosaire, la fête des Saints-Anges, le jour anniversaire de mes vœux (8 octobre) : bonnes raisons pour renouveler tout le bonhomme intérieur. Je pars avec une grande confiance dans l'âme. Quoi qu'il arrive, tout sera bon puisque tout vient du Bon Dieu. C'est en lui que je mets toute ma confiance ; aussi *non confundar in æternum* » (30 septembre.).

Le soir même, il monte au Chemin-des-Dames... Les compagnies sont dispersées, le secteur est dur. Le F. Paul ne se plaint toujours que de la même privation. Il n'a plus la Sainte Communion et le voilà terré dans son abri avec ses hommes « comme de petits oiseaux qui désirent la pâture et ne trouvent rien... » L'heure est venue où Dieu qui ne vient plus rappellera à lui son enfant.

Le mot d'ordre est formel : « il faudra passer la Lette ou l'Ailette coûte que coûte ». Les attaques se multiplient, trois au quatre par jour, les alertes sont continuelles. Le 3 octobre au matin, devant l'Ailette, en avant de Filain, on voyait au retour d'une patrouille le sergent Paul tomber, frappé d'une balle au cœur et pour la dernière fois son fanion flotter au canon de son fusil. « Quelle puissance, écrivait-il huit jours avant, quelle puissance jaillit de cet emblème ! Oh ! que Jésus est bon, bon, infiniment bon ! »

Le F. Paul avait à son bataillon un jeune séminariste de Lille, l'aspirant Bertram, âme très délicate et un peu timide. C'étaient deux amis inséparables ; le sergent emmenait l'aspirant à la messe et à la communion ; aux passages dange-

reux il le rassurait de sa confiance énergique en affirmant « qu'il n'y avait rien à craindre. » Or l'abbé Cochenet qui n'était plus au même régiment, lors du passage de l'Ailette, eut la douloureuse surprise de trouver leurs cadavres à quelque distance l'un de l'autre dans un bosquet... Le sergent avait encore une fois emmené l'aspirant, mais au Ciel.

Le lieu de sa sépulture est inconnu, mais son souvenir est vivant. « C'est un as, disaient les soldats, il nous ferait passer n'importe où ». « C'est un saint », disaient les civils de Trépail et de Brevonnes. « La communion pour lui, c'était tout », disait un frère Trappiste, mort en février 1920.. Et pour conclure, voici le jugement que portait sur lui un de ceux qui l'ont le mieux connu : « J'ai l'âme en sang et les yeux pleins de larmes... Vous ne vous figurez pas à quelle cîme il était monté et quelle belle âme c'était. Simplicité, rondeur, piété, amour de la Compagnie et par-dessus tout amour du Bon Dieu qu'il avait hâte d'aller voir. *Je n'ai vu chez personne pareil enthousiame de la mort sur le champ de bataille,* en victime d'expiation pour la France et dans l'esprit qui faisait dire à S. Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo...* Quand je pense à lui, et c'est fréquent, je ne le vois qu'avec son bon sourire, semblant me dire : « Je vous l'avais bien dit, j'y suis ! » et comment le plaindre ? La paix du Ciel vaut encore mieux que notre paix de la terre à laquelle, avec nos autres pures victimes, il a grandement collaboré ».

(*Extrait de la Semaine Religieuse de Laval.*)

***

Voici la copie du testament spirituel du F. Paul :

A remettre au R. P. Recteur de St Louis, si je meurs.

A. M. D. G.

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Misericordias Domini in aeternum cantabo !

Si je tombe, je mourrai enfant soumis de la Sainte Église. Que ne puis-je ajouter : en *vrai* fils de Saint Ignace !

La Compagnie, comme une mère toujours bonne, toujours pleine de tendresse, m'a reçu, m'a gardé, m'a comblé de ses bienfaits, malgré mon indignité croissante.

Je l'en remercie de tout mon cœur, avec la plus filiale reconnaissance.

Je remercie avec cette même reconnaissance affectueuse, les PP. de Boynes, Daniel, et Pottier, qui ont si charitablement permis et facilité mon entrée dans la Compagnie et m'y ont dirigé avec une bonté toute paternelle.

Je remercie tous mes Pères, directeurs ou professeurs, de leur zèle et du bien fait par eux à mon âme.

Je remercie tous mes frères de leur exquise charité et de leurs bons exemples.

Au ciel, je n'oublierai personne, personne.

Maintenant, je demande pardon à la Compagnie, ma Mère, d'avoir été un fils si ingrat, si peu soucieux de suivre ses leçons maternelles ; à tous mes Supérieurs et à mes frères, d'avoir été un religieux si tiède et dont l'ardeur à se sanctifier n'a fait que languir et diminuer.

J'implore de tous ceux que j'ai peinés par ma rudesse et mes écarts de caractère, le pardon de mes fautes.

Pour moi je ne sais rien à pardonner. S'il est quelque chose, je pardonne de tout cœur, afin que le Bon Dieu m'admette vite à le louer au milieu de mes frères du ciel, dans la Compagnie triomphante, mettant ainsi le comble à ses infinies miséricordes.

Je me jette avec une confiance toute filiale dans le Cœur de Jésus et les bras de « Maman ». C'est là, que je chanterai, à si juste titre, les miséricordes du Bon Dieu.

Au nom du Sacré Cœur de Jésus, pardon ;

en son nom aussi, merci ;

et en Lui, près de la Vierge Immaculée, si bonne, à tous, au revoir.

Laval, en la fête de notre Père S. Ignace, 31 Juillet 1917.

G. Paul, S. J.



DOCUMENTS ET MÉLANGES

L'Origine de l'Oraison de S. Joseph aux Litanies.

Un Père de la Curie, a trouvé dans un registre une lettre du T. R. P. Retz au Provincial de Pologne, indiquant l'origine de l'oraison de S. Joseph aux Litanies, et a fait transmettre ce document aux Lettres de Jersey, *qui le reproduisent avec plaisir.*

3 octobris 1733.

Ad Provincialem vel Lithuaniae vel Poloniae

Tristes nuntii, qui nuper ex Sinarum imperio advenerunt, uti magnum mihi dolorem ac sollicitudinem attulerunt, ita a nobis omnibus merito exigunt ut periclitanti rei Christianae a Deo opem atque auxilium communi studio imploremus. Nuntiatum scilicet postremis PP. nostrorum literis novam iterum in amplissimo illo regno persecutionem excitatam, 30 missionarios qui Cantoniae hactenus tolerabantur violenter ejectos ac Macuam perductos ; complures e christianis atrocibus tormentis subiectos, ac templa partim diruta partim sacrilege profanata fuisse ; imo ob notam ipsius Imperatoris a sacra lege aversionem et minas ab eo intentatas graviora adhuc merito timeri, ac Missionem universam atque adeo tot animarum pericula, re etiam cum PP. Assistentibus collata, imprimis Nostris omnibus maiore quo possum studio commendo ut sacrificiis, orationibus, corporis afflictionibus aliisque pietatis exercitationibus quas sua cuique devotio cum Superiorum approbatione suggesserit, divinam clementiam exorare nitantur ut huic Domini vineae Nostrorum Patrum opera plantatae, sudoribus rigatae, quondam adeo florenti, nunc vero persecutionis grandine concussae et vix non excisae benigne dignetur succurrere et novum iterum incrementum dare. Deinde ut preces nostrae caelitum quoque suffragiis efficaciores reddantur, in consuetis lytaniis post orationem de B. Virgine addatur oratio de sancto huius sponso Iosepho cuius singulari patrocinio Sinensis Missio olim commissa fuit, idque tamdiu fiat donec aliud ordinatur fuerit. Demum hac occasione hortor rogo-

que omnes ut singulari fervore Deo commendent alias gravissimas necessitates in dies Societati ingruentes, inter quas, cum variae sint quae Societatis famam concernunt, atque ut plurium Provinciarum id petentium desiderio satisfacerem, statuendum censui ut in posterum Nostri omnes in festo S. Ioannis Nepomuceni SS. Eucharistiam sumere teneantur, tum ad obtinendam plenariam indulgentiam a S. Sede tam benigne nobis concessam, tum etiam ad promovendum ulterius gloriosi huius martyris protectionem, cuius praesentem opem sicut in variis periculosis eventibus cum magno Societatis bono iam experti sumus, ita deinceps etiam nobis affuturum confidimus. Ut vero in omnium notitiam deveniant, R. V. curet hanc meam epistolam in singulis domiciliis publice praelegi ac mei in SS. suis Sacrificiis diligenter meminerint

Rae Vae servus in Xo
Franciscus Retz.

Une lettre inédite de la Vén. Louise de France au P. de Clorivière

La biographie du P. de Clorivière nous apprend qu'il s'adonnait parfois à la poésie et composait des cantiques spirituels, qu'il avait même traduit en vers français : le Paradis Perdu *de Milton et les* Lamentations *de Jérémie* (1). *Ce qu'elle ne nous apprend pas, c'est que son héros cultiva aussi le genre tragique et qu'il a laissé en manuscrit un certain nombre de drames. Presque tous sont conservés dans les archives de Saint-Mary's College, à Cantorbéry. Toutefois la bibliothèque de St Acheul, actuellement transférée à Florennes (Belgique), possède deux de ces pièces :* La Ste Vierge présentée au Temple à l'âge de trois ans, *en trois actes avec chœurs et prologue, et* Zénobie, *drame pastoral en trois actes avec prologue aussi ; mais les chœurs font place à des chansons.*

Tandis que la première pièce est écrite de la main du P. de Clorivière, datée par lui « Paris, 7 novembre 1777 » et richement reliée en veau écaillé, la seconde n'est qu'une copie, d'une écri-

(1) J. Terrien, S. J., *Histoire du R. P. de Clorivière.* Paris, Devalois, 1891, p. 221-222, p. 477.

ture grande et lisible et de reliure assez modeste. Toutes deux portent en haut de la première page, à gauche, cette mention manuscrite : « Donné par l'auteur, le R. P. de Clorivière, au F. Ferrand, professeur de rhétorique à St Acheul, le 10 octobre 1819 ». Mais ce qui rend précieux l'exemplaire de Zénobie, *c'est qu'il présente, collés à la première page, une lettre inédite de remerciement datée du Carmel de S. Denis et signée de Sœur Eléonore de Jésus Crucifié, et à la suite, en manière de* post-scriptum, *un billet également inédit de la Vén. Louise de France, en religion Sœur Thérèse de Saint Augustin.*

Pour en comprendre les allusions, il faut savoir qu'aux environs de 1778 et 1779, le P. de Clorivière travaillait à une Histoire des Carmélites de la Réforme de Ste Thérèse en France, *ouvrage demeuré inachevé et manuscrit* (1). *Il faut surtout connaître l'occasion et le sujet de* Zénobie. *Dans une courte préface, l'auteur nous l'explique si clairement que toute glose sera superflue : « Dans le tems des Croisades, lorsque les Chrétiens, maîtres de la Palestine, y avoient établi un roy, des bergères retirées dans les agréables vallons qui règnent le long du Carmel, y jouissoient d'une douce et sainte liberté. Il y avait parmi elles une reine de leur choix ; elle étoit chargée de veiller au bien de tous les troupeaux ; mais son gouvernement devoit finir au bout de six années. Zénobie, princesse du sang françois, était venue se changer dans leur societé. Elle eut bientôt gagné tous les cœurs ; et ses vertus, bien plus que sa haute naissance, la firent choisir pour reine du consentement unanime de toutes les bergères. Son règne fut celui de la vertu. La paix et tous les autres biens qui l'accompagnent, inondèrent en quelque sorte le riant séjour. Et toutes les peintures que l'imagination des parthes* (sic) *nous a faite de l'âge d'or, ne nous en offriroit qu'une bien foible idée ; mais ce règne dut finir. Sa durée ne parut qu'un moment. Celle que l'usage avoit prescrite étoit presque accomplie sans qu'on eût encore songé qu'un si beau règne put avoir un terme. Ce fut au jour même que les bergères célébroient la fête de Zénobie que cette affligeante pensée vint se présenter à leur esprit. Elles en furent consternées ; rien ne put les calmer que l'assurance que Zénobie voulut bien leur donner qu'elle daigneroit encore reprendre la houllette* (sic) *quand elle le pourroit faire sans aller contre leur usage ».*

De la pièce qui se passe « dans un des boccages du Carmel », nous ne donnerons qu'un bref résumé. Au 1er acte, les bergères Agapite, Olympe, Aglaë, Sélim cherchent des fleurs, des stances ou des projets de peinture, pour les offrir à leur reine au jour de sa fête. Au 2e acte, le Temps, *armé de son inévitable faux, vient briser la houlette qui servait de sceptre à Zénobie*

(1) *Hist. du R. P. de Clorivière,* p. 220.

depuis six ans. La Vertu *proteste* ; *et le* Génie du Canton *par son pouvoir magique, rapproche les morceaux brisés de la houlette. A la dernière scène parait le* Génie de Zénobie *qui approuve cette restauration. Au 3e acte, les bergères, sur l'air de ces romances qui charmaient nos arrière-grand'mères, exhalent leurs plaintes, à l'idée que Zénobie veut abdiquer sa florianesque royauté. Mais la reine, désolée de la peine qu'elle vient involontairement de causer, s'engage à reprendre un peu plus tard sa houlette et par cette promesse ramène la sérénité au ciel du Carmel.*

Ce qui nous intéresse beaucoup plus que le drame, ce sont les remerciements que le P. de Clorivière reçut du Carmel de Saint-Denis dans une lettre de trois pages et demie. La dernière demi-page porte l'adresse suivante :

Monsieur l'abbé de Clorivière
aux Dames de la Madeleine
près du Temple
à Paris.

Puis vient la lettre de Sœur Eléonore :

D. † M.

[*Page* 1] Je vous dois, Monsieur, et des remerciements sans nombre tant de ma part que de celle de toute nôtre communauté, et des détails, sur l'effet qu'a produit vôtre intéressante pièce, sur tous les esprits, et encor plus sur les cœurs de toutes celles, qui éprouvent la douceur du gouvernement dont nous appréhendons avec tant de raison de voir la fin.

Tout à charmé pendant l'exécution du drame, les vers, les chansons, l'éloquence, la délicatesse des sentimens, les tournures ingénieuses et nobles, avec lesquels ils sont exprimés ; cette tendre sensibilité qu'il est si doux de sentir, et si difficile de bien rendre. Tout en un mot à captivé les suffrages et les aplaudissemens. Le nom de l'auteur de cette pièce, est devenu cher à nôtre communauté, et chacune de nous voudroit que je vous dise, combien elle est reconnoissante de ce que vous avés si bien rendu ce qui se passe dans son ame. Les actrices ont bien fait leur roles à ce qu'on dit, elles avoient tout apris par cœur. J'étais Aglaé ; dès que j'eus fait tout haut le précis des maux dont nous sommes menacées, j'ai vu de tous côtés des mouchoirs sur les yeux. [*page* 2]. Les larmes que les miens répandoient n'étoient point feintes. Et bien tôt, l'auguste et véritable Zénobie, s'est attendrie elle-même ; et pouvoit-elle n'être pas touchée, en lisant sur tous les visages la vérité des sentiments que j'exprimois ? Son cœur lui faisoit éprouver quelques choses de ce qui se passoit dans les nôtres, et elle en à été touché. Cette auguste mère à daigné m'assurer que cette fête lui avoit été très agréable. C'est faire l'éloge de vôtre ouvrage, Monsieur, car cette

Princesse à le tact sure et ne loüe que ce qui mérite d'être loüé. Je ne sçaurois donc vous faire tous les remercimens dont je vous suis redevable, et cette impuissance, prouve tout à la fois et ma reconnoissance et que ce [que] vous avés bien voulu faire à ma prière, peut être bien senti, mais non pas bien reconnu : puisqu'il faut s'en tenir à un léngage müet, que vôtre pénétration vous fera comprendre parfaitement ; heureusement pour moi, nous scavions l'air de la chanson. Je vous suis toujours très obligé de m'en avoir envoyé la note. A vos momens perdus, je réclame le cantique que vous avés fait sur le même air ; vôtre Muse tendre et dévote, tourne les choses [*page* 3] de manière que je voudrois posséder tout ce qu'elle [a fait] (1). Lorsque vous voudrés pieusement vous récréer, je vous supplie de le faire sur le sujet que je vais vous donner.

Réflexions d'une personne qui ayant éprouvé le peu de fond qu'on doit faire sur l'amitié des créatures, et qui fatiguée et attristée d'en avoir été souvent la victime, tourne toute la tendresse et la sensibilité de son ame vers Jésus christ seul qu'elle choisi pour ami, et confident de son cœur, et à qui elle jure un attachement tendre et inviolable jusqu'à la mort, quelque soyent les coups qu'il voudra lui porter, soit par un effet de sa justice, soit par celui de son amour, le tout en chants ou en vers. Il faut bien compter, Monsieur, sur vôtre bonté, pour vous exposer ainsi mes désirs, mais votre complaisance et vôtre facilité à versifier me rassure.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus respectueux

Monsieur,

Vôtre très humble et très obéissante servante

à St Denis, ce 18 octobre 1779.

S. Éléonor De jésus crucifié R. C. i.

Sur la moitié de la 4e page que laissait libre l'adresse, la fille de Louis XV a écrit le billet suivant, dont nous respectons scrupuleusement les fautes d'orthographe :

la Mère Eléonore Vous a expliqué Monsieur le qui pro quo qui a fait que vous n'avez pas sçu dans le tems le plaisir que m'avoit fait les caijers que vous nous aviez envoijé sur Notre Ste Mère pour introduction à l'histoire de N. ordre en france jen ait été bien mortifié Mais j'espère qu a présent Monsieur vous allez y reprendre un nouveau courage. recevez Monsieur mes remerciements si tant est que je vous en doive davoir si bien manty sur le comte de la peauvre Zénobie je nen suis pas moins touchée des peines que vous avez prise et de tout

(1) Ces deux mots sont une conjecture, le coin supérieur de cette page ayant disparu.

ce que vous avez dit de gratieux pour elle Le dragme en est charmant

Sr Thérèse de St Augustin R c j

Parfois le bon La Fontaine termine ses fables par deux morales d'inégale importance. Nous ferons comme lui et de ces inédits nous tirerons deux leçons :

Le drame de Zénobie, où nous voyons le Carmel se récréer saintement en de petits jeux scéniques, nous fera redire après S. François de Sales que la vraie piété n'a rien de morose et qu'un saint triste est un triste saint. Puis le billet de la Vén. Louise de France à l'écriture si fantaisiste nous montre que Dieu n'a cure du pauvre savoir humain, toujours primaire par quelque endroit et qu'avec la grâce divine on peut s'élever à la plus haute sainteté sans même savoir l'orthographe.

A. Debeauvais, s. j.

L'étrange histoire d'une société secrète

et d'un dossier secret

Sous ce titre, le Courrier de Genève *du vendredi 13 janvier 1922 (Organe catholique qu'il ne faut pas confondre avec le* Journal de Genève*), a publié une relation où il est question de la Compagnie et de beaucoup des NN. Cette relation est presque tout entière extraite d'un Mémoire qui a pour auteur M. Mourret, professeur d'histoire au grand Séminaire de Paris. En 1921, des copies dactylographiées de ce document ont été répandues à des centaines sinon à des milliers d'exemplaires et sans doute un assez grand nombre de nos lecteurs le connaissent déjà ; aussi nul n'aurait-il pu s'étonner de nous en voir reproduire ici le texte. Etant donné cependant le caractère un peu clandestin de la publication, nous aurions hésité à consigner cette « étrange histoire » dans nos* Lettres, *si le* Courrier de Genève, *comme nous venons de dire, ne l'avait livrée au grand public et si la* Civilta Cattolica *de janvier 1922, pp. 148, n'en avait, elle aussi, fait un large usage. Dans ces conditions, il nous a paru intéressant et utile pour l'histoire future de conserver cette pièce dans nos archives.*

Le texte qu'on va lire est le texte même du Courrier de Genève. *Nous l'avons complété par l'adjonction d'un court paragraphe emprunté à la rédaction de M. Mourret. Nous n'avons pas cru toutefois opportun de publier, même ici, tous les noms propres des vivants que signale le Mémoire.*

Paris, 11 janvier.

Par une lettre du 16 mars 1915, le Dr Heinz Brauweiler, rédacteur en chef du *Dusseldorf Tagblatt*, écrivait au baron von der Lancken, chef du département politique de Bruxelles, qu'il soupçonnait un avocat de Gand d'être possesseur de documents importants, lesquels pourraient servir à neutraliser l'excitation produite par les catholiques français contre l'Allemagne, notamment par la publication de l'ouvrage « *La guerre allemande et le catholicisme* ».

Le Dr Heinz Brauweiler et un de ses amis, le R. P. Honer religieux Camillien, furent autorisés à se rendre en Belgique. Sur leurs indications, des perquisitions furent opérées au domicile de l'avocat Yonckx, 100, rue Charles-Quint, à Gand. On y trouva plusieurs centaines de lettres, mémoires, documents de toute sorte, dont la plupart portait la mention : *confidentielle, à brûler, sub sigillo*, mais dont le sens était souvent indéchiffrable. Sur l'injonction de l'autorité allemande de révéler la clé de ces écrits, M. Yonckx remit un dictionnaire de pseudonymes qui a permis la traduction du dossier.

Au moment de la paix, le gouvernement belge a exigé la restitution des documents qui sont conservés à Bruxelles dans un ministère ; mais, avant de les rendre, les Allemands les avaient fait photographier.

Les nouveaux gouvernants du Reich n'y trouvant rien sans doute qui pût servir leurs projets, ont remis ces photographies au R. P. Honer. Celui-ci étant mort en 1920, elles sont devenues la propriété de M. Geurts, professeur d'histoire au grand séminaire de Ruremonde, ancien rédacteur en chef du *Tijd*.

***

Mais revenons à l'avocat gantois chez lequel furent trouvés les documents. Avant la guerre, M. Yonckx dirigeait une petite feuille, *Le Catholique*, où il faisait la chasse aux modernistes. Il dénonçait comme suspects le Cardinal Mercier, l'Université de Louvain, M. Woeste, M. de Broqueville, le P. Rutten et la plupart des hommes d'Etat et des journaux catholiques belges.

La guerre venue, malgré les perquisitions opérées à son domicile, il ne tint point rigueur aux Boches. Il accueillit même avec empressemnt les ouvertures qui lui furent faites en vue d'organiser une propagande flamingante séparatiste. Quand fut fondé le *Raad Van Vlaanderen* (Conseil des Flandres), il en fit partie. En 1918, les Belges apprenaient avec stupeur que c'était à lui qu'était confié le portefeuille des affaires étrangères dans le prétendu gouvernement des Borms,

Verhees et autres traîtres. C'est pour ce crime de haute trahison qu'il fut poursuivi, en 1919, devant la Cour d'assises du Brabant, et condamné à mort par contumace. Il s'est réfugié en Hollande, et, de temps en temps, l'on retrouve sa prose dans des feuilles publiées en ce pays par des aktivistes.

***

Le fameux dossier, dont les pièces originales sont à Bruxelles, et les photographies à Ruremonde, ne comprend pas moins de dix volumes en comptant le dictionnaire ; il remplit une grande valise. Il n'est naturellement pas resté secret. Des résumés plus ou moins complets, plus ou moins exacts, circulent sous le manteau dans le monde ecclésiastique, et un peu dans le monde politique.

Qu'y trouve-t-on d'intéressant? La preuve qu'une société secrète a fonctionné dont les ramifications s'étendaient à peu près sur toute l'Europe et dont l'un des principaux centres était Gand. Cette société se donnait pour mission de surveiller, de dénoncer, de « ficher » les personnages ecclésiastiques ou laïcs qui lui déplaisaient. Un vocabulaire spécial était employé dans les correspondances, car on tenait essentiellement au secret. Les documents les plus importants sont ceux qui portent la mention « *sub sigillo* ».

Le secret de cette association qui s'est confiée à elle-même le mandat de veiller sur l'intégrité de la foi doit être gardé non seulement à l'égard des évêques dont on se méfie toujours, mais du Cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat, et du Pape lui-même.

On sait que rien n'est plus opposé à la constitution de l'Eglise catholique, amie du grand jour, qu'une pareille société. On se rappelle que Léon XIII fut sur le point de condamner les Chevaliers de Colomb, uniquement parce qu'ils demandaient à leurs adhérents d'observer un silence rigoureux sur leur règle et leurs actes. Il fallut au Pape les garanties les plus formelles de l'épiscopat américain pour qu'il se décidât à autoriser la nouvelle société devenue si puissante et demeurée si vraiment catholique.

***

Voici quelques détails complémentaires sur cette étrange association :

1. — *Organisation de la Société secrète.* — De 1909 à 1914. cette société secrète, ou plutôt cette fédération de sociétés secrètes, a fonctionné, ayant son centre à Rome, Corso

Umberto 466, au domicile de Mgr B. et Corso Umberto 113, Ses ramifications s'étendaient à peu près à toute l'Europe. Un de ses principaux centres était à Gand.

Son unique Chef était Mgr. B., dont plusieurs centaines de lettres, cartes postales, et télégrammes attestent qu'il intervenait personnellement et directement dans tous les rouages de la société, ou comme l'on disait de « l'organisation ».

Cette organisation (*Quentin* en langage secret) paraît avoir eu son origine dans la « Correspondance de Rome (*Nelly*) ; puis elle s'est officiellement affirmée dans le *Sodalitium Pianum* ou Ligue de Saint Pie V, dont le programme, très orthodoxe, mais très vague (défendre les directions pontificales) fut approuvé par Pie X, le 5 juillet 1911 et le 8 juillet 1913. Ces documents permettront à Mgr B. et à ses associés de prétendre que leur association a l'approbation du S. Siège et de la Consistoriale.

Mais bientôt, à côté de cette « Organisation Primitive » (La Sapinière ou la S. P.) sont organisés :

a) Les Conférences de S[t] Pierre (Les « confiseries ») composées d'amis de la S. P., « n'étant ni une société ni une œuvre ».

b) *L'Entente Romaine* des conférences de S. Pierre, qui en est une extension.

c) Un *Bureau* de Consultations, qui recueille et centralise les renseignements qui lui sont demandés, le tout sous le secret le plus absolu.

d) *L'Agence Internationale Roma* (A.I.R., Air, Arelle, Rirelle), qui recueillera les communications jugées trop fortes pour la « Correspondance de Rome », et « dont on devra afirmer mordicus qu'elle est absolument indépendante de cette dernière ».

e) Une association de *Journalistes Intégraux*, ayant pour lien et pour organe une feuille secrète *Boromeus*.

De plus, le *Sodalitium Pianum*, approuvé par le Saint Père, devient lui-même une société secrète.

Les adhérents qui, vers 1912, sont un millier ne doivent rien révéler de ce qui s'y passe. Ses statuts sont complétés par un programme, très long, très détaillé, où l'on déclare vouloir dénoncer « partout, toujours et sous toutes ses formes » : « l'interconfessionalisme, le féminisme, le démochristianisme, le syndicalisme explicitement ou implicitement areligieux, la manie ou la faiblesse de tant de catholiques de vouloir paraître conscients ou évolués, prêts à un optimisme systématique », etc.

Les Associés (CC. SS.) forment des groupes ; mais il y aussi des CC. SS. isolés.

Les organes recommandés sont : La « Correspondance de Rome », l' « Agence Internationale Roma », « Rome et le

Monde », les « Cahiers Romains », la « Correspondance Catholique » de Gand, la «Vigie » de Paris, la « Critique du Libéralisme » de Paris, le « *Mysl* Kattolica » pour la Pologne et la Russie. Mais on recommande tout spécialement *Paulus* aux initiés les plus intimes. Il indiquera les moyens pratiques pour « faire aller le commerce ».

2. — *Moyens d'action de la société.* L'âme de la Société est le secret. On le recommande avec la plus grande instance. Les documents les plus importants sont ceux qui portent la mention « sub sigillo ». On doit faire parler les autres, se tenir sur la réserve, et dénoncer toutes les menées du modernisme, tous les « modernisants, même s'ils ne sont pas tout à fait modernisants ».

Pour dérouter les recherches. Mgr B. a douze signatures différentes ! *Arz, Charles, Arles, Charlotte, Lotte, Kent, Jérôme, Ringer, Amie, Cusi, Diète de la Sapinière, Dierereich.* Le Pape est « Michel, Michaelis, la baronne Micheline ». Le secret doit être gardé, bien entendu, à l'égard des Evêques, dont on se méfie toujours. On les appelle les « tantes », les prêtres sont les « neveux ».

Il est parlé dans une *Circulaire* d'une « levée de boucliers de tantes, neveux et autres libéraux ». Tous les évêques d'Allemagne sont suspects, sauf le Cardinal Kopp, et Mgr Korum.

Le secret enfin est gardé à l'égard du Cardinal Merry del Val et à l'égard du Pape. Quand le Cardinal Merry del Val, au nom du Pape Pie X, demande que la « Correspondance de Rome » se borne à être une revue documentaire, puis lorsqu'il en demande la suppresion, Mgr B., qui s'est souvent plaint de ce que le Cardinal Merry del Val « a une peur bleue, a la frousse » (sic), « garrotte la « Correspondance de Rome » comme une malle en voyage », s'écrie : « Nous serons plus libres ! Arelle n'a pas de protecteurs ».

3. — *But de la Société.* Le but *déclaré* est de défendre le catholicisme intégral. Au fond, on ne voit pas que ce but ait été poursuivi autrement que par des dénonciations, centralisées par Mgr B.

4. —*Auxiilaires de Mgr B.* A partir du 6 Janvier et jusqu'à une époque qu'il est difficile de préciser, les circulaires de Rome ont été envoyées aux divers groupes par l'Abbé Gustave Verdesi, recommandé comme « un excellent ecclésiastique » dont « les correspondances sont sûres ». Ce Verdesi a apostasié en 1911, est entré chez les Méthodistes, a porté des accusations graves contre son confesseur, le P. Bricarelli, et contre le Pape. Mgr B. avoue alors que Verdesi, tout en accomplissant son ministère, « s'habillait en laïque » et « allait au théâtre ».

En Allemagne, un agent actif de l'organisation est une Mère Gertrude, qui après être sortie de son couvent, a fondé, avec une sœur sortie comme elle d'un monastère, une Congrégation nouvelle. Le Cardinal *Fischer*, d'après une lettre d'un prêtre allemand, ancien curé de S[t] Castor à Coblence, appelait la Mère Gertrude « la fatalité du diocèse de Trêves ».

Les autres principaux auxiliaires et propagandistes de Mgr B. sont : en Allemagne : M. Henri *Fournelle* de Berlin ; en Belgique, M. *Jonckx* et M. *Maignen*, des Frères de de S. Vincent de Paul, en France l'abbé *Ricard* (Miglietti, P. Salvien, Rod), l'abbé *Roulin* (Roger Duguet).

***

Parmi les personnages « fichés » comme modernistes, ou suspects de complaisance pour les modernistes, citons, outre l'illustre archevêque de Malines, les Cardinaux Amette, Piffl, Van Rossum, de nombreux évêques et laïcs, Mgr Glorieux et Mgr Vanneufville, « correspondants de la *Croix* et de l' *Univers*, qui sont les alliés des bachémistes allemands ».

Les Universités catholiques de Louvain et de Fribourg, en Suisse, sont dénommées comme « bouillon de culture du modernisme ». Si les Dominicains ne sont pas épargnés, ce sont surtout les Jésuites qui sont dénoncés à tour de bras : Jésuites de France, de Belgique, d'Italie, d'Allemagne, notamment les Pères Bollandistes, les Pères des *Études*, de Paris, de la *Civiltà cattolica*, de Rome, de l'*Action populaire* de Reims.

Dans une lettre du 4 mai 1912, le grand chef de l'association secrète, un prélat qui eut son heure de notoriété, les appelle « des fouines enfarinées », « les pires des adversaires », « ses concurrents les plus déloyaux qui organisent des groupements orthodoxes pour attraper les naïfs ». Donc « point de *Nazly* » (Jésuites), même lorsqu'ils font ou disent quelque chose de bien ». Cette lettre porte en tête la mention : « *à brûler* ».

Une lettre du 7 avril 1913, déclare que jusqu'à ce jour, les jeunes Belges se groupaient sous le nom de Zouaves Pontificaux, aujourd'hui les Jésuites montent des « boys-scouts catholiques ».

Des lettres de mai, juillet, et août 1913 (vu l'original même) demandent des renseignements sur l'Institut théologique d'Enghien.

Une lettre du 3 décembre 1913 dénonce les Jésuites d' Autriche qui, d'accord avec les Chrétiens sociaux, « mènent une campagne sans scrupules contre les catholiques intégraux ».

Une lettre de janvier 1914 dénonce le silence des « Stimmen aus Maria Laach » sur l'Encyclique « Singulari »... le P. S., Jésuite allemand, et le P. L., Jésuite polonais ; ce dernier est « propagandiste du Démo-Christianisme et défenseur tenace du Sillon ».

On signale plusieurs Jésuites en Italie comme suspects. Quant aux Jésuites français, ils ont mis les pieds dans le plat ; les nôtres sont avertis ». — Une lettre autographe de *M. Miglietti* (*P. Salvien*, abbé *Ricard*, *Rod*), parle de « l'inertie de l'Ordre en Allemagne devant les directions pontificales ». Cettte lettre est « strictement confidentielle ». — Une circulaire de « Paulus », le journal le plus secret de l'organisation, datée du 23 mars 1912, dit que « les Jésuites allemands ont le mot d'ordre de se tenir cois », de « devenir raisonnables comme la plupart de leurs confrères de France ». Enfin, une lettre non datée de Mgr B. : « Voici où nous en sommes avec les *Nazly* (Jésuites)... ils veulent nous tuer... il faut nous défendre. Leur sale coup de *Doen* (Vienne) ils doivent le payer cher, dans tous les cas ».

Un membre éminent de l'illustre Compagnie qui a étudié à fond le dossier, me résumait son opinion en ces termes remplis d'une souriante indulgence :

— « Cela sent beaucoup plus le moisi que le fagot ! »

Manœuvres antijésuitiques.

I. Contre le Bx Bellarmin.

Quelques semaines avant la béatification du Bx Bellarmin les diffamateurs qui se dissimulent sous le pseudonyme de I. de Récalde, ont lancé à grands frais dans le public laïc et surtout ecclésiastique, une nouvelle brochure, La Cause du Vénérable Bellarmin, contenant la traduction avec commentaires de l'autobiographie de Bellarmin, *le « Votum » Passionei et d'autres pièces dont on espérait qu'elles pourraient, grâce à leur grande diffusion, sinon arrêter, du moins retarder la décision du Souverain Pontife. Le prospectus annonçant cette publication contenait une préface vraiment remarquable par sa haine contre la Compagnie à laquelle devait répondre le décret de béatification. Malgré son caractère odieux, nous avons cru utile d'en conserver le texte ici :*

« Le Cardinal Bellarmin (1542-1621) a laissé dans l'Eglise une certaine réputation de science et de vertu. Il brille

au premier rang des écrivains ecclésiastiques de second ordre, grâce surtout à ses *Controverses* contre l'hérésie protestante. Sous la pourpre il a continué de mener une vie religieuse estimable. Son rôle enfin, dans les grandes affaires a été souvent et violemment contesté, non sans motifs mais la plupart du temps par des politiques et des écrivains que la Compagnie a plus ou moins réussi à diffamer devant l'opinion catholique. C'en était assez pour que les Jésuites rêvassent de faire de lui un Saint et, plus tard, le Docteur qui manque si cruellement à leur Ordre.

Aussi s'efforcèrent-ils, dès le lendemain de sa mort, de promouvoir sa Cause en cour de Rome ; mais le procès se trouva retardé ou contrarié de pontificat en pontificat par les pires difficultés.

Deux fois surtout il parut toucher à son terme.

La première fois, au XVIIe siècle, sous le Vénérable Innocent XI ; une forte opposition des Cardinaux, parmi lesquels le Bienheureux Barbarigo, le savant Casanata et l'éminent secrétaire d'Etat, Azzolini, inclina le Souverain Pontife à remettre *sine die* sa décision.

De même, au XVIIIe siècle, sous Benoît XIV, ce fut le Cardinal Passionei qui éleva alors, contre la béatification du Vénérable, les puissantes objections qu'il a consignées dans un *votum* célèbre. Il y dénonce, en particulier, la vanité dont témoigne l'Autobiographie écrite par Bellarmin à la demande d'un ami, ses graves manquements à la doctrine et à la discipline, pour le compte de sa Compagnie, au cours de la controverse *de Auxiliis*, son défaut de sincérité et de discrétion à propos de l'édition Sixto-Clémentine de la Vulgate ; enfin, il met en doute l'héroïcité de ses vertus, incontestables, mais d'un degré ordinaire, pour un prêtre et un religieux, même de la Compagnie de Jésus.

On aurait pu croire l'affaire enterrée après deux échecs aussi retentissants. Toute autre Cause y aurait succombé ; et c'est un fait sans précédent, dans les annales de la Congrégation des Rites, que cette postulation réitérée et sans vergogne, en faveur d'une mémoire aussi contestée. Mais les Jésuites n'abandonnent jamais une partie, si mauvaise qu'elle soit, lorqu'ils l'ont une fois engagée. Ils harcelèrent à nouveau les Papes du XIXe siècle pour un renouvellement des procédures.

Pie IX, Léon XIII, Pie X restèrent sourds d'ailleurs à leurs requêtes ; mais le nom choisi par Benoît XV les encouragea à lui peindre leur instance comme la simple repris d'une canonisation différée à contre-cœur par son illustre prédécesseur, pour des motifs purement politiques, sous la pression des « jansénistes » ; et tout fut mis alors en œuvre, en vue de la prompte expédition d'une affaire qui n'avait

déjà que trop duré, pour la gloire du Vénérable et de sa Société.

On comprendra que nous ne puissions entrer dans l'examen ni dans la discussion de ce troisième procès, actuellement soumis aux seuls juges autorisés, mais à cette occasion, il nous a paru curieux de rééditer quelques pièces anciennes, du domaine public, touchant Bellarmin et cette Cause tout à fait exceptionnelle.

Cette publication ne vise pas à empêcher la canonisation ni à protester contre les honneurs du Doctorat que déjà l'on cherche à faire décerner au Vénérable : c'est affaire à l'Eglise d'engager ou non, dans cette question épineuse, sa responsabilité ; et nous sommes avant tout ses fils soumis. Mais il reste, en tout état de cause, fort instructif de considérer comment la Compagnie de Jésus sait faire un Saint, envers et contre tous, en dépit des plus fâcheux obstacles. Persécuter un Joseph Calasanz et canoniser un Bellarmin, ce sont les deux faces de son génie. L'une explique et complète l'autre.

On retrouvera enfin, au cours de ces pages, les figures connues du P. Brucker, du P. Dudon et de l'irascbile P. Rosa que nous avons présentées aux lecteurs de nos précédentes études : et toute la question est de savoir si, même au cas où, à force de ténacité, Bellarmin serait enfin placé sur les autels, l'esprit et les méthodes de discussion de ces bons Pères et de leurs prédécesseurs se trouveraient du même coup canonisés ainsi que leur « Sainte Compagnie ».

Jusqu'à cette apothéose en bloc de la Société, il ne semble ni sacrilège ni d'une impardonnable noirceur de rééditer purement et simplement des pièces trop oubliées : c'est une simple incursion, assez mélancolique, il est vrai, mais instructive et, somme toute, innocente, parmi les souvenirs obscurs de la plus proche histoire ».

II. « L'Avant-coup ».

(*Extrait de l'*Œuvre, *30 septembre 1922*).

Feu le R. P. du Lac a dû tressaillir d'aise dans sa tombe en entendant proclamer les résultats des derniers concours à l'École Centrale, à Polytechnique, à l'Institut Agronomique et à Saint-Cyr. La vieille École Sainte-Geneviève de la rue des Postes, pépinière où se recrutait jadis l'état-major de l'élite militaire et industrielle a été fermée. On la croit défunte. Elle est plus vivante que jamais. Elle n'a fait que changer de place ; ce n'est plus dans Paris qu'elle est ; nous la retrouvons en pleine campagne, dans un site admirable, aux confins de Versailles et de Viroflay. C'est là dans une

propriété immense et magnifique, que la nouvelle École Sainte-Geneviève s'est réinstallée.

Sur les 87 candidats qui, cette année, s'y préparaient à Saint-Cyr, 78 ont été admissibles. Ne publions pas le nombre de ceux qui furent admis définitivement, de peur d'humilier nos grands lycées parisiens. Le meilleur d'entre eux ne peut soutenir la comparaison.

La jeune École continue les traditions de l'ancienne. Mais les conditions hygiéniques y sont très supérieures. Chaque élève a sa chambre ; tout est vaste, commode, agréable. Cela coûte annuellement aux parents entre 4.000 et 8.000 francs. Les demandes d'admission affluent. On ne peut les accueillir toutes. On fait un choix parmi les solliciteurs.

Le directeur est, ainsi que le veut la loi, un laïque. C'est un M. Scheer, professeur du plus haut mérite, homme charmant par surcroît et directeur du cours de Saint-Cyr depuis 23 ans. Il est l'un des chaînons qui relient l'ancienne école à la nouvelle. Tous les professeurs sont laïques ; les « colleurs » sont professeurs dans les collèges et lycées de Versailles et de Paris.

Trois Jésuites y résident : ce sont les RR. PP. de Maupeou qui remplit les fonctions de préfet des études, de Genouilhac et de Penfentenyo.

A Lyon, à Besançon, en dix autres villes,les collèges des bons Pères ont entrebaillé d'abord, puis rouvert à deux battants leurs portes, et les candidats aux grandes Écoles s'y précipitent en foule.

On m'assure que demain le même phénomène va se reproduire, cette fois pour les filles de la haute bourgeoisie que vont regrouper les couvents du Sacré-Cœur dont la Supérieure Générale est Allemande et si gallophobe qu'elle ordonnait, pendant la guerre, dans toutes les communautés de son obédience, des prières pour le succès des armes du Kaiser. Actuellement la maison du Sacré-Cœur de Metz regorge d'élèves et connaît une prospérité qu'elle n'eut jamais avant 1914.

Le ministre de l'instruction publique et républicaine s'appelle Léon Bérard.

(*signé*) François LEBON.

Les Jésuites à Salonique

En écrivant cet article, j'ai seulement pour but de mettre en lumière un souvenir de famille assez peu connu. Questionnant plusieurs des Pères qui ont passé par Salonique pendant la guerre, j'ai remarqué que bien peu avaient eu connaissance

de ce souvenir, conservé dans l'église catholique actuellement desservie par les Pères de la Mission (Lazaristes). Il s'agit de la première pierre de l'église fondée par les Jésuites en 1743, seuls témoins du passage de nos Pères dans cette ville, les Pères Lazaristes l'ayant retrouvée l'ont placée dans la sacristie de la crypte de leur église ; elle est scellée dans le mur du chevet.

Afin d'encadrer l'inscription de cette pierre, je donne un bref aperçu du rôle qu'ont joué nos Pères dans la capitale de la Macédoine.

Depuis 1583, les Pères Jésuites étaient établis à Constantinople. Ils y avaient une résidence importante, et de là rayonnaient dans les diverses stations et îles du Levant, dans la Macédoine et autres possessions grecques. Les relations nous disent qu'ils visitaient fréquemment les catholiques de la Macédoine, et pensaient dès lors à établir une résidence à Salonique, centre important de commerce, où presque tous les bateaux, faisant le cabotage, relâchaient.

Dans la première moitié du XVII[e] siècle, ils tentèrent de s'y installer. En 1644, le P. Isaac d'Aultry avait un pied-à-terre à Salonique ; il s'employa, comme il le raconte dans une lettre écrite le 13 janvier 1651, à s'y installer définitivement (1). « Étant à Saloniki ou Thessalonica, je ménageai si bien l'abbé et les religieux du premier monastère (du Mont-Athos) nommé *ἁγία λαύρα,* qu'ils firent donation à la Compagnie d'une petite église ruinée qu'ils ont au milieu de la ville de Saloniki laquelle je m'offris à faire rebâtir l'année 1644 et 1645. Mais la négligence de notre consul français et la guerre commencée entre le Grand Seigneur et le République de Venise, empêchèrent son dessein, et me firent sortir de Saloniki après y avoir demeuré seul de la Compagnie l'espace de quatorze mois » (3).

Après le départ du P. d'Aultry, il est probable que le culte catholique fut entièrement banni de cette ville, devenue, à la suite de la guerre avec la République de Venise, « le séjour des puissants beys et chefs des armées qui pressuraient par tous les moyens les habitants » (3).

Les archives de la chancellerie française de Salonique ayant été brûlées en 1839, on ignore la date précise de l'éta-

(4) P. Rabbath, S. J. *Documents inédits* : Tome I, page 413.

(5) Il est intéressant de noter en passant qu'à cette époque les Pères Jésuites étaient en pourparlers avec l'abbé du Mont-Athos et de ses religieux, groupés en 22 monastères, comprenant environ six mille « calogiers » (moines), pour y établir une résidence. L'abbé leur avait offert une place dans l'enclos de leur monastère, moyennant une somme de 1.200 écus. Le manque d'argent dut faire échouer le projet comme l'insinue le P. d'Aultry.

(6) Abastado, *Salonique, la Perle de l'Egée*, pp. 56, 72.

blissement d'un consulat français dans la capitale de la Macédoine. On sait seulement qu'en 1702 les Capucins sont chargés de l'évangélisation de la ville, et sont chapelains du consulat français.

Toutefois les Jésuites continuaient toujours leurs visites apostoliques dans la Macédoine. En 1690, ils font de nouveau à Thessalonique une « courte et passagère mission qu'on renouvelle d'une manière stable en 1706 » (1).

Le vrai fondateur de cette mission fut le P. François Braconnier. Il rencontre un jour à Constantinople un marchand français venu de Salonique. Celui-ci fait des instances auprès du missionnaire, le priant de venir s'installer en Macé doine. Le Père accède à son désir, s'embarque le 29 janvier 1706 et arrive à Salonique où il est reçu avec bonté par le Consul de France et les marchands français de la ville. Aussitôt arrivé, il commence son ministère dans la chapelle du consulat, prêchant trois fois la semaine pendant le carême, aidant ainsi le desservant « qui s'ennuyait un peu de cet emploi » (2), et pressait fortement le Père de s'y arrêter au moins une année.

D'autre part, les négociants français résidant à Salonique demandaient au Père d'ouvrir un établissement pour l'instruction de la jeunesse, et de demeurer à poste fixe dans cette ville. Ces instances le décidèrent et « on négocia avec le gouvernement en vue de remplacer les Capucins par les Jésuites. Un bref du roi en date du 7 juillet 1706 nomma les Pères Jésuites chapelains du consulat français. Ce titre leur permettait de célébrer les offices dans la chapelle du Consulat », mais « ne les empêchait pas d'avoir d'autres exercices dans la chapelle privée de l'Association des Marchands français ».

En avril 1706, le P. Matthieu Piperi vint se joindre au P. Braconnier,. Les Pères décidèrent que toujours l'un d'eux resterait à Salonique pour les besoins de la Mission, tandis que l'autre ferait des tournées apostoliques à Cavala, au Mont-Athos, (3), à Larisse, et dans les îles de l'Archipel.

Les chrétiens, qui comptaient déjà dix mille âmes à Salonique à l'arrivée du P. Braconnier, augmentant en nombre, le Père s'occupa, en 1713, de faire bâtir une nouvelle chapelle. Pendant les années suivantes, rien de spécial à signaler, sauf

(1) Henrion, *Histoire des Missions catholiques*, Tome 2, pp. 267-268.

(2) Henrion, op. cit. ibidem.

Lettres édifiantes et curieuses, Tome I, p. 34. (Collection Panthéon littéraire).

(3) Le P. Braconnier, dans ses Mémoires, caractérise ainsi les moines du Mont-Athos : « De bonnes gens simples et fort ignorants ». Actuellement ces moines fabriquent des « icônes » pour les églises grecques.

la mort du P. Braconnier survenue en 1716 alors qu'il retournait à Constantinople après une excursion apostolique dans les îles de l'Archipel.

La mission de Salonique prenait de jour en jour de l'importance ; en 1740 elle est érigée en paroisse par décret de la Propagande et les Pères Jésuites en sont nommés curés.

Jusque-là, la chapelle du consulat rebâti en 1713 avait servi d'église paroissiale. Les Jésuites décidèrent d'en construire une autre dans la cour comprise entre le logement du consulat et celui des Missionnaires, au même emplacement occupé aujourd'hui par l'Église paroissiale, rue Franque. Cette église assez vaste fut placée sous le vocable de Saint Louis (1)

La première pierre en fut posée le 12 août 1743, comme l'atteste cette même pierre retrouvée en 1879. Elle mesure à peu près 1^{m},25. de haut sur 0,^{m}76. de large. Le texte reproduit ci-dessous est écrit en lettres semi-gothiques :

Jésus, Marie, Joseph
L'an 1743 le 12 d'aout
sous le règne de
Louis 15 la premi-
ère pierre de cette
Église de la Comp.
de Jésus a été posée par
Mr Bérard du Martégu
Dèputé de la Nation
et faist les fonctions de
consul et par Mr Math.
Fougasse, 2d Dté de la Nation
Ad Majorem Dei Gloriam

Les Jésuites dirigèrent la Mission de Salonique jusqu'en 1773, date de leur suppression. Les Pères qui s'y trouvaient furent autorisés par Mgr Bevestrelli, vicaire apostolique patriarchal de Constantinople à continuer leur ministère comme simples missionnaires (2).

Cependant les ex-Pères Jésuites qui mouraient ou ne pouvaient plus remplir leur ministère n'étaient pas remplacés ; les missions dépérissaient. Le consul de France à Constantinople demanda au gouvernement l'envoi d'une autre Congrégation en remplacement des Jésuites. Par décret, en date du 22 novembre 1782, la Propagande confia la Mission aux Pères Lazaristes. A cette époque il ne restait plus qu'un ex-Jésuite à Salonique (3).

(1) P. Piolet, S. J. *Missions cathol. au XIXe s.* Tome I, p. 116.
(2) Abastado, loc. cit. p. 74.
(3) P. Rabbath, S. J. Op. cit. p. 625. Lettre de M. Viguier.

Les Pères Lazaristes envoyèrent alors quelques missionnaires italiens. Ceux-ci restèrent jusqu'en 1817, date à laquelle ils se firent remplacer par des prêtres séculiers italiens, leur recrutement n'étant pas assez abondant pour suffire à tous les postes confiés à leurs soins. Ils revinrent à Salonique en 1822, mais furent de nouveau obligés de partir en 1843. Ils reprirent enfin la Mission en 1848 et s'occupent encore aujourd'hui avec succès de l'élément catholique (1).

L'église construite par les Jésuites en 1743 fut détruite en 1839 par un incendie qui anéantit en même temps le Consulat. En 1867, l'église paroissiale fut reconstruite par les soins de Mgr Bonnieu. Enfin en 1897 cette église trop étroite fut démolie : c'est alors qu'en creusant les nouvelles fondations on trouva la première pierre posée en 1743 ainsi que plusieurs sépultures d'anciens missionnaires. Le 5 octobre 1897 eut lieu la pose de la première pierre de l'église paroissiale qui fut placée sous le vocable de « l'Immaculée-Conception ». Cette église fut ouverte au culte, le 3 mai 1900, et la première pierre de l'église des Jésuites datant de 1743 fut scellée dans le mur de la sacristie de la crypte.

Paul Prud'homme, s. j.

Franciscains et Jésuites.

En 1922, la S. P. C. K. a publié à Londres un petit volume in-12 de 141 p. : « The early Franciscans and Jesuits », dont l'auteur est A. S. B. Freer. *La* « Revue d'histoire ecclésiastique » *de Louvain dans son fascicule de janvier 1923, p. 90-91 en a donné, sous la signautre d'un Père Capucin, un compte-rendu qui nous a semblé devoir intéresser plusieurs des NN.*

Au gré de ses sympathies, entièrement acquises à S. François et à ses disciples, l'auteur cherche à définir la note caractéristique de l'ordre franciscain et de la Compagnie de Jésus. Sans entrer bien avant dans la vie intérieure de S. François, il s'attache surtout à mettre en lumière son action publique, sa prédication de paix et de pénitence, l'apostolat populaire des frères mineurs et leur lutte contre les Cathares. A cette occasion, il ne manque pas de recourir à certains clichés soumis à révision depuis quelque temps, comme celui de l'accaparement de l'idéal franciscain par la hiérachie romaine (p. 1-16).

(1) Piolet, op. cit. Abastado, op. cit.

Les portaits du Fr. Elie, du B^x Jean de Parme et de S. Bonaventure sont bien brossés ; les quelques aperçus donnés sur l'oeuvre poétique de Jacopone de Todi et sur la chronique bavarde de Salimbene n'ont qu'un défaut : c'est d'être trop brefs (p. 37).

Enfin l'auteur trace un tableau vivant de l'activité des frères mineurs en Angleterre au moyen âge, et montre comment ils surent allier une observance sévère à l'amour des études. Il serait intéressant de rechercher jusqu'à quel point ils contribuèrent à la réforme constitutionnelle du pays, comme il l'affirme p. 47-49.

Faut-il le dire, M. Freer change complètement de ton lorsqu'il s'agit de fixer la psychologie de la Compagnie de Jésus et de son fondateur. Sans doute faut-il l'attribuer en partie à l'organisation spéciale de la Compagnie, ainsi qu'aux moyens d'action qui lui sont propres. Il n'en est pas moins vrai que l'auteur aurait dû contrôler davantage plusieurs de ses assertions, sous peine de voir son impartialité mise en doute. Il serait injuste d'attribuer à tout l'ordre des opinions personnelles ou les tentatives locales de quelques membres, et nous regrettons que l'auteur n'ait pas écarté résolûment de son livre les lieux communs qui le déparent : morale relâchée, compromission érigée en principe, casuistique entortillée, fin déterminant et justifiant les moyens. Avec une tranquille assurance, mais sans aucune preuve à l'appui, il affirme que le concile de Trente consacra les jésuites interprètes officiels de la politique papale, inaugurant une ère de tyrannie ecclésiastique (p. 119) ; la crise actuelle dont souffre le monde a été provoquée par les théories erronées dont S. Ignace et la Compagnie se firent les propagateurs : l'absolutisme, l'obéissance servile et l'immoralité politique (p. 91). C'est de la déclamation pure !

L'auteur retrouve la note juste là où il expose la conversion de S. Ignace, à part le parallèle à tout le moins surprenant avec Luther, et analyse les *Exercices spirituels* (p. 69-79). A l'apostolat des jésuites dans les missions étrangères, il consacre des pages pleines d'éloges (p.93). Dans un dernier chapitre, il décrit rapidement les interventions d'ordre politique auxquelles se livrèrent certains jésuites, surtout en Angleterre, et, après avoir appelé à la rescousse les *Lettres Provinciales*, conclut à la faillite des méthodes pédagogiques comme de l'absolutisme religieux préconisés par la Compagnie.

Nous admettons volontiers que les intrigues d'un P. Parsons ou les équivoques d'un P. Garnett, loin d'améliorer la situation des catholiques anglais, les ont exposés davantage aux soupçons et aux poursuites. Déjà en 1596 le nonce Mal-

vasia dénonçait, de Bruxelles, les fausses manœuvres du premier et de ses confrères qui n'attendaient le rétablissement de la foi catholique en Grande-Bretagne que des armes espagnoles. Mais M. Freer n'ignore pas que l'apostolat des jésuites en Angleterre, comme en Ecosse et en Irlande, compte des pages autrement belles. Lui-même prononce avec respect le nom du B. Campion (p. 122), et il n'est que juste de rendre hommage aux nombreux apôtres qui ont subi le martyre pour avoir prêché à leurs concitoyens la foi de leurs pères.

Sans mettre en question la sincérité de l'auteur, nous souhaitons qu'il se libère de certains préjugés de naissance. Il verra alors comment malgré les contrastes, les défaillances et les erreurs, l'action des ordres religieux les plus divergents s'harmonise, se complète et s'unit en vue de dilater le règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Fr. Callaey, O. M. Cap.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Rome

La Congrégation Générale. — 1. *L'ouverture* de la XXVIIe Congrégation Générale a eu lieu, comme nous le souhaitions, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Ste Vierge. Depuis la veille au soir, tous les Pères députés étaient arrivés au Collège Germanique. Cette joie fut malheureusement troublée par l'état de santé du T. R. P. Général, qui l'empêcha d'assister aux premières sessions. Toutefois, pour ne pas retarder, tant soit peu, les délibérations, il décida que, pendant son absence, le P. Norbert de Boynes, député de la Province de France, remplirait le rôle de président. On commença aussi, dès lors, une neuvaine à S. François-Xavier, et on récita en commun des prières après les litanies, pour obtenir une prompte guérison. Afin de mieux l'obtenir, on fit apporter le bras de S. François-Xavier, qui cette année guérit tant de malades ; il resta un jour et deux nuits dans la chambre de N. Père, puis fut porté dans l'église du Collège.

Pendant ce temps, le Souverain Pontife, qui témoigne une grande bienveillance envers N. Père, envoya à notre maison, dès qu'il apprit la nouvelle, Mgr Camille Caccia Dominioni, Préfet de Chambre du Sacré Palais, pour savoir de N. Père lui-même la nature et la gravité du mal. Ce renseignement obtenu, il fit demander au malade, laquelle, entre deux marques de vin fortifiant, dont on gardait quelques bouteilles dans la cave du Vatican, il préférerait. N. Père n'osa pas refuser à tant de délicatesse et ayant interrogé le médecin, celui-ci désigna l'une des deux marques. Alors le Souverain Pontife fit envoyer promptement à notre maison un de ses secrétaires avec deux bouteilles d'un vin vieux Polonais de 1863, fait avec du miel, selon la coutume du pays, et le chargea de transmettre au malade la Bénédiction Apostolique.

Tout cela fut pour nous un vrai sujet de consolation, mais celle-ci augmenta encore peu après. En effet, trois jours après que N. Père, selon l'avis des médecins et des PP. Assistants, se fût rendu à Naples, le 26 septembre, avec un Père et le Frère Infirmier, le médecin de cette ville nous annonça que le Père Général était guéri et pourrait dans huit ou dix jours reprendre ses occupations. C'est ce qui arriva : le 6 octobre, N. Père rentra à Rome et commença de présider la Congrégation Générale.

(*Nouvelles de la Curie*, 10 octobre 1923).

2. *D'une lettre du R. P. Mollat.* — Rome, 25 octobre 1923. — Vous vous imaginez peut-être que Rome et par elle le monde entier ont les yeux sur nous, inquiets de savoir ce que nous faisons et se répandant en conjectures variées. Rien n'est moins exact. Les journaux ont annoncé un certain jour que des Pères de la Compagnie de Jésus venus de toutes les provinces se trouvaient en ce moment réunis en congrégation au Collège Germanique, qu'ils y tenaient leurs séances sous la présidence du T. R. P. Ledochowski, Général de la Compagnie, la congrégation ayant élu pour secrétaire le R. P. Tacchi Venturi. Le but de la Congrégation était de mettre le droit particulier de la Société en harmonie parfaite avec le nouveau code de Droit Canon. Et c'est tout. Personne ne trouve étrange notre présence ni ne semble s'en occuper d'aucune façon et les préparatifs des fêtes anniversaires de l'entrée des fascistes à Rome, (28 au 31 octobre) apparaissent à tous les amateurs de nouvelles beaucoup plus intéressants : il y aura jusqu'à cinq cents avions, trois ou quatre dirigeables, etc.

Et cependant nous sommes réunis et nous travaillons ferme : tous les matins, sauf le dimanche, session de 9 h. à 11 h. 1/4, 11 h. 1/2, parfois même 11 h. 3/4 ; le soir, travaux particuliers et de commission. Celles-ci sont au nombre de dix : 1) De institutione spirituali NN. et de religiosa disciplina ; 2) De studiis ; 3) De institutione juventutis ; 4) De paupertate ; 5) De administratione temporali ; 6) De sacris ministeriis ; 7) De formulis congregationum ; 8) De curia P. Generalis et de Superioribus ;9) De Consitutionibus ; 10) Commissio generalis canonica. Ainsi les journées se succèdent agrémentées parfois de quelques promenades, suivant le rite romain, un peu avant l'Ave Maria, aux belles basiliques et aux pieux pélerinages de la ville sainte.

Comme vous le savez, le T. R. P. Général, tombé malade le 5 septembre, dut renoncer à présider nos premières sessions, le R. P. de Boynes, le lendemain de son arrivée et la veille de l'ouverture reçut communication de Notre Père qu'il le déléguait pour tenir sa place pendant les quelques jours nécessaires à son entier rétablissement ; c'est ce que nous annonça au début de la première séance le P. Secrétaire de la Compagnie par la lecture d'une lettre du P. Général à la Congrégation. Les quelques jours devaient durer quatre semaines. Le 7, le médecin déclarait la présence d'une bronchite qui nécessitait les plus grandes précautions, si on voulait éviter les complications dangereuses. Le vénéré malade eut la consolation d'avoir près de lui dans sa chambre pendant un jour et demi la précieuse relique de S. François-Xavier, revenue ces jours-là d'un voyage triomphal en Italie où le bras du grand saint a continué les prodiges accomplis en Espagne et en France. La relique fut ensuite processionnellement portée dans la chapelle du Collège Germanique et depuis ce jour nous n'avons cessé de réciter devant elle les prières de la neuvaine de la grâce pour la santé de N. Père et pour tous les grands intérêts de la Compagnie.

Le 6 octobre, le P. Général revenait à la Curie et le lundi 8, nous

avions la joie de le voir au fauteuil présidentiel. Son premier mot fut pour nous remercier des prières adressées au Bon Dieu pour lui et pour remercier en son nom comme au nôtre le R. P. de Boynes qui avait su, sans préparation aucune, mettre le travail déjà très en train et diriger nos débats avec une prudence et un savoir-faire très remarqués. Des applaudissements discrets et sympathiques accueillirent ces paroles, et sans plus attendre, on reprit les travaux. Grâce à Dieu, N. Père jusqu'ici a pu supporter vaillamment les fatigues de la présidence et nous espérons bien que la Congrégation pourra jusqu'au bout profiter de cette direction si éclairée, si judicieuse, soutenue par une connaissance très approfondie de l'Institut et des difficultés de tout genre que la Compagnie trouve sur son chemin à l'heure actuelle.

Comme il a toujours été d'usage, une députation composée de six des plus anciens électeurs s'était rendue dès les premiers jours au Vatican pour faire acte d'obéissance au Souverain Pontife et lui demander sa bénédiction sur nos travaux. Le P. Foujols représentait l'Assistance de France ainsi que le R. P. de Boynes, adjoint à la députation comme président intérimaire de la Congrégation, le P. Tacchi-Venturi, secrétaire, était chargé de présenter les Pères au Souverain Pontife. Le Pape reçut les Pères avec une grande bonté, les bénit ainsi que toute la Congrégation et s'enquit tout particulièrement de la santé du T. R. P. Général. Vous savez en quelle estime il tient N. Père et du reste son affection pour la Compagnie est extrême et s'est déjà traduite par des faveurs exceptionnelles dont nous ne pouvons lui être trop reconnaissants.

Le 17 octobre, fête de Ste Marguerite-Marie avait été choisi pour l'élection des nouveaux Assistants. Le P. Assistant d'Amérique décédé il y a quelques mois, n'avait pas encore de successeur et quelques jours après le retour de Naples du T. R. P. Général, le R. P. Fine, assistant de France, ainsi que le R. P. Walmesley, assistant d'Angleterre avaient demandé et obtenu de la Congrégation d'être relevés de leurs fonctions, leur âge et leur santé leur rendant difficile d'en remplir les obligations. Entre temps il avait été décidé que la province de Belgique serait séparée de l'Assistance d'Allemagne et unie à l'Assistance d'Angleterre. Une nouvelle Assistance, l'Assistance Slave, composée de la province de Pologne et des vice-provinces de Tchéco-Slovaquie et de Yougoslavie érigée en principe ne doit recevoir que plus tard son organisation spéciale et reste momentanément unie à l'Assistance d'Allemagne. Il y avait donc à choisir trois Assistants. Vous connaissez les élus. Assistant de France, le R. P. de Boynes ; Assistant d'Angleterre, le R. P. Welsby ; Assistant d'Amérique, le R. P. Mattern. Le R. P. Van Oppenraaij, Assistant d'Allemagne, était nommé Admoniteur. Les nouveaux Assistants, sauf le P. Welsby, qui donne actuellement les grands Exercices à ses tertiaires anglais et irlandais, ont pris immédiatement en main les affaires de leur charge, mais pour les séances de la Congrégation, suivant l'usage, anciens Assistants et Assistants nouveaux gardent les places qu'ils occupaient avant l'élection.

Les PP. de la Congrégation sont au nombre de 100. Vénérable assemblée : 10 ont 70 ans et plus ; 27, de 60 à 70 ; 41 ,de 50 à 60 ; et 19, dont 15 Provinciaux, de 35 à 50.

3. *La clôture de la Congrégation.* — *D'une lettre du R. P. Mollat.* Lundi, 17 Décembre. C'est aujourd'hui à une heure que nous avons été convoqués au Vatican pour l'audience si attendue du Saint Père. A part quelques malades presque tous sont fidèles au rendez-vous. Introduits dans la salle du Consistoire, nous nous rangeons tout autour par assistance. Vers 1 h. 1/2, le pape, précédé des camériers et des gardes nobles, fait son entrée souriant et nous bénissant. Notre Père aussitôt s'avance et se prosterne à ses pieds pour baiser la mule, puis le pape accompagné du Père Général fait le tour de la salle, nous donnant à chacun son anneau à baiser, s'arrêtant ici ou là pour dire un mot plus particulier à celui qui lui est présenté. — « Le Père provincial de Lyon ». — « Ah ! Lyon ! Notre-Dame de Fourvières ! » — Le Saint Père demeure un peu plus longtemps avec les pères de Pologne qu'il avait connus jadis lors de sa mission dans ce pays, et cause quelque temps avec le Père Astrain, l'historien de l'assistance d'Espagne, dont il apprécie les travaux. Quand le tour fut achevé, nous nous relevons et nous nous avançons pour nous grouper en demi-cercle autour du trône pontifical où le pape s'est assis. Le P. Général alors lit une adresse en latin disant au pape notre reconnaissance pour ses bienfaits encore tout récents et notre soumission absolue à ses volontés, le suppliant de vouloir bien nous bénir ainsi que le travail que nous achevons en ce moment. Quand il eut fini, le pape à son tour prit la parole, remercia le Père Général, nous félicita de notre œuvre, de la concorde parfaite qui avait régné entre nous, concorde qui est un exemple plus que jamais nécessaire en ces temps encore si éloignés de la véritable paix chrétienne, puis il nous dit combien il comptait sur nous pour les grandes œuvres qu'il voulait accomplir, terminant enfin en nous annonçant qu'il nous bénissait du fond du cœur nous et toutes les provinces que nous représentions ainsi que toutes les œuvres d'apostolat auxquelles la Compagnie s'emploie dans le monde entier. Le pape parlait lentement en pesant ses mots,appuyant sur ceux qui indiquaient mieux sa pensée, les répétant même au besoin. Dans tout ce qu'il disait, on sentait la paternelle affection de son cœur et l'estime qu'il a pour la Compagnie. Aussi c'est avec une grande émotion que, nous agenouillant de nouveau, nous reçûmes la bénédiction apostolique.

Mardi 18. Pendant la récréation qui suit le dîner on nous invite, suivant le vœu émis par la Congrégation, à signer une demande collective au Saint Père pour la béatification de Pie X.

Vendredi 21. 93e et dernière session. Tout se passe très simplement. Nous achevons de régler les questions encore pendantes ; des remerciements sont adressés par quelques uns de nos vénérables doyens à ceux qui ont tant aidé aux travaux, à Notre Père d'abord et à la communion romaine qui, sous sa direction, avait tout pré-

paré, aux Pères et élèves du Collège Germanique qui nous avaient si gracieusement cédé la place, enfin à notre très dévoué secrétaire le P. Tacchi Venturi. Le P. Général nous adresse quelques mots très courts, mais très touchants, pour nous remercier et se recommander à nos prières. Et l'on se lève pour réciter tous ensemble le *Te Deum*. A midi, le dîner de clôture se passe religieusement en goûtant une dernière fois la belle prononciation latine de nos lecteurs les scolastiques de la province romaine. Ensuite au café, les adieux commencent, quelques pères partent à 2 h., beaucoup d'autres par les express de 5 h., le lendemain près des trois quarts avaient quitté Rome, heureux du travail accompli, heureux aussi de pouvoir fêter Noël dans leur pays.

Lundi, 24 décembre. Suivant l'usage romain, les quelques Pères de la Compagnie encore présents se réunissent aux Pères Assistants et à toute la Curie pour les vœux de bonne année à Sa Paternité, le R. P. Nalbone, assistant d'Italie, s'inspirant du prophète Ézéchiel trouve un moyen aimable de rappeler la coopération de tous aux grands travaux qui viennent de s'achever et souhaite à Notre Père un peu de repos. Sa Paternité répond avec beaucoup de cœur nous remerciant, nous promettant ses prières, puis il nous bénit tous et par nous toute la Compagnie.

La presse et la Congrégation Générale. — L'*Echo de Paris* du 20 octobre 1923 a publié le court et curieux entrefilet suivant intitulé : *Les « Gamberi Rossi » ne viendront pas à Rome cette année* : « En raison de la grande assemblée plénière de la Compagnie de Jésus, où la revision des constitutions de l'ordre formera l'objet principal des discussions, les locaux occupés par les élèves du collège germanique ont été transformés pour recevoir les nombreux délégués de la Compagnie. Ce qui fait que les *Gamberi Rossi* (ainsi le peuple romain appelait-il les élèves du Collège germanique, à cause de la tunique rouge couleur cerise qu'ils portaient), après leurs vacances, ne rentreront pas à Rome cette année, ayant été autorisés à continuer leurs études dans leur pays. Ils ne reviendront que quand les assemblées de la Compagnie de Jésus auront terminé leurs travaux, qui dureront pendant fort longtemps, car la *réforme de l'ordre* nécessitera un labeur important ».

Reconnaissance des reliques du Bienh. Bobola. — *D'une lettre du R. P. Mollat. Rome, 12 décembre.* — Vous avez lu sans doute dans les *Memorabilia* l'histoire très intéressante des travaux du P. Walsh en Russie ; nous en avons eu l'épilogue par l'arrivée du Père à Rome précédé ici par le corps du Bienh. Bobola qu'il a fini par obtenir des Soviets fort désireux de se concilier par ce moyen les bonnes grâces du Pape. Ce sera une histoire très intéressante à conter et à écrire, mais plus tard, car les susceptibilités soviétiques sont extrêmes et il y a là-bas bien des intérêts catholiques en jeu.

Il y a huit jours au Vatican a eu lieu la reconnaissance canonique du corps ; un Père polonais qui avait été témoin de la dernière re-

connaissance a été appelé ici,et on a trouvé le saint corps exactement avec toutes les particularités qu'il avait données. De plus la relique insigne du Gésù, tout l'avant bras, s'adapte merveilleusement avec la main du Bienheureux restée avec son corps. On ne sait encore où il sera porté dans la suite, et le Pape ne tient pas à ce que cette histoire sorte de la famille, mais elle est très consolante et on peut espérer que la cause de la canonisation n'en souffrira pas, au contraire.

Une Exposition des Missions. — A Rome, on sait que le S. Père a décidé pour 1925, l'année du Jubilé, une exposition général des missions au Vatican. Chaque Congrégation missionnaire a dû désigner un commissaire général pour la préparer. Pour la Compagnie le R. P. Général a designé le P. Cirera, ancien directeur de l'oservatoire de L'Ebre. Il est déjà venu prendre langue à Lille. — Il est intéressant de savoir que le branle a été donné à cette entreprise mondiale par l'Exposition des missions de Lille (décembre 1922). A l'heure où le P. d'Herbigny reçut une lettre racontant le très heureux succès de l'entreprise, il avait la visite de Dom du Coetlosquet, et lui en faisait part. Celui-ci, enthousiasmé, vit tout de suite le parti à tirer de l'idée et rédigea, séance tenante, un rapport au S. Père, que suivit bientôt le Bref organisant l'exposition mondiale.

(C. C., *août* 1923.)

Le Général de Castelnau au Vatican. — *Du P. Jean Delattre.* — Rome, 9 Mai. — J'ai eu la joie de servir de chapelain au Général de Castelnau pendant son séjour à Rome. Le Général a voulu entendre la Messe et communier dans la chambre où est mort S. Ignace, puis aux Catacombes, dans la petite chapelle où sont enterrés les huit premiers papes martyrs, enfin à la Confession de S. Pierre, sur le tombeau même du Grand Apôtre. C'est toujours lui qui répondait au S. Sacrifice. Le Général a été reçu avec la plus grande déférence. Le Pape l'a retenu une demi-heure, et le Général a été particulièrement touché qu'on lui ait fait rendre, à la sortie des appartements pontificaux les honneurs militaires par la garde palatine et la garde suisse. Le Roi d'Italie, le Ministre de la Guerre et M. Mussolini ont tenuà le recevoir.

(C. C., *mai* 1923).

L'Institut Pontifical Oriental. — Dès la débâcle russe, il devenait nécessaire d'établir à Rome un foyer d'études supérieures; où donner une connaissance plus approfondie des Eglises d'Orient. L'Institut, confié à Dom Schuster, O.S.B., abbé de S. Paul-hors-les-Murs, réunissant des professeurs de toute robe, manqua peut-être au début de précision dans son objet et de cohésion dans ses efforts. Dom Schuster suggéra de le confier à la Compagnie, qui l'organiserait. Un Bref, du 14 Septembre 1922, détermina le but à poursuivre et les moyens à employer.

Objet. Donner à des Latins, même s'ils ne doivent jamais quitter l'Occident, une compétence dans les questions religieuses d'Orient ;— doter les Orientaux d'un Institut où ils se sentent chez eux, et des moyens d'étudier à fond les questions qui les concernent ; — faire bénéficier les travailleurs, quels qu'ils soient, des instruments de travail de l'Institut.

Moyens. Le programme comporte : Dogmatique comparée (ancienne et moderne) ; Patrologie Orientale (en 1922-23 exégèse des Pères, en 1923-24, doctrines ascétiques et mystiques) ; liturgie, droit canon, histoire ecclésiastique, archéologie, philologie, paléographie orientales. En outre, la collection « *Orientalia Christiana* » a été juxtaposée depuis Pâques 1923, par l'Institut Oriental, à la série « sémitique », que l'Institut Biblique publiait depuis 1920.

Voici quel est le programme d'études pour l'année Scolaire 1923-1924 :

1. THEOLOGIA DOGMATICA COMPARATIVA : I. (P. M. *d'Herbigny*) De Trinitate et de Incarnatione. — II. (P. T. *Spáčil*) De Eucharistia et de Marialogia.

2. PATROLOGIA ORIENTALIS : (P. *P. Viller*) Doctrina et praxis vitae asceticae et mysticae, tempore Patrum Orientalium.

3. LITURGIAE ORIENTALES : (P. *J. M. Hanssens*) I. Quaestiones *generales* : 1) De Calendario et anno liturgico ; 2) De canonizatione et cultu Sanctorum : 3) De mutationibus quas Uniti in liturgias ceterosque ritus admiserunt. — II. Quaestiones de *Sacramentis* : 1) De *forma* Sacramentorum in ritibus orientalibus ; 2) de Sacris ordinationibus ; 3) de Epiclesi. — *Exercitia academica* ; 1) De vestibus liturgicis ; 2) de vasis sacris.

4. IUS CANONICUM ORIENTALE : (P. *F. Cappello*) De sacramentis; de locis et temporibus sacris, de beneficiis aliisque institutis ecclesiasticis ; de iudiciis et poenis.

5. HISTORIA ECCLESIARUM ORIENTALIUM : (P. *G. Hofmann*) I. Synodus Trullana. — Concilium. — Concilium oec. VIII, 869-870. — S. Nicolaus I, Hadrianus II et Bulgari. — Conversio ad religionem christianam. — II. Innocentius III et Oriens. — Concilium oec. XIV, 1274. — Concilium Armenorum 1342. — Conspectus de ecclesiastica Maronitarum historia, medio aevo. — *Exercitia academica* : 1) Documenta de historia Photii et Caerularii ; fontes biographiae SS. Cyrilli et Methodii ; 2) Documenta scholasticorum de rebus orientalibus. Scriptores graeci de unione.

6. ARCHAEOLOGIA ORIENTALIS : (P. *G. de Jerphanion*) De architectura ecclesiastica — ante et post pacem constantinianam. — Forma ecclesiarum in Oriente, pro variis temporibus et regionibus (saec. V. — usque ad finem medii aevi). — Ecclesiarum byzantinarum partes et membra, usus liturgicus et symbolismus mysticus. — Ecclesiarum supellex, vasa sacra et paramenta.

7. PHILOLOGIA ORIENTALIS : (PP. *E. Power*, *I. O'Rourke* ; prof. *S. Mercati* ; princeps *P. Volkonsky* ; P. *I. Neyrand*) Linguae : *arabica* (inf. et sup.), *graeca* (biblica, byzantina ; moderna), *russica* (inf. et sup). et *palaeoslavica*, *syriaca*.

8. PALAEOGRAPHIA LATINA ET GRAECA (PP. F. *Pelster* et G. *Hofmann*).

Le roi et la reine d'Espagne au Gésu. — Au cours de leur voyage à Rome, LL. MM. le Roi et la Reine d'Espagne voulurent visiter les *souvenirs de S. Ignace*. La réception au *Gésu* eut lieu le jour du départ. Le T. R. P. Général, entouré des PP. Espagnols ici présents et de l'Ambassadeur d'Espagne près le Vatican, souhaita la bienvenue à LL. MM. qui montèrent ensuite dans les chambres de S. Ignace. Le Roi fut très intéressé,pria un instant dans la chambre du Saint et signa, ainsi que la Reine,au registre, préparé et enluminé pour la circonstance. Il redescendit, gagna l'église et pria au tombeau de S. Ignace, à l'autel de S. François-Xavier, à celui de N. D. de la Strada, et à la chapelle du Sacré-Cœur. Partout il s'agenouillait un instant sans aucun respect humain, puis il repartait en hâte. (O. F. L., *déc. 1923*).

Varia. — La mission de Ceylan des Pères Belges passe à la province de Naples. — Le 11 déc., la Cong. des Rites a examiné un des miracles attribués à l'intercession du B* Canisius, en vue d'obtenir la canonisation.

Propagande. — Un article des *Missions catholiques* (3 août), donne la première répartition des secours de la Propagation de la Foi, faite par le nouveau Conseil central romain. Les missions françaises reçoivent 8.000.000 de francs, 53 % du total (à côté de 6. 990.000 en 1922) — les italiennes, 2. 700.000 — les belges, 1.200.000 — les allemandes et autrichiennes, 990.000 — les irlandaises ou anglaises, 830.000 — les espagnoles ou portugaises, 550.000 — les hollandaises, 310.000 — les autres (américaines, suisses, etc.) 520. 000. — Total, 15.100.000 francs, dont un peu moins de 5 millions fournis par la France.

France

Congrès eucharistique de Paris. — Un Congrès eucharistique national s'est tenu à Paris du 4 au 8 juillet 1923. Son succès a dépassé toutes les espérances et l'on s'accorde à reconnaître que cette réunion grandiose, préparée d'ailleurs depuis longtemps et avec le plus grand soin, a été l'une des manifestations les plus importantes de l'activité et de la piété catholique en France dans ces dernières années. Tous les journaux en ont donné des relations plus ou moins complètes et la *Semaine religieuse de Paris*, dans son nº 3627 en a publié un compte-rendu très détaillé. Nous relèverons simplement dans ce dernier ce qui concerne les NN. et la part qu'ils y ont prise.

Tout d'abord le jeudi matin 5, juillet, à la chapelle des catéchismes centre de la réunion des hommes, « le R. P. de la Taille, S. J., l'auteur si justement estimé de *Mysterium fidei*, lut un rapport sur « la Nécessité de s'instruire des vérités concernant la présence réelle et l'Eucharistie ». On a dit de ce travail que la clarté d'un Saint Thomas d'Aquin s'y trouvait unie à la minutie d'un Suarez. Les aperçus les plus élevés et les plus personnels sur la portée effective et la portée symbolique de la présence réelle firent comprendre à l'auditoire attentif quel vaste champ d'étude est ouvert à ceux qui veulent creuser, autant que les forces humaines le permettent, ce mystère eucharistique ».

D'autre part le samedi 7, « la troisième journée sacerdotale s'ouvrit par un rapport du R. P. Delbrel, S. J., bien connu par ses campagnes apostoliques, en vue d'intensifier le recrutement sacerdotal. Ce sera assez faire entendre l'importance qu'on attachait à ce rapport, et l'estime dont on entoure son auteur, que de dire qu'ils eut sept évêques pour auditeurs ! Une expérience déjà longue, et surtout fructueuse, dicta au savant rédacteur du « *Recrutement sacerdotal* » des conseils, qui rencontrèrent l'adhésion unanime et respectueuse de l'auditoire, qu'on peut bien évaluer à plus de 400 ecclésiastiques. Ces conseils, donnés d'une voix lente et grave, un peu fatiguée par l'excès du travail apostolique, avaient une autorité singulière. Ils se résumèrent dans l'énoncé des moyens indispensables, mais efficaces, pour découvrir et cultiver les vocations : la *prière* d'abord, et toujours, et avant tout ; puis des instructions catéchistiques sur le sacerdoce, la confession et la direction des enfants orientée vers ce but, lorsqu'on devine chez eux des signes de vocation, leur formation précoce à la vie intérieure et à la pratique des conseils évangéliques, la formation de la conscience des parents eux-mêmes à cet égard, enfin la culture vigilante des germes de vocation dans les écoles chrétiennes et presbytérales. Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, apporta un éclatant *confirmatur* à thèse du R. P. Delbrel, en racontant comment il devait l'éclosion de sa propre vocation à un vicaire, qui lui en avait fait prendre conscience à l'âge de 9 ans, et par la voix duquel Dieu l'avait appelé au sacerdoce, qu'il devait recevoir en sa plénitude ».

A la troisième assemblée générale du Congrès qui eut lieu dans l'amphithéâtre du Trocadéro, S. E. le Cardinal Dubois ouvrit la séance en donnant lecture d'un télégramme du Card. Gasparri au nom de S. S. Pie XI, bénissant et encourageant le Congrès. « Quand les applaudissements se furent calmés, Mgr Odelin donna la parole au R. P. Judéaux, S. J, qui devait parler de l'*Eucharistie considérée comme l'application du sacrifice de la croix.*

« L'Eucharistie est avant tout un sacrifice, c'est-à-dire l'acte essentiel de la religion qui reconnaît le souverain domaine de Dieu sur sa créature. De ce sacrifice nouveau les anciens sacrifices n'étaient que la figure. Il fallait un prêtre assez grand pour combler l'abîme ouvert par le péché entre l'homme et Dieu, un prêtre dont les pieds toucheraient la terre et dont la tête serait dans les cieux

Et ce prêtre nous l'avons : c'est Jésus, vrai Dieu et vrai homme. cloué à la croix entre ciel et terre, rougissant de son sang l'autel qu'est son corps immaculé. A la fois prêtre, autel et victime, Il a célébré sur le Golgotha la liturgie décisive. C'est ce sacrifice du Calvaire que le sacrifice de l'autel, selon la doctrine du Concile de Trente, continue dans tous les temps et dans tous les lieux, invitant les fidèles à s'offrir eux aussi en sacrifice, alors que le sacrifice est odieux à la société contemporaine « et c'est là l'une des plus perverses laïcisations de notre pensée ». A nous de retremper nos âmes dans la rosée vivifiante du sang rédempteur et d'opérer notre rédemption sur les bras de la croix qui constitue l'hommage à l'infinie majesté. à l'infinie bonté.

« Ces vérités éternelles, qu'une voix prenante et claire, toute frémissante de passion intérieure, portait à tous les points de l'immense assemblée, furent acclamées avec le même élan, le même jaillissement spontané d'enthousiasme qui avaient accueilli le verbe enflammé du P. Janvier. Pendant plus d'une heure l'auditoire suspendu aux lèvres du P. Judéaux sembla vivre de la flamme intérieure de ce religieux, grand, sec, ascétique, qui exprimait avec tout l'éclat d'une parole magnifique et toute l'ampleur du geste ses plus intimes et plus profondes pensées ».

A la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, le vendredi 6, premier vendredi du mois, les cérémonies eurent un éclat particulier. Le soir, à 8 h. 1/2, « Son Ém. le Cardinal Archevêque de Paris préside, assisté de Mgr Crépin et de M. le chanoine Delabar. L'office commence par le chant de la *cantate*. Puis le R. P. Bouvier, de la Compagnie de Jésus, monte en chaire. « C'est par un sacrifice de louange que je serai honoré ». Et le prédicateur montrera avec chaleur et solidité, comment Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie apportera une divine suppléance à la louange et à l'action de grâces impuissantes des hommes ».

Le Congrès des Revues de la Compagnie à Paris. — Le 4 juillet 1923, dans la Villa Manrèse, à Clamart près de Paris, se sont réunis seize Pères représentant les principales Revues d'ordre général, — c'est-à-dire distinctes des Périodiques purement scientifiques d'une part et des Revues de dévotion d'autre part.

A la place du Rév. P. du Passage, Directeur des *Etudes*, gravement malade, le P. Léonce de Grandmaison accueillit les Pères Délégués, et par quelques paroles cordiales, leurs souhaita la bienvenue. Ensuite la séance fut déclarée ouverte : deux points furent traités successivement. — 1). On lut, et on discuta, le Rapport « De augenda efficacia Periodicorum nostrorum », préparé et composé par le R. P. Henri Sierp, Directeur des *Stimmen der Zeit*, sur le mandat de la Réunion tenue l'année dernière à Münich. Ce rapport, très complet et bien documenté, traitait successivement de la *rédaction* (style, présentation, actualité, pénétration dans les milieux non-catholiques) ; de la *forme extérieure* (titre, papier, composition et lisibilité, format, etc.) ; et enfin de l'*expansion* (éditeur, propagande, réclame, envois gracieux, échanges, etc.) de nos Revues.

Ces points furent discutés avec beaucoup de netteté et de brièveté par les Pères présents. On s'entendit en général sur les *desiderata*. — 2). Une discussion aussi vive que courtoise s'engagea sur le point de savoir s'il convenait de souligner, ou même d'indiquer, dans le titre des Revues, leur caractère catholique, religieux, régulier. La majorité inclina vers la négative, à la suite du Rapporteur lui-même, dans l'intérêt de la pénétration des Revues chez les non-catholiques, ou les gens prévenus contre la Compagnie. A vrai dire, il y a là une question d'adaptation aux milieux, aux pays, aux circonstances, qui ne permet pas de réponse uniforme et unique.

Un déjeûner très fraternel réunit ensuite les délégués. Dans une seconde séance, tenue le soir, le R. P. E. Rosa, Directeur de la *Civiltà Cattolica*, communiqua les directives que le T. S. Père, le Pape Pie XI, daignait envoyer, avec ses bénédictions particulières, à nos Directeurs de Revues. Ces directions donnèrent lieu à un échange de vues sur la façon d'en assurer le succès au mieux des conditions présentes.

Ensuite, on se mit d'accord sur l'opportunité d'échanges plus fréquents, d'informations concernant les différents pays, entre nos Revues. Sur la forme à donner à ces informations (résumés généraux de la situation religieuse et politique ; ou monographies d'œuvres, etc.) les avis ont différé. Après quoi, l'ordre du jour de la réunion étant épuisé, les Pères se sont séparés. La plus grande cordialité n'a pas cessé un moment de régner entre les membres de la Conférence. La langue officielle était le latin, et a été généralement usitée. Toutefois, certains délégués ont eu recours à la langue anglaise, ou à la française.

Étaient présents les RR. PP. E. Rosa (*Civiltà Cattolica*, Rome) ; Hilarion Gil (*Razòn y Fe* et *Estudios Ecclesiasticos*, Madrid) ; H. Sierp et Konst. Noppel (*Stimmen der Zeit*, Münich) ; Ed. Hocedez (*Nouvelle Revue Théologique*, Louvain) ; E. Mac Kenna (*Studies* et *Irish Record*, Dublin) ; I. P. Keating (*Month*, Londres) ; P. Duurkens (*Studiën*, Nimègue) ; E. Elter (*Przeglad Powszechny*, Cracovie) ; G. Desbuquois et A. Danset (*Revue de l'Action Populaire*, Paris) ; Ad. d'Alès, J. Boubée, Paul Doncœur et Léonce de Grandmaison (*Etudes* et *Recherches de Science religieuse*, Paris).

Le R. P. Bela Banga (Buda Pesth) n'avait pu se rendre à l'invitation ; et le R. P. H. Tierney (New-York) n'avait pas été touché à temps.

Journaux et Revues. — Le P. L. de Grandmaison, de passage à Jersey, a fait une causerie sur les œuvres de presse, d'où nous extrayons les quelques renseignements qui suivent. — Le « *Mercure de France* » a récemment ouvert ses colonnes au P. L. de Grandmaison pour répondre à un article de M. Couchoud paru dans la même Revue, contestant toute valeur historique aux documents évangéliques, — article qui a fait du bruit et du mal. Le *Mercure* publie des romans très libres, parfois jusqu'au libertinage. Il n'est malheureusement pas le seul : la « *Nouvelle Revue française*

où écrivent pourtant des catholiques, en publie de temps en temps qui ne sont pas moins vifs. — A propos de la « *Nouvelle Journée* » peu répandue, mais lue dans les milieux universitaires, le Père de Grandmaison note que l'influence d'une Revue est souvent hors de proportion avec le nombre de ses lecteurs. — La plupart des périodiques ne se suffisent pas à eux-mêmes : les « *Etudes* » avec leurs 6.000 abonnés payants — chiffre maximum atteint depuis leur fondation — sont une exception. Beaucoup vivent, soutenus par un éditeur dont ils sont un puissant instrument de réclame, ou grâce à des fondations.

Ce qui manque le plus aux catholiques, c'est un *grand quotidien* pour le peuple, et un *journal* très bien rédigé s'adressant au grand public. Des efforts considérables ont été faits, jusqu'ici infructueux ; il faudrait des mises de fonds énormes (des millions). Peut-être un ensemble de groupements importants (A. C. J. F., F. G. S. P. F. etc.) pourrait-il dans l'avenir créer et soutenir un organe populaire. Quoiqu'il en soit, le besoin est pressant : l'ouvrier lit *chaque jour, en entier, un seul journal* : le plus souvent l'*Humanité*, le *Petit Parisien*, l'*Auto*, l'*Œuvre*, parfois le *Journal* ou le *Petit Journal*. On voit de là les effets de cette unique pâture intellectuelle. — Bien entendu, il s'agit ici des milieux ouvriers parisiens ; et sans préjudice de milieux plus préservés, où la « *Croix* », bien rédigée à ce point de vue, pénètre et intéresse. En Province, certains grands régionaux atteignent également une partie du public populaire.

« **Etudes.** » — La progression ne s'est pas ralentie. Le chiffre des abonnements enregistrés au 31/12/22 s'élevait à 5.064. Au 30 Juin dernier il atteignait 5.808, soit un gain net de 744 pour le premier semestre de 1923. En fin d'année 1923, les *Etudes* marchent résolûment vers leur 7e mille d'abonnés payants, alors que jamais avant la guerre elles n'avaient sérieusement dépassé 4000. Les *Recherches de Science Religieuse* commencent même à bénéficier de la faveur croissante de leur aînée.

Couronnés par l'Académie française. — Six des Nôtres ont été couronnés cette année par l'Académie française et ont reçu les prix suivants : *a*/ le P. Burnichon a eu le prix Halphen (1.500 francs) pour *La Compagnie de Jésus. Histoire d'un siècle* 1814-1914, 4 vol. (Paris, Beauchesne) ; *b*/ le P. Cavallera, un prix Thérouanne (1000 fr.) pour *S. Jérôme, sa vie, son oeuvre*, 2 vol. (Paris,Champion) ; *c*/ le P. Boudou, un des six prix dits de l'Académie (500 fr.) , pour *le Saint-Siége et la Russie*, 1814-1847, 1 vol. (Paris, Plon) ; *d*/ le P. Sortais, une part du prix Juteau-Duvigneaux (500 fr.) pour *La Philosophie moderne depuis Bacon jusqu'à Leibniz*, t. I et II (Paris, Lethielleux) ; *e*/ le P. Rouët de Journel un prix Montyon (500 fr.) pour *Un collège de Jésuites à S. Pétersbourg*, 1800-1816 (Paris, Perrin) ; *f*/ le P. Bouchon, un prix Montyon (500 fr.) pour la *Vie du P. Auffroy* (Paris, Action Populaire).

Villa Manrèse, Clamart. — L'année 1922 a vu, à Manrèse, 371 *retraites de prêtres*, dont 33 des Nôtres, — 437 *retraites de laïcs*, — 341 *récollections d'un jour*.

Parmi les prêtres, 132 du diocèse de Paris, les autres de 37 diocèses différents. — Parmi les laïcs, 122 jeunes gens, fin d'études ; 30 en retraite privée, et de ceux-là le grand nombre en quête d'une décision sur leur avenir.

La retraite de dix jours a groupé 32 prêtres, appartenant à 13 diocèses ; parmi eux, 6 professeurs de petits ou grands séminaires : c'est la catégorie que nous souhaitons le plus atteindre, à cause de la portée de leur ministère.

Retraites de fin d'études : les travaux d'approche ont été poursuivis pour faire pénétrer l'institution dans les écoles ecclésiastiques de Paris ou de la région, qui ne l'ont point encore. Deux écoles ont répondu, sur dix ou douze que nous avons visitées. D'ordinaire une idée de ce genre est lente à pénétrer, les obstacles sont nombreux ; il faut revenir à la charge discrètement, et prier.

De partout, un peu, on recourt à Manrèse pour les *retraites de vocation* ; jeunes gens au seuil d'une carrière ou déjà engagés dans une profession, voulant se donner à Dieu ; séminaristes hésitants, clercs songeant à abandonner la voie du sacerdoce... Notre œuvre, sacerdotale avant tout, voit là un des principaux services à rendre au clergé.

D'une autre manière encore, nous avons tâché de travailler au *recrutement sacerdotal* : à chacune de nos retraites ecclésiastiques, lecture a été donnée de la brochure « La moisson sans ouvriers. Y a-t-il des prêtres responsables ? » Écrit par le Supérieur du grand séminaire de Coutances, cet examen de conscience est pressant, rempli de suggestions sages et pratiques. L'auteur veut qu'on intéresse tous les fidèles à la cause du recrutement sacerdotal, il répand dans les paroisses la simple formule de prière : « Mon Dieu, donnez-nous des prêtres ; donnez-nous de saints prêtres ; et rendez-nous fidèles à leurs enseignements ».

La retraite des *Écrivains et Professeurs catholiques* est fondée : préparée en 1921, à la « Semaine des écrivains », par les Pères de Grandmaison et Bessières, elle a réuni 20 adhérents ; c'était une élite, et, point capital, la discipline des Exercices a été parfaite : assistance à la retraite intégrale, silence religieusement observé, travail intérieur évident. Cette bonne semence promet de belles moissons.

Nos *récollections du dimanche* se poursuivent, procurant à ceux que leurs obligations empêchent de songer à la retraite, ou encore à la masse qui n'en est pas susceptible, le bienfait, appréciable déjà, d'une journée de réflexion et de prière dans une atmosphère religieuse. Le contentement manifeste de ces Messieurs, au soir de ces journées, ne laisse pas de doute sur les résultats : « On part d'ici l'âme contente », disait l'un d'eux en prenant congé ; et plusieurs sont, par ce contact, gagnés à l'idée de la retraite.

Le groupe des employés catholiques des Postes, Télégraphes et Téléphones a son dimanche, régulièrement chaque année. L'association des employés catholiques des magasins de nouveautés sol-

licitait un dimanche en 1921 ; ils vinrent six ; en 1922, ils étaient trente, et, tandis que les Messieurs se recueillaient à Manrèse, les dames employées, au nombre de 80, avaient leur journée à Auteuil dans la maison de Marie Réparatrice, avec même programme, même réglement que les Messieurs.

Les *adolescents* nous occupent aussi, j'entends les enfants de douze à seize ans. Le manque d'ouvriers ayant contraint d'ajourner l'ouverture d'une maison qui leur soit spécialement consacrée, nous tâchons, à Manrèse, de leur donner ce que les autres retraites nous laissent de loisirs. — Quelqu'un classait ainsi, par ordre d'importance, les catégories de retraitants : après les prêtres, les adolescents. Et l'expérience de nos Pères du Nord atteste l'étendue des résultats obtenus par les exercices adaptés à cet âge. A Paris, auprès des œuvres multiples, scolaires et post-scolaires, établies pour travailler la jeunesse, des retraites organisées pour former une élite dans ces milieux, rendraient un service dont il est difficile de mesurer la portée. Les Directeurs de ces œuvres le comprennent et appellent de leurs vœux ce secours.

Déjà, dans le monde des *enfants de chœur*, une organisation a été tentée avec succès. Des retraites se donnent, depuis quatre ans, par l'initiative d'un missionnaire diocésain, dans le petit séminaire de Conflans, pendant les vacances, et plusieurs de ces enfants sont entrés comme séminaristes dans l'établissement où la grâce des Exercices avait préparé, déterminé peut-être leur vocation.

A Manrèse, nous mettons plusieurs jeudis à la disposition des écoles et patronages : libres le jeudi, ces enfants viendront le mercredi soir, passeront la journée du jeudi et repartiront le vendredi, après la communion pour se rendre à leurs classes. Contact un peu court, mais le seul qui soit actuellement possible ; puisse-t-il suffire, en attendant mieux, à développer la piété et à poser le fondement de solides habitudes chrétiennes dans l'âme d'enfants choisis !

Deux vocations d'officiers. I. — Au début de 1922, un Capitaine d'une quarantaine d'années faisait sa retraite à Manrèse. Cavalier intrépide, sorti premier de Saumur, X. avait eu, au début de la guerre, cinq chevaux tués sous lui, quand un obus, le criblant de ses éclats, lui fracassa le genou et fit à la tête une blessure grave. Amputé de la cuisse, devenu presque sourd par suite de la lésion du crâne, le capitaine après de longs mois d'hôpital, reprenait du service dans les chars d'assaut.

En 1919, X. fut placé à la tête de la remonte dans une de nos provinces d'Afrique ; il y demeura deux ans, passant six ou huit heures par jour à monter, avec sa jambe articulée, des chevaux rétifs. — « Mais, lui disais-je, vous avez dû tomber bien souvent ? — Une cinquantaine de fois ; mais je ne me suis jamais fait de mal ». Or, en 1921, lui parvint dans son campement du désert, la biographie du Père de Foucault. Touché de la grâce, pressé d'une sainte émulation, X. commença à mener de son mieux, dans sa cabane, la vie du trappiste, sans rien relâcher de son activité de cavalier et de chef. Bref, au printemps de 1922, le capitaine de remonte, handi-

capé, remportait au championnat du cheval d'armes couru à Alger par les officiers de l'armée française, le premier prix. Un ordre du jour du Maréchal Lyautey portait ce succès à la connaissance de l'armée et concluait : « C'est là plus qu'une victoire, c'est un exemple ».

Ce furent les adieux du Capitaine au monde et au cheval qui avait été la passion de sa vie. Continuer l'œuvre du Père de Foucault eut été l'ambition du généreux officier ; ses infirmités ne le permettant pas, il vint consulter le Bon Dieu dans une bonne et longue retraite de douze jours, à la suite de laquelle il donnait sa démission et entrait à la Trappe.

II. — Z. capitaine également, et à peu près du même âge, dut sa conversion à un aumônier rencontré pendant la guerre, le Père Frédéric Bouvier. L'influence qu'exerça sur lui la vertu, la bonté de ce religieux, ne se peut dire : graduellement, sûrement les leçons et l'affection du maître conduisirent l'officier aux pratiques régulières de la solide piété. A chaque congé, il passait quelques heures, s'il ne pouvait davantage, dans la retraite à Manrèse. Quand il parlait alors de celui qu'il appelait « son Père », on comprenait quelle avait été l'action du religieux sur cette âme docile à la grâce. La disparition de l'aumônier, tombé à son poste, ne ralentit point les progrès du disciple. — Envoyé comme chef de bataillon en Syrie, après la signature de la paix, Z. passa là-bas deux ans loin du monde, donnant au travail intérieur et à l'étude du latin le temps que laissait libre l'accomplissement de sa tâche militaire. Revenu en France, il vient de quitter son commandement et de prendre l'habit des Frères Mineurs.

Grenoble. — *L'Œuvre S. Louis de Gonzague* pour l'éducation secondaire des orphelins de la guerre, a secouru, en 1923, 250 enfants, maximum qui ne sera sans doute plus dépassé. On n'a jamais refusé personne et on accorde, pratiquement, aux mères, tout ce qu'elles demandent (dans certains cas, jusqu'à mille francs). Le budget s'est élevé cette année à 140.000 fr., soit, depuis la fondation, une dépense de plus de 700.000 fr. Le plus ordinairement, l'œuvre prend à sa charge la moitié des frais, les collèges consentent des concessions (un quart de la pension), le reste est à la charge de la famille. Un seul collège a reçu 20.000 fr. en une année. Contrairement au premier dessein, on est amené fréquemment à secourir le jeune homme après ses études secondaires : Rue des Postes, Stanislas, Écoles préparatoires, etc. Parmi les pupilles, on compte actuellement des S. Cyriens, Polytechniciens, Centraux, Étudiants de Médecine ; tel se prépare à Normale ou aux Missions Étrangères. De la sorte se réalise le but proposé ; venir en aide à d'excellentes familles dont le chef est mort en se dévouant (tel laissait 7 enfants, dont l'aîné avait 9 ans 1/2) ; empêcher le déclassement social de toute une partie de la jeunesse chrétienne ; donner aux enfants l'éducation désirée par leur père ; former une élite. — On sait que toute liberté est laissée aux mères pour le choix des établissements ; que

l'œuvre n'a jamais recours à la charité officielle ; enfin que les secours sont répartis avec une absolue discrétion, par le seul secrétaire général.

(O. F. L., *septembre 1923*).

Colmar. — *Ouverture de la maison S. Fr. Xavier.* — Mgr. Pelt, évêque de Metz, devant se trouver en Alsace le 24 juin, pour prendre part à l'inauguration comme basilique de la grande église du Sacré-Cœur de Lutterbach, le Montmartre de l'Alsace, Mgr Ruch lui avait déféré l'honneur de bénir, le 25, la chapelle de la nouvelle maison de retraites et d'ouvrir le triduum solennel du centenaire de la canonisation de S. Ignace et S. Fr. Xavier (retardé pour Colmar, par permission spéciale). Mgr Pelt accepta avec grande joie. La journée du 24 fut pour lui fatigante ; le matin cérémonie à Lutterbach jusqu'à midi 3/4, l'après-midi bénédiction de cloches à Mulhouse et pose de la première pierre de l'église Jeanne d'Arc ; quand le P. Reimsbach vint le chercher au presbytère, comme il était convenu, à 8 h. du soir, on en était au potage. Mgr Pelt se leva et partit pour Colmar sans souper. Les exercices du triduum furent suivis par un si grand nombre de fidèles qu'après avoir rempli la chapelle ils débordèrent dans le vestibule, l'escalier, la tribune et jusque dans le jardin. Le dernier jour, Mgr Ruch dut sortir de la chapelle et parler du perron de la maison. Nombreux invités de marque, prêtres, (MM. Delsor, Haegy, Muller), religieux, laïcs, très sympathiques, heureux de voir s'ouvrir cette source de vie chrétienne. Mgr Ruch, répondant au toast qui le remerciait de la bienveillance témoignée par lui à l'œuvre, répondit que, dès la première proposition, il avait non pas seulement donné son consentement, mais dit un grand merci, considérant cette annonce, dans les circonstances difficiles de son arrivée à Strasbourg, comme un signe manifeste de l'assistance que la Providence lui promettait. Les retraites ont commencé au début de Juillet.

(C. C., *juillet 1923*).

Hors de France

Angleterre. — 1. *Exposition des Missions.* — A l'occasion du congrès catholique de Birmingham, une « *Exposition des missions* » a été organisée dans cette ville au commencement d'août. Les missions catholiques françaises avaient été invitées, et ceux qui y sont allés ont reçu excellent accueil. Les PP. Davrout et Théry ont accompagné, installé, commenté les envois des missions de Champagne (y compris un compartiment pour la Russie). Beau succès apostolique : l'exposition a largement fait connaître et aimer les missions. Succès financier moindre : on avait multiplié à grands frais les attractions : concerts d'orgue par des maîtres de Londres,

Paris, etc. : un orchestre à jeu presque continu (qui ne facilitait pas les explications des cicérones bénévoles) ; et les visiteurs, en cette saison de vacances, n'ont pas été assez nombreux. — Un trait charmant de Birmingham : le 5 août, dans une paroisse, après le sermon sur la Propagation de la Foi, une pauvre femme vient trouver le prédicateur : « Mon Père, toutes mes épargnes sont épuisées, parce que je suis sans travail. Il ne me reste plus que ceci, je veux le donner à Dieu pour les missionnaires ». Et elle lui tendit une livre en or. Le prêtre transmit l'offrande à la Propagation de la Foi, mais en posant cette condition qu'on ne l'emploierait que pour dorer un calice.

(C. C., *avril 1923*).

2. — Les Cours d'été de Cambridge (*Cambridge Summer school*), auxquels restera toujours attaché le nom du P. Lattey, leur fondateur et organisateur, semblent bien répondre à un besoin et doivent être maintenant regardés comme un des événements importants de l'année parmi les manifestations de l'activité des catholiques anglais.

La première session avait eu pour thème principal *S. Jérome et la Bible ;* celle de 1922 portait sur *la doctrine de l'Eucharistie* et cette année a vu paraître chez Heffer, réunis en un joli volume, les principaux mémoires qui avaient été lus sur ce mystère. A la session de 1923, le sujet traité fut *la Papauté* : ce que les catholiques croient et comment ils croient. Les cours y ont été suivis par une assistance plus brillante que jamais et beaucoup plus nombreuse que les années précédentes. L'archevêque de Liverpool, l'évêque de Salford et l'évêque de Northampton rehaussaient de leur présence les réunions. Voici la suite des discours et leçons qui ont marqué cette session.

Le mardi 14 août, le P. Lattey ouvrait les Cours par une Conférence sur « le Christ, Lumière du monde », donnée dans l'église de Notre-Dame et des Martyrs anglais. Le lendemain matin, le P. Pope, O. P. montrait comment la primauté de Pierre était fondée dans le nouveau Testament et dom Chapman développait l'argument patristique. — Le soir, le P. d'Herbigny S. J., président de l'Institut oriental à Rome, présentait à l'assemblée un travail sur le *schisme oriental* que voulut bien lire le P. Leslie Walker. L'auteur était présent, prêt à répondre aux questions. L'avenir, à son avis, est sombre, car il est vraisemblable que l'Église « vivante » des Bolchévistes puisse devenir en fait l'église nationale de la Russie. S'il y a quelque chance d'un retour au catholicisme, il faut la chercher dans la rivalité mutuelle et dans les réactions que l'Orthodoxie orientale et le protestantisme anglais engendrent au milieu de la tourmente actuelle.

Le jeudi matin, Mgr Mann parla de la *papauté au Moyen-Age* et le P. Gumbley O. P. du *Grand schisme d'Occident*. Le soir, Dom Bède Camus lut une dissertation du P. Pollen S. J. sur l'excommunication de la Reine Élisabeth par S. Pie V. — D'autres conférences enfin furent données les jours suivants par le P. Allen, O. P., M. Downey et Mgr Brown.

Le succès a été considérable et ne contribuera pas peu à affirmer la vitalité intellectuelle des catholiques anglais. En 1924, le sujet des cours sera S. Thomas d'Aquin.

Australie. — 1. *Les NN. sont chargés du nouveau Séminaire de Théologie de Melbourne (Victoria).* — Le samedi 3 mars 1923, le nouveau séminaire de la province de Victoria (Corpus Christi College) fut béni et instauré par Mgr Cattaneo, délégué apostolique, en présence d'une grande partie des personnalités ecclésiastiques d'Australie, du P. Power, Visiteur, ainsi que du clergé et des habitants de Victoria. La nouvelle propriété, Werribee Park, d'une superficie d'environ 25 hectares, fut achetée 70.000 livres et l'on estime que c'est là un excellent marché. Située à 22 milles de Melbourne, et entourée de magnifiques jardins, la maison qui ressemble à celle du Gouvernement Fédéral est surmontée d'une tour, d'où l'on peut avoir un splendide panorama. Elle contient environ 50 chambres.

C'est à la demande des évêques que les N N. ont pris la direction du collège, qu'alimenteront les diocèses de Melbourne, Sale, Ballarat et Sandhurst. La première année se composera de 10 à 12 étudiants et le cours des études sera de sept ans.

(d'après *The Woodstock Letters*, juin 1923).

2. *Sydney. Observatoire du collège de Riverview.* — L'observatoire du P. Pigot prend sans cesse de l'extension. Les nouveaux sismographes, pour lesquels on attendait des galvanomètres hyper-sensibles venant d'Europe sont sur le point d'entrer en action. Cette installation qui sera la première dans l'Hémisphère Sud sera d'une grande valeur pour la Station de Sismographie.

M. J. E. Mann, père de trois anciens élèves du collège, a fait don d'un magnifique télescope, avec tous les accessoires.

Dernièrement (c'était le jour du tremblement de terre du Japon) pendant qu'il inspectait les sismographes de Riverview en compagnie d'un éminent sismologue japonais, le Dr Omori, le P. Pigot vit les aiguilles s'agiter et apprit ainsi qu'il y avait en ce moment même un grand tremblement de terre. Une heure après, ayant comparé les données de ses cinq grands instruments, il calculait que le centre du tremblement devait être à 4710 milles au Nord de Sydney. Les événements ont prouvé que ces chiffres étaient merveilleusement exacts.

Œuvres Russes. — Le P. L. Baille, de passage à Ore Place, a donné quelques précisions sur l'état actuel de quelques unes des *Œuvres russes* fondées par M. Tyszkiéwicz et lui à Constantinople depuis 1921.

Internat S. Georges. Quoique Constantinople doive demeurer, semble-t-il, un « poste stratégique » important, l'exode général des Russes réfugiés en Turquie (ils n'y sont plus que quelques milliers) a nécessité le transfert de l'Internat. Le nombre des élèves en effet s'était constamment accru jusqu'à l'automne 1922 et atteignait 56, dépassant de 10 le maximum prévu, quand en quelques semaines on perdit 15 pensionnaires. Le transfert décidé, le P. Baille

put trouver à Namur, grâce à la très grande charité des NN. et de la population catholique, un local suffisant, avec les ressources nécessaires à la première installation. Les 40 jeunes Russes, âgés de 8 à 18 ans (10 catholiques, dont 7 l'étaient avant leur entrée à S. Georges) s'y installaient au début de Mars sous la direction de M. l'abbé Sipiaguine, ancien membre de la Douma, converti et prêtre catholique depuis 1909, aidé de ses quatre auxiliaires russes, maîtres et surveillants (un colonel, un capitaine — dont la femme s'est chargée de la cuisine, — un docteur, un poète), à qui incombe, ainsi qu'aux élèves, tout l'entretien et le service de la maison. L'enseignement y a ce caractère unique d'être à la fois russe et occidental. Les élèves suivent les cours du collège S. J. de « N.-D. de la Paix » où on les admit presque tous, après examen, dans des classes supérieures à celles qu'ils fréquentaient jusque là. L'Internat se fait connaître de plus en plus : depuis trois mois qu'il est installé à Namur, on a reçu plus de 30 demandes, venues de tous les coins de l'Europe ; et de hautes personnalités orthodoxes se déclarent enchantées de l'œuvre et la recommandent, quoique d'autres ne se lassent pas défaut de la combattre. — Pour assurer les ressources nécessaires, on cherche à instituer des annuités fixes, sous forme de bourses, et à y intéresser tout spécialement les élèves des collèges. Le P. Baille a visité à cet effet un certain nombre de collèges belges et obtenu que les élèves, sur leurs ressources personnelles, prennent ainsi à leur charge l'entretien et l'éducation d'un ou plusieurs petits Russes.

L'*Œuvre de presse* est toujours éditée à Constantinople, mais les dépôts ont été répartis en plusieurs grandes villes : Rome, Paris, Cracovie, Lyon, Bruxelles, Le Caire, Beyrouth, etc. Il y aura à intensifier la propagande, mais l'œuvre commence à être connue et les brochures se répandent ; il faudrait obtenir des annonces dans les Revues. — Le but est de faire connaître le catholicisme dans les milieux orthodoxes, par une exposition sereine, en réduisant au minimum la polémique. Deux groupes de publications : la Collection « Foi et Église » (9 brochures parues) et des études détachées. Le P. Tyszkiéwicz demeuré à Constantinople, dépense depuis plusieurs mois la plus grande partie de son activité à faciliter l'embarquement des innombrables émigrants russes qui s'adressent à lui et à leur trouver des situations. Il reçoit en moyenne dans le parloir de la résidence qui ne désemplit pas de 40 à 60 visites par jour.

(O. F. L. *juillet 1923*).

Hollande. — 1. *Retraites fermées aux non-catholiques.* — Nos Pères ont donné ou donneront cette année dans la maison « Overvoorde », Ripwyck, les retraites suivantes :

A. *Pour femmes.* — Retraite de 6 jours (16-23 juillet) : « Feu d'amour ». Retraites de 4 jours : 15-20 août « Le rôle de la femme dans le Règne du Christ » — 26-31 octobre — 23-27 novembre.

B. *Pour hommes.* — Retraite de 6 jours : 1-8 août « L'atmosphère de la grâce et la lumière de la vie ». Retraites de 4 jours :

27 août-1 septembre « La consolation de la Foi » — 26-30 décembre « Noël-Nuit de lumière ».

2. *Maison de retraites* « *Manrèse* » (*Venlo*). — En 1922, ont été données à Manrèse 72 retraites, auxquelles participaient 4088 retraitants. Depuis 1908, date de sa fondation, c'est-à-dire depuis 15 ans, la maison a donné 1000 retraites et a vu passer 60.348 retraitants (dont 18.690 anciens retraitants), parmi lesquels on compte 41.250 ouvriers et agriculteurs (dont 17.569 mariés et 23.681 non-mariés). Aussi à l'occasion de cette millième retraite, la Direction a reçu de N. S. P. le Pape la lettre de félicitations que nous reproduisons ici :

Au Vatican, le 16 Mai 1923.

Très Révérend Père,

Notre Saint Père le Pape a appris avec beaucoup de joie que dans votre maison de retraites au commencement de juillet pour la millième fois — et cela dans un temps si court — des hommes se retireront pour suivre les Exercices Spirituels de S. Ignace. Le S. Père s'en réjouit extrêmement, étant profondément convaincu du grand bien spirituel qui doit être fait par la participation de plus de soixante mille hommes à ces Exercices si salutaires.

Il félicite de tout cœur les Pères de la Compagnie de Jésus de leur travail si fructueux dans un champ si fertile et il espère ardemment que cette œuvre si utile prospérera toujours davantage pour la plus grande gloire de Dieu et le bonheur de la Société humaine.

En témoignage de sa bienveillance particulière le Saint Père donne du fond de son âme sa bénédiction Apostolique aux Pères qui dirigent les retraites, aux bienfaiteurs et aux propagateurs de cette œuvre si salutaire comme à tous ceux qui, par désir d'une vie plus parfaite, ont fait ou feront encore dans votre maison une retraite.

Je profite de cette occasion pour vous exprimer mes sentiments respectueux

Tout à vous,

P. C. Gasparri.

Honduras britannique. — Le 14 avril est mort Mgr Hopkins S. J., vicaire apostolique du Honduras anglais. Il s'était embarqué avec trois sœurs nouvellement arrivées dans la mission et destinées à un port voisin. En route, le navire, trop vieux, surchargé de passagers et de marchandises, fit eau et sombra. Un passager enleva de la cabine de Monseigneur la ceinture de sauvetage et se l'appropria ; une des sœurs se dévoua pour sauver un autre passager au désespoir. L'évêque et la religieuse furent du nombre des victimes.

Indes. — 1. *Mission du Maduré.* — En juin 1923, le diocèse de Trichinopoly, confié aux Pères de la Province de Toulouse a été divisé et la côte de la Pêcherie, si célèbre dans l'histoire de S. François-Xavier, érigée en diocèse séparé avec Tuticorin pour siège épis-

copal. Le diocèse nouveau aura un évêque et un clergé indigènes. Ce clergé compte actuellement 23 prêtres originaires des Indes ; l'évêque élu, lui aussi né aux Indes, et descendant d'une de ces familles de Paravers jadis baptisées par S. François-Xavier, est pour cette fois seulement, l'un des Nôtres, le R. Père Tiburce Roche. — Le nouveau prélat est le second fils de M. G. C. Roche-Victoria. Son grand-père, qui était un commerçant et fournisseur de l'armée très influent à Tuticorin et Colombo, avait reçu du gouvernement anglais la permission de joindre à son nom celui de « Victoria » en raison des services rendus par lui au gouvernement de la Reine.

Le R. P. Roche est né le 14 avril 1879. Il a six frères, dont deux sont prêtres et exercent actuellement leur ministère dans le nouveau diocèse. En décembre 1922, le plus jeune, Joseph fut ordonné prêtre et vint chanter sa première grand'Messe à Tuticorin où le P. Tiburce (le nouvel évêque) et son autre frère Gaspard l'assistaient comme diacre et sous-diacre.

Entré dans la Compagnie au noviciat de Shembaganore, le 5 février 1899, le R. P.Tiburce Roche fit sa théologie au séminaire de Kurseong et fut ordonné prêtre le 2 oct. 1910. Après avoir rempli les fonctions de vicaire à la grande paroisse du S. Rédempteur à Trichinopoly, il succéda comme curé de la même paroisse, au P. de Grangeneuve, lorsque celui-ci fut nommé en 1913 procureur général de la Mission à Paris. Le P. Roche montra dans ces fonctions combien ardent était son zèle et rares ses qualités de chef. Administrateur distingué et prédicateur très couru, il a remporté les plus grands succès dans son ministère paroissial et dans les grandes Missions qu'il donna entre autres à Broadway et à Royapuram, au diocèse de Madras. — Le 9 Juillet, le P. Roche est parti pour Bangalore, trouver le délégué ; et le 13 juillet il a déclaré accepter la charge qui lui est imposée. Après quinze jours passés auprès du délégué à Bangalore, Mgr Roche est revenu à Trichinopoly le 24 juillet ; une réception triomphale lui a été faite à la gare ; des adresses lues par des païens et des mahométans comme par des chrétiens ; les réceptions continuèrent les jours suivants. Les Bulles arrivèrent par la malle du 19 août. Le Sacre a eu lieu le 23 septembre par les mains de Mgr Faisandier, évêque de Trichinopoly. Sept prélats, 77 prêtres accourus de 15 diocèses voisins y assistaient avec un peuple immense. Les chrétiens du Maduré ont commencé une collecte pour les premières dépenses du nouvel évêque ; 14.000 roupies (environ 40.000 fr.) ont déjà été recueillies. Mgr Barthe, l'ancien évêque de Trichinopoly, a fait cadeau au nouvel évêque de ses ornements épiscopaux, déclarant n'en avoir plus besoin dans sa retraite.

2. *Mission de Mangalore.* — Cette Mission, qui est confiée aux Pères de la province de Venise a été également divisée en deux diocèses. Le premier, le Malabare septentrional, qui formera le diocèse de Calicut, et qui est presque complétement à défricher, reste confié aux Nôtres ; Mgr Perini, S. J. qui occupait jusqu'ici le siège de Mangalore, en devient titulaire. Le second, qui est la partie la

plus riche de l'ancienne mission, qui comprend le Canara méridional, passe tout entier au clergé indigène avec ses 70 prêtres séculiers et ses 50 séminaristes ; à sa tête sera mis un nouvel évêque originaire des Indes, qui aura provisoirement le titre d'Administrateur apostolique.

Italie. — Le gouvernement italien a autorisé l'impression d'un timbre à l'effigie de S. François-Xavier, que l'on pourrait pendant un mois utiliser pour la correspondance.

Japon. — *Le tremblement de terre.* — 1. *Lettre de Mgr Döring.* — *Tokio, 4 septembre 1923.* Le télégraphe vous a déjà apporté sans doute la nouvelle du terrible désastre qui a désolé Tokio, Yokohama et les environs. Il vous a appris aussi que, durement éprouvés, nous ne sommes pas cependant les plus atteints. Voici, je pense les premières nouvelles plus détaillées qui vous parviendront :

Le dernier dimanche d'août eut lieu la consécration épiscopale de Mgr Réjo (Carolines) et un banquet solennel ici au collège. Le lendemain le P. Elizondo passa par Tokio, dans son voyage d'Amérique en Chine. Samedi, à 8 h., il repartit pour Kobé ; on ignore encore s'il y est arrivé assez tôt. — Samedi deux minutes avant midi, pendant l'examen, commença le tremblement de terre. La maison se mit à vaciller en tous sens. Je courus à la porte, l'ouvrir, et demeurai dans le vestibule. Les secousses devenaient de plus en plus fortes. On aurait dit que quelqu'un secouait la maison entière avec force, comme pour l'arracher de ses fondements. Cela arriva si soudainement, qu'on n'eut pas le temps de réfléchir sur l'étendue de la catastrophe. Encore une série de secousses : la maison tint bon. Sa solidité a-t-elle souffert ? Les architectes le jugeront. Ma bibliothèque se précipita du mur dans ma chambre ; la literie de fer s'éloigna du mur d'environ 10 pouces.

Nous nous retrouvâmes tous en bas, personne ne songea au repas. Qu'était-il arrivé ailleurs ? D'abord dans notre grande école : elle avait été réparée l'année dernière, et sa hauteur considérablement diminuée. La partie médiane est à peu près inutilisable ; la tour est complètement lézardée ; le plafond de l'étage supérieur pend, crevassé, lui aussi. A cet étage, de grands morceaux de mur de façade sont tombés. Au Sud et à l'Est, de nombreux foyers d'incendies. Le brasier croît sans cesse. Le soir, c'est une vaste mer de feu du N.-E au S.-O. L'incendie continua jusqu'à dimanche soir, s'approchant toujours de nous, mais heureusement il a été arrêté à une distance de quelques minutes de notre maison, dans la rue Kojimachi. Dans la soirée, il se mit encore une fois à flamboyer, mais on en devint maître dans la nuit même. Avant hier et hier j'ai fait quelques sorties. Les parties Est et Sud entières ne forment qu'une vaste étendue brûlée et désolée. Et dans les quartiers où le feu n'a pas sévi, il n'y a que peu de maisons intactes. Quel bonheur que le tremblement ne soit pas arrivé pendant la nuit ! Notre école était encore en vacances, mais justement la partie actuellement démolie avait été cédée l'année dernière, pour abriter

quelques classes d'une école primaire. Ces vacances s'étaient terminées vendredi ; samedi, 1er Septembre, était le premier jour de classes : pour ce motif, les enfants avaient été renvoyés un peu plus tôt, de sorte qu'ils étaient déjà partis au moment de la catastrophe. Quelle chance ! On ne peut s'imaginer ce qui serait arrivé si l'école avait encore été occupée par eux.

Parmi les églises catholiques de Tokio, la Cathédrale de Sékiguchi a peu souffert. Dans les environs de la cathédrale et de la résidence de l'Archevêque (alors justement absent et depuis ce matin seulement de retour) il n'y eut pas de feu. A Tsukiji, où habitaient le Délégué apostolique et le P. Steichen, l'église et le presbytère ont été détruits par le tremblement et un incendie survenu plus tard. J'étais hier chez le Délégué qui s'était réfugié à Sékiguchi, avec son secrétaire, Fr. Guiseppe et le P. Steichen. Il n'a rien sauvé, sinon ce qu'il avait sur lui, ainsi que la bourse et une mître. Livres, habits, ornements, tout a été brûlé. Le P. Supérieur l'a amené ici ; nous lui donnons le nécessaire. L'église de Honjo est entièrement démolie ; de même celle de Kanda. Les districts de Honjo, de Kanda et de Tsukiji ne sont qu'une ruine ; de sorte que toute l'organisation ecclésiastique est anéantie. La paroisse d'Azabu, au S.-O., paraît avoir le moins souffert.

L'école moyenne est sauvée ; la résidence des Frères de cette école parait avoir souffert un peu. L'Université impériale, le Ministère de l'Instruction publique, diverses légations, gares, maisons de commerce et la rue principale (Ginza) sont détruites. A l'Université impériale, la bibliothèque est anéantie. — On ne peut dire encore combien il y a de morts. — Les soldats travaillent à assurer le ravitaillement. Nous avons le nécessaire (riz, macaroni et café). En somme, nous avons bien des raisons de remercier le Bon Dieu.

2. *Compléments ultérieurs.* — Voici quelques précisions sur les pertes subies par les missionnaires :

a. Yokohama. *Clergé.* — P. Le Barbey, curé de l'église européenne, a été enseveli sous les ruines de son église brûlée. Le P. Lemoine, aumônier des sœurs, a été retiré de sous les décombres de l'église sain et sauf. Le P. de Noailles, Procureur du diocèse d'Hakodate avait sa Procure à Yokohama près du port ; il est mort sous les décombres. Son corps a été porté à Hakodate ; c'est lui qui nous avait aidés à acheter notre résidence de Tokyo.

Marianites — A l'école pour Européens, aucun accident de personnes. Tout est brûlé, excepté un nouveau bâtiment en ciment où sont réfugiées les orphelines.

Dames de S. Maur.— Orphelinat, Ecole japonaise, Ecole européenne, pensionnat, tout a été brulé : rien ne reste ; 10 sœurs sont mortes, (4 irlandaises, 4 françaises, 2 japonaises) 10 ou 12 orphelines également. La Supérieure était à la campagne avec la majorité des orphelines « de more ». Elle revint à pied pour trouver sa maison en flammes. Elle est refugiée à Shidzuotia où ces Dames ont une école florissante.

b. Tokio. — Aucun accident de personnes parmi les membres du clergé et les religieux.

Sur les six églises de Tokyo quatre ont disparu, dont la cathédrale. Les maisons de rapport de Toutsiji, Yokohama, Asatrusa ont brûlé.

Université Catholique. — Le personnel est sain et sauf. L'école qui avait beaucoup souffert d'un tremblement de terre il y a 2 ans, a encore beaucoup plus souffert cette fois. La résidence qui vient d'être achevée a peu souffert.

Dames du S. Cœur. — Bâtiments inhabitables. Elles campent dans leur immense parc et invitent leurs élèves à rentrer à leur école près de Kobé.

Dames de S.Paul de Chartres.—1 sœur anglaise brûlée. Tout a été brûlé, comme il était déjà arrivé il y a 10 ans avec l'église voisine de Kanda ; ces Dames ont beaucoup d'écoles et 2 hôpitaux dans le nord du Japon et en Corée.

Du R. P. Hoffmann. — Tokyo, 27 sept. — Nous sommes obligés de détruire la tour de notre école, et notre étage supérieur ; nous espérons sauver le reste du bâtiment. C'est une terrible perte pour nous ; mais comparée au sort de tant de milliers d'hommes, elle ne doit exciter en nous que la reconnaissance. Au moment du tremblement de terre, un catéchiste entrait dans l'église ; il a vu l'autel renversé ; le toit s'ouvrant, et tout l'édifice croulant. Un prêtre japonais, le P. Kougo, a été quelque temps frappé de folie à la vue de ces terribles scènes. Nous aurons lundi une réunion de nos élèves ; d'après leur nombre nous règlerons les affaires de l'école. Mgr. Döring est maintenant à Okayama. Le jour de son départ il dut attendre, de 8. h 1/2 a. m. à 4 h. 1/2 p. m., le bateau, employé à secourir les réfugiés. Il n'y a pas de disette. Jusqu'ici nous ne connaissons, avec certitude, la mort d'aucun de nos étudiants — Je confie cette lettre à l'évêque d'Osaka, qui l'enverra de là-bas. Nos communications sont encore très difficiles. — *Toàyo* 13 *oct.* — « Je suis profondément touché de la charité du R. P. Vice-Supérieur de la mission du Kiang-sou et du R. .P. Recteur de Zi-ka-wei. Mais les banques nous fournissent ce dont nous avons besoin ; et pour le moment nous ne sommes pas en détresse ; nous avons décidé de rouvrir notre école le 2 novembre. L'Université impériale rouvre le 1rr. Les classes se feront dans l'ancienne maison et quelques chambres japonaises à côté, puis dans les salles du rez-de-chaussé de l'ancienne école, la seule partie que nous puissions conserver. Nous aurions voulu élever sur ce rez-dé-chaussée une construction en bois : la police ne l'a pas permis ; c'est peut-être mieux ainsi. Comment bâtir une nouvelle école? C'est un difficile problème... Mgr Döring a pris l'administration de son vicariat de Hiroschima, et réside à Okayama ; nous avons des pères résidant en cinq postes, dont Okayama et Shimonoseki. Les chocs ont été pour la première semaine de septembre : le 1er, 222 chocs ; le 2, 323 ; le 3, 181 ; le 4, 184 ; puis diminution, 109, 41, 45, 47. Il y a encore de terribles récits ».

La Norvège et les Jésuites. — Un message de Christiana annonce que le Gouvernement Norvégien a soumis un projet de loi pour annuler les mesures tendant à empêcher l'entrée de Jésuites

en Norvège. On considère comme très probable que ce projet sera accepté ; ainsi disparaîtra le dernier obstacle à la pleine liberté religieuse. Les défenses concernant les moines furent supprimées en 1897. On prépare dès maintenant l'établissement du premier monastère depuis la Réforme. Les Catholiques sont en train de négocier l'acquisition d'un monastère moyen-âgeux à Ulsten (Stavanger).

(D'après le *Catholic Times*, déc. 1923)

Syrie. — A. *Beyrouth.* — 1. Le 9 mai, le « Lorraine » entre en rade amenant le Gal Weygand. Dès la première entrevue, il dit au R. P. Chanteur, qui lui présente les professeurs des Facultés : « Je sais tout ce que la France vous doit et j'aurai l'occasion de vous le redire ». Le Général apporte avec lui beaucoup d'espoirs. On se trouve devant un homme très simple, très modeste, qui veut agir et parler peu ; brièveté et simplicité. — Il se montre parfait chrétien. La chapelle de la Médecine lui sert de paroisse.

2. *Inauguration de l'Hotel-Dieu de France.* — C'est le 12 janvier 1922 qu'on jetait les fondations du futur hôpital. Le travail a été activement mené. Toute la façade reste encore à élever ; elle mesurera 101m. de longueur ; on compte pouvoir abriter 250 malades, très au large. Le 27 Mai au matin, Messe et réunion des Anciens élèves de la Faculté de Médecine. Citons ce mot de M. R. de Caix : « Après trois ans d'expérience, la France se rend compte qu'elle ne peut rien faire de bon ici qu'en s'appuyant sur les œuvres anciennes ». A 17 h. le Gal Weyand arrive pour l'inauguration. Visite de l'hôpital. Mgr. le Délégué procède à la bénédiction, puis, après un discours du R. P. Chanteur, le Général prend la parole pour louer « l'œuvre d'éducation, c'est à dire de persuasion » des missionnaires et leur « énergique activité ». — Plus tard il est venu visiter l'ensemble des œuvres : « J'ai tenu à ce que ma première visite aux établissements de la ville fût pour l'Université ». La visite achevée, il résumait ainsi son impression : « Je m'attendais à quelque chose de bien ; je ne pensais pas trouver aussi bien et aussi complet ».

(O. F. L., *juillet 1923*).

3. *A l' Université S. Joseph.* — (*D'une lettre du P. Dillenseger*). — Nous venons d'avoir notre rentrée, il y a juste une semaine, c. à. d. le Collège et la Théologie. Les trois autres Facultés, Médecine, Droit et Ingénieurs, l'auront le 15. Jamais rentrée à Beyrouth n'a été aussi rapide, aussi nombreuse et aussi calme. Dès le premier jour, on était au chiffre de 600 ; aujourd'hui (12 octobre) nous sommes 709 et dans cette affaire le dernier mot n'est pas dit. Il y a donc une belle occasion pour nous de rendre grâce à Dieu.

B. La mission d'Adana. — (*D'une lettre du P. Dillenseger*) *Beyrouth, 14 octobre.* — Hier, 13, nous avons vu au passage les derniers restes de notre Mission d'Adana : le R. P. Geng et trois sœurs de St. Joseph. Collège, Pensionnat, Hôpital, tout est abondonné. La position n'était plus tenable. Après le traîté de Lausanne les Turcs sont plus féroces que jamais. On s'arrange à faire partir les chrétiens qui, pour sauver leur fortune, ont tenu bon jusqu'ici ; puis

quand ils sont partis, c'est la confiscation pure et simple sans possibilité de recours. L'Evêque catholique a été chassé de sa Résidence, mais est resté dans le pays. Nos immeubles sont occupés par le consulat de France, et par deux sociétés françaises. L'église qui vient d'être achevée à peine est devenue la chapelle consulaire. Le P. Rigal qui a sa destination pour Beyrouth, essayera de la desservir aussi longtemps que les circonstances le permettront. Et voilà donc l'œuvre de plus de 30 ans complètement ruinée ! La Maison de Constantinople elle-même n'est pas en sûreté. Raison de plus pour nous confier à la divine Providence : elle fait toujours bien ce qu'elle fait ! — Ici au contraire, c'est la tranquillité surtout depuis que les autorités ont compris combien dans ce pays il est nécessaire de se montrer ferme.

Yougoslavie. — *Du P. André Arnou.* — Appelé à Zagreb (Yougoslavie) en avril, j'ai été reçu avec la plus grande charité par les Pères et, de la part de la population, j'ai été frappé du prestige exercé par la France. Beaucoup se mettent avec ardeur à l'étude de notre langue. — J'ai donné une série de 5 sermons à l'Eglise des Jésuites devant un auditoire de 300 à 350 personnes, dont un bon nombre d'étudiants et étudiantes. Les 2 conférences à l'Institut français (organisation officielle de notre gouvernement) — devant 350 personnes environ — avaient pour sujet : « le Renouveau Catholique en France, parmi les intellectuels et dans les masses populaires ». L'archevêque de Zagreb fut très aimable ; il vint à l'un des sermons et même amena à la dernière conférence les 3 évêques de sa province réunis à Zagreb. Le directeur de l'Institut français et surtout le consul de France montrèrent une très grande cordialité.

(C.C., mai 1923).

Chine. — *1. Distribution des prix à l'« Aurore » et à Zi-ka-wei.* — Elles ont eu lieu, le 30 juin, à 9 h. a. m.. A l'Aurore, le général Ho Fen-ling, commandant militaire, présidait ; M. de la Prade, le sous-préfet de Chang-hai, et de nombreux notables français et chinois, entouraient le R. P. Recteur. Le R. P. Scellier a ouvert la séance par un discours qui résumait les progrès de l'Aurore en 1922-1923. Pendant le premier semestre, l'Université a compté jusqu'à 353 étudiants, dont 120 au cours supéreur ; « cela nous prouve que l'enseignement secondaire s'organise et se développe en Chine, et c'est un point capital pour le bon recrutement des élèves d'Université » ; l'année finit avec environ 330 étudiants. 3 docteurs en droit, 5 docteurs en médecine, 14 licenciés en droit dont 8 avec mention, 29 certificats de médecine, P. C. N., et de Sciences mathématiques physiques et chimiques, tel est le bilan de l'année. Les étudiants qui sont actuellement en France continuent à nous faire honneur ; en particulier M. Lieou Ling-chou, qui entre au titre étranger à l'Ecole polytechnique, était, au premier classement semestriel, 162e sur 260, gagnant ainsi plus de 90 places

sur ses camarades français. Pour la première fois deux diplômés de l'Aurore, ayant achevé leur formation en France, nous reviennent pour être professeurs l'an prochain ; à la faculté de droit M. Kou Heou-hi, diplômé de l'Ecole des sciences morales et politiques ; à la faculté de médecine, le Dr Song Kou-ping, formé dans les hôpitaux de Paris et l'Institut Pasteur. « Ainsi est réalisé un de nos plus chers désirs ; avoir des collaborateurs chinois à l'œuvre que nous avons entreprise ici ».

La remise des diplômes et certificats a suivi. Puis le général Ho Feng-ling, en quelques mots très significatifs, a fait remarquer qu'il n'avait accepté cette année l'invitation d'aucune autre école. S'il a fait exception pour l'Aurore, c'est qu'il sait gré à nos étudiants de s'être tenus à l'écart de toutes les agitations, meetings, palabres, où les étudiants des autres écoles perdent leur temps. Il y a là une preuve de l'excellente éducation morale que reçoivent nos jeunes gens, et le général a tenu à les remercier. Que, de plus en plus, ils soient fidèles à la formation de leurs maitres. Le sous-préfet de Chang-hai a donné une allocution très littéraire, très éloquente, et chaleureusement applaudie, sur la formation du caractère, préférable à celle même de l'intelligence.

Au collège Saint Ignace la fête fut très simple et toute familiale. 9 élèves ont été admis au cours supérieur de l'Aurore, un avec mention bien, trois avec mention assez bien ; quatre ont reçu le diplôme de fin d'études commerciales ; 26 le diplôme de fin d'études secondaires (5 mentions bien) ; 54 celui de fin d'études primaires supérieures (20 mentions bien).

2. *Visiteurs de Zi-ka-wei.* — Les 14 et 15 août, sept Pères et Frères allemands, destinés au Japon, et deux bénédictins allemands, destinés à la Corée, ont visité Zi-ka-wei ; ils ont dîné le 15 avec la communauté. Avant de quitter Chang-hai, le R. P. Overmans supérieur, a écrit au R. P. Recteur : « Avant de continuer notre voyage, je tiens à vous répéter combien nous avons été touchés et édifiés de la charité délicate que vous nous avez faite, en nous recevant, et en vous occupant de nous pendant un temps si long que vous avez dû dérober à tant de travaux importants dont vous êtes chargé. Que Notre-Seigneur vous récompense, puisque nous n'avons que nos pauvres prières, et nos promesses de tâcher d'imiter l'exemple que vous nous avez donné ». Le Père transcrit en même temps une page de leur guide allemand, des Moyers Reisebücher, relative à l'observatoire de Zi-ka-wei : « A l'observatoire météorologique travaillent les Pères Jésuites, surtout le P. Froc, météorologiste célèbre, pour le bien de la navigation dans toutes les mers de l'Asie orientale. Les indications de typhons, données par cet observatoire, en collaboration avec ceux de Manille, de Hong-kong, et récemment de Tsing-tau, ne sont guère surpassées par aucun observatoire météroloqique de monde ».

3. *Collège Saint-Ignace.* — La rentrée s'est effectuée le 5 courant. — Le premier soir, 435 élèves étaient présents. La classe de Première compte 34 élèves ; celle de Seconde a du être dédoublée, comptant plus de 25 élèves dans chacune des deux sections. Actuellement

463 présents (266 chrétiens et 197 païens). On en attend encore quelques-uns. La retraite annuelle est prêchée, du 16 au 20, par le P. Joseph Zi.

Le Directeur de la Congrégation de la T. Sainte Vierge du collège a publié, dans la « Revue Catholique » de ce mois, une circulaire pour annoncer aux anciens congréganistes que, le 8 décembre prochain, on célébrera le 70e anniversaire de la fondation et pour les inviter aux fêtes qui auront lieu à cette occasion. Le Père Yu prie instamment les Pendaongs de vouloir bien mettre les anciens congréganistes au courant de ce qui se prépare et leur demander leur adresse actuelle, avec la date de leur séjour au collège et de leur entrée dans la Congrégation. Cela facilitera la composition d'une liste des membres encore vivants, dispersés un peu sur tous les points de la mission.

4. *Record.* — L'« *Eucharistie* » (janv.-févr.- 1923, p. 202) cite le pays de la Sarre comme très fervent : en 1922, pour 507, 831 catholiques : 5, 361, 880 communions, soit 10,5 communions par catholique et par an. De son côté, la « *Mission de Nankin* » signale, de juill. 1922 à juill. 1923 pour 202.028 catholiques : 2.546.943 communions, soit 12,6 communions par catholique et par an.

5. *Changhai.* — 23 juillet — S. G. Mgr. Lécroart est arrivé ici le 7, après avoir achevé la visite apostolique de l'Indo-Chine. Mgr. a été très favorablement impressionné par la prospérité, l'ordre, la richesse, qui règnent partout en Indo-Chine. Un réseau de routes superbes à peu près complet, des travaux d'art qui ont rendu fertiles des terres jusque là improductives, des cultures fort bien comprises ; dans certaines parties plus anciennement colonisées,la Cochinchine particulièrement, des milliers de familles annamites possèdent des fortunes supérieures à 10.000 f. de rente. Aussi les indigènes aiment la France ; ils l'ont prouvé dans la dernière guerre. — Au point de vue religieux, l'état des missions d'Indo-Chine s'est bien amélioré depuis la guerre. Quasi tous les agents du gouvernement se montrent bienveillants pour les missionnaires et leurs œuvres. Partout Mgr. a été reçu honorablement et cordialement par les Gouverneurs et résidents de tout grade ; exemption de toute inspection de douanes pour ses bagages, automobiles et chaloupes des agents du gouvernement mis à sa disposition, réceptions données partout en son honneur, avec invités choisis. Les missionnaires sont unanimes à se louer de l'état actuel, et leur œuvres en bénéficient grandement. Mgr. a été reçu par l'Empereur d'Annam (dont le premier ministre,excellent catholique, accompagnait le Visiteur à son entrée à Hué), par le roi de Cambodge, par le président du conseil de Siam, représentant le roi absent. Au Siam la tendance est de tenir la balance égale entre la France et l'Angleterre. Les missions, là aussi, jouissent d'une entière liberté.

(C. C., *septembre 1923*).

6. *Une guérison du Vén. P. de la Colombière.* — Une Auxiliatrice du Seng-mou-yeu, à Changhai, était alitée depuis déc. 1912. A la suite d'une opération,une obstruction des intestins s'était produite ; depuis déc. 1920, aucune fonction ne se faisait plus, la malade

vomissait le peu de nourriture liquide qu'on lui faisait prendre, sa conservation paraissait même inexplicable. En juillet, la Communauté fit une neuvaine au P. de la Colombière. Le dernier jour, 26 juillet, la malade sentit d'atroces douleurs et crut que l'agonie commençait. Tout à coup elle dit : « J'éprouve une sensation intérieure de bien-être, je voudrais manger, je voudrais marcher ». On crut que la tuberculose gagnait le cerveau ; puis, sur son insistance, on lui donna de la nourriture. La douleur de la péritonite avait cessé. Les fonctions se firent normalement, sauf le soir, où un œuf fut vomi. Elle eut une bonne nuit, comme elle n'en connaissait plus depuis 4 ans . Le 27, elle se leva dans l'après-midi, fit quelques pas, assista à la bénédiction. Depuis, l'amélioration persiste : les fonctions se font normalement. La malade, encore faible (elle pèse 61 livres anglaises,au lieu de 120 avant la maladie),reprend des forces et commence à circuler. Les Drs. déclarent la guérison « médicalement inexplicable », un vrai cas de Lourdes.

(C.C., *Septembre 1923.*)

7. *L'expédition paléontologique française* (PP. Licent et Teilhard de Chardin).—

a. Du P. Teilhard. Ordos (Mong. Occid.), 16 juillet 1923. « Quelques mots seulement, écrits sous la tente, pour vous dire que mon voyage est maintenant pleinement commencé, et que tout va bien Nous nous trouvons, Le P. Licent et moi, sur le Fleuve Jaune, un peu au nord de Nong-hia-fou, en bordure du désert des Ordos, que nous sommes venus particulièrement explorer. Nous sommes arrivés ici par un long détour, en contournant par le Nord toute la grande boucle du Fleuve Jaune. La sécheresse et la présence de bandits nous ont empêchés de prendre une route plus directe. — Partis de Tien-Tsin le 12 Juin, nous sommes allés en chemin de fer jusqu'au terminus de la ligne (un peu au-délà de Koeihoa-Tchang). De là, avec 10 mulets, nous nous sommes mis en route le 21 Juin, et depuis lors, nous trottinons en Mongolie, à travers des rochers nus ou d'immenses steppes peuplées de chameaux, de gazelles, et de quelques Mongols vivant sous leur *yourt*.— Dans ces déplacements,les PP.de Scheut nous sont un appui précieux et nous traitent comme de vrais confrères.Nous leur devons beaucoup,pour le gîte, la nourriture,et même la science ; c'est grâce à eux que nous sommes avertis de la présence de gisements fossilifères. Nous venons d'exploiter un de ces gisements, — vraiment intéressant, — et maintenant nous cherchons à en gagner un autre, au Sud-Est des Ordos, gisement reconnu, il y a un an, par le P. Licent. Il nous faudra bien encore au moins huit jours pour y parvenir..... Nous comptons voyager encore au moins deux mois, peut-être trois ».

b. De l'« Echo de Tien-Tsin », 22 août — L'expédition donne d'excellentes nouvelles. Partant de la Ville Bleue, elle a visité le pays du Langchan. Passant au nord de la boucle du Fleuve Jaune, elle est arrivée au San-tao-ho, angle Nord-Ouest des Ordos. Là, passant le Fleuve Jaune, elle a exploité un gisement pliocène très intéressant. Le matériel qu'elle a recueilli, assez abondant, est fort important ; les espèces animales qu'il représente relient la faune miocène que le

P. Licent, directeur du Musée Hoang-ho-Pai-ho, a exhumée en 1922 à King- yuan-fou (Kansou Nord-Est), à la faune du Sjara-osso-ghol que le même explorateur a commencé d'exploiter avec tant de succés en 1922, et que la mission actuelle reprend tout aussi heureusement. Dès maintenant, le P. Teilhard de Chardin, professeur à l'Institut Catholique de Paris, attaché au Muséum et vice président de la Société Géologique de France, se trouve à la tête d'un matériel abondant et varié, dont sortira une contribution très importante à l'étude des faunes tertiaire et quaternaire de l'Extrême-Orient. Le Musée Hoang-ho-Pai-ho et le Muséum de Paris seront les détenteurs de monuments de première valeur pour l'étude des origines de l'homme en ces contrées. Deux nouveaux gisements sont encore à visiter, qui rendront certainement beaucoup. Grâce à la collaboration éclairée des Péres de Scheut, les recherches et les fouilles sont singulièrement facilitées. La Société Géologique de Pékin a pris l'expédition sous son haut patronage.

On ne peut donc que promettre aux deux chercheurs un achèvement de leur première campagne aussi heureux que ses débuts».

c. Du P. Teilhard. — Siao-Kiao-Pan (Ordos S-E.), 28 Août 1923. — « Je vous écris du terme extrême de mon voyage en Mongolie, c.-à-d. des bords de la petite rivière du *Chara-Ousso-God*, où je suis venu étudier et exploiter des dépôts découverts l'an dernier par le P. Licent, grâce à l'appui des PP. de Scheut. Nous sommes rentrés ici le 26 août, (après un séjour de 24 jours sous la tente dans le plus pittoresque endroit qui soit) avec une trentaine de caisses de fossiles, et des observations plus précieuses encore. Le gros du travail de la Mission est achevé — avec un succès inespéré, si je ne me trompe. — Soit au *Chara-Ousso-Gol*, soit en chemin vers *Bing-Hia-Fou*, nous avons trouvé des *niveaux humains préhistoriques*, dans d'excellentes conditions stratigraphiques, trouvailles qui feront date, je pense, dans la préhistoire de la Chine. Il nous reste encore à aller, à trois jours d'ici, dans le Sud-Est prospecter un gisement signalé.

Depuis ma lettre de la mi-juillet le voyage s'est effectué tranquillement, sans autres incidents que ceux des recherches géologiques Il me faut vous redire ici les louanges des PP. de Scheut. Ils nous reçoivent absolument comme des frères, et nous prêtent un appui continuel. Sans parler de secours plus substantiels pour nos recherches (relations avec les Mongols, ouvriers, etc), leur potager, leur basse-cour, et même leur cave, n'ont pas cessé de se déverser chez nous pendant tout le mois que nous avons passé aux fouilles.... Ils ont des «*Mongolisants* », des « *Thibétisants* », et des « *Sinisants* » de premier ordre ».

8. *L'élection du président de la Républicque Chinoise.* — Elle a eu lieu le 5 octobre, de 10 h. a. m. à 4 h. p. m. Le maréchal Tsao-kun a eu 480 voix sur 593 suffrages. Sun Yat-sen en a eu 32, Tan Ki-yao 20, Tan Zo-yie 7, Ou Pei-fou 5, Lou Yong-tsiang 1. Dans le *N. C. Daily News* du 10 octobre, M. Rodney Gilbert donne les

détails les plus pittoresques sur l'élection ; et les journaux chinois les confirment. Tous les votants, sauf une cinquantaine, ont reçu de l'argent des agents de Tsao-kun. On délivrait les sommes, non en billets, mais en chèques, payables plusieurs jours après, et seulement en cas de succès ; les moindres étaient de 2.000 doll ; la majorité de 5.000 doll., quelques-uns, ceux des chefs de groupes, de 10.000 doll. Plusieurs députés hésitant encore, on entreprit leurs femmes... ou des « dames amies », et ils arrivèrent à l'assemblée encadrés par ces aimables gendarmes, qui ne les abandonnaient qu'à la porte ; quelques députés, probablement payés par les ennemis de Tsao-kun, voulurent quitter Péking, pour empêcher le « quorum » nécessaire ; à la gare, des agents de police en civils, les arrêtaient, leur reprochaient de ne pas avoir payé leurs dettes, et les forçaient à rentrer en ville.

Lou Yong-tsiang a lancé un manifeste déclarant qu'il ne reconnaîtrait jamais une élection présidentielle faite dans de telles conditions, et qu'il appelait le peuple à le soutenir. Toutes les grandes écoles, entre autres l'Aurore et Zi-ka-wei, ont reçu leur exemplaire. Dans une interview à un rédacteur du *N. C. Daily news*, Lou Yong-tsiang a affirmé qu'il allait déclarer l'autonomie du Tché-kiang (Chang-hai) ; mais aucun document officiel ne l'aencore proclamée. Les journaux chinois racontent que le Tché-kiang aurait partie liée avec le Kiang-sou et le Ngan-hoei, pour attaquer Ou Pei-fou, pendant que Tchang Tsoh-ling attaquerait Tsao-kun. Cependant aucun mouvement anormal de troupes n'a encore été observé. La fête nationale du 10 octobre a, par suite des événements, été beaucoup plus terne que d'habitude ; beaucoup de journaux avaient donné la consigne de pavoiser avec drapeaux en berne ; souvent on a préféré s'abstenir. Le collège de Zi-ka-wei a eu, comme d'ordinaire, son salut au drapeau, puis sortie des élèves. L'Aurore a pavoisé et illuminé comme d'ordinaire, avec le matin, salut au drapeau et discours, l'après-midi séance de cinéma et prestidigitation.

9. *Décoration remise au P. de Moidrey.* — Le 29 octobre, à Loh-ka-pang, le grand pavois flotte au mât. C'est grand jour à l'observatoire. On y fête les 25 ans du P. de Moidrey comme directeur du service magnétique, l'épi d'or que lui a décerné la Chine, et les 50 ans de l'observatoire. A neuf heures vingt, sur la berge du canal, le P. de Moidrey et le staff des Sié-sang attendent ; le P. Chevalier est là, venu la veille de Zo-sè, ainsi que le P. Loh. — Un beau virage et le « Verbiest » dépose devant l'église le R. P. Recteur de Zi-ka-Wei, le P. Froc, et le P. Ooms, tout heureux de revoir le pays après trente ans. Les chrétiens attendent à l'église, les pétards éclatent, les bébés effrayés pleurent et le R. P. Recteur commence la messe Solennelle d'actions de grâces. Au salut qui suit, le P. de Moidrey un peu ému assiste son Recteur, pendant qu'à l'harmonium se font entendre les voix graves et mâles du P. Ooms et du P. Froc. Le R. P. Zao, ministre de section, doit venir pour la remise de l'épi d'or. Il débarque enfin ; alors solennellement devant

les écoles et les Chinois on échange les compliments, chinois, français. En quelques mots bien sentis le P. Zao félicite le P. de Moidrey et lui attache sur la poitrine la décoration. On se rend aux écoles et à son tour le P. Simon Zao reçoit les vœux des enfants pour sa fête. La modeste table de Loh-ka-pang mettait ses rallonges pour recevoir ses nobles hôtes au dîner de famille ; cependant qu'au dehors, suivant les rites chinois, dans la grande salle décorée, les habitués et les invités du village prenaient leur part de la fête. Loh-ka-pang a retrouvé son calme, les pétards se sont tus, mais on s'y souviendra longtemps encore de la charité de ceux qui, par leurs prières et leur présence, ont bien voulu encourager le travail solitaire et discret du vieux directeur.

(*Nouvelles de la Mission*)



BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie Toulousaine

Année 1920

Bessières (A.) — *L'heure du sang*, 3e édition. — Paris, de Gigord, 1920, in-8°.
— *Ames nouvelles*. — Paris, de Gigord, 1920, in-8°.
— *Cavaliers de France*. — Paris, Perrin, 1920, in-8°.
Boissel (A.) — *Retraites fermées*, Pratique et Théorie. — Paris Beauchesne, 1920, in-12.
Boyer (C.) — *Christianisme et Néo-Platonisme dans la formation de S. Augustin*. — Paris Beauchesne, 1920, in-8°.
Capelle (A.) — *Les âmes généreuses* : leur rôle, leurs récompenses, — Paris, Beauchesne, 1920, in-8° couronne.
Cavallera (F.) — *Thesaurus doctrinae catholicae* ex documentis Magisterii ecclesiastici. — Paris, Beauchesne, 1920, in-8°.
Coulet (P.) — *L'Eglise et le problème social*. — Paris, Action Populaire, 1920, in-16 carré.
Delbrel (J.) — Pour les prêtres de demain : *Les Séminaristes recruteurs des Séminaires*. — Paris, de Gigord, 1920, pet. in-8°.
— *A los religiosos juvenes* : *Esto fidelis*. Traduction espagnole du livre du P. Delbrel par le P. Perez Diaz. — Madrid, Bruno del Amo, 1920, pet. in-8°.
Drive (A.) — *The sodality of Our Lady*. Traduction d'extraits du livre du P. Drive «Marie et la Compagnie de Jésus ». — New-York, Kenedy, and Sons, 1920, in-12.
— *Vers Dieu, sous la conduite de la Très Sainte Vierge*. — Avignon, Aubane FF., 1920, in-16.
Prat (F.). — *La théologie de S. Paul*. Volume I, 7e édition, complètement refondue. — Paris, Beauchesne, 1920, in-8°.

Année 1921

Bessières (A.) — *Pour la justice scolaire*. — Paris, Action Populaire, 1921, in-16.
Boyer (C.) — *L'idée de vérité dans la philosophie de S. Augustin*. — Paris, Beauchesne, 1921, in-8°.
Couderc (J.-B.) — *La Congrégation de N-D. du Calvaire à Gramat*. — Montauban, Impr. J. Prunet, in-12.

COULET (P.) — *L'Eglise et le problème économique.* — Paris, Action populaire, 1921, in-16.
DELBREL (J.) — *Les religieuses et le recrutement du clergé.* — Paris, de Gigord, 1921, petit in-8°.
— Pour les prêtres de demain : *Les Séminaristes recruteurs des Séminaires*, 2e édition. — Paris, de Gigord, 1921.
DUDON (P.) — Le quiétisme espagnol : *Michel Molinos.* — Paris, Beauchesne, 1921, in-8°.
GENIEYS (L.) — *Fivoanasana tsotra ny Katasizy.* — Tananarive, Impr. catholique, 1921.
LABORDE (E.) — *Le P. Léonard Cros.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1921, in-12.
VASSAL (A. DE) — *Le P. Suau.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1921, in-12.

Année 1922

BESSIÈRES (A.) — *L'heure du sang*, 3e édition. — Paris, de Gigord, 1922, in-8°.
— *Le livre de la Croisade eucharistique.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1922, in-8°.
— *Directoire de la croisade eucharistique des Enfants.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1922, in-8°.
BOUDOU (A.) — *Le Saint-Siège et la Russie : leurs relations diplomatiques au XIXe siècle.* Tome I. — Paris, Plon-Nourrit 1922, in-8°.
CAVALLERA (F.) — *Saint Jérôme.* Première partie. — Louvain, éd. Spicilegium Sacrum Lovaniense, 1922, 2 in 8°.
COUDERC (J.-B.) — *La congrégation du Sacré-Coeur de Marie de Béziers.* — Montauban, éd. Jules Prunet, 1922, in-12.
COULET (P.). — *L'Eglise et le problème politique.* — Paris, Action populaire, 1922, in-16.
DELBREL (J.) — Pour les prêtres de demain : *Les Séminaristes recruteurs des séminaires*, 3e édition. — Paris, de Gigord, 1922, petit in-8°.
— Pour les éducateurs de prêtres : *Jésus éducateur des Apôtres.* 3e édition. — Paris, Beauchesne, 1922, in-12.
— Pour les Séminaristes : *Ai-je la vocation?* — Paris, de Gigord 1922, in-8°.
LABORDE (E.) — *L'Esprit de S. François-Xavier.* 2e édition. — Paris, Téqui, 1922, in-12.
PRAT (F.) — *Saint Paul.* — Paris, Gabalda, 1922, in-12.
VERDIER C.) — *Theologia naturalis.* — Trichinopoly, ed. S. Joseph's industrial school press (ad usum privatum), 1922 in-8°.

Varia

I. La prière « Anima Christi ». — La *Revue d'histoire ecclésiastique* (de Louvain), dans son n° de juillet 1923, p. 454, signale dans la nouvelle Revue *Laudate* (publiée par les bénédictins anglicans de Pershore) une *Note on the prayer Anima Christi* (p. 9-21) due à l'abbé du monastère, dom Denys. « D'après le savant auteur, la prière en question proviendrait soit de France, soit d'Espagne, plutôt de ce dernier pays ; elle aurait été composée au XIV[e] ou peut-être, au XIII[e] siècle, pour être récitée à l'élévation du calice ». La *Revue d'histoire ecclésiastique* ajoute d'ailleurs : « les réflexions sur l'influence possible de S. Ephrem le Syrien et sur les « symptômes espagnols » (p. 13-15) nous paraissent fort hasardeuses ».

II. Femmes admises à prononcer les vœux de la Compagnie. — Les « Monumenta historica S. J. », *Sancti Ignatii epistolae et instructiones*, t. VII, p. 684-688 nous citent un cas certain de femme reçue dans la Compagnie par S. François de Borgia sur l'ordre exprès de S. Ignace : « Joanna princeps in Societatem Jesu cooptata », comme dit le rédacteur des « Monumenta ». Il s'agissait en l'espèce de Jeanne d'Autriche, fille de Charles-Quint, mère du roi de Portugal, Sébastien. — Y a-t-il d'autres exemples de pareilles admissions ? Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous renseigner sur ce petit point d'histoire.

III. Bibliographie chinoise. — Nous avons reproduit dans notre dernier numéro une bibliographie abondante d'ouvrages anglais sur la Chine. Les *Lettres de Jersey* seraient heureuses de publier une bibliographie semblable d'ouvrages en langue française Quelqu'un de Chine ou de France ne pourrait-il nous la donner ?

ERRATA

p. 170,	4[e] ligne,	loco « joncs »,	lire	« ajoncs ».
p. 175,	33[e] ligne,	» « moulus »,	»	« émoulus ».
p. 200,	en note,	» « Laveille »,	»	« Lavallée ».
p. 237,	5[e] ligne,	» « images »,	»	« mages ».

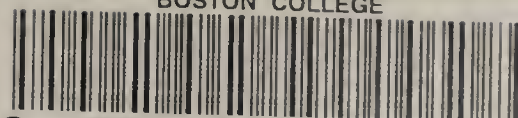
A. M. D. G.



TABLE DES MATIÈRES

DE L'ANNÉE 1923

IMPRIMERIE JULES DE MEESTER & FILS, WETTEREN (BELGIQUE)


BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44112 3

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).